
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





BCU - Lausanne



1094442873

1920

Wamery

Barber 1929

CAMPAGNES
DE
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE,

DE
1756 à 1762,

PAR
[Charles Emmanuel]
MR. DE W[arney].



1762

MDCCLXXXVIII.

1788



9120.

INTRODUCTION.

Les relations qui ont paru sur les évènements de cette dernière guerre, m'ont semblé si contradictoires et si peu conformes à la vérité, que je n'ai pu m'empêcher d'écrire, pour avoir la satisfaction de faire voir, que quelques relations que l'on donne au public, même celles qui paroissent les plus impartiales, sont toutes defectueuses, parceque l'amour — propre

en dicte la plus grande partie. J'avois fait ce petit ouvrage, uniquement pour m'amuser, sans penser à le communiquer à qui que ce soit. Cependant l'envie me prit de l'envoier à un ami à Potsdam; j'ai sçu qu'il l'avoit fait lire au Roi de Prusse et j'ai eû lieu d'être content de la lettre que mon ami m'a écrite à ce sujet. Le Général Seydlitz, qui en eût quelque vent, me fit un reproche obligeant, de ce que je n'avois pas eû plus de confiance en lui, et me pria de lui communiquer ce traité ou plutôt cette critique, en me promettant de le garder pour lui. Je n'ai pû m'empêcher de parler de ma personne, parceque dans certaines occasions, j'ai joué un assez beau rôle; et d'ailleurs ceci ne devoit jamais paroître de mon vivant. La situation de mes affaires aiant changé,

Je suis aussi obligé de changer cette résolution, priant ceux qui liront mon ouvrage, de pardonner les fautes qu'ils trouveront, soit dans le stile, soit dans les expressions. Adonné aux armes dès mon enfance, on connoitra aisément, que j'écris plus en militaire, qu'en academicien ; mais l'on peut être sûr que je n'écris que la vérité. Je ne ferai pas le détail de ce que l'on nomme aujourd'hui, de petites actions, quoique dans la guerre de trente ans, et généralement sous le regne de Louis XIV, on en eût fait passer la plus part, pour des batailles dignes d'un *Te Deum*.

Je parle de ce qui s'est passé, en partie comme acteur, et en partie, comme

spectateur. On dit que celui qui voit jouer deux personnes, juge mieux du jeu, que les joueurs mêmes. Je connois à fonds les troupes qui ont agi de part et d'autre, et 13 campagnes dans divers pays où j'ai presque toujours été attaché aux plus grands généraux du siècle, m'ont donné quelqu'expérience. Je ne suis point sorti du service de Prusse, comme la plus part des officiers le croient; c'est moi qui ai demandé ma retraite, ne pouvant plus servir dans les hussards, et il n'a tenu qu'à moi, d'y rentrer. Le Roi m'ayant fait venir à Breslau, quand il y étoit, donna ordre à Seydlitz d'entrer en marché avec moi; mais Sa Majesté exigeoit trop. Je suis cependant si peu en disgrâce, que ce monarque me fait toujours l'honneur de me répondre quand

mes affaires m'obligent de lui écrire ; se servant avec moi, du stile dont il écrit aux colonels qui sont actuellement à son service ; ce qu'il ne feroit point, si j'avois le malheur d'en être disgracié.

J'ajouterai à cela que le Général Seydlitz m'a écrit, presque tous les jours de poste, ce qui se passoit ; plusieurs autres généraux et officiers en faisoient autant. De plus la situation de mes affaires, m'a obligé de me trouver, tantôt chez un parti, tantôt chez l'autre, où j'étois également bien reçu des généraux. Les environs de ma terre, ont été, pendant plusieurs années, le theatre de la guerre, et quoique sorti du service, j'ai vû plusieurs actions de conséquence. Voici encore des rai-

sons qui m'ont engagé à faire ce petit ouvrage. Comme les pays, où les alliés et les françois se sont chamailés, ne me sont pas assez connus, je me contenterai de dire que le Prince Ferdinand de Brunsvick, a fait au de là de ce qu'on devoit en attendre, avec une armée composée de diverses nations, sur tout d'anglois bien difficiles à contenter. L'on peut dire exactement qu'il a formé cette armée, puisque la plus part des troupes qui la composoient, étoient de nouvelles levées et le reste, à la reserve de 8000 Hessois très mal exercés et dressés, sur tout la cavalerie Hanovrienne qui quoique superbe n'en étoit pas moins immobile.

Quant aux Suedois, quelque raison qui ait autorisé leurs mauvaises manoeu-

vres, je crois que le mieux est de n'en rien dire. C'est la même nation qui commandée par Gustave Adolphe, entra en Allemagne avec une armée moins nombreuse que celle qu'ils avoient en 1758; et je les crois tout aussi braves qu'alors. Mais le Roi de Prusse pensa dans les dernières campagnes, qu'il suffisoit pour les contenir, de leur opposer un colonel, avec un regiment d'hussards de nouvelle levée et un bataillon franc. ils sont par conséquent fort à blamer d'avoir abandonné le Meklenbourg aux Prussiens, tandis qu'ils pouvoient le protéger; en quoi ils ont imité la conduite des Autrichiens dans la Saxe, qu'ils auroient dû, à quelque prix que ce fut, arracher des mains du Roi de Prusse, tant pour soulager le pays, que pour oter à ce prince,

les moiens de soutenir la guerre et de
pouvoir remettre son armée à la fin d'une
campagne.

Année 1756.

Frédéric informé, sans doute, du traité de partage, qu'il nommoit le projet de Kaunitz, se préparoit depuis 5 ou 6 ans, à cette guerre; il augmentoit insensiblement son armée: il n'alloit aucun officier à Carlsbaden, ou en Autriche, auquel le Général Winterfeld ne donna quelques ordres secrets de reconnoitre les ponts, rivières, passages etc., leur enjoignant de prendre une autre route pour leur retour. Ce Général, de qui j'avois la confiance, m'a avoué qu'il n'avoit laissé aucun repos au Roi, qu'il ne lui eût promis de commencer la guerre, et qu'il avoit fait jouer pour cela, toutes sortes de batteries, persuadé qu'il falloit prévenir plutôt que de se laisser attaquer. Je m'étois bien apperçu

que la paix et le séjour de Potsdam, énuioient Winterfeld. Il avoit toujours en sa poche un journal en manuscrit , des campagnes de Gustave Adolphe. Dèsque le vin l'échauffoit un peu , il le tiroit de sa poche et nous en lisoit quelques lignes sur lesquelles nous faisons quelques reflexions ; il se rejouissoit dans son cœur, de se voir succéder aux Bannier, Wrangel, Horn, Torstenson etc. un jour il s'oublia de dire, que dans peu d'années, l'empire changeroit entièrement de face.

Dèsque le Roi lui eût donné sa résolution, il s'appliqua à l'entretenir dans de continuelles deffiances ; ses agens pour cela, étoient Meyer qui a tué Vitzthum, Rebentisch, et le Lieutenant Colonel Pflug, Saxon. C'est pour cette raison, qu'ils les attira tous les trois au service de son maître. Rebentisch avoit, ou devoit avoir l'oeil sur tout ce qui se passoit en Hongrie, Autriche et Moravie sa patrie ; Mayer, observoit la cour de Dresde, et dit-on, la Pologne ; Pflug étoit officier polonnois, et alloit tous les ans à Carlsbaden epier, et être aux

écoutes; il y perdoit quelques centaines de ducats que Winterfeld lui fournissoit. Je sçavois fort bien qu'il étoit pensionnaire du Roi, et ne fus point surpris, lorsque la guerre fut déclarée, de lui voir arborer l'habit Prussien. Ces trois hommes trouverent les moiens de corrompre des officiers Saxons, que je ne veux pas nommer. Le Roi payoit assez bien ces Messieurs; mais Winterfeld ajoutoit beaucoup du sien. En revanche, il falloit qu'ils exagérassent leur rapport, selon les instructions que ce Général leur donnoit, disant, par exemple, si un regiment marchoit dans la Hongrie pour changer de quartier, qu'il y en avoit dix. Il soutenoit que les Autrichiens étoient toujours les mêmes, à l'égard de la cavalerie; il avoit raison. Il faisoit aussi envisager les Russes, tels qu'ils étoient il y a 50 ans. Il est vrai que quand il fut à Petersbourg, en 1740, ils n'étoient pas tels qu'ils sont aujourd'hui, et que leur artillerie étoit très médiocre. Il soutenoit que les François se contenteroient d'occuper

Wesel etc. et que presque tout l'empire se déclareroit pour le Roi, sur-tout les villes libres, dont on tireroit de grands avantages. L'armée Prussienne se trouvoit en bon état, à la reserve de la cavalerie qui étoit trop pèsamment montée pour une guerre qui devoit être si fatigante. L'artillerie auroit pù être mieux servie, mais on comptoit sur celle de Saxe. Tous les préparatifs, quelque soin que l'on eût de les cacher, ne pouvoient être si secrets, que les voisins ne s'en apperçussent. La marche d'un bataillon d'artillerie de Berlin en Silésie, l'achat des chevaux d'équipage, la distribution de poudre et de balles, des fourgons pour le pain, des moulins à bras, sont toutes choses que le ministre de Saxe n'a point ignorées, ainsi que ses lettres le prouvent.

Cependant la cour de Dresde affectoit de ne pas s'appercevoir de tout cela, et de rester dans la plus profonde sécurité, croyant par là tromper Frédéric; mais c'étoit mal le connoitre, et il sçavoit fort bien que le Comte de Brühl

avoit bonne part au traité de partage. Ce dernier devoit bien sentir que la foudre alloit tomber sur les états héréditaires de son maître. Cependant l'armée Saxonne resta foible, les magasins et le Trésor vuides, et il ne se donna pas grand mouvement pour faire avancer à Teplitz, un corps d'Autrichiens, pour être à portée, de se joindre aux Saxons, avant que le Roi de Prusse eût assemblé les troupes avec lesquelles il forma son armée, car elle se mit en mouvement du côté de la Saxe, trois semaines avant d'y entrer. Ceux qui prétendent être instruits des raisons, disent, que la cour de Saxe en agissoit ainsi, pour persuader au Roi de Prusse, qu'elle n'avoit pas la moindre part au traité en question; mais c'étoit une mauvaise finesse.

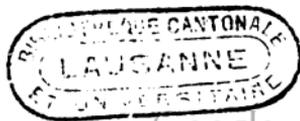
Voici ce que firent les Saxons, en se retirant dans leur camp de Pirna, camp choisi par Auguste Second, comme un asyle sur pour une armée. Ils abandonnèrent leur pays, sans coup férir, et même se perdirent par

le trop long séjour qu'ils y firent. Ce camp, qui du premier abord, paroissoit hors d'insulte, ne l'étoit cependant pas; il étoit même très attaquable sur la gauche de l'Elbe, vis-à-vis de Schandau, entre Krippen et le chemin de Prague; car pour peu que l'on eût tâté les Saxons des autres côtés, leur armée n'étoit pas assez forte, pour faire face à tout; et il y a apparence qu'on les auroit battu, si on les avoit attaqué, avant que la moitié de l'armée marchât en Bohême sous les ordres du Maréchal Keith. C'étoit l'avis de Winterfeld; on devoit faire 35 attaques vraies ou fausses, dont quatre auroient été sérieuses; les autres ne devoient que tâter, et cependant pénétrer, si elles avoient trouvé jour; mais le Roi ne voulut pas. Winterfeld vouloit attaquer de nuit, et il avoit raison, parce qu'outre, que, les Saxons n'auroient pu distinguer les vraies attaques, on rendoit inutile le feu du canon de Königstein et de Sonnenstein. Ainsi la protection que les Saxons espéroient tirer de ces forteresses, tomboit d'elle

d'elle même. Je sçais tout ce détail du Général même avec qui J'allois presque tous les jours reconnoitre le terrain. Le Prince Général de Podolie, a le plan que le Roi de Prusse fit lever de tout ce qui s'est passé près de Pirna avec les Saxons.

Frédéric ne voulut point attaquer ce camp, connoissant la lenteur des Autrichiens, et sachant que rarement ils se piquent de beaucoup risquer pour leurs alliés. Sa M. me dit même, quinze jours d'avance, que selon son calcul, Braun se mettroit en mouvement tel où tel jour, qu'il ne pourroit le faire plutôt, et ce fut précisément alors que Braun arriva à Loboschütz. Outre cela, le Roi regardoit les Saxons comme des soldats pour lui, et il vouloit les conserver autant que ses Prussiens. D'ailleurs s'il avoit été repoussé, cela auroit causé un grand dérangement dans ses projets, sur-tout au commencement d'une guerre où il est essentiel de bien débiter; peut être aussi pensoit-il quelqu'accomodement; mais il exigeoit

R



trop, et en se relâchant, son plan de guerre étoit renversé; car il comptoit sur les Saxons, et de quelque façon que les choses tournassent, il vouloit les avoir pour augmenter son armée. Il ne laissoit pas cependant de s'inquieter sur l'état des vivres de l'ennemi, il falloit qu'à tout moment je lui en donnasse des nouvelles, et lui spécifiasse combien de moulins il avoit à sa disposition, combien il pouvoit moudre par jour, combien de farine et de grain il pouvoit encore avoir, pour pouvoir, comme il le marque dans ses lettres, tabler là dessus. Les espions ne manquoient pas, mais quand je lui envoyais quelque rapport qui ne repondoit pas à ses desirs, comme par exemple, qu'il y avoit dans le camp Saxon pour 8 ou 15 jours de vivres, il me disoit, quand il me voyoit, ahl mon ami, vous m'avez empêché de dormir cette nuit. Quand je ne pouvois pas aller chez lui, il venoit sur la droite de l'Elbe, où quoique je ne fusse que Lieutenant Colonel, je puis dire sans vanité, que je commandois

en chef, et il vouloit que je lui dise mon sentiment. Je joindrai ses lettres à la fin de cet ouvrage.

Le camp de Pirna étoit à la vérité bien fort, mais il étoit bien difficile d'en sortir avec du bagage, du canon et de la cavallerie, et devenoit inutile à la conservation de la Saxe. Les Saxons auroient dû se retirer tout de suite de Bohême et l'abandonner, au lieu que le séjour qu'ils y ont fait, a causé leur perte et la devastation des environs de Dresde où le ravage que l'on fit du Gibier, donna bien plus de chagrin à Auguste, que la perte de son armée. Cette faute de vouloir s'y maintenir étant faite, ils auroient dû canonner, nous donner de continuelles allarmes, dresser des batteries pour nous empêcher de les trop approcher, lâcher des Brulots pour détruire nôtre pont au dessous de Pirna, sur-tout le courant de l'Elbe les favorisant pour cela; faire des sorties, en un mot mettre tout en oeuvre, pour nous inquieter. Au lieu de cela, ils se sont laissé

enfermer sans s'y opposer, on a fait des abbaties, dressé des batteries et élevé des redoutes à leur Barbe; voila le parti qu'ils ont tiré de leur politesse. Ils n'auroient pas même dû attendre la fin totale de leurs vivres, pour sortir de ce labyrinthe; parceque les soldats et sur-tout les chevaux, se trouvant exténués, étoient hors d'état de faire une marche forcée, qui dans un tel cas, devient inévitable. Ce fut dans le même temps que le Roi de Prusse chercha dans les archives de Dresde, le traité dont nous avons parlé. Il sçavoit l'y trouver; ce fut une grande faute de l'avoir laissé; car puisque Frédéric avoit tant fait que de s'emparer du pays, pourquoi auroit-il ménagé des archives, dont il avoit tant besoin pour justifier sa conduite. J'avois avant le Blocus, surpris moi 4^e, la forteresse de Stolpen, dont je donne à la fin, une relation avec une lettre du Roi. Ce fut là que je tirai le premier coup de pistolet qui se soit tiré en Allemagne, dans toute cette guerre.

Pour sortir du camp de Pirna, les Saxons ne devoient point passer sur la droite de l'Elbe, sur-tout par un endroit d'où ils ne pouvoient se retirer que par deux défilés où à peine deux hommes pouvoient passer ensemble, je veux dire le *Zigenrück*, et l'autre plus haut, entre *Windischfähre* et *Schandau*, dont un seul bataillon, qui s'y seroit porté à tems, leur auroit empêché le passage. Mais ils comptoient sur Braun qui devoit les tirer de là, ainsi qu'il l'auroit pu faire, comme je le ferai voir dans la suite. Ils abandonnerent leur pont et tête de pont de Pirna avec tant de précipitation, qu'ils se contenterent de renverser les canons, les hussards de *Ziethen* et 5 escadrons de nôtre regiment, qui étoient sur la gauche de l'Elbe, les harcelèrent et prirent tous leurs equipages. C'est là que l'on vit que le canon d'une forteresse telle que *Königstein*, ne fait aucun effet. Il tira continuellement sur nos hussards, sans en tuer un; et un jour qu'avec *Winterfeld* j'allois à leur camp pour parlementer, et que

nous avions une escorte de 30 hussards , il ne cessa de tirer sur nous , sans que nous pussions nous douter à qui il en vouloit. A notre arrivée , on nous en fit des excuses auxquelles Winterfeld répondit qu'il ne s'en étoit pas aperçu. Le canon tiré de si haut , ne fait aucun effet. Les Saxons firent bien de jeter un pont sur l'Elbe , entre Königstein et Lilienstein ; le Général Crouzas le passa à la tête des grenadiers , mais il falloit en rester là , où tout au plus faire passer quelques charettes et bagages pour faire du bruit , et faire secrettement repasser les grenadiers , après y avoir attiré les Prussiens. Alors l'armée Saxonne devoit remonter l'Elbe , qu'elle avoit à sa gauche , passer entre Krippen et Groshennersdorf , en deux. Elle étoit hors d'insulte , le terrain étant à l'avantage pour cette manoeuvre ; cela auroit si bien réussi , que le Général Forcade qui avoit 4 Bataillons de ces côtés là , passa l'Elbe sur un Bac , et avec ce corps joignit Mayring à Schandau , au premier avis

qu'il eût de ce pont. Les Saxons devoient faire entrer tout leur canon dans Königstein, et à l'entrée des bois, abandonner le reste de leurs équipages et leurs mauvais chevaux : alors les deux bataillons que les Prussiens avoient laissés entre Krippen et le chemin de Prague, auroient été heureux de se retirer sans perte. Les Saxons parvenus dans les bois, auroient dû abattre les ponts qu'ils laissoient derrière eux, faire quelques abat-tures d'arbres, pour arrêter ceux qui auroient voulu les suivre, et aux environs de Teschen, ils auroient trouvé assez de radeaux et de bateaux, pour passer l'Elbe et éviter le corps de Keith que Braun tenoit en respect. A la réserve d'une bonne arrieregarde, tout le reste pouvoit se sauver à la débandade. Ceux qui connoissent ce pays là, conviendront de ce que je dis.

Voici les fautes que les Prussiens me paroissent avoir faites. Ils se saisirent des ponts et passages sur la Queis, trois jours avant d'entrer en Lusace, ce qui donna le

tems aux Saxons, de rassembler leurs soldats absens par congé, et ensuite de se retirer à Pirna; car comme j'avois l'avant-garde, je me saisis du pont de Siegersdorf, et trouvai que les garnisons de ces environs, étoient dans la plus grande sécurité. Il y avoit cependant plus de 15 jours que nous cantonnions entre Lignitz et Jauer. Je ne puis m'empêcher de faire une remarque sur la simplicité de nos généraux; nous avions tous nos instructions signées du Roi et écrites de la main de Winterfeld; il nous détailloit, comment nous devions surprendre Görlitz et Lauban; nous savions que les Saxons avoient abandonné ces villes; malgré cela, il nous fallut passer la Neis, comme si nous avions eu l'ennemi devant nous, marcher toute la nuit, et faire les mêmes cérémonies que si nous avions dû attaquer des villes de guerre. Leslevitz laissoit même passer les courriers Saxons sans oser les arrêter, ce qui fâcha bien le Roi, quand il le sut. Je crois aussi que l'on auroit dû attaquer le camp Saxon sui-

vant le plan de Winterfeld, avant que d'entrer en Bohême; mais il falloit se dépêcher, parce qu'en retardant, cette entreprise devenoit de jour en jour, plus difficile à cause des travaux que l'on faisoit pour rendre ce camp inaccessible. Après un heureux succès nous serions entré tout de suite et avec toutes nos forces, en Bohême pour accabler Braun et prendre Prague. Car si les Saxons avoient eu à Pima et à Königstein, de bons magasins, comme on devoit le croire, nous nous serions nous mêmes ruinés au lieu de les affamer. Leurs soldats étoient de très bonne volonté, et supportèrent la dernière misère sans murmurer. Si les Prussiens avoient été dans le même cas, leurs officiers se seroient bientôt trouvés seuls, à cause du grand nombre d'étrangers qu'il y a dans ce service. Si les Saxons avoient voulu entreprendre quelque chose, nous aurions eû bien de la peine à nous deffendre, sur-tout du tems de la bataille de Lobositz, où la moitié de nôtre armée par-

ticulierement la Cavalerie se trouvoit éloignée, et qui plus est le Roi, qui sans contredit est bien redoutable.

Ce monarque étoit allé en Bohême tenir Braun en respect, et avoit laissé environ 20000 hommes pour bloquer les Saxons, parmi lesquels il y avoit 15 escadrons de hussards et 10 de dragons. L'on verra dans la suite ce qui se passa à Lowositz. Notre situation en Saxe n'étoit pas alors des plus riantes, les Saxons étoient presque aussi fort que nous. Nos quartiers étoient fort éloignés les uns des autres; il falloit 8 heures pour en faire le tour à cheval, quelques uns étoient même très en l'air. L'Elbe et plusieurs autres rivières les séparoient, de même que les ravins, bois, rochers, défilés etc. Je n'avois que 400 hussards pour observer la droite de l'Elbe. Enfin nous courrions risque, de nous trouver dans le même cas que le Prince de Galles, lorsqu'il battit et prit prisonnier le Roi Jean. Une preuve de cela, c'est que lorsque les

Saxons passerent l'Elbe sous Königstein, ils ne trouvèrent devant eux que Fink alors colonel, avec son bataillon de grenadiers, et 24 hussards que je lui avois donnés pour patrouiller le long de ce fleuve; et il resta 24 heures dans cette position. S'il avoit été d'abord attaqué, il auroit été bientôt battu, et Mayring qui étoit à Schandaü avec 4 bataillons, ne se seroit jamais approché pour le secourir; d'ailleurs Braun s'approchoit avec le secours. Il faut savoir de plus, que nous n'avions de communication avec le haut de l'Elbe, que par un seul bac en assez mauvais état. Malgré ce que je viens de dire, je ferai voir qu'il n'a tenu qu'à Braun, de délivrer les Saxons, sans pour ainsi dire, tirer un coup de fusil, et détruire ou pour mieux dire assommer à coups de pierres sept bataillons Prussiens, qui après que Forcade eut joint Mayring, se trouvoient dans Schandaü. Ces deux généraux sembloient s'étudier à le favoriser, et sans les manoeuvres que je fis, ils y auroient réussi; les Saxons étoient hors

d'affaire; 7 ou 8 bataillons Prussiens et les 300 hussards qui me restoient perdus, par consequent les projets de Frédéric dérangés; un baiser et l'ordre du mérite, furent les récompenses que je reçus pour avoir fait ce que je vais raconter, graces, qui me coûtèrent cher, puisqu'elles m'attirèrent la haine de Maurice de Dessau qui protégeoit Mayring.

Ce Prince s'obstinant à me nuire, je me résolus à passer du service des hussards, dans celui de la cavalerie pésante, où il n'avoit rien à commander. Ce que je vais dire mérite d'être lû avec attention, parceque la relation que Braun a donnée de cette expédition, est si bien en sa faveur, qu'on le croiroit exempt de reproche, et je puis dire, quelque part que j'aie eû à l'action, que celle des Prussiens est aussi fausse. Le Roi de Prusse n'entroit pas alors dans d'aussi grands détails, lorsqu'il faisoit publier quelque chose, qu'il l'a fait depuis. Cet article sera long; mais il décidera de la dispute

entre les Saxons et les Autrichiens , qui se renvoient la balle.

Schandau est une petite ville sur la droite de l'Elbe , à un petit mille au dessus de Königstein , n'ayant qu'une seule rue le long de la riviere , parceque le terrain est si serré qu'il semble que les rochers hauts et escarpés au bas desquels elle est située , vont l'écraser. L'on eut pu sortir par les deux extremités pour remonter ou descendre l'Elbe , par des chemins situés de même que la ville ; mais pour aller en Bohême , ou monter sur les rochers l'on ne peut le faire que par un chemin rampant qui semble former une petite vallée ; mais il est très étroit et fait de continuels détours. La riviere de Semnitz tombe dans l'Elbe au dessous de la ville , environ à 500 pas , et celle de Kemnitz au dessus à peu près à la même distance. Ces torrens coulent presque parallelement , dans des ravins affreux coupés de bois et de rochers , laissant entr'eux un terrain fort élevé , inégal , coupé de bois , bien cultivé en plu-

sieurs endroits et couvert de villages jusqu'à
 quelques milles de la ville. Cette Langue
 de terre, est plus large dans un endroit que
 dans l'autre, selon le cours des eaux susdites,
 elle avance jusqu'à Hinterhermsdorf, qui est
 le dernier village Saxon où elle finit; mais
 depuis Mittelsdorf, le pays appartient des
 deux côtés à la Bohême. Ce fut par là que
 Braun vint par une marche des plus secrètes
 et des mieux imaginées, pour tirer les Saxons
 de leur cage. Pour cela il passa l'Elbe au
 dessus de Leutmeritz, prit sa marche par
 Böhmich et Kemnitz, de là pour éviter les
 mauvais chemins entre cette petite ville et
 Hinterhermsdorf, il prit sur sa droite par Say-
 del et Mikelsdorf. Il avoit sous ses ordres 18
 compagnies de grenadiers, 2000 Croates, six
 bataillons allemands, tous les grenadiers à
 cheval de l'armée, sept escadrons du régi-
 ment de l'Archiduc Joseph, dragons, et 500
 hussards. Son train d'artillerie étoit pro-
 portionné à la légèreté de son corps; les
 généraux étoient Mr. de Macquire, vieux

Colonel, Haddik et Materay ; Laudon, alors Lieutenant Colonel, commandoit les Croates. Nous avions dans Schandau sept bataillons, après la jonction de Forcade. Mr. de Göltz et de Wedel alors Colonels, les commandoient, et Finck étoit avec le sien dans le Lilienstein, où il faisoit abattre le plus d'arbres qu'il pouvoit, pour retarder la sortie des Saxons ; et moi je n'avois que 300 hussards, ayant laissé les 100 autres, le long de l'Elbe et devant la tête du pont Saxon de Pirna. Le Château de Sonnenstein, se rendit sans coup férir. Nos Mrs. portoient toute leur attention du côté de l'Elbe, sans même avoir une garde de celui de la Bohême. Lorsque Winterfeld m'envoia dans ce pays là, il avoit des avis, quoique faux, que l'on préparoit du côté de Leutmeritz un convoi de vivres pour les Saxons, qui devoient passer de nuit par eau, devant Schandau, se laissant aller au courant, sans ramer, pour n'être pas entendus. Mon instruction étoit d'être aux écouites et de faire de mon mieux

sans dépendre de Mayring, qu'autant que la déférence que l'on doit à un général, m'y engageroit ; mais je devois faire part de tout à Winterfeld et faire à ma tête. Je marchai de Schandau, sans m'y arrêter par Altendorf, Mitelsdorf, Ottendorf et Lichtenau, Lichtenstein jusqu'à Hinterhermsdorf où je me logeai, de là j'allai reconnoître jusqu'à Bœmisch Kamnitz par des chemins affreux, toujours dans les bois. Il y avoit dans ces environs, 500 Croates pour observer la garnison de Teschen, avec quelques hussards, je crois sous les ordres de Laudon. En me retirant je gatai les ponts et les chemins, autant qu'il me fut possible de le faire en si peu de tems, le pays n'étant point propre à y envoyer des partis de cavalerie. Comme Hinterhermsdorf est situé dans un fonds environné de grands bois, je me repliai sur Lichtenau, ensuite sur Ottendorf, et campai de façon que j'avois devant moi le chemin de Lichtenau et celui de Hirsdorf

village de Bohême à ma gauche où il étoit difficile de me couper. Là je reçus quelques avis, mais très-incertains, de la marche de Braun, et pour ne rien négliger, je me retirai à Altendorf à un petit mille de Schandau, résolu d'y attendre ce qui arriveroit. Je tenois sur toutes les avenues à un mille en avant des détachemens qui se tenoient bien sur leurs gardes, et envoioient continuellement des patrouilles bien plus en avant.

Braun qui craignoit d'être découvert, n'envoyoit pas un hussard en avant pour me reconnoître, mais il marchoit en corps serré; enfin il parut, et déboucha par où je l'avois prévu, c'est à dire par le bois qui est entre Nixdorf et Mittelsdorf, suivant le grand chemin. J'ordonnai à mes détachemens, de se retirer en bons soldats, toujours en escarmouchant; ce qu'ils firent en gens du métier, quoiqu'il y en eut peu qui eussent de leur vie vu l'ennemi; ce qui prouve la nécessité de bien dresser une troupe, en temps de

paix. Je m'avançai jusqu'au dernier village, pour les soutenir, ou les recevoir, s'ils étoient trop vivement poussés; je fis avertir Mayring et le priai de sortir de Schandau, pour gagner les hauteurs d'Altendorf et sortir de ce trou, où il étoit sur le point d'être assommé. Pendant ce temps-là, les Saxons avoient passé l'Elbe, sous Königstein, et s'étoient fourrés entre un bois et cette rivière. Les pluies avoient fort gâté les chemins, ce qui, suivant les apparences, les avoient empêché de passer outre, ne voulant pas abandonner leur artillerie, ce qui leur fit perdre un temps bien précieux. Mayring ni Forcade ne vouloient croire que Braun vint, quoique je leur envoyasse un prisonnier, pour qu'ils l'interrogeassent eux-mêmes. Le séjour de Schandau leur étoit trop agréable pour qu'ils pussent se résoudre à le quitter. Saumons, truites, toute sorte de gibier et de fruits, en un mot, la bonne chère que cette ville étoit obligée de leur faire, les y attachoit fortement, et ils pen-

soient aussi peu à l'ennemi, que s'ils eussent été dans quelque bonne auberge de Berlin, en tems de paix. Enfin après beaucoup de représentations, même de menaces de ma part, ils prirent les armes fort lentement et sortirent de même de la ville. Ils se formèrent et marchèrent toujours en ordre de bataille, sans nécessité, dans un pays coupé, ce qui retarda leur marche de plus d'une heure, dont j'enrageois. Dèsque je les vis près du lieu, où je me retirois fort gravement, en escarmouchant, je fis tout d'un coup volte-face, et repoussai les hussards ennemis, jusqu'à Mittelsdorf; c'est là que je m'apperçus qu'ils n'étoient pas sorciers, et qu'ils manoeuvroient aussi mal que lentement, ce qui fit grand plaisir au Roi, quand je lui en fis mon rapport. L'infanterie ennemie débouchoit et se formoit derrière ce village, sur une hauteur de facile accès. Enfin Mayring me joignit, avec son infanterie, marchant toujours en bataille.

Braun n'avoit pas encore formé 2000 hommes. Je fis d'abord rompre les haies des jardins, pour passer le village sans défilé, et fis voir à Mayring, que l'ennemi n'ayant encore ni canon, ni cavalerie qui eût débouché, nous en aurions très-bon marché, si nous lui tombions sur le corps sans hésiter. Nous avions six bataillons de front, et les grands ravins que forment les rivières de Semnitz et de Kemnitz mettoient nos flancs tout à fait en sûreté; ensuite je passai derrière l'infanterie, où je formai cinq troupes en seconde ligne, tout le long de nos bataillons, pour pouvoir tomber le sabre à la main sur l'ennemi, d'abord qu'il commenceroit à ployer. Je félicitai d'avance nos généraux, leur disant que je leur avois préparé des lauriers, comme cela étoit en effet. Ils sembloient vouloir faire leur devoir et profiter de l'occasion, lorsque Mayring et Forcade, perdirent tout à coup la tête, et après six coups de canon, le premier cria de toute sa force: qui donne

un bon conseil? les soldats furent indignés d'entendre s'exprimer ainsi, un général qui, quand il étoit à Berlin, dont il étoit gouverneur, passoit pour un Matamor, de sorte qu'ils se mirent à crier aussi fort : **il faut envoyer les ennemis au Neumarck**, qui est une prison de Berlin, où Mayring envoyoit les soldats; sur quoi il commanda de faire demi tour à droite; je vis ce mouvement, et je courus à lui, criant : **front, front**; ce que tous les bataillons firent; je lui représentai le tort qu'il se faisoit, et même qu'il gâteroit les affaires du Roi; ensuite nous disputâmes assez fort, pour que les soldats l'entendissent. Ils se mirent à crier, que je n'avois qu'à les commander, qu'ils m'obéiroient. Je me trouvai dans un grand embarras; mais enfin je réfléchis, que quand même je serois heureux, ce qui ne pouvoit pas manquer de m'arriver, je ne pouvois éviter de passer au conseil de guerre, je m'arrêtai; je ne savois pas d'ailleurs la manœuvre qu'ils vouloient faire la nuit suivante,

sans quoi je me serois sacrifié pour le service du Roi.

L'on se retira donc dans le même ordre, que l'on s'étoit avancé. Je fis l'arriere garde où je fus bien talonné par tous les hussards des ennemis et grand nombre de Croates. Les premiers manoeuvrèrent très-mal, et je ne perdis que 4 hommes. Arrivé à Alten-dorf, on y laissa un Major, avec 300 grenadiers et un canon, avec les hussards nécessaires pour patrouiller et se tenir sur les flancs. Le corps se porta entre ce village et Schandau dans une petite plaine, pour passer la nuit sous les armes; au lieu qu'on auroit dû rester dans le village, qui étoit sur la hauteur, où étoit le Major en question. A dix heures du soir, Mayring que le froid incommodoit, me fit appeller, ce que je pris pour un mauvais présage; mais qu'elle fut ma surprise, quand il me dit, qu'il vouloit descendre dans Schandau, puisque le Roi lui avoit ordonné d'observer l'Elbe et les Autrichiens, ce qui étoit fort ridicule,

puisque les Saxons avoient déjà passé ce fleuve. Je m'adressai à Forcade, Goltz et Wédel, pour qu'ils essayassent de faire changer de résolution à Mayring; mais eux mêmes excédés de froid, mouroient d'envie de rentrer dans la ville; je reçus ordre d'en faire autant et de laisser 60 hussards près d'une petite redoute mal construite, dans un fonds, ouvrage que de jeunes officiers avoient fait pour s'amuser. On ordonna d'y laisser 60 hommes, qui pouvoient y être assommés à coups de pierres, sans voir l'ennemi.

Enfin, malgré mes protestations, nos gens descendirent dans Schandau, où ils s'étendirent le long de l'Elbe tournant le dos à l'ennemi, et je devois absolument en faire autant; les officiers entrèrent dans leurs quartiers, comme si de rien n'étoit. Quand je vis que mes représentations ne servoient de rien, je quittai brusquement Mayring, lui disant que je n'étois point sous ses ordres. Peu s'en fallut que la tête ne

me tournât comme à lui; mais je me remis et distribuai mes hussards le long du front, qu'avoit occupé nôtre infanterie, tant pour empêcher Braun de s'appercevoir de ce beau mouvement, que pour ôter à notre infanterie, le moyen de désertter, et d'en avertir ce général. Le Major qui étoit, avec les 300 grenadiers dans Altendorf, se retira aussi. J'envoyai ordonnance sur ordonnance, à Winterfeld, qui étoit près de Pirna, pour lui donner avis de ce qui se passoit, et du danger où nous étions.

A une heure après minuit, l'infanterie ennemie entra dans Altendorf, et y amena du canon et deux obusiers, qui furent placés sur une hauteur, à la droite. Haddik avec ses hussards, se retira derriere, ne laissant que quelques vedettes en avant, de sorte que je me trouvai à cheval, à 200 pas de l'infanterie ennemie, sans oser me remuer, me contentant de faire crier; verda, tous les quarts d'heures à mes vedettes; à la fin, voyant que personne n'avançoit, je

doublai mes vedettes le long du front, leur ordonnant de continuer leurs cris; ils étoient relevés par les 60 hussards, qui restoient devant la redoute, et faisant conduire leurs chevaux par la bride. Je passai un à un, le ravin que j'avois à ma gauche, et me portai devant Ratmansdorf, car je risquois, si j'étois resté dans ma première position, d'être abimé d'une seule décharge de Mousqueterie. Il est vrai que dans celle que je pris, l'ennemi pouvoit venir de même, à moi en front, sans passer le ravin, qui ne s'étendoit pas jusqu'à Altendorf, où il étoit posté.

Braun se trouvant maître de la campagne et des hauteurs, il lui auroit été facile de détruire les 6 Bataillons qui étoient dans Schandau; il n'avoit pour cela, qu'à s'avancer de 1500 pas; il se seroit trouvé sur les rochers, qui dominant cette ville, et en faisant rouler les pierres de taille et les meules de moulin, qui y sont en grande quantité rangées sur le haut des carrieres, il

auroit assommé Mayring et les siens, sans qu'il lui eût été possible de tirer un coup de fusil. Qui connoît la situation de Schandau en pourra juger. S'il avoit voulu sortir par le haut, ou par le bas de la ville, il auroit été plus à decouvert, et Braun, outre les pierres, auroit pu se servir de son canon à cartouches. Il pouvoit aussi mettre le feu à la ville, et n'auroit eu besoin que de 2000 hommes pour cette expédition; avec le reste de ses troupes, il pouvoit se retirer à droite, et me renverser dans les précipices que j'avois à dos, le long de l'Elbe, ne pouvant descendre du village où j'étois, que par un petit sentier tortueux. Je n'aurois pu faire aucune résistance, mais j'aurois préféré de périr le sabre à la main, que de me faire assommer au bord de l'Elbe tournant le dos à l'ennemi, comme le vouloit Mayring. Pour juger de la situation où nous étions, il faut savoir que Braun et les Saxons, n'avoient entr'eux que le Bataillon de Fink, et mes hussards; que ce général, se portant

sur moi , donnoit la main aux Saxons , empêchoit nos troupes des autres corps de nous joindre , étoit maître des hauteurs qui longent l'Elbe et des six bataillons de Schandau , sans perdre un seul homme. Fink et moi étions perdus , de même que tout ce qui auroit paru sur la droite de la rivière. Je puis bien dire que c'est ma contenance et ma résolution qui nous a sauvés , car si je m'étois retiré , les hussards ennemis auroient poussé leurs patrouilles en avant , et se seroient bientôt apperçus de la belle manoeuvre de nos généraux.

Les affaires resterent toute la nuit dans le même état , car Braun soupa avec les officiers et se coucha ; par bonheur qu'étant fatigué il se leva tard et ne vit pas qu'il n'avoit que quelques hussards à son chemin. Ce qui fut encore plus heureux pour nous , c'est qu'il ne nous déserta pas un homme , sans quoi on l'auroit vite éveillé. Cela donna le temps au Général Manteuffel , que Winterfeld , sur mes avis , envoya de Pirna

en courrier, de faire sortir l'infanterie de Schandau, et de se camper devant le village où je m'étois retiré, ne pouvant plus prendre les hauteurs d'Altendorf, où Braun faisoit remuer de la terre. Il est certain que si ce dernier s'étoit avancé jusques sur celles de Wendischfehr, nous étions perdus. Les Saxons sortoient en triomphe, et il éternisoit son nom; car sa marche étoit aussi bien projetée qu'exécutée. Malgré l'arrivée de Manteuffel, il pouvoit encore redresser sa faute, car il avoit tout l'avantage du terrain et nous étoit supérieur au delà du double; mais plus il retardoit, plus son expédition devenoit difficile. Nos troupes passoient l'Elbe peu - à - peu, et nous renforçoient, de sorte qu'il pût dire, *veni, vidi, mais non vici.* X

Je crois que le service que je rendis au Roi, n'étoit pas de peu de conséquence. Il est vrai que ce monarque n'en apprit les particularités que deux mois après, lorsqu'il eût fait Mayring et Forcade Lieutenants gé-

néraux, dont il se repentit bientôt. Il renvoya le premier à Berlin, pour exercer les recrues; c'étoit le chemin par où il s'étoit avancé. Pour moi, je ne gagnai, ni ne perdis un pouce de terrain, quoique par mon ancienneté j'eusse droit de prétendre de l'avancement; d'autant plus que le Roi, avoit en moi une entière confiance, même dans les choses dont il faisoit mystère aux généraux.

Lestwitz prit le commandement de notre corps, et voyant l'inaction de Braun, il résolut de l'attaquer, et nous assembla à minuit pour conférer là - dessus avec lui. Mais comme on apprit que les Saxons commençoient à parlementer, Manteuffel lui fit entendre, que ce seroit perdre du monde inutilement, et le fit renoncer à ce projet, dont je fus fort aise, car les dispositions étoient telles, qu'il ne pouvoit réussir. La cavalerie auroit été sur les ailes, et en avançant, auroit donné du nez sur les batteries et redoutes, au lieu qu'on auroit

dû la mettre en seconde ligne. Ce Général Lestwitz , quoique très - brave en ligne, n'entendoit rien au grand métier, ainsi qu'il l'avouoit lui même. Il avoit entendu dire, que dans les ordres de bataille, on mettoit la cavalerie sur les ailes, ainsi il vouloit placer la sienne de même, n'ayant pas assez de savoir pour juger qu'il faut se régler en cela sur le terrain et les circonstances.

Le 18. Octobre à deux heures après midi , nous nous aperçûmes que Braun commençoit à se retirer. J'en allai vite avertir Lestwitz , et lui demandai permission d'engager une affaire d'arriere - garde. Il y consentit avec plaisir. J'ordonnai d'abord à mon frere qui étoit Capitaine et de grande garde ce jour là, de s'attacher avec ses 100 hussards à la queue de Braun pour l'arrêter, et me donner le temps de le joindre. Je fis aussitôt sonner, à cheval, et marchai. Mes petits postes avancés servoient de coureurs ; j'envoyai inviter le Prince Frédéric de Wir-

temberg, qui souhaitoit de voir pour la première fois de savie, une affaire de cavalerie, de me suivre avec des dragons, pour me soutenir, n'ayant pas 400 hussards complets; ce qu'il fit avec 30 dragons de sa grande garde seulement, ce qui étoit bien peu; mais cela faisoit croire à l'ennemi qu'il en venoit d'avantage, et signifioit quelque chose.

L'arriere-garde de Braun étoit composée de tous les grenadiers et de 500 hussards. Comme je les serrois de près, Haddick crut ne pouvoir mieux m'arrêter, qu'en retenant auprès de lui, deux compagnies de grenadiers d'Ottasschaner, sous les ordres de Laudon, alors Lieutenant - Colonel agrégé à ce régiment. Quand il se trouvoit un défilé, les grenadiers faisoient front, et dans la plaine, les hussards, se reloyant les uns sur les autres, comme cela se pratique dans une retraite bien ordonnée. Quelquefois, quand je faisois mine de les vouloir presser, ils faisoient tous front, et retardoient leur marche, tandis que les grenadiers alle-

mands continuoient leur chemin , sans paroître s'embarrasser de ce qui se passoit derriere eux. J'avançois tant que je pouvois en harcelant, sans grande perte de part ni d'autre. Enfin quand l'ennemi eut passé Mittelsdorf, et étoit prêt d'arriver au pont, leurs grenadiers se formerent à droite et à gauche du grand chemin sur deux petites hauteurs. Comme je ne pouvois passer outre, tandis qu'ils étoient là, pour les en déloger, je fis mettre pied à terre à 50 hussards bons tireurs, armés de Carabines rayées, et les fis glisser dans des fossés le long des maisons et jardins, d'où ils tiroient, comme au blanc, sur ces grenadiers, qui de leur côté, faisoient feu par pelotons, avec cette différence que mes gens étoient à couvert. L'on vit alors pour la premiere fois les Croates combattre à la Prussienne, et les Prussiens combattre à la Pandoure. Après un quart d'heure de tiraillement, les premiers, devant enfin continuer leur marche, firent demi-tour à droite en ordre, et se retirerent derriere les hussards, que

que Haddick avoit formés dans une plaine à 300 pas plus loin. Je fis promptement remonter à cheval, et contre l'avis de mes officiers, je traversai le village, par le grand chemin et par les jardinages dont j'avois déjà fait détruire les clotures de perches, lorsque je croyois que Mayring attaqueroit Braun à son arrivée.

A peine fus-je un peu formé par manches, que Haddick vint sur moi, avec tous ses hussards, le sabre à la main. Alors je fis ce que toute cavalerie doit faire en pareil cas, c'est à dire, sonner la charge, criant : **marche!** et courant à toute carriere à sa rencontre. Je renversai son front, quoique je n'eusse aucun escadron formé, et qu'il me fût supérieur. Nos dragons n'eurent aucune part à cette affaire. Les 200 grenadiers furent par là obligés de faire face, avant de pouvoir gagner le bois qu'ils avoient à dos, et qui étoit mon non plus ultra. Je profitai de la bonne volonté de mes gens et fis suivre Haddick par deux trou-

D

près de ma droite et de ma gauche, qui passant pêle-mêle avec ses hussards, sans faire réflexion aux grenadiers, le pousserent jusqu'au de là du défilé, ou petit bois, et le tinrent en bride. Avec le reste de mes gens, nous tombâmes sur les grenadiers, en jettant un grand cri, lesquels après un feu très réglé et la plus vigoureuse résistance, furent tous sabrés, sans quitter leurs rangs, ni demander quartier. Laudon qui étoit à cheval, fut le seul qui en échappât. Je perdis 16 hommes presque tous à coups de bayonnettes, entr'autres, le Major Kleitz, brave officier. Alors les grenadiers allemands s'avancèrent au défilé et commencèrent à me canonner. Haddick paroissoit vouloir revenir, mais il s'y prit trop tard; j'avois déjà rallié mes gens et repassé Mittelsdorf. D'ailleurs il commençoit à faire nuit. Ainsi finit l'expédition de Braun, dont les Saxons et les Autrichiens ont donné des relations bien différentes. Les premiers sur tout en sont encore très-mal informés.

Cette dernière action, quoique de bien moindre conséquence, fit plus de bruit, et m'attira plus de compliments, que ce que j'avois fait quelques jours auparavant. Je reçus un baiser du Roi et l'ordre du mérite. Ce fut là toute ma récompense. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, lorsque ce monarque reçut mon rapport, il ne pouvoit se persuader que j'eusse exécuté tant de choses avec si peu de monde, lui surtout, qui avant cette guerre, avoit toujours soutenu que jamais cavalerie, et encore moins des hussards, ne pourroit pénétrer dans une infanterie qui n'a pas souffert, et qui ne perd pas contenance. Il fallut que Lestwitz lui envoiât un officier, pour qu'il l'examinât lui même, et qu'on lui présentât cinq ou six grenadiers blessés que l'on trouva encore vivants le lendemain. Il ne pouvoit assez s'étonner de voir de si beaux hommes et sur tout des Croates, avec leurs cheveux en papillotes.

Il faut savoir qu'il ne m'avança pas, et me laissa Lieutenant Colonel, par ce qu'au commencement de la guerre, il avoit la politique de n'avancer les officiers d'hussards qui se distinguèrent, que le moins qu'il pouvoit, parce que dans un poste distingué, il ne pouvoit pas les employer à toute sauce, et les envoyer en patrouilles, avec 30 hommes ou tout au plus 40, comme il m'est arrivé à la campagne suivante. Il observe encore la même maxime. Je lui fis porter ma plainte par Winterfeld, sa réponse fut que s'il m'avoit avancé à chaque coup distingué dans la guerre précédente et dans cette campagne, je serois bientôt Feldmaréchal.

Cette petite affaire d'arrière-garde, ne laissa pas que d'avoir quelque influence sur la suite de la guerre; car elle donna de la hardiesse à nos hussards, leur apprit ce qu'ils étoient capables de faire, et fut la base des belles actions qu'ils ont faites dans la suite, par où ils ont plus contribué à la

conservation du Roi de Prusse, que le reste de son armée. Les Croates autrichiens, ainsi que leurs hussards, en devinrent au contraire trop circonspects, et n'osèrent plus se montrer de si près, que dans les précédentes guerres. J'ai aussi reconnu ce jour là, que la meilleure manière d'attaquer de l'infanterie, avec de la cavalerie, étoit de le faire à la turque, en jettant de grands cris. Cela empêche d'entendre le sifflement des balles, qui intimide plus qu'autre chose.

Le Roi étoit revenu de Bohême, avec 15 Escadrons, ayant remis à Keith le commandement de son armée. Braun retiré, et les Prussiens en force devant le camp des Saxons, il ne resta à ces derniers, d'autre parti à prendre, que de capituler, et pour mieux les assurer du départ de Braun, il fallut que j'accompagnasse Winterfeld, lorsqu'il alla dans leur camp, pour tout régler avec eux. La capitulation étoit si extraordinaire et si équivoque, qu'elle n'étoit

avantageuse à aucun parti. Voyons ce qui se passa en Bohême cette année.

Le Roi y avoit envoyé Keith, ainsi que je l'ai dit; et lorsqu'il crut que Braun s'avanceroit, il s'y rendit en personne. Nos troupes, pour être maîtres de l'Elbe, avoient pris le château fort de Teschen, dont la garnison se rendit prisonniere de guerre, après s'être très-mal défendue. Il y eut quelques autres escarmouches de peu de conséquence, jusqu'à la bataille de Lowositz, qui, quoique gagnée, par le Roi, n'est pas du nombre de celles qui l'ont mis au dessus des grands capitaines du dernier siècle. On a à Varsovie un très-bon plan de cette bataille. Frédéric n'avoit pas envie de batailler, puisqu'il lui suffisoit d'empêcher Braun de secourir les Saxons; c'est pourquoi il choisit un bon camp, ayant sur les ailes des hauteurs qu'il garnit d'infanterie et de canon; celle de la gauche touchoit l'Elbe. Avec de si bons points d'appui, il crut devoir laisser agir Braun, qui se trouvoit dans la

nécessité d'attaquer. C'est ici que le Roi agit contre les principes, qu'il avoit, de toujours marcher à l'ennemi, sans jamais en recevoir la bataille ; mais j'ai dit les raisons qui l'avoient déterminé à cela. Braun s'avança aussi près qu'il put, sans engager une affaire, et passa la nuit sous les armes. Le lendemain matin, il s'éleva un grand brouillard, qui cachoit les mouvements de ce général. Quelqu'un vint, sans fondement, dire au Roi, que les autrichiens faisoient un mouvement pour se retirer, sur quoi ce monarque fit avancer sa cavalerie des deux ailes, devant son infanterie, et lui donna ordre d'attaquer sans hésiter, tout ce qu'elle trouveroit en son chemin, dans la persuasion d'engager une vive affaire d'arrière-garde.

Cela fut exécuté sur le champ, malgré le brouillard qui ne tomba que quand le feu du canon commença. Notre cavalerie au lieu de trouver un ennemi en retraite, se trouva environnée de fossés garnis d'infanterie, et elle fut reçue de la belle façon. Quelques

régiments se trouverent donner le flanc à ceux de l'ennemi, sans les voir; d'autres tomberent sous le feu du canon à cartouche. Enfin, comme l'on n'avoit fait aucune disposition, l'on se battit de même. Les régiments qui donnerent sur la cavalerie, autrichienne la renverserent, mais ils furent à leur tour repoussés par les escadrons qui les prirent en flanc, et par le feu du canon et de l'infanterie, à couvert du fossé. Le Roi fit sonner l'appel, et rallia sa cavalerie, derriere son infanterie, où elle resta toute la journée. Alors il changea ses dispositions, et fit remplir le vuide que la cavalerie laissoit aux ailes, par l'infanterie de la seconde ligne, et résolut d'attaquer, par sa gauche, en refusant sa droite. Le Duc de Bevern se mit en mouvement, avec les sept bataillons qui touchoient l'Elbe, mais il ne pouvoit se porter en avant, sans perdre l'Elbe, son point d'appui; s'il ne vouloit pas s'en éloigner, il laissoit un vuide dangereux entre sa division et le

gros de l'armée. Il étoit obligé de plus, d'avoir une attention continuelle sur ses flancs, par ce que le fleuve faisoit là un coude qui n'avoit pas été bien reconnu.

Enfin, après une vigoureuse résistance, de la part des ennemis, il les chassa des vignes, et peu à peu la ligne du Roi s'engageoit; sur quoi Braun se retira et ne fut suivi que par quelques coups de canon. Le régiment autrichien, du jeune Collorédo, formé, dressé et commandé ce jour là par le Comte de Lascy, combattit très-bien; si les autres en avoient fait autant, la victoire auroit pu être aux ennemis. La perte ne fut pas grande de part ni d'autre; mais le Roi, quoiqu'à tort, ne fut pas content de sa cavalerie, qui avoit perdu les deux braves généraux, Oertz, et Lyderitz; il chagrina aussi le Lieutenant-Général Schwerin de Bareith dragons, et Truchses, de façon, qu'ils furent obligés de demander leur démission. Le Maréchal Gesler, y perdit aussi sa confiance et ne fut plus

employé. Cependant à moins que la cavalerie n'eût des ailes pour voler par dessus les fossés, elle ne pouvoit faire mieux, qu'elle ne fit, et c'est dans ces fossés, qu'elle perdit le plus, par ce que nombre d'officiers et de soldats, qui y tomberent, furent faits prisonniers de guerre.

La faute que l'on prétend que fit le Roi, fut de ne pas attaquer en force, avec sa droite; c'étoit le seul moyen de remporter une victoire complete, parceque, pour peu qu'il eût eu d'avantage, il pouvoit l'ennemi contre l'Elbe, et qu'en attaquant de la sorte, il auroit pu le prendre en flanc, ce qu'il ne pouvoit avec sa gauche, à cause de l'Elbe, où appuyoit leur droite, et où le terrain étoit plein de chicannes. Ainsi l'on peut dire, qu'il attaqua le taureau, par les cornes. Le Duc de Bevern me dit qu'il n'avoit jamais vu notre infanterie si docile qu'à cette journée, mais qu'aussi celle des Autrichiens étoit bien changée à son avantage. Il est bien sûr que Braun

s'étoit avancé, dans le dessein de livrer bataille, mais il est fort douteux, qu'il l'eût fait, ayant trouvé le Roi si bien posté. Aussi ses dispositions n'étoient pas faites pour cela, ayant placé ses troupes, convenablement au terrain, pour agir défensivement, recevoir la bataille et non la donner. Il se retira dans son ancien camp, où il fit chanter le **Te Deum**, non pour avoir remporté la victoire, mais pour n'avoir pas fait une plus grande perte; en quoi il agit en bon chrétien, qui doit remercier dieu de tout ce qui lui arrive. Cela n'a pas empêché, que l'affaire n'ait été décisive pour le Roi, puisqu'elle lui servit à empêcher les ennemis de secourir les Saxons.

Braun ne devoit pas en rester là. Il devoit faire de nouvelles tentatives; sa perte n'étoit guères plus considérable que la nôtre. Il avoit conservé son artillerie. Ses magasins étoient bien fournis; il avoit Prague à dos, et recevoit continuellement des renforts; au lieu que nous n'en avons aucun,

à espérer, et que nous vivions au jour la journée, sans magasins. Son artillerie avoit la supériorité sur la nôtre, et nos 29 bataillons, n'étoient plus complets. Mais il crut mieux réussir, par la tentative dont j'ai parlé.

Le Maréchal Schwerin entra de Silésie, en Bohême, avec 19000 hommes, et s'avança entre Jaromirtz et Königgratz, où il se passa quelques escarmouches de cavalerie, à son avantage. Il auroit pu pousser plus avant, et s'emparer de cette dernière ville, avant que Piccolomini eût formé un corps, capable de lui faire face, et se retrancher. Mais ce grand homme m'a raconté que les ordres du Roi l'avoient retenu, ce monarque, ne voulant pas qu'il passât outre, avant que le sort des Saxons ne fut décidé; sur quoi le temps de la campagne s'écoula, et il se retira en Silésie. Notre armée, sous les ordres de Keith, se retira en Saxe; en quoi, selon mes petites lumières, nous fîmes très-mal. Sa M. me

demanda en particulier, dans sa chambre, à Goselitz, où je croyois avoir mon quartier d'Hyver? Je lui répondis, que si les Saxons étoient vite expédiés, ce seroit, sans doute, sur le Dénable, sinon sur l'Iser, ou l'Egra.

Nous devions prendre ce dernier parti. L'Iser nous formoit un retranchement impénétrable sur tout notre front. Nous aurions eu les hauteurs de notre côté; le château de Benatek sur notre centre, et nombre d'autres, de même force, nous fournissoient les meilleurs postes du monde. Nous étions maîtres de tous les ponts et moulins. Le pays abondoit en tout ce qui étoit nécessaire pour le soutien d'une armée, la Saxe auroit été ménagée et nous servoit de réserve. Nous aurions pu appuyer notre droite sur Melnick, bon poste sur l'Elbe, où elle auroit été hors d'insulte, notre gauche, à l'armée de Schwerin, qui auroit dû rester dans le cercle de Königsgratz, où il auroit mis sa gauche. Notre

communication devenoit aisée , nos quartiers plus sûrs , que dans la haute Lusace , où ils furent insultés , par ce qu'on avoit laissé l'ennemi maître des montagnes qui la bordent. Braun n'auroit pas osé faire paroître un parti entre l'Elbe et l'Iser , sans grand risque ; et ayant les ponts , nous pouvions mettre une grande étendue de pays , sous contribution , et on se seroit posté. Braun , auroit eu de la difficulté à prendre ses quartiers d'hiver , de façon qu'il fut à portée de couvrir Prague , et par ce moyen au printems 1757 , nous aurions eu beau jeu.

Je connois à fond le terrain de ces contrées , ayant , deux ans avant la guerre , à mon retour de Carlsbad , reçu ordre de Winterfeld , d'y passer , de les bien reconnoître , et de lui en faire un rapport , sur lequel l'on put tabler. Melnick à nous , le pays entre l'Egra et la Saxe étoit aussi à nous. Il auroit suffi de laisser du côté gauche de l'Elbe , le long des montagnes , un petit corps , que l'ennemi ne pouvoit

attaquer, sans que nous fussions en état, de le couper et de le prendre à dos. Il est certain, que le Roi n'avoit pas d'abord, envie de prendre les quartiers, qu'il prit; sans quoi, il n'auroit pas ruiné la forteresse de Stolpen, qui, pendant l'hyver, nous auroit été très-utile, pour la communication, entre Dresden et Bautzen. Il fallut, pour y suppléer, mettre une forte garnison, dans Bischofswerda, qui étoit bien exposée. De plus, il falloit donner de grosses escortes à ceux qui alloient et venoient de Dresde, ce dont nous n'aurions pas eu besoin, si l'on eût conservé Stolpen, qui mettoit tout à couvert, et auroit servi de retraite aux partis qui auroient été poussés.

Avant de finir le détail de ce qui s'est passé cette année, je dirai, que les Saxons, étant aux abois, l'on n'auroit dû leur accorder d'autre capitulation que celle qui les obligeoit de prêter encore serment au Roi de Prusse, de le servir pendant la guerre, avec le consentement de leur maître, qui,

étant le plus honnête homme du monde et du meilleur cœur, auroit mieux aimé y consentir, que de voir son armée périr de faim, et nous aurions dû n'en recevoir, aucun déserteur, en les envoyant à l'armée des alliés, je suis sûr, qu'ils auroient très bien fait. Il faut savoir, que lorsque je fus à leur camp, avec Winterfeld, les soldats cuisoient des troncs de choux, n'ayant pas autre chose pour se nourrir; au lieu que par la capitulation, ils n'étoient engagés à rien. Je crois, que ce fut l'amour-propre, qui la fit accorder. On se flattoit que ces troupes mettroient leur félicité, à se faire tuer pour nous. Il est vrai qu'elles auroient mieux aimé notre alliance, que celle des autrichiens, mais avec le consentement du Roi de Pologne, car les Saxons ont plus de liaison avec les Prussiens qu'avec les Autrichiens. Ils professent la même religion, et ont à peu près, la même façon de vivre, ce qui diffère extrêmement des Autrichiens, naturellement hautains et méprisant les autres

troupes, les chevaux-légers de Saxe en pourront dire des nouvelles. Les Saxons sont braves, leurs officiers gens d'honneur; leur cavalerie égale la meilleure du monde, lorsqu'elle est bien menée. Elle a fait des prodiges de valeur, dans la dernière guerre. A Strigau, les gendarmes de Prusse s'en sont bien sentis; à Catolisch Lenendorf, elle se surpassa; six escadrons en repoussèrent dix Prussiens, malgré un essain d'hussards qui les entouroient. Que n'a pas fait Sibilsky près de Meissen? et Seidlitz, si connu dans cette dernière guerre, m'a avoué, que ceux qu'il avoit dans son régiment, s'étoient fort distingués à Collin.

Ainsi puisque ni les généraux, ni les officiers, n'étoient point, par leur capitulation, obligés de servir, il ne falloit pas laisser les corps entiers, mais les incorporer dans les régiments Prussiens. Ceux d'infanterie auroient été mis à trois bataillons, dont un auroit été tout de grenadiers. Il n'y auroit eu qu'à en lever,

E

dans chacun, deux nouvelles compagnies; alors, ils auroient bien fait leur devoir; car plusieurs vouloient bien servir le Roi de Prusse, mais aucun ne vouloit rester dans les régiments Saxons, si on leur ôtoit leurs officiers et leurs drapeaux. L'on sait l'effet que fit sur les soldats romains de voir passer leurs consuls sous le joug, aux fourches Caudines. De plus, l'on ne fut pas assez délicat, sur le choix que l'on fit des officiers, qu'on donna à ces régiments Saxons, devenus Prussiens. Je dirai aussi, que le Prince Maurice de Dessau, l'homme du monde le plus laid et le plus haïssable, eut, mal à propos, la commission, au passage du pont, de persuader aux officiers Saxons de tourner casaque. C'étoit mal s'y prendre, car son parler, sa figure et sa réputation, étoient capables de faire changer de sentiment à ceux qui auroient été tentés de se rendre,

Je devois aussi en attirer quelques-uns, que Winterfeld me nomma; mais il

m'arriva, comme à ceux qui prêchent aux autres ce qu'ils n'approuvent pas eux-mêmes. Je ne convertis personne, à la réserve de ceux, qui étoient nés sujets du Roi de Prusse. Nous gagnâmes peu d'officiers, comme il faut. Quelques-uns qui n'avoient que la cape et l'épée, et ceux qui servoient d'espions à Winterfeld, dans le temps même qu'ils étoient au service du Roi de Pologne, furent les acquisitions que nous fîmes. On a lieu d'admirer comment ces troupes se sont soutenues dans l'état où elles étoient, après avoir été si négligées, sous le regne d'Auguste III, où le ministre contredisoit en tout le Feldmaréchal Rautowsky, augmentoit, ou diminueoit les régiments à sa fantaisie, payoit les officiers irrégulièrement, et dispoit des emplois comme il vouloit. C'est sous lui que s'est introduit l'usage de les vendre. Si les Prussiens étoient dans ce cas, leur nom tomberoit plus vite qu'il ne s'est élevé.

Si les Saxons ont quelque jour, à leur tête, un prince de leur nation, qui distingue le militaire, et y introduise les grandes manoeuvres, on verra ce qu'ils deviendront. La suite a fait voir que par la façon dont on en a agi, avec ces régiments Saxons, il sembloit qu'on s'étudioit à les envoyer aux ennemis, pour les renforcer. Si au moins, on les eut laissé aller dans leurs maisons, peut-être qu'ils y auroient resté tranquiles, et la plupart auroient sûrement pris parti dans nos troupes.

La campagne finie, nous tirâmes un cordon, depuis les frontières de Pologne, le long de la Moravie et de la Bohême, jusqu'à Plauen. Winterfeld vint en Silésie, avec sept bataillons, pour garder les passages de Landshut. Le Roi lui donna aussi cinq escadrons d'hussards de son armée, que je commandois, et le régiment de Wirtemberg dragons. Comme Lehwaldt se croyoit assez fort en Prusse, pour résister aux Russes, quoiqu'il n'eût que 22000 hommes,

dont plus du tiers étoit des régiments de garnison, mal composés, le Roi fit venir en Silésie et sur la Queis, les 10 bataillons et les 10 escadrons d'hussards, qu'il avoit laissés en Poméranie, pour se joindre à Lehwaldt, si ce général le jugeoit à propos. Les ennemis firent quelque tentative sur les postes d'Ostritz et de Hirschfeldt, près de Zittau, qui ne signifèrent à la vérité, pas grand chose. Mais comme ils avoient pris à ce dernier endroit deux canons au regiment du Prince Henri, qu'on avoit placés presque en l'air, le Roi me fit aussi venir sur la Queis, près de Greiffenberg. Sur la fin de janvier, ce monarque vint à Hainau, en Silésie, pour y conférer avec le Maréchal Schwerin et Winterfeld. Je reçus aussi ordre de m'y rendre, avec un seul escadron, sous prétexte de servir d'escorte. Ce fut là où il me dit de faire un projet, pour chasser le Comte de Lascy, de la seigneurie de Bömisch Fridland, pour nous revancher des surprises susdites. Je

le fis; Sa M. l'approuva et donna ordre au Duc de Bévern de l'exécuter. Je demandai deux obusiers, pour brûler le château-fort de Friedland. On nous les envôya. Ce furent les premiers que l'on vit en campagne.

Nous devions partir de Zittau, Hirschfeld, Lauban et Greiffenberg, sur 4 colonnes. Celle de Zittau, devoit marcher droit à Kratzau, poussant devant elle, ce qu'il y avoit d'ennemis dans Gratz. Par là, tout ce qui étoit du côté de Friedland se seroit trouvé coupé; mais, à la réserve des colonnes de Lauban et de Greiffenberg, qui arriverent à point nommé devant Friedland, les autres ne parurent que six heures après, par la faute du Général Lestwitz, qui même ne prit pas la route qu'il devoit tenir, de quoi le Roi fut bien fâché. Notre entreprise ne fut cependant pas infructueuse, puisque nous prîmes un grand magasin de grains et de sel, quantité de bestiaux et fourages, et battîmes un détachement, qui

s'étoit trop avancé, et où Lascy perdit environ 60 hommes; de plus, nous ruinâmes les ouvrages que ce général avoit faits, au chateau de Fridland, et le rendîmes insoutenable; de façon que les ennemis, après notre retraite, ne parurent plus, que comme l'oiseau sur la branche.

Notre marche mit aussi tous leurs quartiers en mouvement. Ils avoient de même, fait une tentative sur un escadron de dragons, à Herbisdorf, près de Zittau, où ils furent repoussés avec perte. Il faut savoir qu'alors aucun général Prussien, à la réserve de Schwerin, ne savoit former un cordon. On mettoit toujours la cavalerie, et sur tout les hussards, en avant, de façon qu'ils étoient tout l'hiver, comme de grande garde, n'osant presque desseller leurs chevaux, et passant beaucoup de nuits au piquet. Mais Seidlitz est venu à bout de remédier à cela. C'est l'infanterie qui doit avoir la tête des quartiers, dans les villes, villages ou chateaux préparés pour cela.

La cavalerie doit être en arriere, de même que les hussards, qui doivent fournir les gardes avancées; au devant de l'infanterie, et faire force patrouilles; mais le gros doit être tranquille, sans quoi, un régiment de cavalerie ou d'hussards, au lieu de se remettre dans ses quartiers d'hiver, y souffre beaucoup plus qu'en campagne, et est ruiné avant que d'y pouvoir entrer, comme il est arrivé au nôtre, et à plusieurs, ce même hiver. Voilà ce qui se passa, jusqu'à ce que les armées se missent en mouvement.

Année 1757.

Cette année auroit fourni au Chevalier Folard, une abondante matière à exercer sa plume, par le nombre de fautes qui se firent de part et d'autre; en quoi pourtant tous nos ennemis en général, nous surpasserent. Chaque gazette nous en annonçoit. Les autrichiens avoient reçu de grands renforts d'Italie, des Pays-bas et de plusieurs princes de l'Empire. Outre cela, fiers d'avoir de si puissants alliés, ils pensoient d'agir offensivement, sans courir de grands risques, ne croyant pas le Roi assez hardi pour les prévenir. Ils firent un magasin immense à Buntzlau, dont j'eus d'abord avis, par mes espions; ce qui me fit d'abord hasarder, me mettant à leur place, un plan d'opérations

que j'envoyai au Roi, dont il me sut très-bon gré, ainsi que je puis le prouver par une lettre de sa main; il le communiqua tout de suite à Schwerin et à Winterfeld. Il faut savoir que personne n'étoit si bien servi en espions, que moi, aussi le Roi a-t-il toujours tablé sur mes rapports, tant dans la précédente guerre, que dans la dernière.

Je faisais voir que ce magasin marquoit clairement que les ennemis vouloient rassembler leurs plus grandes forces sur l'Iser pour pénétrer en Lusace, par Löbau, ce passage étant le plus ouvert et le moins garni de troupes. Calcul bienfait, les autrichiens nous étoient supérieurs de 35000 hommes. Le Roi faisoit des démonstrations que Braun prenoit pour des vérités; on traçoit des camps, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. On les faisoit déblayer par des paysans; on rompoit des ponts et on en construisoit d'autres. Tout cela sembloit à Braun des Marques d'inquiétude, et d'un

dessein formé de défensive, ce qui le mettoit dans une si grande sureté, que Daun qui devoit commander l'armée, que Piccolomini avoit laissée sans chef par sa mort, étoit encore à Vienne, lorsque tout d'un coup, nous entrâmes en Bohême, par la Saxe et la Silésie, sur un grand nombre de colonnes, dont chacune chassoit devant elle, ce qu'elle trouvoit sur son chemin; ensuite elles se rejoignirent, pour former deux corps d'armée, l'un à jung-Buntzlau, sous Schwerin, et l'autre à Lobositz, commandé par le Roi en personne.

J'étois le seul, à qui Winterfeld eut confié le secret de cette marche, que j'avois de la peine à croire. Le Duc de Bevern, qui commandoit la colonne, qui partoit de Zittau, fut le seul qui trouva de la résistance. Il remporta, à Reichenberg, un avantage considérable sur les généraux Königsek, Lascy et autres, dont voici le détail. Pour bien l'entendre il faut avoir une carte, sous ses yeux, à cause des tours et détours,

que fait la Neisse, qu'il nous fallut passer et repasser, sans pourtant quitter le grand chemin de Zittau et de Reichenberg. Ce prince, dont toutes les manoeuvres tendoient à faire croire aux ennemis, qu'il vouloit se retirer, en agit d'une façon toute opposée à celle dont on use en pareil cas; car, dans le temps, qu'il faisoit rompre plusieurs ponts, sur la Neisse, comme pour empêcher, qu'on ne l'inquiétât dans sa retraite; il publia à l'ordre, qu'il marchoit en Bohême, et donna ses dispositions par écrit, à chaque général et commandant de régiment, ce qui fut aussitôt rapporté aux ennemis; ainsi qu'on le souhaitoit.

Cette façon hors d'usage de publier son dessein, à son de trompe, et cette destruction de ponts, loin de faire croire à Mr. de Lascy, qu'on lui en vouloit, lui persuaderent que nous ne pensions qu'à la retraite, et il se contenta d'envoyer trois cens chevaux allemands, sous les ordres du jeune Prince de Lichtenstein, pour nous

observer. Laudon, qui étoit à Kiotau, devant notre droite, en faisoit autant. Nous rassemblâmes, la veille de notre marche nos troupes, le plus près de Zittau qu'il nous fut possible. On donna aux soldats du pain pour trois jours, et on fit filer, à la cavalerie, du foin pour autant de temps. Nous avions grand nombre de chariots, chargés de farine et d'avoine, précautions nécessaires, car les montagnes, que nous devions passer, étoient couvertes de neige.

On se mit en marche, sur deux lignes, dont chacune formoit, une colonne, et un détachement chassa Laudon de Kiotau. L'on alla droit à Kratzau; laissant à la droite, le château fort de Grabenstein et le Général de Macquire, que j'observai, pendant la marche, avec cinq escâdrons. A une lieue de Zittau, notre avant-garde tomba, sans le savoir, à la faveur d'un Brouillard, sur les trois cens hommes du Prince Lichtenstein. Ils furent entièrement défaits, parce qu'il ne se retira pas à temps, et ses cuirassiers, trop pé-

samment montés, ne purent échapper à la légèreté des hussards, qui en firent grand nombre prisonniers, ce qui fut un bon prélude. On marcha par Kratzau et l'on passa encore la Neiss, entre cette petite ville et Reichenberg, qu'on avoit à gauche, sans faire réflexion, au corps de Macquire, que nous avions laissé à droite, sur les montagnes de Gabel, et la Neiss entre deux. Nous avions en tout, 17 bataillons, 15 escadrons de dragons et 10 d'hussards. Les chariots dont j'ai parlé et les équipages, marchaient à la queue des lignes, sous l'escorte de 4 bataillons et 300 chevaux, détachés de toute la cavalerie.

Le Duc de Bévèrn, m'avoit donné 450 hussards, faisant cinq escadrons, et 300 dragons, avec pouvoir d'agir, comme je le jugerois à propos. Le Général Lascy avoit sa droite, dans un retranchement élevé et impénétrable, près de Reichenberg, touchant à la Neiss; sa gauche étoit dans un bois fort épais, où il fit une abbattue. Sa

cavalerie étoit au centre, dans un terrain uni, entre le bois et le retranchement, bien protégée par le feu du canon et de la mousqueterie. Ce terrain pouvoit contenir 15 escadrons de front; de sorte que cette position ressembloit à un polygone de fortification, dont l'infanterie étoit les bastions, et la cavalerie la courtine; par où l'on peut voir l'usage qu'il pouvoit faire de son canon. Nous passâmes la nuit sous les armes, bien mal à propos, étant à tout moment alarmés par les Croates; au lieu que nous aurions dû attaquer tout de suite. Ainsi nous donnâmes le temps à Lascy de recevoir des renforts, de faire des abbatues, et de se disposer à nous bien recevoir. L'on prétend, que le colonel Ollmütz, tué depuis à Prague, avoit donné ce mauvais conseil. Le Roi l'avoit envoyé au Duc de Bévèrn, pour être son controleur, et il avoit voix décisive dans le conseil.

Le lendemain, à la pointe du jour, le Duc de Bévèrn mit son corps d'armée en

bataille, et opposa à l'ennemi les mêmes armes; je veux dire sa cavalerie au centre, et son infanterie sur les ailes. La nature du terrain ne permettoit pas de faire d'autres dispositions. Nos troupes avancèrent fièrement à l'ennemi, tout bonnement en ligne droite; mais il se défendit très-mal, surtout son infanterie, qui abandonna le bois, presque sans avoir tiré. Celle du retranchement, quoique composée de grenadiers à couvert, ne fit que de mauvaises décharges, en l'air. La cavalerie fit meilleure contenance; mais le Général Purpurati, qui la commandoit, et qui y perdit la vie, fit une faute, en ce qu'il nous attendit le pistolet à la main, sans marcher en avant, quoiqu'il eût pu le faire, au moins de 150 pas, sans qu'il eût pour cela perdu la protection, qu'il recevoit du canon des retranchements. Quoique victorieux, notre attaque fut tout à fait défectueuse, car nous aurions dû avec l'infanterie de notre droite, déloger du bois la gauche de l'ennemi, avant que de faire

avancer notre cavalerie, et entièrement refuser notre aile gauche, qui marcha aux retranchements, sans que l'on sût son état. Aussi fut-ce là notre plus grande perte; mais, comme je l'ai dit, l'ennemi fit très mal, moyennant quoi il n'y eut pas grande perte de part ni d'autre. Celle des ennemis n'alla point à 2000, et la nôtre à plus de 700 hommes tués ou blessés.

Ce fut un malheur que le Colonel Putkamer, avec cinq escadrons d'hussards, se tint devant un bois, que nous avions à droite, sous prétexte, qu'il y avoit des ennemis qui en vouloient déboucher, ce qui étoit faux, au lieu que s'il eut poursuivi l'ennemi, qui se sauvait dans le plus grand désordre, il en auroit eu bon marché. Cependant, dans la relation de Duc de Bévern, écrite par feu Oelnitz, il y est élevé jusqu'aux nues, quoique ce jour là il eut resté si tranquille qu'il ne vit même rien de ce qui se passa. Nos dragons furent contents du choc, et ne penserent pas à en profiter.

Jamais infanterie n'a marché à l'ennemi, avec plus d'ordre et de fierté que la nôtre ; aussi jamais ne fut-elle mieux commandée. Le Duc de Bévern excelle dans cet art. Le vieux Lestwitz, mort depuis peu, Amstel, Schöning, Kalden, Maltitz, Mullendorf, Valdan, Hertzberg, et le Prince François de Brunsvick, tous excellents généraux de ligne, et tous tués dans cette guerre, agirent avec autant de fermeté qu'à une revue. Comme j'ai du Duc de Bévern une lettre de sa main, par laquelle il me marque que c'est par mes belles manoeuvres contre le Général Macquir, que j'ai le plus contribué à l'heureux succès de cette affaire, je ferai le détail de ce qui m'arriva.

Un moment avant l'attaque, le Général Macquir, qui venoit de Gabel, avec 7 bataillons, les régiments de Bathiani et de Lichtenstein dragons, 1000 Croates et quelques hussards, ayant sous lui les Princes de Hohenzollern et de Strosberg, avec d'autres généraux, répara le pont de Weiskirck,

où il passa la Neiss, et se forma à droite et à gauche du grand chemin où défilèrent nos chariots. Il mit Kratzau devant son front. Cette position le rendoit maître de tous nos équipages et chariots, ainsi que des troupes qui les escorteient, et qui n'avoient d'autre moyen de se sauver qu'en se retirant à Zittau. J'étois avec mes 750 chevaux, en réserve, à la portée du canon du champ de bataille, pour observer qu'il ne sortit rien des montagnes que nous avions à droite, par où l'on croyoit que Macquir devoit venir, et pour couvrir la tête de nos chariots, qui occupoient un terrain de plus d'un mille et demi, par conséquent à un demi mille du dit général. Lorsqu'on me donna avis de ses mouvements, j'en fis avertir le Duc de Bévern par un officier; il me fit dire de faire de mon mieux, puisque dans l'état, où il étoit, n'ayant que 13 bataillons, il ne pouvoit rien déranger de son ordre, sans gâter ses dispositions

au moment de l'attaque, s'il vouloit m'envoyer du secours.

Il ne me resta donc d'autre ressource, que dans une ruse de guerre. Je rebroussai chemin jusqu'à Kratzau, cachant mes forces à la faveur des hauteurs et d'un bois; je laissai cette ville devant moi, postant un bataillon de Munckow, aux ordres de Queitz, à présent général, au débouché de ladite ville, de mon côté, que je laissai devant moi. Deux petites hauteurs servirent à placer les deux canons du dit bataillon, que je mis sur deux rangs, pour en imposer à l'ennemi, avec des intervalles entre les pelotons, suivant que le terrain le permettoit, et je formai ma cavalerie sur un seul rang, représentant 24 escadrons, avec lesquels, en sortant du bois, je le bordai, à la gauche, de mon infanterie jusqu'à la Neiss, aussi sur une hauteur, ce qui prenoit un grand front, affectant de mettre sur les ailes de chaque troupe 3 hommes de hauteur, et je laissai paroître,

sur le chemin, derrière le bataillon, à une bonne distance, quelques dragons pour patrouiller. Je leur adjoignis nos palfreniers, de sorte que cela sembloit une réserve, ou un corps pour nous soutenir,

Macquir approchoit en bataille, laissant la ville de Kratzau entre nous deux, ses dragons sur les ailes, et à chaque flanc, une compagnie de grenadiers à cheval. A 150 pas en dehors, et un peu au devant de sa ligne, ses hussards en formoient une seconde. Les Croates, sous les ordres du Général Wehla, entrèrent dans Kratzau, bourg tout ouvert, et s'étendirent dans les hayes des jardins et vergers, de mon côté; mais ils furent d'abord repoussés par le feu du canon à cartouche et celui de mousqueterie du bataillon de Munckow, et se cachèrent derrière les maisons. Alors je crus que Macquir alloit avancer avec tout son corps, pouvant m'aborder, des deux côtés de la ville, en ordre de bataille, sans trouver le moindre obstacle capable de le lui faire rompre. Un

mouvement qu'il fit, me le persuada. Ainsi, je croyois être attaqué dans le moment, et par conséquent battu. Mon plus grand embarras étoit pour mon infanterie, que je voyois perdue sans ressource. Queitz, alors Colonel, m'obéissoit, à moi Lieutenant-Colonel, avec toute la docilité qu'on auroit pu exiger d'un subalterne, aussi n'étoit-il qu'officier de ligne. Quelle fut ma joye, lorsque je vis que l'ennemi faisoit ce mouvement à droite, pour se retirer, par où il étoit venu. Je lui envoyai quelques boulets de canon. Il m'en fit autant, et avec mes hussards je l'accompagnai jusqu'à son pont.

La troupe de ma gauche, qui longoit la Neiss, trouva sur son chemin un Lieutenant d'ingénieurs, avec 40 charpentiers et plus de soldats, outre quantité de paysans, qui jettoient un autre pont à la hauteur de Kratzau; nous les primes tous, à la réserve d'une partie qui se noya. Nous enlevâmes aussi un fourgon, avec la garde-robe de campagne de Macquir. Notre perte

en hommes , ne signifioit rien. Le Prince Frédéric de Wirtemberg, en fut pour son carosse , qui fut la seule voiture que les ennemis emmenerent.

Jamais Général ne fit une plus grande faute que Macquir. Il étoit déjà maître de tout notre train d'équipages et de vivres, et il me les abandonna, sans presque coup férir. Notre escorte et arriere-garde étoient à lui, et plus que tout cela, en avançant, il prenoit à dos le Duc de Bévern, dans le temps même de l'action. Si seulement il eut fait avancer sa cavalerie, aurois-je pu l'arrêter? et comment le Duc auroit-il pu lui faire face, ayant si peu de monde et n'ayant pu se précautionner, contre un cas aussi imprévu? je crois que je rendis un grand service dans cette occasion, puisque la défaite de notre corps auroit dérangé tous les projets du Roi. Aussi me promit-on le régiment de Ziethen, le Général de ce nom, devant en avoir un de cuirassiers. Je savois bien, qu'il n'accep-

teroit pas l'échange, mais on vouloit me consoler de ce que ce dernier, qui n'avoit, pour ainsi dire pas encore dégainé pour le Roi, avoit obtenu celui de Wechmar, et aussi pour me faire entendre que j'en aurois un meilleur. Je priai Sa M. par écrit, de ne me point donner ce régiment, mais de me faire seulement Colonel, jusqu'à ce qu'il lui plût de me placer dans les cuirassiers ou dragons, à cause du mauvais état de ma santé, sinon qu'à la fin de la campagne je serois obligé de lui demander ma démission. Je n'eus point de réponse et fus boudé. Ce ne fut qu'après, ou, pour mieux dire, pendant la bataille de Prague, qu'on me regarda de bon œil, et que je fus toujours invité à la petite table du Roi, lorsque j'étois à son armée, et en un mot, aussi bien traité de lui que je l'avois été auparavant; mais je restai Lieutenant-Colonel.

Après l'affaire de Reichenberg les ennemis rassemblerent tout ce qu'ils avoient

de troupes à portée, derriere Libenau, dans un camp plus fort que n'étoit celui des Saxons à Pirna, par les fonds et ravins dont il étoit environné. Nous nous trouvâmes arrêtés tout court et alarmés par les Croates, qui quelquefois entroient aussi dans le fonds qui étoit entre les deux armées, et pendant une demie heure y tiroient par pelotons et par bataillons contre nous, sans doute pour faire montre de leur adresse, car ils tiroient de trop loin, pour nous faire du mal. Pendant ce tems là, le Maréchal Schwerin parut, venant de Silésie, du côté de Sabatka, et Mr. de Königsegk, qui nous arrêtoit, décampa de peur d'être coupé. Nous le suivîmes de loin, et comme j'avois l'avant-garde, je fus le premier qui découvrit l'armée de Schwerin, sur la gauche de l'Iser. Je conseillai de détacher toute notre cavalerie, aux trousses de Königsegk, mais je ne pus jamais y résoudre Oelnitz, ni Putkamer, dont Schwerin fut bien fâché, d'autant plus

que les 30 escadrons d'hussards avoient déjà passé l'Iser, avec Winterfeld, pour en faire autant. Nos Mrs. ne vouloient pas croire que les troupes que nous avions à notre gauche, au delà de la riviere, fussent de nos gens, quoique je les eusse reconnus, et que j'eusse parlé à un hussard.

Cette armée autrichienne étoit sur les dents, les fantassins ne pouvoient plus marcher; c'étoit plutôt une troupe de traîneurs, que des Soldats marchant en ordre. Nous en aurions eu bon marché. Aussi firent-ils une marche de 7 milles de Bohême, sans s'arrêter. Je passai l'Iser et fis ma révérence au Maréchal Schwérin. Il fut bien charmé, ainsi que Winterfeld, de voir que notre corps alloit le joindre. Le Maréchal à l'âge de 74 ans, étoit à cheval, devant la cavalerie, et m'ordonna de l'accompagner, pour me faire voir, comme il alloit à la barbe des ennemis, qui nous cotoyoient sur la droite de l'Iser, leur enlever leur fameux magasin de Jungbuntzlau. Nous tro-

tâmes trois grands milles, avec les cuirassiers et dragons, Schwerin toujours à l'avant-garde, et nous arrivâmes à ladite ville, dont la garnison, se rendit prisonniere, à la premiere sommation. Cela nous mit en état, d'empêcher les ennemis, qui étoient de l'autre côté de l'eau, d'y mettre le feu.

Le soir, le Duc de Bévern fit sa jonction. L'armée du Maréchal Schwerin laissa à gauche celle de Daun, du côté de Königsgratz, et ne trouva, à son chemin, que le Général Thürheim, avec quelques Croates, qui vouloient defendre le passage de Guldauölo, aux frontieres de Silésie. Ce Général ennemi m'en parla, comme s'il avoit fait des merveilles; mais nos gens y firent peu d'attention; car à peine notre avant-garde se formoit-elle, qu'on ne le vit plus. Quelques hussards Autrichiens suivirent nos équipages, et dételerent quelques chariots. Au reste la marche se continua, avec la plus grande tranquillité. Nous nous vîmes en disposition d'un si grand magasin

de denrées et de farine qu'il suffisoit pour entretenir notre armée pendant la campagne, sans autre ressource. Aussi le Roi avoit-il bien compté sur ce magasin, qui nous étoit d'une nécessité absolue, car nous étions dans le mois d'Avril.

Pendant ce temps là le Roi alla grand train avec son armée, et Braun retira la sienne sur Ziskaberg, devant Prague, presque sans perte, quoique l'on fut tombé dans ses quartiers. Schwerin descendit l'Iser, jusqu'à vieux Buntzlau, ayant passé cette rivière, sur le pont de Benateck, où laissa à gauche un corps de Croates qui, au lieu de se retirer s'avança, comme pour livrer bataille, et fut mis en pièces, par le Général Wartemberg, qui y fut tué. Le Lieutenant-Colonel autrichien Mai Eligot qui les commandoit, eut seul à se reprocher le malheur de ses gens; car il étoit maître de se retirer à temps, et de passer l'Elbe, étant à son poste, pour observer et non pour combattre.

Il est à remarquer que dans toute cette guerre, les Croates ont été mal menés; on les a rarement soutenus, et il est incroyable combien les hussards Prussiens en ont massacrés. Nous courûmes le long de l'Elbe, jusqu'à Melnick, comme pour y chercher un passage, tandis que le Général Fouquet jettoit un pont vis-à-vis de Brandeis, sans la moindre opposition. Nous passâmes la riviere dessus, la veille de la bataille, avec la plus grande tranquillité. Le Roi avec son armée laissa la Moldau à gauche, prit son camp sur la montagne de Weissenberg, à la portée du canon de Prague, celebre par la défaite du Prince Palatin élu Roi de Bohême. Nous campâmes entre cette ville et Brandeis et appuyant notre gauche à ce dernier endroit, nous fîmes une tête de pont, où on laissa un bataillon de grenadiers. On logea de même un de nos bataillons saxons dans Brandeis. Voilà où nous en étions la veille de la bataille.

Le Roi étoit convenu avec Schwérin, de quelques signaux de canon, que le vent empêcha d'entendre, et l'adjutant, que Winterfeld envoyoit au Roi, fut enlevé par les hussards ennemis, en voulant passer la Moldau, ce qui causa quelque mal entendu. Le Roi se trouvoit fort exposé, ayant passé la riviere, avec un corps de 16000 hommes, à la vue de Prague, sur un pont jetté à la hâte, où il auroit pu être accablé par les ennemis, avant notre arrivée; car ce mal entendu fit que nous restâmes ce jour là dans nôtre camp, au lieu que nous devions continuer notre marche pour nous joindre au Roi. Je sais que le Général Autrichien Materny, qui étoit dans la ville, donna avis à Braun de la position du Roi, et proposa de l'attaquer sur le champ; mais cela ne fut pas approuvé. Enfin, l'armée de Schwérin arriva à la pointe du jour. Les hussards ennemis se replioient gravement devant nous, sans que Putkammer pût se résoudre à les pousser, dont notre

Feldmaréchal fut bien fâché, et lui en dit durement son avis. Nous nous joignîmes vis-à-vis Ziskaberg, où campoit Braun.

Entre lui et nous il y avoit ce grand ravin, où est la maison des invalides, de sorte que de ce côté, on n'osoit penser à l'attaquer. Nous restâmes là, près d'une heure, pour former l'ordre de bataille, et le Roi s'aboucha avec Schwérin et Winterfeld; le Maréchal n'avoit pas envie d'attaquer ce jour là, par ce que l'armée étoit fatiguée; d'ailleurs le camp des ennemis lui paroissoit hors d'insulte; mais le Roi dit en allemand, les poissons frais sont les meilleurs, et il résolut d'agir sur le champ. Schwerin dit: soit; puis se retournant vers Winterfeld, il lui demanda son avis; sur quoi celui ci répondit en homme de cœur, que le Roi avoit raison, comme il l'avoit en effet. Alors Schwérin dit, je crains bien que notre infanterie ne trouve ici son tombeau. Il ne se trompa point.

Le corps du Roi garda la droite; et comme ce Monarque savoit que le ravin ne s'étendoit pas loin, il ordonna de marcher à gauche, par manches sur deux lignes, jusqu'à ce que l'on se trouvât dans un chemin plus aisé. Ceux qui nous ont vu marcher, conviendront qu'on ne pouvoit rien voir de plus beau, ni de plus martial; toujours dans le plus grand silence, sans daigner faire attention au canon des ennemis, qui de leur côté, filoient à droite, en nous cotoyant pour nous faire face. Les deux armées marchoient en demi cercle. Comme les mouvements de Braun étoient plus courts, que les nôtres, vu qu'il avoit moins de chemin à faire que nous, la cavalerie de sa droite, qui nous avoit devancés, se trouva en bataille, lorsque la nôtre de la gauche, défiloit sous ses yeux, par un endroit marécageux, de sorte qu'en marchant à nous, elle renversoit ceux des nôtres, qui avoient passé le défilé, sans qu'on eût pu les secourir, et nous auroit arrêtés tout court.

Il faut que je dise ici qu'avant que l'on s'engageât dans ce défilé, Schwérin avoit envoyé son aide de camp au Roi, pour lui dire qu'il alloit commencer l'attaque, ne pouvant passer outre. Frédéric vint lui même, et trouva le terrain encore trop avantageux aux ennemis, que l'on ne pouvoit joindre que par un petit front. Il m'ordonna de faire reconnoître si l'on ne trouveroit pas un chemin assez sec pour passer cette prairie marécageuse. J'en chargeai le Général Lossow, alors Lieutenant, qui trouva un passage par le milieu du pré, quoique très mauvais, pour la première ligne, et une digue qui retenoit l'eau d'un étang, derrière le village de Malescitz, pour la seconde; la dessus, le Roi ordonna aux hussards de passer les premiers, et à l'armée de les suivre. J'ai sçu qu'un Colonel de dragons Autrichiens voulut profiter de ce moment critique, pour nous accabler, mais il en fut empêché, comme il se mettoit en mouvement. Enfin nous fîmes halte,

et en faisant le quart de conversion par manches à gauche, toute l'armée se trouva rangée en bataille, faisant front à l'ennemi, qui en fit autant. Schwerin commanda un peu trop tôt d'avancer, car nous n'étions pas encore assez bien alignés, à cause de l'inégalité du terrain, ce qui causa bien du désordre.

Il y avoit déjà une demie-heure que le canon de l'ennemi nous saluoit, sans nous faire grand mal, avant que le nôtre fût en état de lui répondre, parce que nous étions en marche. Voici notre force. Notre aile gauche de cavalerie, qui seule pouvoit agir, n'avoit en première ligne que vingt escadrons de cuirassiers, assez foibles, parce qu'on avoit laissé en Silésie les remontes, recrues, et ce que l'on nomme Maraudes, qui y formerent un corps pour la sûreté de ce pays; 15 escadrons de dragons formoient la seconde ligne, et quinze de husards, de 100 chevaux chacun, devoient couvrir le flanc et en former une troisième

en réserve. Je devois, avec 5 escadrons de Putkammer, me porter derriere la gauche de notre infanterie, tant pour la pouvoir soutenir, que pour être à portée de me jeter sur celle de l'ennemi, lorsqu'elle commenceroit à ployer. Le Général Ziethen étoit, pour la même raison, derriere le centre de l'armée, avec 10 escadrons de dragons et 20 d'hussards. Notre aile droite de cavalerie consistoit en 20 escadrons de cuirassiers et 10 de hussards.

Elle resta spectatrice de la journée, à la réserve du régiment du Baron Schömik, à présent Vasoldt, que le Duc de Bévem fit marcher vers le centre, à la fin de la bataille, et attaquer, en colonne, l'infanterie Autrichienne, ce qu'il exécuta avec beaucoup de bravoure, mais il ne tira pas grand profit de son attaque, à cause de la difficulté du terrain. Notre infanterie étoit d'environ 50 bataillons, compris ceux que formoient les grenadiers, détachés des régiments. Notre premiere ligne étoit pleine,

et la seconde tant pleine, que vuide. Les 15 escadrons de notre gauche se mirent d'abord en premiere ligne avec nos cuirassiers, parceque nos dragons, qui devoient le faire, n'en témoignèrent pas grande envie, au moins leur chef.

L'ennemi, qui nous débordoit, avoit sagement tiré toute sa cavalerie à sa droite, vu qu'à sa gauche elle lui étoit totalement inutile. Les dispositions de cette bataille, quant à la cavalerie, avoient quelque ressemblance avec celles que les deux armées firent à Ramillies, où nous tombâmes dans la même faute que les françois, mais dont nos ennemis ne surent pas profiter. Notre alignement étoit très-mauvais, notre gauche s'appuyoit mal à propos à un étang qui l'empêcha de s'étendre, de façon que 5 escadrons d'hussards resterent l'un derriere l'autre. Il ne sert à rien d'avoir des points d'appui sûrs, dès que l'on a intention d'attaquer, et non de recevoir le choc. Les ennemis avoient toutes les

hauteurs, et nous étions si bien dans les fonds, que nôtre canon nous devint presque inutile. La position de Braun étoit telle qu'il pouvoit la souhaiter; ainsi, ce n'est point par là qu'il manqua. Il tira de même tous ses grenadiers à la droite de son infanterie, voyant bien que c'étoit là que nous ferions les plus grands efforts, le terrain y étant plus uni que sur tout le reste de la ligne.

Il faut avouer que ces grenadiers font un corps bien respectable! aussi pendant toute l'affaire firent-ils feu par pelotons, sans se brouiller, chose qui arrive bien rarement. Notre alignement n'étoit pas dans les regles, ainsi que je l'ai dit. L'étang nous empêchoit de nous entendre. Notre gauche auroit dû s'avancer, de près de 500 pas, pour se trouver en ligne parallele avec l'ennemi, et en ligne droite, avec notre infanterie; de sorte qu'elle faisoit plutôt front à gauche qu'en avant, et formoit une demi-potence en arriere. L'étang

et l'alignement font voir qu'on étoit placé, comme si on eût voulu recevoir le choc et non le donner, car en avançant, on perdoit le point d'appui de l'étang, et l'on prétoit le flanc à l'ennemi, qui débordoit, ce qui pensa causer notre perte. De plus, comme l'on n'étoit pas aligné avec l'infanterie, l'on ne pouvoit éviter en avançant de donner le flanc droit à découvert, et de laisser un grand vuide entr'elle et nous, puisque nous attaquions plutôt à gauche qu'en avant.

Le Général Haddick étoit, avec ses hussards, le long de l'étang, en demi cercle, dont la pointe droite y touchoit, pour prendre notre flanc gauche, dès que nous nous mettrions en mouvement. Le Prince de Schöneich fit ici surement une grande faute que le Roi ne lui a jamais pardonnée. Toute notre armée s'ébranla au son des instruments militaires, mais trop tôt, ainsi que je l'ai dit. Je m'étois avancé, avec le Général Norman, encore vivant, pour voir

de près nos dispositions et le succès de nos charges ; je lui fis remarquer que cela n'iroit pas bien , le priant de faire à gauche avec son régiment de dragons qui étoit en seconde ligne , et que j'en ferois autant , avec mes hussards , pour tourner l'étang qui n'étoit pas grand , et prendre nous-mêmes l'ennemi en flanc. Comme il hésitoit , et que cette manoeuvre ne souffroit pas de retardement , je pris mes officiers à part , et leur remontrai la pressante nécessité où je me trouvois de quitter le poste qu'on m'avoit assigné. Il faut savoir que le Roi de Prusse exige de ses officiers de cavalerie qu'ils agissent suivant les circonstances , sans attendre les ordres des généraux , pourvu qu'ils puissent rendre de bonnes raisons de leur conduite. Je fis donc à gauche , laissant l'étang à ma droite. Haddick , qui s'en aperçut , fit à droite avec neuf escadrons et nous marchâmes , en nous cotoyant , fort long temps et fort vite , puisqu'il s'agissoit de voir , qui déborderoit le premier son ennemi.

Pendant cette manoeuvre, ce que j'avois dit au Général Norman arriva. Notre bataille prêta les deux flancs. Sur la droite, il se forma, entre la cavalerie et l'infanterie, un vuide qui auroit pu contenir 15 escadrons; les hussards, aussi pris en flanc, furent renversés. Nos cuirassiers battirent, à la vérité, ce qu'ils trouverent devant eux, mais ayant perdu les flancs, ils furent ramenés, et les dragons avec eux. Quand je vis cela, je doublai le pas et mis mes hussards sur deux de hauteur; je pris de grands intervalles pour présenter un plus grand front à l'ennemi, toujours cotoyant Haddick, qui en faisoit autant. Je dirai en passant, que nombre d'équipages Autrichiens défilèrent auprès de moi, sans qu'un seul de mes hussards se détachât pour s'en saisir, ce qui prouve la discipline qui régnoit alors chez nous. Comme l'ennemi faisoit à droite, il fit, sans s'arrêter, une décharge de ses carabines, qui, quoique de fort près, ne nous causa aucun dérangement.

ment. En marchant de la sorte, nous nous trouvâmes peu à peu si près les uns des autres, que faire front et choquer ne furent qu'un même mouvement. Mais je débordai l'ennemi d'un demi escadron sur ma gauche, et le renversai par tout où je le trouvai devant moi; je mis d'abord deux escadrons à ses trousses, et puis deux autres; je fis par quatre demi tours à droite, pour tomber sur ceux qui avoient passé par les trop grands intervalles, que la nécessité m'avoit obligé de laisser, et les ayant poussés contre l'étang, je fis 300 prisonniers de guerre, qui mirent pied à terre et demanderent quartier. Une partie d'eux s'évada pendant la confusion qui régna des deux côtés. Mon cinquieme escadron, qui étoit à ma droite, et que je commandois en personne, fit une caracolle à droite et prit en flanc les ennemis qui poursuivoient nos gens et qui avoient déjà entouré la moitié du régiment de Wirtemberg, qui auroit été perdu, mais que je dégageai.

On m'a dit, que l'on trouvoit tout ceci bien détaillé dans un journal intitulé **Dantzi-ger Beyträge**. Je ne sçais d'où l'auteur peut l'avoir appris ; mais pour prouver que je n'avance rien que de vrai, j'en appellerai au témoignage du Général Lossow, du Colonel Podquosky, du Major Zeitemberg, et de nombre d'autres officiers vivants, qui étoient alors sous mes ordres.

Le Roi ne le sçut que trois jours après la bataille de Collin, et m'en fit compliment. Après cela je continuai, lorsque mes autres escadrons m'eurent joint, d'avancer sur le flanc droit de la cavalerie Autrichienne, qui suivoit lentement la nôtre et assez en desordre ; de façon qu'elle s'arrêta et rebroussa chemin, en faisant sonner l'appel. La confusion chez nous étoit horrible, et nous ne pouvions y remédier, parce qu'un vent violent nous chassoit la poussière dans le visage. Je fis aussi sonner l'appel et me tins toujours en ordre, ayant des gens d'élite, et pouvant me tirer à gauche, tant que je

voulois, sans risquer de me mêler avec d'autres troupes. Ne voyant rien devant moi, je me tirai un peu à droite, par où je tins l'ennemi en respect, si bien qu'il ne pouvoit poursuivre notre cavalerie, sans me prêter son flanc droit, et ses hussards ne parurent plus. Je fis de cette façon, plusieurs attaques, qui toujours l'arrêterent, et puis je reprenois ma place. Ma troupe étoit la seule qui fût encore formée en escadrons, et par cette manoeuvre il se trouva que je m'étois si bien tiré à droite, sans m'en appercevoir, que l'étang, dont j'avois presque fait le tour, se trouva derrière ma gauche, au lieu qu'au premier choc je l'avois à ma droite. L'ennemi, toujours arrêté par moi, cessa ses tentatives, et se rallia sur le même terrain où il étoit au commencement de la bataille. Quelques uns des nôtres en firent autant comme ils se trouvoient, c'est à dire sans ordre, comme par exemple un escadron de cuirassiers, mêlé avec un de dragons ou d'hussards.

L'ennemi avoit l'avantage du vent. La poussiere nous cachoit ses mouvements, et lui laissoit voir les nôtres. Enfin après bien de la peine notre cavalerie recommença une attaque, tant bien que mal; cuirassiers, dragons et hussards, commencerent pêle-mêle. L'ennemi voyant cela, dressa une batterie de gros canon, à la droite de son infanterie, qui nous battant en écharpe par notre droite, mit toute cette masse de cavalerie dans le plus grand désordre. Celle-ci, au lieu de se retirer en arriere, d'où elle venoit, se jetta à gauche, pour fuir ce feu de canon, et brisa mes cinq escadrons, contre l'étang. Je puis me servir de cette expression, car ils firent l'effet d'un verre jetté contre une muraille. Alors la confusion devint égale des deux côtés, sans que jaie pu sçavoir pourquoi elle se mit aussi chez l'ennemi. L'un avançoit, l'autre reculoit, on ne se donnoit presque point de coups de sabre. Quand un trompette sonnoit l'appel, ami et ennemi s'y rendoient.

C'étoit une vraie mêlée, telle que les peintres les représentent. Ayant perdu mon trompette, je me servis d'un que j'avois pris sur les Autrichiens, et je faisois tenir la bride de son cheval par un de mes hussards. Quand on rallioit un escadron, il s'en trouvoit un tiers de l'armée ennemie, la poussiere empêchant de se voir à quatre pas; enfin nous commençâmes à nous retirer, ou sauver dans la même confusion, pour nous éloigner du canon, qui tua aussi plus d'un Autrichien.

Ce fut alors que le Général Ziethen, soit par ordre du Roi, soit de son propre mouvement, vint du centre avec ses 20 escadrons d'hussards, et il en étoit temps. Je dis à Werner qu'en avançant lentement il battroit sûrement l'ennemi, qui étoit aussi en désorde que nous, et qu'il suffisoit d'arriver sur lui en bon ordre, sans faire de poussiere. Ces 20 escadrons d'hussards décidèrent de la bataille à notre avantage. La cavalerie ennemie ne put résister dans

l'état où elle étoit ; elle perdit plusieurs étendards et partit. Dès que l'infanterie de la droite vit son flanc découvert , elle en fit autant, et le reste suivit avec assez de désordre.

Voici ce qui se passa ailleurs. Notre infanterie devoit , selon l'ordre du Roi, avancer la bayonnette au bout du fusil, sans tirer ; mais l'ennemi étoit si bien posté, et son canon à cartouche si bien servi, que toute notre première ligne fut repoussée avant que d'arriver à la demi-portée du mousquet. Il ne se fit aucun changement, dans les dispositions. Quand un régiment de la première ligne étoit battu , on en faisoit avancer un de la seconde ; cela dura pendant toute l'action ; et il n'y eut que les régiments de Winterfeld et de Manteuffel qui ne plierent pas, mais ils n'attaquèrent que tard, de même que les bataillons de grenadiers de Fink et de Wrede. Les derniers furent les seuls, qui ne firent point feu, et enfoncèrent la bayonnette au bout du fusil. Aussi sont-ce des poméraniens,

ou plutôt des Caslabes, qui sont, sans contredit, les meilleurs fantassins du monde.

L'infanterie ennemie fit une seule fois un mouvement en avant, pour suivre la nôtre, mais il fut court; ce qui fit que celle-ci eut toujours le temps de se rallier et de revenir à la charge. Cette attaque du régiment de cuirassiers du Baron de Schönich se fit aussi dans le même temps que la droite des Autrichiens commençoit à se retirer, de même que celle des bataillons de notre droite, dont je viens de parler. Nous perdîmes notre brave Schwerin dès le commencement, et voici comme cela arriva.

On sçait que les généraux Prussiens se piquent d'avoir de bons régiments; l'on peut même dire qu'ils en repondent, puisque c'est à eux que le Roi s'en prend lorsqu'ils ne font pas bien. Le Maréchal avoit une tendresse réelle pour le sien, qui s'étoit toujours distingué, et étoit formé de sa main. Au commencement de l'attaque

il avoit l'oeil dessus, et au désespoir de le voir ployer en desordre, il y accourut, prit un drapeau dans sa main, criant, **qui est honnête homme me suive**; ce que firent tous les officiers et la plus grande partie des soldats; c'est là qu'il fut tué du canon à cartouche, et son régiment repoussé si loin, que Winterfeld, qui l'avoit dans sa division, eut bien de la peine à l'arrêter, quoiqu'il s'égosilla après lui. Ce général eut aussi au col, une dangereuse blessure, qui dans la suite, l'a empêché de dresser la tête.

Il y eut donc plusieurs corps de notre infanterie qui ne firent pas ce qu'on en devoit attendre. Je ne parle que des soldats, car les officiers firent tout ce qu'il étoit possible de faire; aussi y en eut il grand nombre de tués. Il y a apparence que si le Roi n'avoit pas ordonné d'avancer, sans tirer, ces contretemps ne seroient pas arrivés. De plus, l'ennemi étoit trop loin, trop bien posté et son artillerie très-bien servie; ce qu'il étoit d'autant plus facile aux canonniers d'exécuter,

écouter, que comme ils ne recevoient aucun feu qui put les décontenancer, ils pointoient juste et sans danger: c'est aussi à quoi l'on doit faire attention, et qui détruit le système de Folard, sur-tout à présent que le front d'une armée est tout hérissé d'artillerie. L'ennemi se retirant, presque toute notre cavalerie, qui étoit très-fatiguée, mit pied à terre, croyant avoir assez fait. Quelques régiments se jetterent sur le camp et les équipages des ennemis, et pas un escadron, ne se mit en devoir de les poursuivre. Putkammer, après avoir fait sonner l'appel, retint presque tous mes hussards qui s'y étoient rendus, et fit aussi mettre pied à terre, et de toute la journée ne parut plus. On dit qu'il ne faut pas censurer les morts, mais rien ne m'afflige plus que lorsque je vois un homme qui n'a eu recours qu'au mensonge pour se faire passer pour un héros et qui a réussi à se faire croire tel, même par Frédéric, qui se piquoit de pouvoir juger les gens en les regardant. Je

H

ne crus pas devoir imiter mon chef. Je ramassai environ 300 chevaux, tant husards que dragons, pour suivre l'ennemi. Dès que je pouvois le joindre, je l'attaquois et étois repoussé. La poussière m'empêchoit de voir sur qui je tombois. Malgré cela, je revenois, et l'ennemi se retirant, je gagnois du terrain peu à peu.

Ce fut pendant ce manège que le Roi vint me joindre. Quand je l'eus félicité, il me demanda où étoit mon colonel. Ne le voyant pas il me dit : Warnery, disposez de la cavalerie, comme si vous en étiez le Général en Chef, et faites moi des prisonniers ; mais où la trouver cette cavalerie, elle étoit bien loin en arriere. Je découvris le régiment de Steckov, dragons qui est à présent, au jeune Platten. Il se tenoit tranquillement sur une éminence à notre gauche, et paroissoit avoir envie de rester là. Ce régiment n'avoit rien souffert, ayant été de la réserve de Zittau. Je lui envoyai un officier, avec ordre, de par le Roi, d'avan-

cer. Le Colonel Winterfeld qui le commandoit, vint à moi de bonne grace et fut tué à notre première attaque. Je trouvais encore un escadron de Catt, et voilà tout ce que je pus rassembler.

Le Roi étoit toujours près de moi. Nous étant formé sur une ligne, nous attaquâmes, ce que la poussière nous laissoit voir, et tombâmes d'abord sur le régiment de l'Archiduc Joseph, que nous renversâmes et lui prîmes trois étendarts que nous présentâmes au Roi. Notre joye fut courte, car trois régiments de cuirassiers, qui étoient derrière ce régiment, et que la poussière nous avoit empêché de voir, nous tombèrent sur le corps, à l'improviste, et nous battirent comme il faut. C'est là que le brave Colonel Winterfeld, et beaucoup d'autres officiers furent tués. Le Roi, qui étoit témoin de notre malheur, fut obligé de se retirer avec nous plus vite qu'au pas et même assez loin. Enfin nous nous ralliâmes et l'ennemi se retirant, nous

recommençâmes à le talonner , en escarmouchant. Je dis au Roi que mes chevaux étant sur les dents , et les ennemis trop supérieurs , je ne pouvois plus risquer une grosse attaque : S. M. jugea que j'avois raison et nous laissâmes ces 28 escadrons se retirer du côté de Beneschau, sans les poursuivre. Alors le Roi m'ordonna d'envoyer quelques hussards sur le bord de la Moldave qui étoit à 500 pas devant notre front, pour crier au Prince Maurice que nous avions remporté une victoire complète. Je voulus y aller moi-même. Il faut sçavoir que pendant la bataille ce Prince avoit fait son possible pour jeter un pont de bateaux au dessus de Prague, et y faire passer sa cavalerie pour prendre l'ennemi à dos ; mais il ne put l'exécuter.

La gauche de l'ennemi se retiroit aussi assez en ordre, faisant volte-face ; ce qui occasionnoit de part et d'autre un feu qui ne le cédoit guère à celui d'une bataille. Comme je m'approchois de la riviere avec

mes hussards, je vis à ma droite une grosse colonne d'infanterie venant par le chemin de Prague, prête à gagner une hauteur, remontant la Moldave, pour se retirer aussi à Beneschau. Je courus vite en avertir le Roi qui me dit de prendre le Prince François de Brunsvick, avec les trois bataillons qu'il commandoit, et qui se trouvoit à mille pas en arriere, auprès d'un village qui se nomme, je crois, Michel, où le Roi prit son quartier pendant le bombardement. C'étoit la seule infanterie qui fût à portée. Je conduisis ces trois bataillons vers un cabaret sur une hauteur et sur le grand chemin dont j'ai parlé, et par un quart de conversion à droite de toute cette petite ligne, nous nous trouvâmes en tête de cette colonne, que le feu de notre canon et de notre mousqueterie fit rentrer dans Prague avec perte. Comme ni le Prince François, ni moi ne scavons qu'un grand bâtiment que nous voyons devant nous, fût la forteresse de Vicherade, nous en approchâmes

en bataille, à la portée du fusil. C'est là que le Roi vint nous joindre après que je l'eus averti de l'heureux succès de notre expédition, et que l'on pouvoit être sûr que l'ennemi ne sortiroit plus.

Je dis à S. M. que si nous avions assez de mortiers et d'autres bouches à feu pour chauffer la ville, tandis que la confusion y régnoit, nous en aurions bon marché; elle me répondit, que tout cela arriveroit dans deux ou trois jours, au plus tard. Cela retarda cependant plus d'un mois. A peine, ce discours fut-il fini, que nous essayâmes un grand feu de la forteresse, qui nous obligea de retirer nos bataillons de plus de 300 pas; mais le Roi ne voulut jamais se retirer, et affecta pendant une demi-heure de servir de but aux canonniers, malgré les instances que nous lui faisons de quitter la place. Il tenoit sa lunette devant ses yeux, et se rioit de notre inquiétude. J'en étois bien mortifié, car j'étois la cause qu'il étoit venu là. Les boulets de canon labouroient

autour de lui, de sorte que son cheval étoit dans un mouvement continuel; mais il sembloit s'en amuser. On prétend que ce jour là est le premier, où il se soit exposé comme un Major, ce qu'il a toujours fait depuis. Toutes les fois que ce Monarque a parlé de cette bataille à table; il n'a pas manqué de dire; ce diable de Warnery qui, après une si sanglante journée, va me mener sous le canon de Vischerade, comme si je n'en avois pas déjà assez essuyé. J'ai sçu cela du Prince de Brunsvick et des autres généraux qui me l'ont raconté. Des officiers autrichiens m'ont assuré, que si notre infanterie avoit fait plus de diligence, elle auroit pu entrer dans Prague avec la leur qui auroit jetté les armes.

Voilà l'histoire de cette fameuse bataille que nous gagnâmes, quand nous y pensions le moins, et dont les hussards eurent l'honneur. Nos cuirassiers attaquèrent avec valeur. Quelques régimens d'infanterie et de dragons auroient pu mieux faire; ce qui fait

voir, que malgré les peines que le Roi se donne, son armée n'est pas meilleure que dans la précédente guerre, où jamais régiment de son infanterie n'a lâché le pied. Il est vrai qu'il auroit dû la laisser combattre de la façon dont elle est exercée; je veux dire, qu'il devoit lui laisser faire usage de son feu, contre lequel rien ne peut tenir. La résistance des Autrichiens étonna bien nos troupes. Aussi leur infanterie a-t-elle bien changé à son avantage. De plus leur position étoit bonne, et leur artillerie aussi bien servie, que placée. Nous eûmes à cette journée 18000 hommes hors de combat, et perdîmes nombre de généraux et d'officiers de tout rang, sur-tout de l'état-major. La perte de l'ennemi étoit bien moindre; malgré cela l'affaire étoit décisive, si nous avions eu assez de mortiers pour bombarder Prague avant que l'ennemi eût le temps de se remettre de son désordre, et de faire ses dispositions, pour ses vivres et sa défense. Mais ces mortiers arrive-

rent trop tard et en trop petit nombre pour une telle expédition ; souvent même les bombes manquèrent ; la ville fut investie sur le champ, et le Ziskaberg emporté l'épée à la main, trois jours après. L'ennemi voulut le reprendre, mais il échoua.

Le Roi qui ne sçut pas d'abord ce que j'avois fait au commencement de cette bataille, m'en fit compliment à table, deux jours avant celle de Colin ; et dit que s'il avoit bien connu le terrain, il auroit fait continuer de marcher à gauche, au moins 2000 pas, ce qui nous auroit épargné bien de la besogne ; mais, dit-il en allemand, on est plus habile, quand on revient de la maison de ville, que quand on y va. Voici les fautes, que nous fîmes à la bataille de Prague. Nous aurions dû laisser beaucoup moins de cavalerie à notre droite, où elle ne fit rien, tandis que nous n'en avons pas assez à notre gauche. Nous précipitâmes trop nôtre attaque. Nôtre cavalerie fut très mal alignée, ainsi que j'ai déjà dit. De

plus le régiment de Gesler cuirassiers, qui étoit à la droite de nos 20 escadrons, voyant le grand vuide qu'il avoit laissé en attaquant, entre lui et la gauche de nôtre infanterie, voulant y remédier après le choc, se tira tout d'un coup à droite, ce qui augmenta la confusion et la perte. Nos dragons, qui formoient la seconde ligne, se mirent en bataille à 50 pas de la première, s'ébranlèrent et se mirent en carriere en même temps, de sorte qu'au moment du choc ils se trouverent sur leur dos, et ne servirent qu'à causer du désordre, et furent aussi vite ramenés que les cuirassiers avec lesquels ils furent entierement mêlés; au lieu qu'une seconde ligne doit rester à 300 pas de la première et la suivre lentement, afin de pouvoir se porter où elle voit que la nécessité l'exige, et de laisser à la première, en cas d'échec, assez d'espace pour chercher les intervalles et y passer. Une seconde qui avance, comme fit la nôtre, écrase ceux de la première qui ont le mal-

heur de tomber avec leurs chevaux ou autrement.

Cette façon de combattre, sans intervalles raisonnables, est ce qui contribua le plus à nous mettre en désordre, pour les raisons que je dirai ci-après. Le Roi envoya le lendemain Puttkamer avec son régiment et celui de Stanekov, à la poursuite des ennemis qui s'étoient retirés par le chemin de Bœmischau, mais il n'alla pas loin, et passa la nuit à un mille du champ de bataille, sur une terre de l'archevêque de Prague, ce qui ne plaisoit point du tout. Pour y rémédier je lui demandai 300 husards, avec lesquels je m'emparai encore de quelques centaines de traîneurs ou maraudeurs, presque tous grenadiers. Il est bon de sçavoir qu'en se retirant par un village, le corps des grenadiers ennemis se partagea, sans s'en douter; la moitié suivant le chemin de Prague, se jeta dans la ville; les autres suivirent la cavalerie dont j'ai parlé; mais il n'en échappa pas beaucoup; car avant que

de talonner cette cavalerie, nous en avions beaucoup pris.

Si quelqu'un croit que j'avance mal à propos quelque chose pour me faire valoir, je prie que l'on interroge sur cela, le Lieutenant-Colonel Alanitz, du corps des cadets. Il étoit à la suite du Roi, voyant les grandes fautes que fit l'ennemi, sans celle de ne pas attaquer le Roi, la veille que Schwerin l'a joint, ainsi que je l'ai dit. Braun se croyoit si bien en sûreté, sur le Ziskaberg, que quoique nous fussions en bataille devant lui, avant que de tourner à gauche, il envoya sa cavalerie au fourage, dans Prague; mais elle fut obligée de revenir si vite, et de se former si à la hâte que la moitié des cuirassiers laisserent leurs cuirasses et bagages dans leur camp, que nous trouvâmes encore tout tendu: Il négligea de nous attaquer au passage du défilé marécageux, dont j'ai parlé; il ne profita point de notre désordre; car il auroit dû avec sa cavalerie entrer dans le vuide, qu'au pre-

mier choc le régiment de Gesler cuirassiers, laissa à sa droite, et tomber sur le flanc gauche de notre infanterie, qui non seulement étoit sans appui, mais même en désordre ; au lieu qu'à la réserve de quelques escadrons qui étoient devant ce vuide, et qui prirent Gesler en flanc, les autres qui y étoient aussi en grand nombre resterent les bras croisés. Son infanterie auroit dû aussi avancer en ordre pour poursuivre la nôtre, et l'empêcher de se rallier et de revenir à la charge, au lieu qu'elle ne s'ébranla qu'une fois, et n'avança pas de plus de 80 pas. Sa cavalerie attendit le choc de pied ferme, la plupart des escadrons nous reçurent en faisant feu ; un seul régiment marcha à nous, le sabre à la main ; tirer leurs carabines et faire un demi-tour à droite ne fut qu'un temps.

Le jour de la bataille Daun vint à Brandeis avec son armée, d'où il étoit à portée de nous tomber à dos, au moins avec sa cavalerie, dans le temps que nous avions

assez d'occupation devant nous. Il ne le fit pas. C'étoit le pendant de la manoeuvre de Macquir à Reichenberg. Notre bonne fortune se montra encore ici, puisqu'elle ne nous couta, dans Brandeis, que deux compagnies de nos Saxons, et que l'on n'envoya sur nous que de petits détachemens d'hussards, qui ne nous enleverent que quelques officiers blessés, qui vouloient se retirer dans les villages.

Voilà les réflexions que j'ai faites sur cette bataille. Il est certain qu'après le peu de fermeté que l'infanterie ennemie montra à Reichenberg, nous ne devions pas nous attendre à tant de résistance de sa part. Il faut convenir que l'artillerie des Autrichiens fut très-supérieure à la nôtre, en nombre et en qualité. Leurs grenadiers sont incomparables, et généralement toute leur infanterie est meilleure qu'à la précédente guerre, mais elle n'est pas assez exercée, à ce qu'on appelle les grandes manoeuvres par grand corps, ce qui fait qu'elle est plus

propre pour les affaires de poste que pour les batailles, où il s'agit de faire en ordre des mouvements distincts et étudiés, comme déployemens, marches sans froter, ligne oblique ect. et où sur tout la vitesse est nécessaire. C'est en quoi les Prussiens ont l'avantage sur les autres troupes.

La cavalerie Autrichienne est toujours la même. Je ne l'ai trouvée changée en rien. Elle ne manque pas de bravoure, mais ses manoeuvres sont un A. B. C. que l'on montre aux recrues. Les cuirassiers ou cavaliers sont lourds, n'ont pas la permission de galoper leurs chevaux, et n'en sont plus les maîtres quand ils le font, parce qu'ils prennent le mord-aux-dents pour peu qu'on les pousse. Alors le cavalier tient la bride à deux mains sans pouvoir arrêter son cheval, comme nous nous en sommes aperçus dans plusieurs actions et escarmouches. Sa pesanteur ne lui permet pas de profiter de ses avantages quand elle en a, ainsi elle peut bien repousser son ennemi,

mais jamais elle ne lui fera grand mal. Les grandes évolutions lui sont inconnues, et son livre d'exercice n'est rempli que de choses inutiles dans un combat, comme de charger les armes à feu par temps, doubler et rompre les rangs de diverses façons etc. Selon ces principes elle ne fera jamais grand' chose aux Prussiens, fut-elle composée de Césars. Si elle bat, que fera-t-elle de considérable avec sa lenteur, et ses chevaux qui à force d'être ménagés, ne sont point tenus en haleine, ne peuvent courir, ni vite ni longtemps, et donnent par conséquent le temps de se rallier? Est-elle battue au contraire, sa perte sera toujours fort grande, parce que les Prussiens par leur vitesse sont en état de la talonner vivement, de lui tuer beaucoup de monde et de faire grand nombre de prisonniers. De plus elle laisse quantité de traîneurs.

Je parle de ceci par expérience; car j'ai remarqué que lorsqu'une cavalerie est en déroute, il est inutile de vouloir trop tôt,
la

la rallier. Il vaut mieux la laisser un peu courir pour se reconnoître. Fait-on autrement? tout crie halte, halte, et tout se sauve. Ce sont ceux qui sont le plus loin de l'ennemi que l'on doit commencer à rallier, et sitôt que l'on a formé quelques files il faut avancer doucement, et alors les autres s'y joignent peu à peu; j'ai dit que nous aurions dû garder de plus grands intervalles, entre nos escadrons de la première ligne, et ne pas nous mettre sitôt au galop, puisque de la façon dont nous avons agi, il est très-facile de se rompre, et très-difficile de se remettre en ordre, même après un heureux choc. Quand on n'a point d'intervalle, un seul escadron venant à être rompu, entraîne toute une ligne; au lieu qu'en prenant des intervalles de 20 pas, on n'est pas sujet à des inconvénients aussi essentiels; car la force de l'escadron consiste dans l'escadron même. Est-il battu, ou reste-t-il un peu en arrière? il ne s'en suit pas que sa déroute se communique aux autres; au lieu que toute

une ligne de cavalerie ne formant qu'une masse en phalange , le désordre devient général, dèsqu'une partie en est dérangée. De plus en laissant des intervalles, on présente un plus grand front et l'on couvre mieux les flancs, par où un choc de cavalerie commence ordinairement à être décidé, et quoiqu'en avançant en front plein, on puisse renverser ce qui est devant soi, l'on n'est pas en état d'en profiter, par plusieurs raisons, qu'on trouvera à la fin de cet ouvrage.

Feu Mr. de Schwerin m'a souvent dit, qu'en ne gardant point d'intervalles on risquoit beaucoup, et que par ces longues attaques forcées de 2000 pas au galop, on gâtoit notre cavalerie, et l'accoutumoit à se débânder, puisque les chevaux ne soutiennent pas également la course, et qu'en campagne, outre qu'ils sont plus foibles, ils sont chargés du bagage du cavalier, de sorte qu'après une si longue attaque, ils ne peuvent plus poursuivre l'ememi. Les hussards

Autrichiens ne sont plus si propres à la petite guerre qu'ils l'étoient. En les mettant sur le pied de cavalerie, on n'en a fait que des amphibies. Peut-être ne m'ont-ils paru tels, que parce que les nôtres sont devenus beaucoup meilleurs. On a à peine entendu parler d'eux dans les dernières campagnes, et depuis la bataille de Prague, ils n'ont jamais attendu le choc, et combattu le sabre à la main. Les Croates rendront de grands services contre les turcs, mais on s'en est mal servi contre nous. On ne les a jamais soutenus; et ils ont été si souvent abandonnés aux sabres Prussiens, qu'à la fin ils sont devenus trop circonspects. On les a peu à peu employés à la petite guerre. Il faut dire aussi que nos hussards sont bien autre chose qu'ils n'étoient. Ils attaquent tout ce qu'ils rencontrent sans réfléchir sur le nombre ni l'espece d'ennemis. Il n'y a que les Cosaques qui par leur grand nombre et leur légèreté soient venus à bout de repousser les régiments qui leur ont été opposés,

car il y avoit toujours dix Cosaques, ou hussards Russes contre un Prussien.

Pendant la campagne passée j'avois déjà proposé à Winterfeld de lever un bataillon franc; je l'avois aussi dit au Roi deux ans avant la guerre, parce que nous ne pouvions pas employer dans notre infanterie les déserteurs Autrichiens de basse taille, et si la guerre eut duré plus longtemps, cela auroit eu lieu, au lieu que la paix s'étant faite à Dresde au moment que nous y pensions le moins, l'on n'en parla plus qu'au commencement de cette guerre. Les premiers qu'on a levés ont rendu de grands services, mais ils ont dégénéré à mesure que le nombre en a augmenté, et ils étoient aussitôt ruinés que recrutés. Cependant ils ont servi à ménager notre infanterie. Les dragons Prussiens sont à présent presque tous montés sur des chevaux Polonnois, et l'on a reconnu que sur d'autres, ils n'avoient que le nom de dragons, mais étoient réellement cavalerie pesante. La bonté de cette ar-

mée vient plutôt de son agilité que de sa pesanteur. Un cheval vite et vigoureux est préférable à tout autre. La force d'un choc vient de la bonne volonté des officiers, du bon ordre et de l'impétuosité. La taille de l'homme ni du cheval ne signifie rien. La cavalerie de Charles XII. étoit montée sur de petits chevaux, et il n'a jamais plus estimé un homme de six pieds de haut qu'un autre de sept pouces de moins. Un grand homme est ordinairement pesant, et par conséquent il incommode plus son cheval, et le blesse plutôt sur le garôt, qu'un homme de taille ordinaire. Il faut qu'un cavalier sache bien manier son cheval et son épée. Lorsque cela est, il en devient plus hardi, se confiant à l'un et à l'autre. La pointe doit être préférée au tranchant. Il faut peu de force et d'adresse pour donner un coup de pointe mortel, et l'on atteint son ennemi de plus loin; c'est le contraire avec le sabre. Aussi je préfère les anciennes épées espagnoles et Suédoises à toutes les autres armes blanches.

Je me souviens que lorsque la guerre commença à la fin de 1733, le Roi de Sardaigne pensoit bien autrement, puisqu'il fit émousser les pointes des palaches de ses cavaliers, pour les obliger de sabrer. Il est vrai qu'il étoit fort égal qu'il leur ordonnât de se servir de la pointe ou du tranchant, car ils ne dégainèrent pas de toute la guerre, et même dans la suivante ils n'ont rien fait qui vaille; ni à campo santo, ni au passage du Janaro où les espagnols les ont très-mal menés presque en badinant.

Pour en revenir à ce qui se passoit en Bohême, sitôt que le Roi eut calculé combien il lui falloit de monde pour bien fermer Prague, il détacha le Duc de Bevern avec 18000 hommes dont il n'y en avoit que 8000 d'infanterie, la plupart des régiments qui avoient été à la bataille, pour, avec ce corps, aller observer Daun et l'éloigner le plus que l'on pourroit; car si on l'avoit laissé du côté de Böhmischbrodt, où il s'étoit retiré de Brandeis, il auroit pu incommoder

notre armée du blocus, et nous ôter notre communication avec le magasin de Jungbuntzlau, qu'il fut pendant plusieurs jours le maître de prendre; et il nous auroit rendu les fourrages et les vivres très-difficiles. Jamais troupes ne marchèrent d'aussi mauvaise grace que les nôtres le firent. On auroit dit qu'on les menoit au supplice. La résistance des Autrichiens les avoit étonnés et rendu pensifs pour l'avenir; aussi négligeâmes-nous de pousser l'arrière-garde de Daun qui se replioit, suivant le chemin impérial, à mesure que nous approchions de lui. Nous aurions même pu, en agissant avec la vigueur ordinaire de nos troupes, lui porter de grands coups à Planian et quand il abandonna Kollin, au lieu que nous nous contentâmes de lui envoyer quelques coups de anon. Enfin il sembloit que nous n'avions ni force ni courage.

Daun se campa avec le gros de son armée derrière Kuttemberg et nous à Kollin, où nous restâmes à nous regarder, sans en

venir à rien de considérable. Le régiment de Wartemberg fut posté seul devant le front de notre infanterie. Il y fut surpris de nuit, et perdit 60 hussards outre ses équipages. Nous chassâmes les Croates de Suchdoll que nous avions devant notre droite, où il y avoit un très-grand magasin que nous fourageâmes. Je commandois les 400 hussards de l'escorte, et ma chaîne fut rompue par ceux des ennemis. Nadasty qui venoit d'arriver de Hongrie étoit présent, mais ayant rassemblé quelques fuyards, je courus à l'endroit où j'entendis tirer, et les repoussai, leur tuai du monde, et leur fis des prisonniers; ce que le Roy fit mettre dans la Gazette, ordonnant d'ailleurs au Duc de Bevern de m'en faire un compliment public à la parole, toujours avec promesse de me donner le régiment de Ziethen que j'n'ambitionnois aucunement.

Nous étions obligés de détacher continuellement de gros partis du côté de la Zassawa pour reconnoître si l'ennemi ne cherchoit

point par une marche dérobée à tomber à dos sur les quartiers du Roi devant Prague. L'on résolut de pousser Daun plus en arrière. Pour cela il falloit attaquer le corps de Nadasty et d'autres troupes parmi lesquelles se trouvoit la cavalerie Saxonne qui campoit sur les hauteurs de Kuttemberg où sont les mines, entre ladite ville et notre camp. Pour remplir ce projet, notre armée marcha en ligne par la droite, et trouvant une montée douce sur la gauche de Nadasty, attaqua obliquement, après avoir fait par manches le quart de conversion à gauche pour être en bataille avec 10 escadrons d'Hussards. Je marchois droit en avant, laissant le chemin impérial à gauche pour empêcher par ce moyen Nadasty de détacher des troupes qui auroient pu prendre les nôtres en queue ou en flanc pendant l'attaque, que je mettois ainsi en sureté. Après quelque résistance l'ennemi se retira, nous abandonnant quelques canons de fer et environ 100 prisonniers. Nous n'y perdîmes pas 10 hommes.

Daun se retira derriere Czaslau, et Nadasty à son ordinaire se campa entre la ville et nous. Nous mîmes Kuttemberg à notre droite et y jettâmes de l'infanterie. Nous avions le fond où est le couvent de Sedletz devant notre front. En un mot nous ne pouvions pas trouver une position plus avantageuse. Notre gauche appuyoit à l'Elbe et a Neuhoff chateau appartenant au Maréchal Bathiani.

Nous aurions dû rester là; mais certain Général et un Capitaine ingénieur, tous deux tués depuis, se servirent du trop de crédit qu'ils avoient sur l'esprit du Duc de Bevern, pour l'engager à faire encore un mouvement en avant, laissant le couvent derriere nous, éloignant notre gauche de l'Elbe et de Neuhoff, de façon qu'elle étoit en l'air et dominée devant son front par des hauteurs très propres à placer du canon; et tout cela pour épargner Neuhoff dont ces Mrs. tirèrent de l'argent, ce qui ne pouvoit se faire, tant que notre gauche y appuyoit.

De plus ils furent cause que nous souffrîmes beaucoup, quoique nous fussions dans le pays du monde le plus abondant. Ils avoient donné des sauve-gardes pour de l'argent même aux terres de Podiebrad, appartenant en toute propriété à l'empereur François premier, sans en exiger aucune livraison de bétail. Le soldat étoit presque réduit au pain et à l'eau, et l'officier se croyoit fort heureux s'il avoit un morceau de vache dans son pot. Celles que l'on vendoit au régiment étoient plus cheres qu'un bœuf dans un autre temps. Le Roi fut outré quand il apprit cela, mais ceux qui en étoient la cause ne vivoient plus.

Ce mouvement que nous fit faire l'avarice pensa nous causer de grands malheurs. Daun ne manquoit pas au moindre mouvement que nous faisons dans notre camp de lever le sien, et commencer à se retirer. Le Duc régnant de Würtemberg m'a raconté que voyant cela, il lui dit : Mr. le Maréchal, si vous continuez cette manoeuvre, je vous

conseille de marcher droit à Vienne. Pour moi j'irai dans mes États, et je contremanderai les troupes à qui j'avois ordonné de vous venir joindre. Ce Prince prétendoit que son discours fit effet, et que Daun lui promit de ne plus reculer. Reste à sçavoir si cela étoit vrai, puisque depuis nous ne fîmes aucun mouvement dont il put prendre ombrage. Nous trouvâmes dans ces environs là de très-grands magasins auxquels nous ne touchâmes point. Lorsque le Roi vint nous joindre avant la bataille de Kollin il nous demanda devant le Duc de Bevern, pourquoi notre cavalerie n'étoit pas en meilleur état. Je n'osai rien répondre; et le Duc qui devint fort rouge, osoit encore moins; mais je sçais que l'on ménagea ces magasins pour s'en servir après la reddition de Prague que l'on regardoit comme sûre, pensant sans doute qu'alors on iroit à Vienne, et que la cavalerie devoit fourager les grains verts. Voilà pourquoi nous laissâmes ces magasins aux ennemis sans y avoir presque touché.

Après quatre semaines les mortiers arrivèrent devant Prague; mais en trop petit nombre, et le Roi avoit envoyé feu Mayer avec trois bataillons et deux escadrons d'husards du côté de Nüremberg où il levoit de grandes contributions, et jettoit l'épouvante dans l'empire, sans qu'aucun de ses membres osât remuer. Ce qui fait voir que si nous avions gagné la bataille de Kollin, aucun n'auroit donné son contingent, et jamais l'armée d'Empire ne se seroit assemblée. Le seul évêque de Würzburg sachant la foiblesse du corps de Mayer, fit marcher ses troupes pour le couper; sur quoi il y eut une escarmouche où un cheval Prussien fut blessé, et Mayer se retira après notre défaite à Kollin, sans autre perte que celle de ce cheval.

Daun recevoit de tous côtés de grands renforts; au lieu que nous n'en avions aucun à espérer que de quelques blessés rétablis, qui rejoignoient en petite quantité du couvent de Margarethe où étoit notre hospital.

Les régiments de cavalerie Autrichienne qui s'étoient échappés de la bataille de Prague, s'étoient retirés jusque près de Bitz en Autriche, où on les ravitailla, et ils vinrent joindre Daun qui se trouvoit à la tête de 60000 hommes auxquels s'étoient aussi joints les quatre régiments de cavalerie Saxonne arrivés de Pologne. Ce fut après que ce Maréchal n'eut plus aucun renfort à attendre qu'il reconnut notre position, et la trouvant telle que je l'ai décrite, il prit la résolution de nous attaquer, ou plutôt de nous surprendre; et avec plus de promptitude dans l'exécution il auroit réussi comme on le verra ci - après. Nos affaires devant Prague traînoient trop en longueur, et quoique l'ennemi fut réduit à la chair de cheval, il ne mouroit pas de faim. Pour nous, nous ne pouvions prendre d'autre parti que la patience; car l'armée qui étoit dans la ville étoit plus forte que celle qui l'enfermoit. La première fit une grande sortie où elle surprit le poste d'un de nos capitaines d'infanterie,

et lui enleva un canon; mais ils furent vivement repoussés, et avec perte. Les autres sorties ne furent pas de conséquence. On peut dire qu'il n'étoit pas possible au Roi d'agir autrement, car c'étoit peine perdue que d'assiéger la ville dans les formes; au lieu qu'en la bombardant on détruisoit les vivres et autres subsistances de l'ennemi. Aussi est-ce le seul bombardement de toute cette guerre qui puisse être excusé.

J'ai dit que Daun vouloit nous attaquer ou plutôt nous surprendre dans notre camp de Sedletz. Pour cela le jour avant d'exécuter son dessein, il détacha de la cavalerie et des Croates dans les bois que nous avions à côté et derriere notre droite. Il en fit de même sur notre gauche le long de l'Elbe, pour que ces corps détachés pussent nous tomber dessus de tous côtés, quand il attaqueroit notre front avec le gros de son armée, et sur-tout sur notre côté gauche qui ne pouvoit être plus mal placé. Mais comme nous fûmes avertis de tous ces mouvements,

of que nous sûmes où ces corps détachés marchaient, nous découvrimes facilement son intention, ce qui engagea le Duc de Bevern à se retirer pour se rapprocher du Roi sans qui nous ne pouvions hasarder une bataille. Outre cela notre position étoit très-défectueuse, et nous n'avions pas 12000 hommes d'infanterie. Comme Daun se monroit avec de grandes forces sur notre droite comme pour s'emparer de Kuttemberg, nous marchâmes par lignes à droite, tournant ladite ville qu'on laissoit aussi à droite. Les ennemis en firent autant par leur gauche; de sorte que nous nous cotôyions. Jamais retraite ne fut mieux disposée ni exécutée. Je fus détaché avec deux bataillons de grenadiers et 10 escadrons pour suivre le chemin impérial jusqu'à Kollin, et par là couvrir non seulement nos équipages qui avoient pris la même route, mais aussi les derrières de notre armée. Je fus harcelé par les Hussards et Croates, mais sans perte, parce que mon canon les tenoit à l'écart, et la leur

me

me tua un seul homme. De même les attaques que l'ennemi fit sur notre armée pendant sa marche, ne signifient rien. Une seule fois les dragons saxons renversèrent les hussards de Würtemberg, et furent battus à leur tour.

Nous passâmes la nuit dans notre ancien camp de Kollin, et Daun sur les hauteurs de Kuttemberg ayant sa gauche sur celle de la chapelle de St. Jean près de Suchdoll. Le lendemain nous marchâmes entre Planian et Kaurzim. Le Roi nous joignit avec six bataillons, du nombre desquels étoit le premier de ses gardes, et 5 escadrons de cuirassiers. S. M. alloit donner du nez dans l'armée de Daun sans le sçavoir, et passa la nuit précédente fort en l'air, car Daun étoit à portée de lui envoyer Nadasty ou quelqu'autre général avec quelques corps considérables, pour l'attaquer, et le battre. Je ne pus m'empêcher de dire à ce monarque qu'il s'étoit trop exposé et que Daun avoit manqué un beau coup dont j'étois bien

K

surpris, puisqu'il ne pouvoit pas manquer d'espions en Bohême où chaque habitant lui en fournissoit un. Seidlitz qui étoit présent dit que Daun n'avoit manqué en rien, puisqu'il ne pouvoit pas deviner qu'un Roi de Prusse alloit en patrouille. Frédéric prit son sérieux, mais je m'apperçus bien que le propos de Seidlitz ne lui avoit pas déplu.

Après que le Roi nous eut joint nous mêmes notre gauche à Kaurzim, où le Prince Maurice de Dessau arriva aussi avec 5 bataillons, et autant d'escadrons d'hussards. Nous avions devant notre front un ravin bordé du côté opposé des hauteurs et de précipices. Nadasty y vint camper avec son corps et la cavalerie Saxonne. Le Roi prit son quartier à la droite de son armée dans un village que ses gardes couvroient avec 4 bataillons de grenadiers et notre régiment d'hussards. Les Croatés se glissoient par un marais et des buissons devant notre front si près que leurs balles tomboient dans la cour du logis du Roi; ce qui le piqua un

peu, et lui fit dire en allemand: **patience, je les payerai de leur insolence.** Nous ne pouvions pas plus faire de mal à Nadasty que lui à nous, à cause du grand ravin qui nous séparoit.

Le 3^e. jour que nous étions là, nous vîmes à midi paroître un très-grand camp où jusqu'alors Nadasty avoit eu le sien; nous allâmes le reconnoître, et nous apperçûmes d'abord que c'étoit Daun avec la grande armée. Il n'y avoit pas d'apparence qu'en prenant un camp aussi fort, il eut envie de nous attaquer, mais il pouvoit détacher par sa gauche quelque corps considérable qui descendant la Moldave seroit tombé sur quelqu'un de nos quartiers devant Prague à droite ou à gauche de cette riviere qui les partageoit. Par cette diversion ceux qui étoient dans la ville auroient pu faire des sorties, ce qui auroit pu avoir de très-fâcheuses suites pour nous; car nous n'avions pas plus de 25000 hommes devant la place, qui en renfermoit 55000; chose bien extra-

ordinaire et qu'on hésiteroit à croire si sur la fin de la même année 6000 Prussiens n'avoient pas assiégré dans Breslau presque 20000 Autrichiens, qui se rendirent, au bout de quelques jours de tranchée ouverte, prisonniers de guerre.

Frédéric ne trouva d'autre moyen pour se débarrasser de Daun et l'empêcher de délivrer Prague que de lui donner bataille. Sur le champ on leva le camp et l'armée se mit en marche par la gauche. Alors le Roi m'appella et m'ordonna d'aller avec 500 hussards sur la Zassawa jusqu'à son confluent dans la Moldave, pour voir si Daun ou Nadasty ne lui joueroit point le tour, qu'il craignoit, je veux dire de tomber par une marche forcée et dérobée sur nos quartiers devant Prague. Il me dit en même tems: je vois que vous aurez de la peine; adieu, dépêchez-vous; je vous recommande à votre bonne fortune.

Effectivement, jamais commission ne fut plus difficile et plus dangereuse que la

mienne; j'étois éloigné de 3 mille du confluent de la Zassawa. Je rassemblai mes 500 hussards de tous les régiments sous les yeux de l'ennemi. Notre armée tiroit à droite et moi à gauche de façon que je n'avois pas encore formé mon avant et arrière-garde, commandé mes coureurs et patrouilles, que je me trouvai environné d'hussards ennemis qui faisoient feu sur le gros de ma troupe. Le Roi le voyoit, mais il ne pouvoit me secourir, parce que l'armée s'éloignoit toujours plus de moi. Cependant je ne perdis pas contenance. Je marchai en avant et chassai les ennemis que j'avois en tête, jusqu'au de-là d'un défilé; puis je me tirai à droite, où j'en fis autant; ensuite je me jettai dans un bois où je trouvai un sentier qui me mena sur une montagne que j'avois à dos. Je laissai cent chevaux pour garder ce passage; plus loin en tirant à droite, j'en fis autant, continuant de distance en distance la même manœuvre; ce qui empêcha les ennemis de

me suivre. Ayant reconnu qu'il n'y avoit rien de ces côtés là dont le Roi put prendre ombrage, je l'en fis avertir par le lieutenant Zeilenberg à présent major, qui pendant la nuit trouva le moyen de passer parmi les ennemis sans être reconnu; ce qui fit grand plaisir au Roi et le confirma dans la résolution de batailler. Le passage pour le retour m'étant coupé, je marchai comme si je voulois aller à Prague, jusqu'à Schwartz-Kosteletz, d'où tirant tout d'un coup à droite, j'entrai sur le chemin impérial qui va de Prague à Vienne.

J'arrivai à l'armée un peu avant la bataille. Quelques coups de canon que j'entendis m'ayant fait doubler les pas, de peur de ne me pas trouver à une si bonne fête. Le Roi avoit eu la nuit précédente sa gauche à Plainan; les montagnes où Daun étoit, formoient une vraie équerre dont l'angle étoit vis-à-vis Plainan. Et en marchant nous fîmes aussi une équerre; car de Plainan la tête de nos lignes tourna tout

d'un coup à droite, suivant le chemin impérial. Daun régloit ses mouvements sur les nôtres et nous cotoyoit marchant par sa gauche, comme Braun avoit fait à la bataille de Prague. Le Roi reconnut la position des ennemis et résolut d'agir vigou-seusement avec la gauche, mais de refuser la droite. Les troupes firent un peu halte, et le Roi entra dans un cabaret que l'on nomme Nonaverte, ou Neuhoff, sur le chemin impérial, où il déjeuna avec les généraux et leur expliqua très-clairement, ses dispositions, qui ne pouvoient être plus belles; c'est là que je le trouvai montant à cheval et mettant l'épée à la main, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il me dit : soyez le bien venu, j'étois en peine de vous, et n'ai pas cru que vous arriveriez à tems pour batailler. Mettez-vous à la gauche de toute l'armée avec votre détachement, et couvrez en les flancs comme vous avez fait à Prague. J'ai besoin

de vous , et les hussards auront une journée grasse. Il me répéta plusieurs fois qu'il étoit bien aise de mon retour ; et me sçavoit bon gré de ne m'être arrêté nulle part dans la circonstance présente.

Il est certain que nous avons lieu d'espérer ce jour gras ; car jamais l'on n'a voit fait de si belles dispositions , ni mieux expliquées , aussi n'est-il pas concevable qu'elles ayent été si mal exécutées. La position des ennemis étoit précisément telle que Puiséгур décrit celle des Bava-rois à Nördlingue , avec cette seule différence que leur gauche étoit tout à fait inaccessible. Et le Roi forma son attaque comme ce Maréchal de France prétendoit que le grand Condé auroit dû faire la sienne. - Qui lira ceci n'a qu'à regarder la planche où elle est représentée dans Puiséгур ; je veux dire que notre gauche devoit attaquer tout droit dès-qu'elle seroit vis-à-vis la droite des ennemis , et que tout le reste de notre armée devoit la soutenir en traversant obliquement à gauche

à mesure que l'on gagneroit du terrain sans s'engager en aucune façon, de sorte que toute notre armée se seroit trouvé avoir tourné la droite de l'ennemi dont la ruine devenoit inévitable. Notre gauche étoit de six bataillons d'élite, sous les ordres du Général Hülsen. Elle étoit en même tems notre avant-garde. Elle étoit soutenue des dragons de Norman et des hussards de Würtemberg. C'étoit elle qui devoit faire les plus grands efforts; la cavalerie, à la réserve de deux régiments qu'on laissa à la droite que l'on refusoit, devoit agir aussitôt que l'infanterie commenceroit à gagner du terrain.

Nadasty avec ses Hongrois et mille chevaux allemands, faisoit un crochet en avant, ayant sa gauche à la droite de l'armée de Daun; il avoit divisé son corps en nombre de petites troupes rangées en échiquier, et vouloit nous prendre en flanc, lorsque nous aurions attaqué les hauteurs, si on avoit été assez imbécile pour le laisser là. Il avoit Kollin à dos et sa droite s'approchoit de

l'Elbe. Le Roi opposa trente escadrons d'hussards qui en avoient 15 de dragons en seconde ligne, et qui chasserent bientôt Nadasty au delà de Kollin, sans qu'une seule de ses troupes attendît le choc. Tout se passa en tirailant. Je ne sçais par quelle fatalité notre cavalerie se tiroit tantôt à droite tantôt à gauche, passant des défilés et chemins creux où les derniers pour joindre, étoient toujours obligés de galoper à toute bride, ce qui mit nos chevaux hors d'haleine avant que d'approcher l'ennemi. Cette mauvaise manoeuvre fut réitérée, et je n'ai jamais pu sçavoir par l'ordre de qui cela se fit.

Je dirai en passant, que nos généraux firent une faute impardonnable de ne pas communiquer aux commandants des corps et aux officiers de l'Etat-Major, les ordres et les dispositions du Roi. Cela fut en partie cause de notre perte, parce qu'un Général mis hors de combat dans l'action, sa brigade ne sçait plus que faire et tout tombe dans la

confusion. Nos six bataillons détachés ou pour mieux dire, ceux qui formoient notre gauche ou avant-garde, marcherent à l'ennemi fièrement et en bon ordre au son des instruments militaires, et dèsqu'ils furent sur la montagne, ils renverserent cette infanterie que Daun y avoit placée à l'extrémité de sa droite, laquelle mit le feu au village et à l'église qu'elle avoit devant elle. Nos grenadiers s'emparerent de tout le canon qui y étoit et donnerent lieu aux dragons de Norman d'entrer dans cette infanterie Autrichienne, dans laquelle ils firent grand ravage, et leur enleverent plusieurs drapeaux. Jamais victoire ne parut plus certaine, puisque le plus grand obstacle étoit surmonté. Mr. Grottendorff un Général des ennemis, m'a raconté que dans ce moment là, la plupart des leurs crurent tout perdu, et ne cherchoient de remede à rien. Mais quel changement subit. Jamais le Roi n'avoit fait de si belles dispositions, elles furent mises en exécution par differents corps avec toute

la valeur imaginable et avec plus de succès qu'on n'en pouvoit attendre avec si peu de perte et en si peu de tems.

Comme Maurice ne suivoit pas l'avant-garde ainsi que je le dirai ci-après, notre cavalerie monta la montagne et attaqua avec peu de front, (ne pouvant plus s'étendre à cause du terrain coupé,) celle des Autrichiens qu'elle trouva devant elle. Alors l'infanterie de la droite du corps de l'armée de Daun fit un flanc et donna une décharge fort à propos sur le côté de notre cavalerie, ce qui commença à l'ébranler. Les carabiniers Saxons qui étoient mêlés avec nos gens en reçurent aussi du dommage, et y perdirent un étendart. Ce fut alors que les dragons Saxons avancèrent en ordre et acheverent de repousser nos escadrons qui avoient si bien fait, mais qui ne furent pas soutenus par les autres. Pennevaire qui commandoit notre cavalerie n'étoit pas capable de se bien acquiter de l'emploi qu'il avoit; de plus il avoit plus de 80 ans. Notre cavalerie se

retira à l'endroit où elle étoit avant l'attaque et y demeura tranquille le reste de la journée, quoique perdant beaucoup par le canon. Celui que nos six bataillons de l'avant-garde ou de la gauche, avoit grimpé sur les hauteurs, battit quelque tems en écharpe la droite de l'ennemi, et lui fit bien du mal; Maurice et Manstein au lieu d'être restés attachés à nos six bataillons de l'avant-garde ou de la gauche qui avoient si bien débutés et avançoient sans regarder s'ils étoient suivis ou non, Maurice, dis-je, et Manstein s'arrêterent pour déloger quelques Croates qui étoient dans des jardinages ou vergers d'où ils tirailloient sur nos lignes quand elles marchaient à gauche, et comme pour cela ils firent front par un quart de conversion à droite par manches, le reste de l'infanterie qui suivoit en fit autant, croyant être arrivée au point où il étoit tems de marcher en avant.

Maurice qui voyoit prospérer notre avant-garde, au lieu de chercher à la join-

dre, se mit à crier que l'on devoit prendre part à la gloire que les premiers acquéroient, et commanda de marcher droit devant soi, ce qui fut tout de suite exécuté, et cela dans un terrain impraticable où l'on ne put mener le canon et où notre infanterie fut détruite par celui des ennemis chargé à cartouche, de même que par le feu de sa mousqueterie, sans pouvoir se défendre, sur quoi quelques escadrons des Saxons et Autrichiens voyant le désastre, prirent quelques-uns de nos bataillons par leur flanc gauche et y firent bien du ravage. Maurice cria au premier bataillon des gardes qui étoit en reserve, d'avancer, ce qui fut exécuté de bonne grace, mais ils furent reçus comme les autres et les escadrons passerent aussi sur le ventre d'une partie de ce bataillon qui conserva cependant ses drapeaux. Cela chagrina si fort le Roi, qu'il ordonna qu'à l'avenir ce bataillon, dans quelque cas que ce fut, ne recevrait aucun ordre, que de sa personne même. Notre cavale-

rie ne put soutenir notre infanterie, qui étoit si mal menée, à cause que le terrain ne lui permettoit pas de le faire. Notre avant-garde, faute d'être soutenue, fut aussi la proie de la cavalerie ennemie, et par la manoeuvre de Maurice et de Manstein, il se trouva entre ces six bataillons et le reste de l'infanterie un vuide où 20 escadrons pouvoient passer en bataille, moyennant quoi notre infanterie fut défaite dans un quart d'heure, uniquement par la faute de ces deux généraux.

Ceux qui échapperent, se retirèrent pêle-mêle vers Planian; quelques bataillons que nous avions en réserve, sur tout celui du Lieutenant-Colonel Gemmingen, ne purent être battus par la cavalerie ennemie qui fit plusieurs tentatives contr'eux, ce qui nous sauva beaucoup de monde. Cet officier avoit son pere qui servoit le même jour dans l'armée ennemie comme Lieutenant-Général. Les deux régiments des cuirassiers de notre droite reçurent ordre

du Roi d'avancer pour dégager notre infanterie, et de leur côté ils le pouvoient, mais ils étoient si découragés, quoiqu'ils n'eussent point combattu, qu'on ne put les faire avancer; ce que le Roi voyant, il se retira avec un escadron des gardes du corps qui étoit le seul qu'il eût pris avec lui, et 30 hussards de notre régiment. Il gagna Nymburg au grand galop, et le passa. L'officier qui commandoit ces hussards, et dont le cheval tomba mort de lassitude en présence du Roi dans ladite ville, m'a raconté que ce Monarque disoit en soupirant: ah! mes hussards, mes braves hussards sont surement perdus.

Cette bataille acheva aussi de faire perdre courage à notre cavalerie; et il étoit tems que le Roi jëtta les yeux sur Seidlitz qui trouva moyen de la ranimer, comme l'on verra par la suite de cet ouvrage. Cependant nous autres hussards nous continuâmes à nous chàmaller avec Nadasty du côté de Kollin. Je m'étois, comme
j'ai

j'ai déjà dit, porté à la gauche de toute l'armée où je n'avois rien à faire, ce dont je n'étois pas fâché à cause de l'accablement de mes chevaux, qui depuis 24 heures portoient leurs hussards, sans avoir été débriés, et avoient fait huit grands milles de Bohême avant l'action. Je me tirai, pour ma personne, devant le régiment de Catt, à present Czettritz dragon, d'où je vis à la droite de l'escadron du corps tout au plus à 200 pas, un corps de cuirassiers qui marchoit en meme ligne et à la même hauteur de ces dragons; je les pris pour être des nôtres et m'en approchai; mais quelle fut ma surprise, quand je vis que c'étoit des ennemis qui, en se retirant, formoient une ligne avec Catt, qui avançoit; je priai d'abord Catt de faire avec tout son régiment, une caracole à droite. Il ne voulut pas malgré mes bonnes raisons; sur quoi je m'adressai à Czettritz qui en étoit commandant, et de gré ou de force, Catt fut obligé de nous laisser faire ce que nous voulions. Comme

L

nous nous ébranlions pour tourner à droite, et tomber sur le flanc gauche de ces cuirassiers qui auroient été battus sans résistance, et auroient peut-être communiqué leur désordre au reste de leur ligne, notre mauvaise étoile fit venir le Lieutenant - Général Krowk, alors Colonel et aide de camp du Roi, criant : **halte!** de toute sa force; il étoit sans doute aussi dans l'erreur; et sans nous donner le tems de lui expliquer ce que nous faisons, il commanda de marcher droit en avant où il n'y avoit rien à faire, nos hussards y étant déjà. Comme nous crûmes que le Roi l'envoyoit, nous obeîmes quoique bien à contre cœur; mais j'ai appris dans la suite, qu'il fit cela de sa tête, en quoi il rendit un mauvais service à son maître.

Le Général Czettritz est encore vivant, et n'a pas oublié ce que je viens de dire. Il n'y a pas longtems que je l'ai entendu en parler au Général Seidlitz. Enfin n'entendant plus tirer derriere nous, nous crûmes la bataille gagnée. C'étoit au soleil couchant,

et nous voulûmes rester où nous étions. Nadasty qui étoit renforcé de beaucoup de cavalerie nous approcha, et nous commençons à perdre du terrain peu à peu, de sorte que craignant de perdre mon détachement tout entier à cause de la lassitude des chevaux, je le congédiai, et ordonnai que chaque hussard cherchât son régiment, aimant mieux pour ma réputation qu'ils se perdissent épars, qu'en corps sous mes ordres. Il y avoit déjà trois heures, que la bataille étoit perdue et le Roi parti, que nous autres hussards la croyions surement gagnée. Quelqu'un me dit que le Roi étoit près de cette église brulée dont j'ai parlé, j'y allai et n'y trouvai que quelques palfreniers et domestiques des six bataillons de l'avant-garde, qui avoient perdu leurs maîtres. Je ne leur parlai pas alors, tant je crus que nous étions victorieux. J'imaginai que les six bataillons auxquels ils appartenoient étoient en avant, et je m'avançai pour les joindre. Je vis une troupe d'infanterie habillée de bleu, le

long d'un petit bois. Je ne doutai pas que ce ne fut eux ; d'ailleurs il commençoit à faire sombre ; je n'eus pas fait 200 pas, que je me trouvai sur un terrain tout couvert de canons abandonnés, la plupart Autrichiens, ce qui me confirma encore dans ma croyance, jusqu'à ce que je donnai du nez sur cette infanterie qui me lâcha une centaine de mousquetade pour me désabuser. C'étoit un régiment hongrois qui étoit en veste pour combattre plus aisément, de façon qu'il étoit véritablement en habit bleu, je le vis avancer avec plusieurs autres sous les ordres du Général Grottendorff. Ils reprirent leurs canons et les nôtres, et recommencerent à tirer sur nos hussards qui leur étoient à droite, au bas de la montagne qui fait là un coude.

L'on ne doit pas être étonné de ce que je parle de ce qui m'est arrivé ce jour là, parce que l'on verra dans la suite à quoi cela a contribué. Je me retirai fort lentement, pour voir ce que l'ennemi feroit, et en des-

cendant la rampe de la montagne que j'avois à dos, je me trouvai sur le régiment de Krowow cuirassiers, que Seidlitz commandoit alors et dont il est à présent propriétaire. C'étoit presque le seul qui fut en ordre, les autres étant dans la plus grande confusion; l'un faisoit front d'un côté, l'autre d'un autre: quelques-uns n'avoient point leurs escadrons formés, ce qui me parut fort étrange, jusqu'à ce que Seidlitz m'eut dit que la bataille étoit perdue, l'infanterie détruite, et qu'on n'avoit aucune nouvelle du Roi; qu'il s'étoit déjà longtems disputé avec les généraux pour prendre un parti, mais qu'il y avoit perdu son latin; et qu'il étoit résolu de rester où il se trouvoit, puisque c'étoit là qu'on l'avoit posté avant la bataille. Le feu Krowow Général des cuirassiers qui entendit que j'étois par là, me dit: je suis le plus ancien Général-Major, et je me trouve dans le plus grand embarras, Pennevaire étant hors de lui même, et Ziethen hors de combat.

Il me prioit de ne pas l'abandonner, mais d'agir comme bon me sembleroit; je lui dis que dans l'instant nous aurions nos hussards près de nous, que Nadasty les suivoit, et que l'infanterie ennemie ne tarderoit pas à paroître avec beaucoup de canon sur la hauteur au pied de laquelle nous étions. Je commençai par débrouiller les régiments du cahos dans lequel ils étoient, et fis faire un front à gauche pour recevoir nos hussards. Je trouvai environ 100 hommes qui étoient restés des six bataillons de notre avant-garde. Je leur distribuai des munitions de la cavalerie, pour les placer sur une hauteur en pain de sucre que nous avions derrière notre gauche près de l'Elbe qui fait un coude dans cet endroit là. C'est dans cette position que nos gens crurent pouvoir attendre les ordres du Roi; mais toutes ces précautions devinrent inutiles.

L'infanterie Autrichienne parut tout d'un coup sur la hauteur que nous avions devant nous, et commença à nous foudroyer

de son canon et de sa mousqueterie. Toute notre cavalerie se trouvant comme surprise fit demi-tour à droite, et alloit se précipiter dans l'Elbe; quelques uns même se retiroient du côté que venoit Nadasty. Nos généraux ne se croyoient pas si près de l'Elbe; mais je connoissois le terrain, je criai: **halte**; et les officiers en firent de même en criant: **Elbe**. Le Général Norman vouloit absolument rester là, jusqu'à ce qu'il vint ordre du Roi de se retirer. Le canon nous foudroyoit. Krokow craignoit, vu l'opposition de Norman, de prendre quelque chose sur lui dont il auroit pu être responsable. Il étoit nuit; personne ne vouloit se remuer. Je représentai aux généraux susdits le danger où nous étions de perdre toute notre cavalerie ce qui seroit sûrement arrivé, si nous étions restés là. Krokow me dit de faire ce que je voudrois; mais Norman ne vouloit consentir à rien. Il disoit de plus que personne ne sçavoit les chemins, ni où il falloit aller. Il se trompoit, car j'avois

été souvent en détachement dans cet endroit, lorsque nous campions à Kollin. Je résolus de prendre tout sur moi au risque d'être mis au conseil de guerre si je ne réussissois pas, quoique je n'eusse d'autre vue que le bien du service du Roi. Je doute même que ce Monarque ait appris pendant la guerre le service que je lui rendis alors.

J'allai d'un régiment à l'autre pour les exhorter à me suivre, malgré Norman, aucun autre général ne me disputant le commandement. Je commandai la caracole par manches à droite, et ensuite, Marche. Ce que tous firent, quoique Norman criât : Halte. Je servis de guide et entrai dans un ravin, qui étoit à sec; je le suivis, laissant le chemin impérial et le champ de bataille à gauche; les cris des blessés me le faisoient assez connoître; malgré l'obscurité, nous arrivâmes à Planian où nous trouvâmes les deux régiments de cuirassiers de notre aile droite commandés par le Baron Schœ-

nick dont le Roi ne fut pas content et qui dans la suite prit sa démission voyant qu'il ne seroit plus avancé. On prétend qu'il dit au Roi qu'il étoit resté là dans l'inaction pour couvrir la retraite de Sa M., propos qui ne fut pas oublié. Notre infanterie qui s'étoit rassemblée derriere ce bourg ne consistoit pas en 2000 hommes.

Daun ne fit pas un pas pour profiter de sa victoire. Il eut plus de trois heures de tems pour environner notre cavalerie dont les officiers n'étoient plus les maîtres. Il pouvoit de la hauteur voir notre état et compter nos forces. S'il eut fait descendre quelques troupes sur le chemin impérial qui étoit devant lui à 5 ou 600 pas de son front, nous étions tous prisonniers, et il sembloit que nous n'attendissions qu'un compliment pour nous rendre; car comme c'étoit la première fois que nous avions été battus, officiers et soldats croyoient tout perdu. Quelques-uns disoient; voilà notre Pultava; et effectivement ce l'auroit été, si

j'avois laissé notre cavalerie acculée à l'Elbe où elle eut eu le sort de celle de Charles XII. La crainte que l'on eut que ce que je venois de faire, ne parvint aux oreilles du Roi, comme il étoit arrivé de l'affaire de Schandau, fit que quelques généraux pour ensevelir leurs fautes dans l'oubli, cherchent à me faire périr, comme on le verra dans la suite. Il faut avouer que dans cette journée il y eut peu d'escadrons qui aient fait leur devoir, excepté les hussards. Quand on commandoit quelque chose à notre cavalerie, c'étoit comme si l'on eut parlé à des Arbres. Aussi fut-elle mal menée et perdit 2000 hommes.

L'Espagnol a raison de dire, qu'un tel fut brave un tel jour. Nous perdîmes en tout 14000 hommes, ce qui étoit presque la moitié de notre armée; et je puis dire que sans moi la perte totale de notre cavalerie étoit inévitable, et par conséquent la guerre finie, car il en seroit resté bien peu au Roi de Prusse. Si quelqu'un doute

de ce que j'avance ici, je le prie de s'en informer au Général Seidlitz et à d'autres. L'ennemi fut sans doute si joyeux de nous avoir repoussés, qu'il ne pensa nullement à nous poursuivre ni à profiter de sa victoire ; au contraire il suivit la fausse maxime qui veut, que l'on fasse un pont d'or à son ennemi, ce qui nous fut très-utile à la suite de cette guerre. Cependant ce ne fut ni la bravoure de l'ennemi ni ses belles dispositions qui nous firent perdre cette bataille, mais uniquement la mauvaise manœuvre de Maurice et de Manstein. Comme ce dernier fut tué, le Roi déchargea Maurice et jeta toute la faute sur le mort. Quand on voyoit la position de Daun elle paroissoit incomparable ; elle n'étoit cependant que telle que le Roi pouvoit la souhaiter. Parce que si sa droite étoit battue, toute son armée étoit ruinée, puisque nous la roulions sur son centre, et de là sur sa gauche, où elle n'avoit pas des précipices et des ravins impraticables pour la défendre, et par con-

séquent aucune retraite. Le Roi après s'être retiré par Nymbourg, alla faire lever le siege de Prague ; il fit grande diligence, parce qu'il à toujours craint plus que la mort de tomber entre les mains de ses ennemis. Après nous être rassemblés à Planian sous les yeux de Daun, nous marchâmes pêle mèle à Nymbourg où nous avions un méchant pont, tout d'or qu'il étoit, sur lequel nous passâmes l'Elbe ; la cavalerie étoit obligée pour passer, de mettre pied à terre, et de défilér un à un, tenant les chevaux par la bride. Personne ne nous suivit, ce qui n'est par pardonnable à Nadasty qui auroit pu nous recueillir les uns après les autres, sans qu'il nous eut été possible de faire la moindre résistance, hommes et chevax étant sur les dents. Nos équipages qui étoient restés entre Planian et Kaurzim à une portée du canon de Daun et sous ses yeux, s'y trouvoient encore le lendemain à dix heures du matin, sans que l'ennemi fit semblant de les voir : un seul bataillon

les escortoit, et ils nous joignirent sans nulle perte, une seule patrouille de 100 hommes les ayant suivis de vue. Nos hussards n'auroient pas été si généreux comme je l'ai dit ; les Autrichiens furent si contents de nous avoir battus pour la première fois, qu'ils ne pensèrent à autre chose que de chanter un grand **Te Deum**, et se persuaderent que nous ne serions plus en état de paroître devant eux, d'autant plus que les François et les Russes s'approchoient de nos pays.

Maurice nous rassembla sur la droite de l'Elbe ; notre droite appuyoit à cette rivière près de Nymbourg. Un bataillon de grenadiers et 500 hussards couvroient le pont, où l'on ne remua point de terre, puisqu'il nous étoit inutile. Maurice dit vouloir nous remettre le cœur au ventre. Pour y parvenir il nous faisoit à tous moments lever notre camp où il y avoit presque autant de tentes que de soldats, sans pourtant faire autre chose que de changer l'alignement, ce que je fis quatre fois dans

un jour sans m'éloigner de cent pas de ma première position ; ensuite il ordonna à sa parole que les officiers sous peine d'arrêts, ne devoient point boutonner leurs habits, mais aller la poitrine découverte comme lui, sur quoi il ouvroit sa chemise et montrait sa peau d'ours. Il défendit aussi de porter des culottes noires si commodes en campagne et en usage chez les Prussiens, même devant le Roi. Je dis ceci pour faire voir la capacité et le génie de ce Prince que Frédéric dépouilla de son commandement, et à qui il n'en a plus confié, ne le regardant dans son armée que comme un bon officier de ligne. Le Roi chargea aussi ce Prince d'assembler l'Etat-Major de sa cavalerie pour lui marquer son mécontentement. Les régiments de Seidlitz de Norman et les hussards furent exceptés de cette mercuriale. Maurice y employa toute son éloquence, disant que la cavalerie ne devoit s'arrêter par aucun obstacle, attaquer les batteries etc. Comme il étoit haï de tout

le monde et qu'outre cela il bégayoit extrêmement, il amusa plus son assemblée qu'il ne l'affligea. Le Roi leva le siege de Prague avec toute l'ostentation possible; et plutôt en vainqueur qu'en vaincu; il en fit avertir l'ennemi par un trompette, pour lui faire voir que sa défaite ne l'avoit pas abattu; il auroit pourtant mieux fait de se retirer sans bruit, puisque les Autrichiens sortirent de la ville, et engagerent une grande affaire d'arriere garde qui nous coûta mal à propos plus de mille hommes, presque tous grenadiers, et beaucoup d'officiers, entr'autres le Colonel Bulow aide de camp du Roi, et commandant un bataillon de grenadiers; pertes irreparables et que l'on auroit pu éviter. Mille grenadiers de cette espèce ne se sont plus trouvés. Frédéric passa l'Elbe et se campa à Lissau entre Nymbourg et Brandeis d'où il se retira peu-à-peu sur Leutmeritz. Nous marchâmes à Jungbuntzlau où nous repassâmes l'Iser, et où le Prince de Prusse vint prendre le commandement à la place

de Maurice qui alla joindre le Roi. Je faisois l'arrière-garde et ne cessai de la faire jusqu'à Bautzen avec 5 escadrons, sans que jamais on ait voulu me relever. Putkammer croyoit que l'avant-garde en se retirant étoit le poste d'honneur comme en avançant; il faut sçavoir que quoiqu'il fut mon chef, je n'ai été en deux campagnes que deux jours sous ses ordres; s'il campoit à la droite, on me plaçoit à la gauche, et la plupart du tems j'ai été détaché hors de mon tour. Il auroit été à souhaiter que le Roi eut resté à l'armée qu'il confia à son frere, sur qui tomberent toutes les forces des Autrichiens, tandis que Sa M. n'avoit devant lui que le corps de Nadasty. Il y a apparence qu'à cette fois les espions lui manquèrent; car Maurice exigea de moi que je lui fis sçavoir où étoit Nadasty, coûte qui coûte, le Roi étant fort inquiet sur cet article. Je lui en donnai bientôt des nouvelles; car quand on a des juifs dans son armée, et qu'il y en a dans le pays où l'on se trouve, on peut
avec

avec de l'argent, apprendre tout ce que l'on desire sans exposer les espions; mais il ne faut ni leur parler, ni les connoître, il suffit de laisser les juifs s'accommoder entr'eux, parce qu'ils peuvent se voir et se communiquer dans leurs sinagogues sans causer aucun soupçon. Etant au camp de Jungbuntzlau sur la droite de l'Iser, où appuyoit notre gauche, mes hussards m'amenerent une femme de soldat Autrichien qui cherchoit de l'eau de vie dans les villages; elle me dit que toute leur armée avoit passé l'Elbe au dessus du vieux Buntzlau, ajoutant expressément qu'elle avoit vu passer sur le pont de bateaux le Prince Charles de Lorraine avec ceux de Saxe. Nos généraux eurent bien de la peine à croire cela, et nous ne pouvions pas concevoir pourquoi ils ne jetterent pas leur pont plus bas, parce qu'ils n'auroient pas eu besoin de passer l'Iser pour venir à nous. Cela marquoit qu'ils n'étoient pas sûrs de leur fait. Le Général Winterfeld, fut détaché le même jour avec quatre

M

bataillons de grenadiers, et quinze escadrons d'hussards que je commandai pour prendre poste du côté de Hirschberg de Bohême, et couvrir la marche de notre armée qui dé-campa le lendemain. Nous eûmes une grosse escarmouche avec un corps d'hussards et de Croates qui vouloient aussi prendre le même poste dont nous restâmes maîtres; nous arrivâmes sans être autrement inquiétés à Bœhmisch Leipa, après avoir séjourné deux jours dans un camp entre cette ville et Hirschberg, pour voir à quoi se résoudroit le Prince Charles, s'il prendroit la route de Silésie où s'il viendroit à nous. Comme il passa l'Iser au dessus de Jungbuntzlau, nous prîmes le camp de Leipa qui étoit assez fort par son assiette, ayant cette ville devant notre front où l'on jetta quelques bataillons de grenadiers. Jusque là tout alloit bien; nous n'avions pas perdu un chariot et pas un homme que ceux que je perdis à l'escarmouche dont j'ai parlé; je faisais l'arriere-garde, et personne ne parut pour m'inqui-

éter. Ce fut ici que la désunion commença à se mettre parmi nos généraux; et nous fîmes dans ce camp un trop long séjour qui eût les suites que l'on va voir.

Le Prince de Prusse, à qui cette retraite a causé tant de chagrin, même la mort, a dit cent fois, que s'il avoit été le maître, il se seroit retiré jusqu'a Zittau sans séjourner, mais qu'il avoit des ordres bien positifs du Roi de rester en Bohême, pour y consommer les fourages et ménager la Saxe. On sçait que Frédéric ne veut pas avoir tort; ainsi ces excuses ne servirent de rien à ce brave Prince qui méritoit un sort plus heureux; et il est naturel de croire que le Roi avoit donné de tels ordres, puisqu'on m'a assuré qu'il croyoit avoir la grande armée ennemie devant lui, et que c'étoit Nadasty qui nous suivoit. Si cela est, il est difficile de comprendre comment il n'en fut pas bientôt désabusé, car il vient des déserteurs, des prisonniers, des espions etc. de sorte qu'une chose de cette conséquence ne put

être longtems inconnue. Nous jettâmes dans Gabel quatre bataillons ruinés et quelques hussards pour notre communication par le droit chemin avec Zittau. Le Prince Charles de Lorraine s'avança vers Nimes à notre gauche, laissant pendant sa marche la petite riviere de Poltz à gauche, et la borda de cavalerie et de troupes legeres. Je fus envoyé à la découverte avec 15 escadrons d'hussards, mais il ne me fut pas possible de la passer, elle n'est guéable nulle part et ses ponts étoient trop bien gardés par les Croates. On voit que j'étois à toute sauce et qu'il ne sortoit aucun détachement que je n'en eusse le commandement, quoiqu'il y eût assez d'autres officiers de mon grade qui se prétendoient tous des matadors. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que peu avant que de me mettre en marche, j'étois commandé pour couvrir un fourage au verd, et qu'on l'avoit oublié; j'étois même sorti avec les fourageurs qu'il me fallut quitter. Ils furent attaqués, mais ils se tirerent bien d'affaire,

Le Prince Charles se campa à Nîmes de façon qu'il nous ôta toute communication avec Gabel où nos 4 bataillons s'étant trop arrêtés, furent investis. Nous avions devant notre gauche un château ou maison de pierre où nous logeâmes un bataillon de grenadiers. Ils y furent attaqués par des Croates qu'ils repoussèrent. L'on sçait que Gabel est une méchante villette, comme sont toutes celles de Bohême; elle est ceinte d'une vieille muraille sans tours, ni flancs ni remparts; les ennemis formèrent deux attaques, et après avoir longtems canonné et fait un trou, ils monterent à l'assaut, où ils furent bravement repoussés avec perte de 500 de leurs meilleurs grenadiers. La jalousie que l'on dit qui régnoit entre le Duc d'Areberg et Mr. de Macquir, dont chacun commandoit une attaque, fut cause de cet assaut, chacun voulant avoir l'honneur d'emporter cette méchante bicoque qui se rendit bientôt. Cet assaut fut donné aussi mal-à-propos que le bombardement de Zittau. Nos généraux

étoient si peu accoutumés aux revers de fortune, qu'ils persuaderent au Prince de Prusse, dès que l'on n'entendit plus le canon du côté de Gabel, que les ennemis s'étoient désistés de cette entreprise, ce qui causoit bien de la joye, et l'on résolut de ravitailler promptement cette place; pour cela le Général Rebentisch fut commandé avec 3 bataillons auquel je me joignis avec mes 5 escadrons d'hussards pour nous jeter dans Gabel, conduisant avec nous du pain sur vingt chariots de paysans. Après avoir marché toute la nuit sans pouvoir faire plus d'un mille, tant à cause des mauvais chemins qu'à cause des mauvais chevaux, nous sortîmes d'un bois, tout près de la droite du camp des ennemis. Rebentisch vouloit marcher droit à Gabel, mais heureusement nos chevaux ne voulurent plus tirer, et nous fûmes obligés de distribuer le pain aux troupes où de l'abandonner, ce qui prit bien du tems. De plus une roue d'un de nos canons de bataillon se rompit dans un chemin creux, ce qui me

donna le tems d'envoyer en avant des détachements bien montés, avec ordre d'emmener quelques paysans des villages les plus près de cette villette; ils nous apprirent qu'il y avoit déjà plus de 24 heures que Putkamer Général-Major de l'infanterie s'étoit rendu prisonnier avec ses 4 bataillons, sur quoi nous fîmes à gauche et nous gagnâmes le château de Birkstein, d'où par un demi cercle nous revînmes au camp de Leipa sans aucune perte; si les ennemis nous avoient apperçus à tems, nos trois bataillons étoient perdus, au lieu qu'il n'y eut que quelques hussards qui nous accompagnerent en tirillant à l'ordinaire. Il y a apparence que le Prince Charles eut meilleure opinion de nous que nous ne le méritions et qu'il ne nous crût pas capables de faire marcher un corps si embarrassé de chariots, au secours d'un endroit qui s'étoit rendu depuis 24 heures, et dont nous ne pouvions pas manquer d'être informés, puisque nous n'entendions plus tirer et que nous n'en étions pas loin. L'on fut bien surpris

à notre armée de nous voir sitôt de retour, ce qui jetta le Prince de Prusse et Winterfeld dans une grande consternation. Pendant que ceci se passoit avec notre armée, celle du Roi escarmouchoit avec celle de Nadasty. Laudon enleva quelques bataillons de nos saxons, qui ne voulurent point se défendre, dans un château où ils étoient entre Prague et les frontieres de Saxe. Il environna aussi un grand nombre de nos officiers blessés ou malades qui se retiroient à Dresde, quelques-uns furent tués, entr'autres le Général Manstein déjà blessé à Kollin, un seul s'échappa et les autres furent faits prisonniers. Le bataillon de Kleist que le Roi avoit detaché, et qui étoit composé des grenadiers du second et troisieme bataillon des gardes, et de ceux du régiment du Prince de Prusse, fut aussi attaqué par un grand corps de Croates qui lui tuerent bien du monde, mais il fut secouru par cinq escadrons de Ziethen qui à leur tour en sabrerent grand nombre. Teschen fut aban-

donné. Voilà tout ce qui se passa le long de l'Elbe.

Retournons à l'armée du Prince de Prusse où il devoit arriver malheur sur malheur, pour faire après briller avec plus d'éclat la valeur et le génie supérieur du Roi, qui trouva le moyen de rétablir ses affaires dans un tems, où son armée se trouvoit non seulement réduite à peu de chose, mais avoit même perdu contenance et l'espérance. Ce qui lui arriva à la fin de cette campagne est sans contredit le plus bel endroit de sa vie. Quand nous eûmes fait notre rapport au Prince de Prusse, il tint conseil de guerre, où il fut résolu sur le champ de gagner la Lusace; nos généraux étoient de différents avis; ceux qui pensoient sainement, vouloient marcher droit à Rombourg par le chemin impérial nouvellement construit, et sur lequel nous étions campés: il ne nous falloit que quelques heures pour y arriver en sureté, car on sçait comme est le chemin impérial. Les autres disoient que ce seroit faire cette marche

trop près de l'ennemi, et vouloient faire un grand détour par Kamnitz et Kreywitz, où le pays et les chemins sont abominables et à peine praticables pour les gens de pied. La mauvaise étoile de notre Prince lui fit prendre ce dernier parti, parce que c'étoit l'avis du Lieutenant - Général. Comte de Schmettau, qu'il faut distinguer d'un autre Général du même nom. On fit marcher les équipages devant avec l'avant-garde, ce qui arrêtoit à tout moment la marche de l'armée qui se changea en une retraite confuse. Les chemins étoient creux, étroits et pierreux, il falloit toujours passer entre des montagnes et des précipices affreux, toujours grimper et descendre, de sorte que c'étoit plutôt une déroute qu'une retraite. Lorsqu'une roue de Chariot rompoit, il falloit le brûler, sans quoi personne ne pouvoit passer, ce qui retardoit infiniment; enfin l'on mit le feu a tous les chariots d'équipages et de la boulangerie, ainsi qu'à ceux des pontons et des fours; et cela même

sans beaucoup de nécessité; car moyennant une bonne escorte, l'on pouvoit les envoyer de Kamnitz tout droit en Saxe par Neustadt-el, et nous aurions pu continuer notre route; je m'obstinai à garder les miens auprès de mes cinq escadrons avec lesquels je faisais l'arriere, et je les conservai. Nous fûmes souvent attaqués, mais mollement, et toutes ces attaques n'étoient pas soutenues. Mais une terreur panique qui s'empara de nos soldats causa une si grande désertion, qu'elle nous fit perdre plus de dix mille hommes. Nous marchâmes cinq jours pour parvenir où nous serions arrivés en 5 heures par le grand chemin. Je fis toujours l'arriere-garde, sans qu'on ait jamais pensé à me relever. Cependant je ne perdis que 50 hussards, mais la fatigue ruina mes chevaux et mes gens qui n'avoient ni pain ni vivres, et qui ne pouvoient presque jamais débrider leurs chevaux; car ceux qui passaient devant nous, ne nous laissoient pas la moindre chose, pillant, saccageant, et souvent,

brulant tout. Winterfeld faillit à être pris ou tué. Il s'étoit arrêté dans un bois près du régiment de François de Brunsvic, sans prendre aucune précaution; les soldats se reposoient, et le Général se fit donner ses cantines; il mangeoit tranquillement un morceau, quand des Croates qui étoient en embuscade tombèrent tout-à coup sur ce régiment dont ils tuèrent beaucoup de monde, et Winterfeld fut heureux de se sauver comme il put; il me paroît qu'alors il n'étoit plus le même qu'avant la bataille de Prague; cela pouvoit provenir de sa blessure, ou de la mauvaise situation de nos affaires; ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis lors il s'est souvent oublié, et n'a plus témoigné la moindre présence d'esprit, ni de la résolution; il laissoit aller les affaires comme elles vouloient. En un mot ce n'étoit plus Winterfeld. Quoique les généraux qui étoient avec nous fussent de ceux qui avoient le plus de réputation, comme le Duc de Bevern, Fouquet, Goltz, Ziethen, Krakow

Schmettau et autres, il sembloit qu'ils eussent tous perdu la tête. Quelqu'un d'eux proposa, et on résolut de me laisser avec trois bataillons de nos Saxons, que nous avions retirés de Jungbuntzlau, près de Kreywitz pour donner le tems à l'armée de se retirer, tandis que l'ennemi s'amuseroit à me détruire ou à me faire prisonnier. Le donneur d'un si bon conseil avoit oui dire que le Roi de Sardaigne s'étoit servi de ce remede, quand les impériaux passerent la Sechia avant la bataille de Guastalla. Mais ici cela n'étoit pas nécessaire; car nous n'étions que mollement attaqués; et si l'ennemi étoit venu à moi comme il auroit dû le faire, combien de tems l'aurois-je arrêté avec mes Saxons, qui ne cherchoient que l'occasion de s'évader? On ne me communiqua pas ce beau projet. Je reçus simplement ordre de rester devant Kreywitz, jusqu'à ce que l'on me fit dire de me retirer. Le Major Schlidbac et le Capitaine Girand des gardes de Lithuanie pourront attester ce fait, car ils étoient

avec moi. Je commençai cependant à me douter de quelque chose, car on ne met pas sans raison des troupes auxquelles on ne se fie pas, à une arriere-garde qui doit être composée de ce qu'il y a de plus ferme. Il y avoit plus de 6 heures que les derniers de notre armée avoient disparu, sans qu'on m'envoyât ordre de suivre. Enfin m'ennuyant de cette position, j'envoyai un officier pour sçavoir de quoi il s'agissoit, et il me rapporta qu'il n'avoit trouvé que quelques chariots de munitions auxquels on mettoit le feu. Alors je me mis en marche par un grand bois, au sortir duquel je vis la queue de notre armée qui faisoit halte derriere Neudorff village appartenant au Prince de Kinsky. Je fis former mes gens au débouché, et fus aussitôt attaqué par les Croates. Mes Saxons désertoient de la droite par compagnies entieres, en faisant feu sur moi. Ils me tuerent quelques gens, mais j'en fis sabrer quelques-uns, ce qui contint les autres; cela me causa après bien des chagrins. Je con-

tinuai de me tirer par Seydel où je rejoignis l'armée au grand déplaisir de plusieurs qui tâchoient de tout ruiner, espérant par là mettre fin à une guerre qui ne présageoit rien de bon. Je connus aussi que l'on avoit envie de se defaire de moi de façon ou d'autre. Le même soir je fus encor attaqué dans un bois où la file fut rompue ; heureusement que je trouvai cent hommes, reste du régiment de Fouquet, ils m'aiderent à approcher du bois, je prêtai moi même la main pour faire avancer le canon et je rouvris le chemin. D'autres Croates se jetterent dans une ferme murée d'où ils nous incommodoient beaucoup, j'y fis mettre le feu par les dragons de Platten, ensuite nous continuâmes notre marche tranquillement jusqu'à Zittau, où Winterfeld étoit arrivé le jour d'avant avec 12 bataillons et les cuirassiers de Seydlitz ; ils auroient pu y être défaits avant notre arrivée. A peine eûmes-nous passé le défilé d'Odervitz que nous vîmes l'armée ennemie campée derriere Zittau ;

sa droite et son front couverts de la Neüsse qui fait là une équerre, et se joint à un torrent qui vient d'Oderitz. Ces eaux avant de se mêler forment un T, de façon que l'ennemi étoit sur la droite de la première branche. Il avoit jetté un pont au dessous de Zittau ou plutôt avoit raccommoqué celui que nous avions gâté, et y avoit fait passer 7 à 8000 hommes qui se trouvoient séparés de leur armée. Si nous leur étions tombés sur le corps sans hésiter, ils étoient défaits; et cela auroit été une espèce de compensation des pertes que nous venions de faire, pertes d'autant plus sensibles que dans cette marche nous avons perdu plus de 10000 hommes tandis que l'ennemi n'en avoit pas perdu cent. Ce qui fait voir qu'un tel échec est plus préjudiciable qu'une bataille, où l'ennemi quoique victorieux ne laisse pas de perdre du monde, quelque fois même plus que le vaincu, comme il nous arriva à Prague; il sembloit que les deux armées ne fussent venues là que pour faire faute sur faute, en quoi les

en-

ennemis nous surpassoient, puisqu'au lieu de nous achever, ils ne s'amusoient qu'à nous regarder et à faire des réflexions. Nous mîmes notre droite à un quart de mille de Zittau ayant Herwigsdorff et le torrent dont j'ai parlé à dos. Pendant la nuit les ennemis continuèrent de passer la Neiss et se mirent en bataille vis-à-vis de nous sans quitter leurs armes. Ils avoient l'avantage du terrain et nous débordoient aux deux ailes. Leur armée étoit au moins de 50000 hommes et nous n'en avions pas 18000. Outre cela nous n'avions qu'un canon de 12 lb de bale et fort peu d'un moindre calibre, au lieu qu'ils avoient plus de 400 pièces. Rien ne les empêchoit de venir à nous par un pays uni. Nous campions sur une seule ligne et nos chevaux étoient aux abois; nos soldats exténués de faim et de fatigue étoient saisis d'une terreur panique, de sorte que s'ils nous avoient attaqués, je ne crois pas que nous eussions fait la moindre résistance. Nous retirâmes la garnison de Zittau où il

N

ne resta que cent hommes et quelques traîneurs pour favoriser la sortie de nos gens. Ce fut alors que les ennemis bombardèrent cette ville qui n'a qu'une enceinte de murailles, et est après celles de Saxe la plus opulente par son négoce. Il est difficile de comprendre pourquoi ils la ruinerent, car nous l'avions évacuée, et elle appartenait à leurs alliés. La raison la plus plausible fut à ce que l'on prétend, que comme les Autrichiens se croyoient déjà maîtres de la Silésie, ils vouloient que les habitans l'abandonnassent et se retirassent à Romburg en Bohême ou dans les montagnes de Silésie, pour y transporter leur commerce et leurs manufactures, au lieu qu'en nous attaquant ils nous auroient entièrement défaits sans qu'il leur en eût coûté 800 hommes; ou s'ils n'avoient pas envie de nous approcher de si près, ils n'avoient qu'à faire usage de leur artillerie, qui nous auroit bientôt dispersés; et les milices hongroises qui nous auroient environnés, nous auroient bientôt donné

notre reste ; mais il semble que l'on ne vouloit pas si tôt finir cette guerre.

J'ai vu une lettre d'un volontaire de l'armée ennemie qui spécifie très-bien les fautes que le Prince Charles fit alors, et nous n'y sommes pas plus épargnés. Comme nous manquions de tout, après être resté quelques jours dans cette mauvaise position, où il ne se passa que quelques légères escarmouches à notre avantage, devant le front des deux armées, il fallut songer à décamper. L'on fit partir les équipages avec une escorte convenable ; les Croates et hussards les laisserent passer sans oser les attaquer, ce qui nous surprit beaucoup. Nous les suivîmes à 10 heures du soir, mais au lieu de nous mettre en marche par la gauche, puisque nous devions aller à gauche, de façon que toute l'armée se seroit mise en même tems en mouvement, et auroit pu en cas de nécessité faire dans un moment face à l'ennemi en ordre de bataille, ce fut notre droite qui commença à s'ébranler

et à défilé devant le front de notre armée; encore passe si ce mouvement s'étoit fait par le derriere. Une telle manoeuvre déjà mauvaise de jour, ne pouvoit être que très dangereuse la nuit; aussi tout se trouva pêle mêle sur le ventre, où il y avoit un petit bois dont nos fantassins profiterent pour se jeter par terre et dormir. Il n'y avoit plus d'ordre, on crioit, on partoit, et on ne bougeoit pas de la place; il étoit déjà grand jour, que toute notre infanterie étoit encore dans cette confusion, puisque la droite se trouvoit devant la gauche, de façon que si nous avions été attaqués, nous n'aurions jamais pu faire front. La position naturelle de notre infanterie se seroit trouvée telle, que la droite qui se trouvoit devant la gauche auroit fait feu sur celle-ci, et de même cette dernière sur la première. J'avoue que cette manoeuvre me fit croire qu'il y avoit dès gens qui s'étoient emparés de la confiance du Prince de Prusse, et qui cherchoient à donner prise à l'ennemi pour faire

perir cette armée et mettre fin à la guerre, car jamais troupes Prussiennes n'agirent de la sorte. Je crois que tous les officiers de bon sens qui se sont trouvés là, seront de mon sentiment. Je reçus ordre quoique campé à la gauche, faisant front aux troupes hongroises qui nous environnoient par derrière, de faire l'arrière-garde, et de ne pas quitter la place que le dernier homme de l'armée ne fut passé, au lieu que par ma position j'aurois du marcher le premier. L'ennemi ne fit pas semblant de s'apercevoir de notre désordre, quoique nous fusions sous ses yeux. S'ils eussent fait avancer quelques mille hommes à 1500 pas, ils nous faisoient mettre armes bas sans coup ferir. Nos soldats se fachoient de ce qu'ils ne le faisoient pas, tant ils étoient rebutés, le pain même leur manquant. Cette inaction donna le tems de démeler notre infanterie qui ressembloit à un troupeau de moutons, en on se mit en marche. Alors il parut de tous côtés des troupes d'ennemis

de toute espece qui sembloient vouloir nous entamer; mais elles resterent hors de la portée du canon, à la réserve de quelques hussards qui tiraillerent avec mon arriere-garde. Je ne perdis pas un homme, contre mon attente; car je croyois l'avoir bien chaude. Nous passâmes heureusement un grand défilé près de Hernhut, et campâmes le soir à Löbau. Le lendemain nous continuâmes de marcher à Bautzen. Les hussards ennemis s'étant enivrés dans cette ville me chargerent avec plus de témérité que d'ordre. L'on me fit soutenir par un bataillon franc, et le corps des chasseurs, de façon que ces ivrognes s'approchant de nous plus près qu'ils ne devoient et sans ordre, nous en tuâmes un grand nombre. Ils nous quitterent à Hochkirchen. On laissa là un corps aux ordres de Winterfeld qui le lendemain vint nous rejoindre à Bautzen, où le Roi arriva le même jour avec une partie de son armée, ayant laissé le reste du côté de Stolpen aux ordres du Feldmaréchal de

Keith pour couvrir notre communication, d'où nous tirions nos vivres et d'où il nous venoit de l'artillerie. Le Général autrichien Déville se porta avec un corps de 800 hommes à Weissemburg entre Bautzen et Górlitz à deux milles de nous.

Ainsi finit cette retraite la plus fâcheuse que jamais troupe ait faite; on y perdit plus que dans une bataille, uniquement pour avoir agi contre les regles et contre le bon sens. Toutes les lettres qui ont paru sous le nom du Roi de Prusse dans les nouvelles publiques sont supposées. On a mis dans une que ce Monarque trembloit pour ses freres; comme ils étoient restés tous les trois devant Prague, ils n'étoient pas à Kollin où il n'y eut d'autres Princes que Maurice de Dessau, le Duc de Bevern et François de Brunsvick. Nous voilà donc réunis à Bautzen; c'est alors que l'on vit les Princes et les généraux trembler; ils auroient certes préféré d'aller à un assaut plutôt que de se présenter devant le Roi: et

c'étoit cependant ce qu'il falloit faire. Frédéric avec un air farouche ordonna au Prince de Prusse et à Schmettau de partir dans l'instant et de ne plus paroître devant lui. Il ne voulut pas même leur donner une escorte pour aller jusqu'à Dresde : mais nos hussards qui étoient sur la gauche de la Sprée voulurent bien ignorer la volonté du maître, et agirent comme ils le devoient, en les faisant escorter jusqu'à Stolpen, comme s'ils fussent allés en patrouille : ce pauvre Prince monta à cheval les larmes aux yeux, et dit en prenant congé des officiers qui étoient près de lui, adieu mes amis, j'espere que, quoique le Roi me fasse partir de la sorte, aucun de vous ne pensera que je sois un lâche ; on le plaignit dans l'armée, mais en deux ou trois jours ils fut oublié, ainsi que le fut le Maréchal Schwerin, lorsqu'il fut tué. Le Roi ne regarda ni ne salua les autres généraux. Après s'être un peu retiré dans sa chambre il fit entrer Winterfeld. On prétend que ce Général rejeta

tout sur l'entêtement du Prince de Prusse. Ce qui seroit bien vilain à un homme de son caractere, mais dont son ambition démesurée le rendoit plus que capable. Témoin ce qu'il fit répondre audit Prince quelques jours avant, en arrivant à Zittau. Il marchoit si vite avec l'avant-garde, que les autres troupes ne pouvoient le joindre, lorsqu'il y avoit un défilé à passer. Le Prince lui envoya son aide de camp Catsler pour lui dire de marcher plus lentement, au moins pendant quelque tems, sans quoi l'armée perdrait la file. Winterfeld répondit fort grossièrement en allemand; que le Prince me laisse en repos et se mêle de ce qui le regarde, je sçais mieux que lui ce que j'ai à faire. Quand je vis la mine que faisoit le Roi, je me retirai; mais il m'envoya chercher, pour que je lui fisse avoir des nouvelles des ennemis qui avoient toujours leur camp à Zittau. Comme je craignois qu'il ne m'interrogeât trop, et qu'en lui disant la vérité, je n'aurois fait qu'augmenter mes

ennemis, je m'excusai par écrit sur ce que les hussards ennemis paroissoient devant mes vedettes sur le chemin de Görlitz, où j'étois posté avec le corps des chasseurs. Mais je lui envoyai plusieurs pauvres habitans de Zittau qui se retiroient à Bautzen, afin qu'il les examinât lui-même, et il s'en contenta. C'est alors que l'on vit l'effet de la présence du maître. Tout reprit courage et l'on ne demandoit qu'à batailler, quoique notre armée fut diminuée de plus de 50000 hommes, puisque l'on fut obligé d'envoyer deux régiments d'infanterie en Poméranie pour se remettre et renforcer la garnison de Stettin pour laquelle on étoit en peine, parce que les Suédois commençoient à se mettre en mouvement. Les restes des sept bataillons saxons qui avoient été en Bohême pour garder nos magasins etc. furent aussi incorporés dans les vieux corps. Le Roi envoya 25 escadrons d'hussards avec quelque infanterie sous les ordres de Ziethen pour reconnoître Déville, et voir s'il tiendrait

Bon ; je me trouvai de ce détachement où il y eut une escarmouche. Mais Déville ne se retira pas. Enfin Frédéric ayant reçu des vivres et des munitions de Dresde , partit à minuit avec 15000 hommes pour le surprendre , ou du moins le déloger , mais Déville se retira à notre approche , et nous campâmes à Weissemburg , où je reçus le régiment de Würtemberg réduit à 300 chevaux presque tous morveux , au lieu de régiment de Ziethen.

Le Roi s'aperçut de mon mécontentement ; et comment aurois - je pu être satisfait ? depuis Prague ce régiment n'avoit ni chef ni commandant , pas même un capitaine présent , parce que personne ne s'en embarrassoit , au lieu que si le Roi me l'avoit donné quand Würtemberg fut tué , je ne l'aurois jamais laissé tomber en cet état : je m'en plaignis à Winterfeld , et j'aurois préféré d'être simple colonel de dragons ; mais cela ne me servit de rien ; il fallut m'en contenter ; ç'est pourtant ce

qui m'a fait quitter le service, puisque je me voyois réduit à faire le hussard toute ma vie; je fus envoyé du côté de Hochkirchen village connu dans l'histoire, parce que Frédéric y fut surpris et battu l'année suivante. A mon retour ce Monarque m'examina avant que de nous mettre à table. Il se plaignit entr' autre de ce que Manstein lui avoit fait perdre la bataille de Kollin, et que notre retraite de Bohême lui coûtoit plus qu'une bataille; il me parla des environs de Zittau et des surprises d'Ostritz et de Görlitz: sur quoi il ajouta; mes généraux me font perdre patience, il semble que le diable s'en mêle; jamais je ne puis les engager à agir offensivement; mais j'y mettrai bon ordre; en quoi il a parfaitement réussi; car dans la suite, il suffisoit que l'on scût où étoit l'ennemi pour qu'on tombât dessus, même avec des forces bien inférieures. Le Roi se prépara à livrer la bataille. Le reste de notre armée nous joignit. Mais Beck envoya des détache-

ments de Görlitz dans la basse Lusace, même à Cotbus, ce qui nous ôtoit la communication avec les états du Roi. Je fus envoyé avec 700 chevaux pour nétoyer ces environs, ce qui m'occasionna une curieuse correspondance avec Sa M. Il me marquoit presque chaque jour ce qu'il vouloit faire, et enfin qu'un tel il en viendrait aux mains; il m'ordonnoit de m'avancer sur la droite de la Neiss pour faire le Roland; je lui dis que connoissant bien le terrain, je croyois le camp du Prince Charles hors d'insulte, ne pouvant l'attaquer par le droit chemin de Bautzen; il se tourna par Bernstädtel, et parut sur celui de Görlitz à Zittau; mais les ravins l'empêcherent de rien tenter. Ce camp étoit vraiment inaccessible, et pouvoit avec un avantage toujours égal résister à Frédéric de quel côté qu'il vint. La droite appuyoit au marais que forme la Neiss, et à cette riviere, la gauche à une hauteur garnie d'artillerie, et d'ailleurs elle étoit couverte par un bois épais et enfoncé,

le front par les grands ravins de Dittelsdorff et Wittgenau, et le derriere par ceux que fait la riviere qui vient d'Odervitz. Cependant le Roi s'approcha et le reconnut, brûlant d'envie d'en venir aux mains; l'on prétend même qu'il l'auroit fait si le Prince Henry ne s'y fut opposé; mais il n'y avoit que des coups et de la honte à gagner; sur quoi il m'écrivit: l'ennemi est dans un poste inattaquable, je profiterai cependant des circonstances qui se présenteront.

Les françois s'approchant, il prit 23 bataillons dont plusieurs étoient en bon état, 23 escadrons de cuirassiers la plupart foibles, 10 de dragons un peu en meilleur état, et 12 d'hussards qui ne faisoient que 1000 chevaux. C'est donc avec 45 escadrons et 23 bataillons qu'il alla s'opposer aux françois et à l'armée d'empire, auxquels s'étoient joints 14 escadrons de cuirassiers et 20 d'hussards autrichiens, outre un grand nombre de Croates sous le commandement de Laudon devenu Général-Major. Nos hussards pri-

rent le courier qui lui apportoit sa patente ; mais Frédéric la lui envoya par un trompette avec un compliment. Avant que d'en venir à ce qui se passa du côté de Leipsic , je détaillerai ce qui arriva à notre armée qui resta sous les ordres du Duc de Bevern.

Le Roi avant que de partir fit passer la Neiss à Winterfeld avec quelques mille hommes , à la vue de l'ennemi , pour l'engager à faire quelque mouvement ; mais il ne remua pas , quoiqu'il nous fût supérieur du triple ; les recrues et remontes que l'on avoit laissées en Silésie regagnoient l'armée au moins en partie , car il en déserta beaucoup en chemin. Le Général Grumkow fut envoyé dans cette province avec 8 bataillons et mes 300 hussards. Nous marchâmes de Görlitz par Löbau où nous enlevâmes un détachement de 30 chevaux allemands , et à Greiffenberg cent chasseurs et hussards , ce que le Roi exalta jusqu'aux nues , et crut que Grumkow étoit un trésor qu'il venoit de déterrer , quoiqu'il n'eût au-

cune part à cela. Effectivement nous n'étions plus accoutumés à faire des prisonniers. Werner seul avoit eu le bonheur d'enlever près d'Ostritz les équipages de Nadasty qui en fut bien piqué; le Roi recouvra ses mulets qu'on avoit pris dans un fourage, et qu'on auroit dû avoir la politesse de lui renvoyer. Il n'est que trop vrai que les autrichiens oublient les procédés de la bonne guerre, lorsqu'ils ont le vent en poupe, ils ont même enfermé nos officiers prisonniers au Spielberg. Frédéric fut si content de ce petit corps de Greiffenberg, qui dans le fond ne signifioit rien, quoiqu'en pût dire Grumkow pour le faire valoir, qu'il lui écrivit de sa propre main; voilà un coup de maître, Kreutz a fait des sottises, tachez de les réparer. Il faut sçavoir que Janus, Général autrichien, s'étoit posté sur les hauteurs de Landshut en Silésie sur la frontiere de Bohême, d'où il pousoit des détachements du côté de Schweidnitz. Un officier avec 100 Croates étoit dans Strigau, où Kreutz qui avoit

ras-

rassemblé 3 à 4000 hommes des garnisons du pays, lui fit l'honneur, après l'avoir canonné, de lui accorder de sortir avec armes et bagages pour aller joindre Janus, avec la seule condition de ne pas servir de trois jours. Kreutz après avoir réfléchi, eut honte de faire ce rapport au Roi. Il lui marqua seulement qu'il avoit pris 100 Croates dans Jauer. Frédéric m'écrivit dans sa joie; Les Silésiens se sont réveillés de leur léthargie, ils ont enlevé 100 Pandours; mais quand il scut la capitulation, il lava la tête à Kreutz qui résolut de réparer sa sottise. Dans cette vue il marcha avec son corps pour attaquer Janus; et au lieu de le faire dès qu'il fut arrivé dans sa présence, il fit un quarré dans un fond; il y fut harcelé toute la nuit par des Croates: Janus reçut quelques renforts, et plusieurs chevaux de notre artillerie, effarouchés par le feu des Croates, se perdirent. Enfin Kreutz marcha le lendemain en front à l'ennemi, grimpant une montagne escarpée et

passa par dessus un abatis d'arbres. Il fut très-vertement repoussé, perdit son canon, et les Croates le poursuivant dans les montagnes dont ils gagnerent les hauteurs, lui prirent outre son canon plus de 1000 hommes, de sorte qu'il n'y eut pas la moitié de ce corps qui revint à Schweidnitz.

Lorsqu'avec Grumkow nous étions à Greiffenberg, nous nous trouvions précisément derrière l'armée ennemie, qui s'étoit un peu tirée du côté d'Ostritz; et si elle avoit voulu nous joindre, elle le pouvoit en 3 heures. Nadasty qui étoit là avec tout son corps, suffisoit pour nous défaire. Cependant Grumkow vouloit rester à Greiffenberg. Comme je connoissois très-bien le pays où j'avois souvent eu des affaires, tant dans la précédente guerre que dans celle ci, je vins à bout de le résoudre à partir, dont bien nous prit, car comme je l'ai appris depuis, nous étions étrillés pour peu que nous eussions restés. Grumkow marcha à Schwednitz pour s'opposer à Janus; je le laisserai

pour vous dire ce qui se passa en Saxe. L'ennemi resta avec le gros de son armée dans le camp de Zittau, où sa cavalerie dépérissait. Il seroit difficile de dire d'où provenoit son inaction, vu sa supériorité. Car le départ du Roi avec près de 18000 hommes et celui de Grumkow avoient bien affoibli le Duc de Bevern. Ce Prince se partagea en trois corps, dont celui de la droite étoit à Bernstædtel, et celui de la gauche à Radmeristz sur la Neiss, ce qui étoit bien hasardé, vu la grande étendue que cela prenoit pour une si petite armée. Aussi dès que le Prince Charles parut vouloir faire un mouvement, nous nous retirâmes sur Görlitz. Winterfeld campoit près de moi avec 12 bataillons et quelque cavalerie; il avoit placé trop loin de lui sur une hauteur nommée le Holzberg, deux bataillons de grenadiers, pour, à ce qu'il disoit, examiner de plus près l'ennemi, qui résolut de déloger nos gens de cette montagne. Il détacha pour cela plus de 20000 hommes

aux ordres de Nadasty, et fit autant de manoeuvres que s'il eut voulu attaquer une armée. Ces grenadiers avoient remué un peu de terre pour y placer leurs canons; mais il s'en falloit bien qu'ils eussent élevés un retranchement, comme le dit la relation autrichienne. Nos gens se défendirent très bien, mais à la fin ils furent obligés de céder au nombre, n'étant pas plus de 800 hommes, auxquels se joignirent deux très-foibles bataillons de fusilliers. Winterfeld étoit à Görlitz où il écrivoit une lettre; lorsqu'on vint l'avertir de l'approche de l'ennemi, il n'en voulut rien croire. Un moment après il entendit tirer quelques coups de canon, et on le pria de venir donner ses ordres. Il répondit, qu'il sçavoit que ce n'étoit que des Croates qui venoient reconnoître; et continua d'écrire, jusqu'à ce que le feu de l'infanterie le tira d'erreur; alors il se mit précipitamment à cheval et courut à son corps; il prit le régiment de Manteuffel, et avança sur les grenadiers ennemis qu'il repoussa en

partie; mais c'étoit trop tard, et il auroit dû avancer avec tout son corps, au lieu que ce régiment fut défait et lui tué.

On prétend que le Prince Charles de Bevern, qui sert aujourd'hui en Dannemarck, auroit dû le soutenir; mais personne ne sçait s'il eut ordre de s'avancer ou non; ce qui est vrai, c'est que depuis lors, le Roi a fait tout ce qu'il a pu pour le mortifier, et qu'enfin il a été obligé de prendre sa démission. Les ennemis n'y gagnèrent pas beaucoup, car dans leurs relations ils avouent que leurs grenadiers furent repoussés à cause des grandes pertes qu'ils avoient faites; la nôtre fut de 1900 hommes, quelques drapeaux et canons. La mort de Winterfeld embarrassa beaucoup le Duc de Bevern qui ne sçavoit que faire, parce que ce Général étoit dépositaire de l'ordre et du secret du Roi, et qu'il n'eut le tems de les communiquer à personne après sa blessure; on peut dire qu'il fut surpris en plein jour, mais il avoit de tout tems trop méprisé l'ennemi;

le dérangement de nos affaires l'avoit totalement changé, et il me dit, que si elles alloient de travers, il étoit résolu de se faire tuer à la première occasion. J'ai déjà dit comment on pouvoit le regarder comme la cause de cette guerre. Il étoit rusé, avoit des espions et des émissaires par tout, et les payoit bien. Il m'a dit n'avoir jamais eu pour précepteur qu'un vieux sergent de grenadiers. Aussi étoit-il fâché de n'avoir rien appris; ce qui engagea le Roi à entretenir auprès de lui des gens de lettres, pour l'aider dans les choses qui n'étoient pas du métier; car il étoit autant son Ministre que son Général; jamais homme n'a été doué d'un plus heureux génie, et n'a eu une figure plus revenante, ni l'air plus guerrier; ses ordres étoient courts et précis; d'ailleurs comme il étoit homme, il avoit ses défauts; on l'accusoit d'une ambition outrée, de ne pouvoir souffrir d'égal, d'être irréconciliable, vindicatif, aimant trop la flatterie, écoutant les petits rapports, même de ses domesti-

ques, y ajoutant foi trop légèrement, ce qui le prévenoit quelque fois mal à propos contre de très-braves gens; pour moi personnellement je ne puis que me louer de lui. Quoique très adonné au vin, cela ne l'empêchoit pas de travailler, et ne lui dérangeoit pas la tête. Le Roi parut le regretter beaucoup. On dit que c'est lui qui a introduit dans l'armée une certaine méfiance les uns des autres, et un air rampant qui n'y étoit pas auparavant, et qui sent bien l'esclavage; ce qui a fait grand tort au service et aux troupes, dont le point d'honneur s'est avili. Malheur à l'officier d'husards qui cherchoit à s'avancer par un autre canal que par le sien. Malgré cela c'étoit un grand homme, brave, généreux, reconnoissant et infatigable. Il avoit de grands projets dans la tête, et il me les avoit communiqués, parce que j'avois gagné sa confiance dès la précédente guerre. Il attiroit au service de son maître le plus d'officiers hongrois qu'il pouvoit, quoique la plupart

mauvais sujets. Comme il croyoit notre armée invincible, il ne pensoit pas à moins que d'en faire passer un corps en hongrie; d'y faire soulever les protestants et mécontents pour se soustraire à la domination autrichienne. Il croyoit qu'en moins de deux ans la forme de l'Empire seroit totalement changée, et même que Frédéric seroit empereur. Comme il comptoit sur l'armée enfermée dans Prague, il avoit déjà fait un plan pour l'incorporer dans les vieux corps, pour ne plus retomber dans la faute que l'on avoit faite avec les Saxons; il avoit en horreur Maurice et Schlaberndorff qui dirige la Silésie; il attribuoit à ce dernier toutes les chicannes que nous avons avec nos voisins, au sujet du commerce, ce qui cause la ruine de bien des gens de part et d'autre, et aliène le cœur des sujets de leur souverain. Il m'avoua avoir écrit au Roi, que le mauvais gouvernement de ce dernier étoit cause que les Silésiens étoient devenus si bons Autrichiens, qu'il étoit impossible de trouver des

espions parmi eux, ni même aucun avis quand un parti ennemi se montroit.

Le dernier hiver de 1756 à 57, il croyoit que les seuls Prussiens méritoient le nom de soldats : il haïssoit les François à la mort, et n'entendoit pas leur langue ; que diroit-il, s'il vivoit, de voir les États de Frédéric en proie au rebut de cette nation. Je crois que s'il eut vécu, cela ne seroit pas arrivé, car il parloit hardiment au Roi et étoit fort bon citoyen. Je me suis étendu sur ce qui regarde Winterfeld parce que je l'ai plus fréquenté, et ai été plus honoré de sa confiance que qui que ce soit ; dans la précédente guerre, je commandois ordinairement la cavalerie de son corps, d'ailleurs comme il a fait grand bruit dans le monde, j'ai cru que le petit, mais sincère portrait que j'en fais, ne seroit pas ennuyeux à lire.

Notre armée qui avoit grance confiance en lui perdit contenance, le Roi n'y étoit plus, et le Duc de Bevern pas assez connu

du soldat qui recommença à perdre courage. L'on abandonna Görlitz, et on avoit laissé un bataillon franc dans le château de Bautzen, croyant que cela amuseroit les croates ennemis et favoriseroit notre retraite, qui se fit jusqu'à Liegnitz, après avoir passé la Neiss et le Bober sans être inquiétés, si non par quelques hussards que nous étrillâmes bien près de Birchenbruill. L'ennemi vint à petites journées sur nos traces et près de Liegnitz. Il nous resserra extrêmement, mais il n'y eut qu'une violente canonade; le poste n'étant plus soutenable et le magasin de cette ville étant tout à fait consommé, le Duc de Bevern en retira la garnison sans perte, et la communication avec Breslau et Schweidnitz lui étant coupée, il marcha à Steinau où il passa l'Oder sans être suivi, gagna Breslau, où il le repassa et prit son camp devant cette ville sur la gauche de la riviere, et par là prévint le Prince Charles, quoique notre armée eut douze milles de plus à faire que la sienne, à cause du grand detour qu'il

nous fallut faire. Cette marche fait grand honneur au Duc de Bevern, mais bien le contraire aux généraux ennemis. Ce fut un grand coup pour notre armée qui eut le tems de se remettre et de se chauffer, le soldat étant arrivé pour ainsi dire pieds nuds. Quand on considère l'état où notre armée se trouva réduite, dès que le Roi l'eut quittée, qu'elle passa plusieurs rivières, et prévint le Prince Charles par un grand détour, on avouera que jamais généraux ne conduisirent et ne gouvernerent si mal une armée que ceux du Prince Charles ou des ennemis. Chaque jour leur offroit une occasion de nous battre sans qu'ils se présentassent pour en profiter. Malgré les recrues que les régiments Silésiens reçurent près de Breslau, jamais notre armée ne monta à 22000 hommes complets, parce qu'il fallut renforcer les garnisons de Glatz, Neiss etc. Les ennemis au contraire reçurent 30 bataillons de renfort, sçavoir, 12 Bavaois, et 12 de Würtemberg, les régiments de Jean Palfy,

Clericy et Lusany, faisant en tout 22000 hommes et plus de 6000 recrues, de façon qu'y compris les milices hongroises, leur armée étoit de cent mille hommes, ce qu'il est facile de prouver à qui en douteroit.

Les deux armées étant arrivées devant Breslau, le Prince Charles devoit attaquer le Duc de Bevern, avant qu'il eût le tems de fortifier son camp et de ravitailler son armée, et il lui en auroit moins coûté que dans la suite, au lieu qu'il s'amusa à faire le siege de Schweidnitz où il perdit bien du tems, et après la bataille de Leuthen, cette place ne lui servit à rien; au lieu que s'il eût commencé par nous battre et chasser nos troupes de la Silésie, le Roi qui étoit occupé par les François et par l'armée de l'empire, n'auroit pu alors venir à notre secours à tems, puisque notre armée se seroit sûrement débandée, si on en eût talonné les restes sans s'arrêter. Nos forteresses occupées par des régiments silésiens de nation et par ceux que l'on nomme de

garnison, très-mal composées de toute façon, n'auroient peut-être pas attendu un siège pour se rendre; ce qui arriva après la bataille de Breslau, servira à prouver ce que j'avance, de même que le peu de résistance que fit Glatz après la défaite de Fouquet. Ainsi ce fut très-mal-à-propos que les ennemis résolurent le siège de Schweidnitz qui fut investi par Nadasty et 30 bataillons nouvellement arrivés, auxquels on joignit quelques détachements de l'armée qui campoit sur la gauche de la Lohe, vis-à-vis de la nôtre. Les préparatifs de cette entreprise prirent un tems infini, et les attaques de cette place furent dirigées sur un plan que le Général Walrabe, condamné à une prison perpétuelle dans Magdebourg, avoit envoyé à la cour de Vienne, mais que le Roi changea dès qu'il sçut la trahison de Walrabe. Ainsi la place fut mal attaquée, mais encore plus mal défendue par Grumkow et d'autres généraux ignorants, quibiqu'il ne leur manqua de rien pour faire longue résistance.

J'ai le journal de ce qui se passa dans la place, il fait pitié, et je puis assurer que dès que les ennemis eurent tiré le premier coup de canon, il ne parut plus de Général sur le polygone attaqué. Le Roi les châtia, mais pas aussi sévèrement que ceux qui défendirent Glatz.

Les Hanovriens avoient fait le traité de Closterseven, aussi mal conçu que celui des Saxons à Lilienstein, de façon que Frédéric n'avoit d'autres secours à espérer que de lui même. Le Duc de Bevern n'osoit attaquer le Prince Charles sans ordre du Roi, et il lui étoit avantageux de gagner du tems pour remettre son armée, sur tout sa cavalerie. A la fin cet ordre arriva, et comme il étoit sur le point de le mettre en exécution, il apprit que Schweidnitz s'étoit rendu, ce dont il fut bien surpris, car qui auroit pu s'imaginer, qu'une place de cette importance et si bien munie avec une forte garnison fit une si courte résistance, et se fut rendue avant que l'ennemi eût fait brèche,

et se fût logé sur le glacis; il est vrai qu'il avoit pris d'escalade et l'épée à la main un fort et une redoute. Mais rien n'étoit si facile que de les en chasser; ces ouvrages étant ouverts du côté de la place et sans communication avec les tranchées qui étoient encore fort éloignées du glacis. D'ailleurs Grumkow sembloit n'y avoir mis si peu de monde pour les défendre, que pour accélérer la perte de sa place. Après cela Nadasty alla joindre le Prince Charles, qui avec près de 10000 hommes résolut d'attaquer le Duc de Bevern qui n'en avoit que 18000, puisqu'il avoit fait un détachement de 4000, pour aller sur la droite de l'Oder couvrir Breslau de ce côté et conserver la communication avec la Pologne. La droite de notre armée appuyoit à l'Oder où on avoit fait une petite abbatue; elle s'étendoit sur la droite de la Lohe qu'elle avoit devant son front à deux ou trois cent pas en avant jusqu'à Gräbischen, qui étoit presque au centre, cependant plus près de la gauche que de la

droite ; de là notre camp tiroit à gauche en forme de potence , jusqu'au fauxbourg de la porte de Schweidnitz ; nous avions de distance en distance des redoutés où l'on plaça notre canon qui n'étoit pas assez nombreux ; nous avions plusieurs villages dans notre enceinte où l'on fit quelques redoutes ou fleches sur les hauteurs qu'on y trouva. Nos ouvrages n'étoient pas attachés ensemble , de façon que l'infanterie qui se trouvoit entre eux étoit tout à découvert ; elle étoit en premiere ligne , et la cavalerie en seconde. Le Duc de Bevern se chargea du soin des affaires depuis l'Oder jusqu'à Gräbischen ou jusqu'à l'angle que formoit le camp , et il remit à Ziethen le soin du reste ou de la potence. Notre camp étoit beaucoup trop étendu en proportion des troupes qui le défendoient , de façon qu'il se trouva de grands vuides entre les bataillons , derriere lesquels on plaça des escadrons , autant que le permettoit le terrain marécageux et plein de fossés. L'on trouve dans les gazettes
la

la disposition des ennemis, ainsi je ne la décrirai pas ici. Je dirai seulement que pendant la nuit ils dressèrent nombre de batteries le long de la Loo. Celle qui battoit notre centre étoit de 70 canons qui firent taire les 12 que nous avions devant Schmiedefeld. Après 12 heures de canonade qui mirent nos redoutes en poudre, et qui démonterent notre canon; les ennemis jetterent grand nombre de ponts sur cette petite mais difficile rivière, où toute l'armée passa et se forma, à la réserve de Nadasty qui la veille avoit passé plus haut sans rien rencontrer qui l'arrêta et qui devoit attaquer Ziethen ou notre gauche. Après un sanglant combat où notre cavalerie ne put rien faire d'avantageux à cause des fossés et du grand feu de l'artillerie et de la mousquéterie de l'ennemi qui fut repoussé plusieurs fois, notre centre d'infanterie plia, mais il se remit, et recommença à combattre avec beaucoup de valeur; le Duc de Bevern se porta vers Ziethen, et trouva que ce brave

Général avoit repoussé et battu Nadasty ; il revint à la droite et se trouva sur les Autrichiens que l'obscurité lui avoit empêché de reconnoître ; il les trouva où il croyoit que notre infanterie se maintenoit encore, mais elle s'étoit retirée dans les fauxbourgs de Breslau où tout le reste suivit et passa l'Oder.

Voilà comment se passa cette action qui coûta beaucoup de braves gens de part et d'autre ; les ennemis y perdirent l'élite de leurs grenadiers , et nous plusieurs généraux. Notre perte n'auroit pas été grande sans la désertion , car les ennemis ne nous prirent que deux compagnies de grenadiers de Newied dans une petite redoute ; Breslau se rendit tout de suite ; on n'y avoit par malheur laissé pour garnison que des Silésiens, et un bataillon saxon , qui pendant que l'on capituloit, se virent entourés de leurs parents ou amis ; car ces régiments étoient aussi en tems de paix en garnison à Breslau où ils avoient contractés des habitudes, de façon

qu'ils se débanderent et que les officiers restèrent seuls aux drapeaux. Il sembloit que l'on cherchât à tout ruiner; car on auroit dû mettre dans Breslau une garnison de Poméraniens ou de vieux sujets du Roi. Le Duc de Beveru fut fait prisonnier allant avant le jour pour reconnoître, suivi d'un seul palefrenier. Kiaw se retira à Glogau où il arriva avec 11000 hommes, presque tous les Silésiens étant désertés en chemin, je veux dire ceux qui servoient dans l'infanterie, car ceux de la cavalerie tinrent assez bon.

Voyons ce que faisoit le Roi à qui toutes ces nouvelles ne pouvoient pas manquer de déplaire. Je dirai avant, que les Autrichiens ne daignerent pas faire suivre les restes de notre armée, ne croyant pas qu'elle en valût la peine. Ils auroient cependant achevé de nous détruire, car nous marchions pêle-mêle sans ordre ni rang, pillant impunément les villages qu'on trouvoit sur le chemin, sous prétexte d'empêcher l'ennemi

d'y trouver des subsistances ; mais le vrai est, que l'on croyoit n'y jamais revenir. On prétend que c'est le Général Krowak qui fut l'auteur de cela. On vit donc dans une seule campagne l'armée Prussienne réduite, y compris ce qu'il y avoit en Prusse et en Saxe à 40000 hommes, sans compter les régiments de garnison, au lieu de 125000 dont elle étoit composée en entrant en campagne, y compris l'augmentation.

Le Roi s'avança à Erfurth ayant avec lui le Maréchal Keith et quelques troupes qu'il avoit ; le Prince Ferdinand de Brunswick alla avec un petit corps du côté de Halberstadt pour en chasser les François auxquels il enleva près de mille hommes peu à peu. Il observoit en même tems l'armée du Duc de Richelieu. Seydlitz s'avança à Gotha avec 10 escadrons d'hussards et cinq de dragons ; il tâcha de faire reprendre courage à notre cavalerie qui enleva plusieurs partis des François ; et ayant reconnu que leurs chevaux n'étoient pas assez vites pour

joindre les nôtres; il se tenoit toujours devant l'armée Française, et par de petites escarmouches il relevoit le cœur de ses dragons qu'il employoit comme hussards, et en même tems inquiétoit les ennemis, quoiqu'ils eussent dans leur armée deux régiments d'hussards autrichiens et celui de Nassau François. Les Princes de Soubise, de Saxe, et d'Hildburgshausen résolurent d'aller en personne chasser Seydlitz de Gotha; ils prirent tous les grenadiers de leur armée, tous leurs hussards, les deux régiments de cuirassiers de Bretlach et de Trautmansdorff autrichiens et quelques dragons; Seydlitz leur céda la place en escarmouchant; et se posta à un demi mille d'eux. Les Princes firent entrer leur infanterie dans la ville, placerent leurs hussards devant, et leur firent poser des grandes-gardes. Ensuite ils allerent faire visite au Duc, comptant dîner avec lui; Seydlitz envoya ordre au régiment de Meinike qui étoit fort en arriere sur le chemin d'Erfurth, d'avancer sur un grand front

dés qu'il entendroit tirer, et sitôt qu'il vit la tranquillité des ennemis, il avança avec impétuosité sur leurs hussards qu'il renversa. Les Princes et toute la cour de Gotha voyoient cela de la cour du château; mais lorsque les dragons de Meininge parurent, le Prince Soubise les voyant, dit à la Duchesse: Madame, la plus grande sottise qu'un Général puisse faire c'est de se laisser battre, et le Roi mon maître me l'a défendu; voilà le Roi de Prusse, adieu, et il décampa sans dîner, faisant au plus vite sortir ses gens de la ville, et retourna au camp. Seydlitz prit dans les maisons nombre d'officiers et de soldats qui s'étoient trop arrêtés, et il monta au château où il mangea le dîner que l'on avoit servi pour les Princes.

L'armée d'Empire plus forte seule que celle de Prusse s'assembla près de Nuremberg et se joignit à celle de France, qui reçut encore un renfort de celle du Duc de Richelieu. Pendant que cela se passoit, le Général Haddik fit une course à Berlin; on en fit

bien du bruit, quoiqu'elle ne le méritât guere, car personne ne pouvoit l'en empêcher, et il ne trouva pas un homme en son chemin. La garnison de Berlin qui n'est enceinte que d'une muraille de jardin consistoit en Saxons et en milices; elle se mit en devoir de se défendre, et le Général Baboczey hongrois y fut tué; mais elle n'étoit pas en état d'y tenir longtems, et ne le vouloit pas non plus. Haddik y leva quelques contributions et partit au plus vite. Mais cela obligea le Roi de jeter le Maréchal Keith avec quelques bataillons dans Leipsik, et de marcher à Torgau d'où il détacha le Prince Maurice avec Seydlitz au secours de Berlin. Malgré la grande diligence qu'ils firent, ils trouverent Haddik retiré plus vite qu'au pas; alors les François s'avancèrent en cantonnant, et sans observer aucun ordre, dans les environs de Leipsik qu'ils sommerent de se rendre, mais Keith n'étoit pas si complaisant. L'armée d'empire y arriva aussi; alors le Roi fut obligé de faire diligence, et de

rassembler la sienne. Le Prince Ferdinand de Brunswick fut rappelé avec son corps, et le Monarque se rapprocha des ennemis. Il se fit plusieurs marches et contremarches qui ne signifioient pas grand'chose. Les françois brûlèrent plusieurs ponts sur la Scale, Keith les fit réparer; les ennemis avoient du dessous dans toutes les escarmouches; on leur prit 500 hommes dans Weissenfeldt; enfin les armées se rapprocherent. Frédéric vouloit combattre; il alla reconnoître le camp ennemi, et le trouva attaquable par la droite. Les François reconnurent le Roi, et ne tirèrent point sur lui pendant qu'il les reconnoissoit; le jour que l'attaque devoit se faire, il se trouva que l'ennemi avoit changé sa position; ainsi il n'y eut qu'une escarmouche de cavalerie, et une canonade de la part des François qui pour finir la guerre résolurent d'attaquer eux mêmes; ils se mirent en marche par lignes de la droite, et vouloient tourner les Prussiens par leur gauche pour les environner; ces derniers

avoient devant leur front un fond qui le couvroit; l'infanterie fermoit la première ligne, et la cavalerie la seconde. Seydlitz alla reconnoître la marche de l'ennemi, et ne tarda pas à s'appercevoir de leur dessein, il fit dire à la cavalerie de seller, et fit son rapport au Roi qui d'abord ne le crut pas, soutenant que l'on se retiroit, enfin sur le second rapport il crut que c'étoit tout de bon qu'on lui en vouloit; l'on mit tentes à bas et l'on marcha par la gauche; toute la cavalerie se tira à gauche de l'infanterie. Les deux régiments de cuirassiers qui selon l'ordre de bataille faisoient la gauche formerent la première ligne, et ceux de la droite la seconde; on ne laissa à la droite que les grandes gardes pour y parader, Seydlitz qui vit que les François l'alloient déborder, doubla le pas; les régiments de Bretlach et de Trautmansdorff, autrichiens, firent front ainsi que dix escadrons françois. Seydlitz pour ne pas être surpris en marche en fit faire autant à ses cuirassiers, et ordonna à

ses dragons et hussards de prendre l'ennemi en flanc en le tournant au galop par des fonds qui lui cachoient leur intention. Alors pour ne pas être prévenu il fit avancer sa première ligne qui fut repoussée, n'étant que de dix escadrons ; mais la seconde fut plus heureuse, et en même tems les hussards et dragons parurent sur le flanc droit des ennemis, qui n'eurent pas le tems de leur opposer plus de 3 escadrons, et toute la cavalerie ennemie fut renversée sur son infanterie qui fit aussi quelque chose. La Brigade françoise de Piémont se forma devant la gauche de l'infanterie prussienne ; il faut dire que les deux armées marchant pour se gagner le flanc, formoient un triangle, et il sembla que la dernière Brigade vouloit se mettre en colonne, ce qui n'étoit pas son dessein. L'aile droite de l'infanterie françoise, touchoit presque la gauche des Prussiens, mais la droite des derniers étoit bien en arriere, de sorte qu'il n'y eut que six bataillons prussiens qui tirèrent deux ou trois

fois; leur canon fit quelque mal aux François qui avançoient la bayonnette au bout du fusil, mais qui furent bien vite repoussés. Ils voulurent aussi faire avancer des troupes de leur gauche sur la droite des Prussiens, avec du canon; mais ils furent encore repoussés. Alors leur cavalerie que Seydlitz prenoit en flanc, en front, et en queue, se jeta sur l'infanterie et acheva de la mettre dans un désordre affreux. Tout étoit péle-mêle, et la ruine entière de cette armée de 70000 hommes étoit inévitable, si par malheur Seydlitz voulant passer un fossé pour sabrer dans l'infanterie ennemie qui le bordoit très-mal, n'eût reçu un coup de fusil qui le fit tomber de cheval, et personne ne le remplaça. Les Prussiens firent suivre les fuyards par quelques hussards, ne pouvant perdre de tems à le faire, par ce qu'il falloit marcher au secours du Duc de Bevern.

Cette bataille fit grand tort à la réputation des armes françaises, car le Roi de Prusse n'avoit pas 20000 combattants, et

de ce nombre, il n'y eut que 30 escadrons qui aient agi véritablement; notre perte fut très-petite et celle des ennemis fort grande. Le Prince Henry y fut légèrement blessé; les François ne se retirèrent pas en soldats, mais comme des cerfs sans pouvoir se rallier jusqu'à Cassel. Jamais on n'a oui parler d'une telle déroute; ce fut cette journée dont le Roi dut la gloire à Seydlitz qui mit le fondement au rétablissement de ses affaires, et rendit totalement le courage à notre cavalerie; c'est sa légèreté qui nous donna la victoire. Si les ennemis eussent fait plus de diligence, ils nous prenoient comme nous les primes et nous étions perdus. Seydlitz m'a dit que les troupes françoises lui parurent très-bonnes, mais que ce jour là elles furent horriblement mal conduites et ne purent jamais bien faire front.

Le Roi débarassé des François se mit en marche pour la Silésie avec 19 bataillons et 30 escadrons. Le commandant de Dresde fit par son ordre chanter le *Te Deum* sous

les fenêtres de la Reine de Pologne qui en mourut de chagrin au bout de 24 heures. Elle étoit l'objet particulier de la haine de Frédéric. Keith resta avec un petit corps auprès de Dresde d'où il entra en Bohême où il donna une alarme si chaude que plusieurs Ministres quitterent Prague et se retirèrent à Vienne; il ruina plusieurs magasins, et se retira sans perdre un homme. Cette diversion fut très à-propos. Dès que les ennemis en Silésie apprirent toutes ces nouvelles, ils eurent plus que de l'étonnement, quoique Frédéric n'amena que 16000 hommes. Le Général Ziethen le joignit avec les débris de l'armée de Bevern; de sorte que celle qui combattit à Leutzen n'étoit pas de 26000 hommes; grand nombre de prisonniers des nôtres se sauverent des ennemis et vinrent joindre le Roi, de même que plusieurs de nos déserteurs qui disoient avoir été faits prisonniers, mais comme ils étoient tous sans armes, on les employa à l'artillerie dont on tira un grand

train de Glogau. Frédéric s'entretenoit avec ces gens qui lui disoient pire que pendre de leurs généraux, tandis qu'eux mêmes méritoient la corde; car c'étoit presque tous déserteurs; néanmoins cela fit son effet, car Kiaw, Lestevitz, et Catt furent arrêtés et mis au conseil de guerre. De plus ce monarque parloit avec les soldats du corps de Ziethen, les plaignant et leur promettant monts et merveilles. Il leur montrait ceux de son corps qui avoient reçus des habits neufs; en un mot il témoignoit partager leurs peines avec eux, et les exhortoit à faire leur devoir; il avoit rencontré en Lusace le corps d'Haddik et de Marchal qui ne s'opposèrent point à son passage, mais qui auroient pu et dû le bien harceler pendant sa marche, si ces généraux avoient su se servir de leurs hussards. Près de Lüben un colonel autrichien nommé Gersdorff natif de cet endroit, fut battu pour s'être trop arrêté. Quand le Roi eut rassemblé tout ce qu'il pouvoit attendre, et

sur tout un grand train d'artillerie, il résolut d'attaquer le Prince Charles, qui de son côté passa la Loo et la Schweidnitz pour marcher à la rencontre de Frédéric, ce qui causa une grande joie dans notre armée, parce que notre infanterie craignoit de trouver l'ennemi dans un camp retranché. Jamais on n'auroit imaginé qu'il passeroit cette dernière rivière, et qu'il se la mettroit à dos, ce qui rendoit sa position très-mauvaise; il prenoit un grand front, mais en restant à cette place le Roi étoit le maître d'attaquer la partie qui lui paroissoit la plus foible. Nadasty avec son corps où se trouvoient les Bavaois et les Würtembergeois étoit à la gauche de la cavalerie de cette aile faisant une potence dont l'extrémité touchoit à la Schweidnitz ayant devant lui un petit bois où il jetta des Croates; il faisoit un triangle..

Le 4. décembre notre avant garde trouva dans Neumarck douze cents Croates qui en se retirant furent atteints par nos

hussards et qui furent presque tous hachés ou fait prisonniers. Le cinq on découvrit un corps de cavalerie allemande et hongroise ; c'étoit les saxons avec deux régiments d'hussards qui venoient reconnoître. Nos hussards passerent un défilé en leur présence, et leur firent beaucoup de mal ; il sembloit que la fatalité qui depuis longtems s'étoit attachée à ces troupes, voulût leur faire sentir ici son acharnement. Leur grande perte fut causée par la mauvaise manoeuvre de Nostiz qui les commandoit, et non par faute de bravoure : car ils sont de vrais dragons. Ce comte devoit vite se retirer puisqu'il n'étoit venu que pour nous reconnoître, ce qui étoit aussi une faute du Prince Charles de Lorraine d'envoyer plus que des patrouilles qui sont plus propres à cela qu'un grand corps, parce qu'elles peuvent se retirer plus aisément ; autre faute d'avoir laissé les Croates à Neumark, sachant que le Roi n'en étoit qu'à trois milles. Cependant Nostiz ayant devant lui un défilé diffi-

difficile, il étoit maître de se retirer, et pouvoit même avant de le faire, renverser nos premiers escadrons qui l'avoient passé; mais il agit contre les regles; dès qu'il vit que nous avions assez d'hussards formés de son côté pour pouvoir lui nuire, il commanda, comme si de rien n'étoit, de faire à droite par manches pour se mettre en marche, de façon que chaque manche donnoit le flanc. Nos hussards à qui les mains démangeoient se jetterent dessus, firent beaucoup de prisonniers et en tuerent davantage; c'est là que l'on vit que ces dragons, quoique bien montés, ne tiennent point leurs chevaux en haleine, car nos hussards sur leurs bidets harassés n'eurent pas de peine à les joindre dès que les premiers eurent galoppé quelques centaines de pas. Les chevaux doivent être bien exercés au galop, si l'on en veut tirer de bons services; le contraire est aussi le grand défaut de la cavalerie françoise. Ces dragons avoient aussi mis sur leurs chevaux plus de bagages qu'il ne convient à des

Q

troupes légères. L'affaire des Croates et celle des Saxons occasionnées toutes deux par l'imprudence de leurs généraux, qui exposèrent mal-à-propos leurs troupes, produisit des effets bien différents. Elles étonnèrent les ennemis et encouragèrent nos gens. Aussi le Roi leur faisoit-il bien valoir. Son armée étoit bien peu nombreuse contre une aussi supérieure et de plus victorieuse; mais il avoit l'élite des soldats du monde. Car tous ceux qui étoient ou lâches ou de mauvaise volonté, avoient eu le tems de décamper. C'est ici où Frédéric déploya tout son sçavoir; et les généraux ennemis toute leur ignorance; c'est ici que les Prussiens effacèrent tout ce que les Suédois avoient fait sous Charles XII. ; puisqu'ils ne battirent pas de mauvaises ou nouvelles troupes sans discipline, mais une armée de bons soldats victorieux et qui leur étoit supérieure des deux tiers. Après la défaite de Saxons on marcha en avant sur plusieurs colonnes qu'on avoit formées en défilant par

manches à droite, et il sembloit qu'on alloit tomber sur la droite des ennemis qui y envoyèrent leur reserve, pour renforcer Luchesi qui la commandoit. C'étoit précisément ce que nous demandions. Comme avant la guerre nous avions souvent campé dans ces environs dont tous les coins et fossés étoient bien connues du Roi, il avoit arrangé sa manoeuvre en conséquence; il fit donc tout d'un coup tourner les têtes des colonnes à droite et les queues suivoient les mêmes traces. Il nous avoit exercés à cette belle manoeuvre, et elle fut exécutée avec la dernière ponctualité. Les colonnes continuant toujours de marcher avec vitesse et exactitude, formoient en même tems deux lignes, car les têtes de celles de la gauche se joignirent presque en même tems aux queues de celles qu'elles avoient à leur droite, dès que l'on eut passé la gauche de l'ennemi, commandée par Nadasty. On commanda halte, front, alors les manches firent le quart de conversion à gauche, et toute

l'armée se trouva en bataille alignée obliquement sur la gauche des ennemis qui étoit débordée. La nôtre ne devoit pas agir, mais rester en arriere dans la même position où elle se trouvoit avant l'attaque; en un mot le Roi la vouloit refuser. On dirigea 50 gros canons sur l'angle que formoit Nadasty; quand la moitié avoit assez tiré, les autres qu'on avoit menés en avant en faisoient autant, jusqu'à ce que les premiers eussent gagné du terrain. Huit bataillons attaquèrent le flanc que formoit Nadasty, tandis que d'autres battoient son front ou l'extrémité de la ligne; Nadasty assez mal placé d'ailleurs ne put résister à une si vive attaque dirigée par une si belle disposition et exécutée avec tant d'ordre; ses gens se jetterent à droite où ils porterent la confusion, et nos troupes de l'aile droite pousoient toujours les ennemis, malgré les peines qu'ils se donnoient pour opposer toujours des troupes fraîches. Le corps de Nadasty étant dissipé, notre cavalerie tomba sur celle de

l'ennemi qu'elle renversa avec valeur, mais le canon à cartouche la ramena, et les Autrichiens la suivirent; le Roi qui l'avoit prévu avoit placé trois bataillons de grenadiers en flanc, uniquement dans la crainte de ce qui arriva; ils reçurent les ennemis de la même façon que nos gens l'avoient été. A mesure que l'ennemi se replioit sur son centre, nos troupes s'engageoient de la droite à la gauche, un régiment après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin tous en vinrent aux mains contre la disposition ordonnée. Mais le village de Leuthen étoit fortifié, et il étoit impossible d'en déloger l'ennemi sans nous servir pour cela de notre gauche. Le régiment de Ferdinand de Brunsvick se porta valeureusement en avant, sortant de la ligne pour prendre une hauteur d'où l'ennemi nous auroit bien incommodés s'il y eût pris poste, ce qui nous fut bien avantageux; ce brave régiment s'y soutint, et malgré la perte qu'il y fit, contribua beaucoup au succès de la journée. Ce village nous coûta cher par

ce que l'ennemi y avoit formé une nouvelle ligne; notre cavalerie de l'aile gauche fit une attaque sur ce qu'elle vit que Luchesi sembloit vouloir avancer. Elle repoussa ce qu'elle trouva devant son front, mais étant foible et n'ayant gardé aucun intervalle entre ses escadrons, elle fut ramenée à son tour; notre régiment arrêta celle de l'ennemi qui la suivoit, et il ne se passa plus rien de ce côté, ce qui fut une des plus grandes fautes que Luchesi ait pu faire. L'ennemi repassa la petite riviere de Schweidnitz le mieux qu'il put par Lissa, et les villages ou moulins où il y avoit des ponts, qu'il rompit aussi bien que le tems lui permit de le faire, et nous restâmes sur le champ de bataille. Le régiment de Bareuth dragons de 10 escadrons, entra dans l'infanterie ennemie vers son centre, et y fit assez de mal; la nuit étant survenue, on la passa sans camper et à chanter des cantiques auxquels le Roi parut prendre plaisir. La perte des ennemis jusques là n'étoit pas beaucoup

plus grande que la nôtre, vu leur supériorité; car supposant qu'ils eussent perdu 12000 hommes, nous en avions 5000 hors de combat; mais voici où ils manquèrent le plus; après avoir repassé la Schweidnitz, pourquoi ne pas rallier leur cavalerie qui avoit peu souffert, et faire prendre à leur infanterie le camp qu'avoit occupé le Duc de Bevern où la cavalerie l'auroit rejoint. Ils avoient dans Breslau 8000 hommes bien portants, Beck étoit avec cinq à 6000 du côté de Praunitz et Wolhau à 4 milles de cette capitale. Kalewki avoit 8000 hongrois entre le champ de bataille de Leuthen et Strigau; ces seuls corps rassemblés étoient plus forts que les Prussiens réduits à 20000 hommes avec ses renforts. Il restoit au moins 65000 hommes au Prince Charles; s'il eut pensé à rallier son armée dans l'endroit que j'ai dit, qu'auroit pu faire le Roi de Prusse qui n'avoit pas un secours de 100 chevaux à espérer? Sa victoire n'auroit servi qu'à l'affoiblir puis qu'en perdant un seul

homme, il perdoit plus que lorsque les ennemis en perdoient trois. Au lieu de se retirer devant Breslau ou même de se rallier derrière la Schweidnitz, tout se débanda et chercha son salut du côté des montagnes. Le Roi ne voyant à la pointe du jour personne pour lui disputer le passage de cette rivière, fit réparer les ponts et détacha ses hussards de différents côtés, deux ou trois escadrons ensemble; ce fut alors que l'on fit ce grand nombre de prisonniers qui montoit à 22000. On vit des escadrons de 100 hommes en prendre jusqu'à mille; c'est en cela que les généraux des ennemis ont le plus manqué, et rien ne peut les excuser. Beck au lieu de rester sur la droite de l'Oder où nous n'avions pas un seul homme, et remontant par Naumslau ou par quelque autre endroit d'où il auroit pu gagner la haute Silésie, s'avisa de se jeter dans Breslau déjà trop plein de troupes, et fit perdre très-inutilement 5 à 6000 hommes à sa souveraine; Frédéric ne lui auroit certes pas par-

donné. Voilà les grandes fautes qui firent perdre tant de monde aux ennemis. Celles qu'ils firent le jour de la bataille ne furent pas moindres.

J'ai dit qu'ils avoient sans raison détaché en avant les Croates et les Saxons qui furent défaits, l'on prétend qu'ils n'auroient pas dû passer la Schweidnitz; je les excuse en cela, parce qu'ils nous étoient fort supérieurs et victorieux, mais ils prirent une mauvaise position; ayant eu du temps de reste, ils auroient dû marcher plus en avant et tomber sur le Roi, dès qu'ils le virent paroître, sans lui donner le tems de se mettre en bataille ni de les reconnoître. Quand on a affaire avec les Prussiens il faut les prévenir, et ne leur jamais donner le tems de faire ligne oblique, ou quelque autre disposition avantageuse; il faut déranger leurs projets tant qu'on peut, et comme le Roi ne peut être par tout, c'est le plus sûr moyen de les mettre en confusion, parce que leurs généraux sont pour la plupart de

simples officiers de ligne qui n'osent rien prendre sur eux, et ne savent pas s'aider. Leurs forces consistent dans de belles et grandes manoeuvres réglées auxquelles ils sont exercés; dérangez les de là, ils ne savent plus où ils en sont, et connoissent très-mal la défensive.

Les ennemis pouvoient encore revenir de leurs fautes; si Luchesi voyant qu'on s'acharnoit sur leur gauche, se fût avancé vigoureusement avec sa droite et le corps de réserve, il enveloppoit celle des Prussiens qui étoient surement battus, car il avoit l'élite de la cavalerie autrichienne et beaucoup d'hussards, qui au lieu de tenter quelque chose se laisserent attaquer, quand on eut fait plier leur gauche. Les ennemis se plaignirent des troupes de Würtemberg, mais ils les connoissoient et savoient qu'ils ne combattoient qu'à contre cœur contre les Prussiens qui professent la même religion qu'eux; ainsi pourquoi ne les mirent-ils pas dans Breslau, ou en seconde

Ligne ? ce fut donc une faute de les avoir mis à la première sur tout où ils formoient un angle qui étoit le poste le plus exposé, et véritablement très-mal placé ; ce fut là que l'attaque commença. L'infanterie autrichienne fit on ne peut mieux ; mais elle étoit mal placée ; la cavalerie seule auroit pu gagner la bataille, car elle étoit plus nombreuse elle seule que les Prussiens, mais à son ordinaire elle ne fit rien ou très-peu de chose. Nos troupes manœuvrèrent comme à une revue : pas un bataillon ne se troubla, nos généraux ne firent aucune faute. On prétend seulement que sur la fin de la bataille, la cavalerie de notre gauche ne profita pas assez de sa victoire, et qu'elle auroit dû mieux avancer quand les ennemis commencèrent à se retirer : mais on dit que celui qui la commandoit n'en sçavoit pas assez. C'est cette journée et celle de Rosbac qui ont élevé le Roi au dessus des plus grands Capitaines de plusieurs siècles ; la première sur tout fit un

merveilleux effet ; car dans la suite lorsque nos affaires étoient le plus désespérées , le Roi ni ses troupes ne perdirent jamais courage , espérant toujours un second Leuthen qui les remettroit. Les ennemis au contraire dans leurs plus grandes prospérités n'osèrent jamais s'abandonner au vent en poupe, craignant aussi de trouver un autre Leuthen. On prétend que c'est l'unique raison qui empêcha Daun d'agir comme il auroit dû faire. Voici un fait connu de bien peu de personnes. On sçait que les alliés abandonnés du Duc de Cumberland qui étoit repassé en Anglettere , étoient campés près de Stade, où ils péroissent sans sçavoir quel parti prendre ; les François croyoient pouvoir leur imposer des conditions trop dures auxquelles ils ne vouloient ni ne pouvoient se soumettre avec honneur ; après la bataille de Rosbac le Roi envoya le Général Grant écossais , alors major , et mort depuis peu, pour porter au Roy George second la nouvelle de cette victoire. Grant prit sa rou-

te par Stade où le manque d'un vaisseau et le vent contraire , l'arrêterent quinze jours. Il fit connoissance avec les officiers des alliés et les engagea à ne pas entrer en accommodement avec les François, mais d'envoyer des députés au Roi de Prusse, pour le prier de leur donner le Prince Ferdinand de Brunsvick pour les commander, et lui déclarer qu'ils étoient prêts de recommencer les hostilités: le Roi au commencement ne voulut pas ou faisoit semblant de ne pas vouloir donner audience à ces députés, et ils étoient prêts à se retirer, lorsqu' enfin il la leur accorda et les cajola beaucoup. Je sçais cette particularité de la bouche même de ce Grant, et cela lui valut son avancement.

Le Roi investit Breslau avec 8000 hommes dont il n'y en avoit que la moitié d'infanterie. Quelques bataillons furent envoyés devant Lignitz dont la garnison sortit par capitulation, ce qui fut bon pour les deux partis, car nous n'étions pas en état

de la réduire. Schweidnitz fut investi par un corps de cavalerie auquel on joignit quelques bataillons. Les hussards poursuivirent l'ennemi jusqu'aux frontières de Bohême, où ils restèrent; un autre petit corps fut envoyé dans la Silésie autrichienne et pendant l'hiver il y eut quelques escarmouches au désavantage des nôtres. Breslau se rendit après un siège fort court. La garnison forte de 18000 hommes posa les armes devant 5000 Prussiens. Si elle avoit eu un peu de résolution, elle auroit pu s'évader par la droite de l'Oder, où elle n'auroit trouvé que 10 escadrons de cuirassiers et deux foibles bataillons. Elle pouvoit d'abord en sortant se jeter dans les bois, et monter l'Oder jusqu'à ce qu'elle eût été en sûreté; personne n'auroit pu l'en empêcher. Voilà comment finirent les affaires en Saxe et en Silésie, où elles restèrent sur le même pied que l'hiver précédent. Les déserteurs Silésiens rejoignirent en partie leurs régiments, et le Roi chercha à les

compléter, ce qui ne réussit pas aussi bien cette année qu'on le souhaitoit, parce qu'il régnoit en Silésie une maladie épidémique qu'on nomma pétesche. Les Hongrois avoient apporté cette maladie qui fit mourir beaucoup de soldats aussi bien qu'en Moravie.

Le Russes commencèrent la guerre à leur ancienne façon, c'est à dire en pillant, brûlant et saccageant les endroits où ils pouvoient atteindre. Il y eut plusieurs escarmouches qui ne décidèrent de rien entre nos hussards et leurs troupes légères; enfin le Roi se résolut à les chasser de Prusse, ce qui ne pouvoit se faire que par une bataille, pour après leur retraite envoyer le corps de Lhewaldt contre les Suédois qui ne trouvant point de résistance, s'étoient fort approchés de Berlin, dont ils auroient pu se rendre maîtres avec leur seule cavalerie. Les Russes se disoient 100000 hommes et ils n'étoient gueres moins. Lhewaldt qui avoit refusé les 10 bataillons et les 10

escadrons] d'hussards qui étoient restés en Prusse, et qui, comme je lai dit, vinrent dans la Silésie et la haute Lusace, n'avoit pour armée que cinq régiments d'infanterie de campagne, qui avec leurs grenadiers et l'augmentation faisoient 10000 hommes, trois régiments de garnison faisant 6000 hommes, et leurs grenadiers formoient deux bataillons, 30 escadrons de dragons, 20 d'hussards, et une compagnie de 50 Bosniaques, de sorte que le jour de la bataille de Jægerndorff, notre armée étoit de 22300 combattants parmi lesquels il y en avoit 6000 sur qui l'on ne pouvoit absolument compter, j'entends les régiments de garnison qui, comme on sçait, sont composés d'officiers invalides ou d'autres que l'on trouve trop chétifs pour être employés dans ceux de campagne. Les soldats sont de même le rebut de l'armée, et servent à contre-cœur; ils sont en un mot tels, que ceux qui sont dans ces troupes ont honte d'en porter l'uniforme; c'est avec une armée

si foible et en partie mal composée, que Lhewaldt reçut ordre d'attaquer les Russes coûte qui coûte; s'étoit avant Rosbac, et nous jouyons encore de notre reste. Lhewaldt devoit se servir de la ligne oblique, comme le seul moyen de rendre la supériorité des ennemis inutile; on alla reconnoître leur camp et on résolut de les attaquer par leur gauche en leur refusant la nôtre. Le lendemain on se mit en marche sur deux lignes par la droite, lesquelles formoient deux colonnes. On traversa un bois; mais au lieu de trouver l'ennemi dans son camp, il s'étoit mis en marche par sa gauche, de sorte que nos gens en débouchant par la droite, se trouverent devant eux qui firent front et grand ravage avec leur artillerie. Les Russes croyoient qu'on les attaqueroit en colonnes, ce qui ne fut jamais l'intention de nos généraux; nos régiments de campagne ne s'oublierent pas, ils firent front par un quart de conversion par manches à gauche, et s'avancerent sur les Russes qu'ils firent

R

ployer. Leur Général Lapuchin fut pris ; cependant le feu du canon Russe prenoit nos gens en flanc. Malgré tous ces revers qui gâtoient nos dispositions, nous aurions pu gagner la bataille, si notre gauche, vu le changement arrivé, avoit attaqué avec vigueur ; mais le malheur fut que notre seconde ligne composée des régiments de garnison, devant faire feu sur son flanc droit, le fit sur notre première ligne qui se vit chargée en flanc, en front et à dos ; de sorte que tout se retira par le bois sans être suivi, et rentra au camp. Voilà l'idée que je puis donner de cette bataille ; il n'y a que l'extrémité de nos affaires qui puisse excuser la témérité d'attaquer les Russes avec des forces aussi inégales ; quand on veut pour la première fois donner bataille à un ennemi avec lequel on ne s'est pas encore mesuré, il faut pour ainsi dire être sûr de le battre, parce que si l'on réussit, cela donne du courage aux troupes, et contribue dans la suite à les faire agir avec confiance ; au lieu

que si l'on est battu, il en arrive tout le contraire, comme nous ne l'avons que trop éprouvé. Malgré cet avantage Apraxin se retira et ne garda en Prusse que Memmel, petite ville, par la conquête de laquelle il avoit débuté.

Lhewaldt débarassé de ces dangereux hôtes, marcha contre les Suédois qu'il chassa jusque sous le canon de Stralsund. La cour de Russie mécontente d'Apraxin, donna le commandement de son armée à Fermor, qui rentra en Prusse, d'où nous retirâmes les deux bataillons de garnison et le peu d'hussards que nous y avions laissés. Cette nouvelle ne plut pas à Frédéric qui s'étoit flatté que les Russes n'agiroient plus contre lui. Je ne puis croire que dans son plan de cette guerre, il eut dès le commencement résolu d'abandonner ce royaume comme plusieurs le pensent; car il pouvoit y entretenir 30000 hommes recrutés par le pays même, outre les revenus qu'il en retiroit. Outre cela il s'assuroit sur ses derrières et tenoit

les Russes bien éloignés de ses autres Etats, au lieu que la Prusse seroit devenue leur place d'armes, et leur auroit fourni argent et chevaux, pour nous faire la guerre plus qu'il ne nous auroit convenu, d'autant qu'il auroit toujours fallu leur opposer une armée, que ce fut en Prusse, en Poméranie ou ailleurs; ainsi je ne croirai point du tout que l'intention du Roi ait été de leur abandonner ce pays. C'est par là que finirent les opérations de cette année où les troupes prussiennes se trouverent à huit batailles, vu qu'elles se trouverent aussi à celle d'Hastenbeck que les alliés perdirent.

Année 1758.

Les Prussiens ouvrirent la campagne par le siege de Schweidnitz qui ne fit pas grande résistance. Le Roi assembla une partie de son armée près de Landshut et Glatz et pour cacher son dessein s'avança près de Trautenau en Bohême, dans le tems que la mauvaise saison ne permettoit pas encore d'agir, et sous prétexte des mauvais tems et des mauvais chemins, il se retira dans ses quartiers. Daun qui commandoit l'armée des ennemis se fia à ses démonstrations, et marcha de ces côtés pour s'y opposer. Alors Frédéric par de grandes marches se porta devant Olmutz qu'il investit. Il n'avoit que 35000 hommes, ayant détaché un corps pour renforcer le Prince Henry en Saxe. Il s'en manquoit beaucoup que ses régiments ne fussent complets. Les

quartiers d'hiver furent trop courts pour les bien recruter; la maladie nommée peteche les avoit presqu'autant affoiblis qu'une bataille, et tous ceux de Silésie n'étoient pas rétablis, quoiqu'on les eût envoyés à Berlin dans cette intention. Il poussa jusque derrière Prosnitz les autrichiens qu'il trouva à ce village; ses forces étoient bien médiocres pour entreprendre le siege d'une place de cette conséquence, qu'il ne put jamais entièrement bloquer. Outre qu'elle étoit éloignée de ses Etats, il falloit y aller par des chemins montagneux, qui en rendoient la communication très-difficile; d'ailleurs ses quartiers étoient trop éloignés les uns des autres. On amena de Neiss le plus de bombes et de munitions que l'on put; mais il s'en falloit bien qu'elles fussent suffisantes pour ce siege qui tiroit d'autant plus en longueur, que la place n'étant pas entièrement bloquée, les ennemis y jetterent plusieurs fois des secours; d'ailleurs les paysans y apportoient leurs denrées, et la garnison ne manquoit de rien.

Daun qui étoit dans le voisinage avec 50000 hommes d'élite sans les hongrois, auroit eu toute la facilité possible d'attaquer nos quartiers et de les battre, sur tout de nuit, à la faveur de quelque fausse attaque; mais il se contenta de quelques escarmouches et surprises de postes avancés, sans qu'on puisse dire qu'il ait causé plus de mal à nos gens qu'ils ne lui en ont faits. Le seul régiment de Bareuth posté très-en l'air, reçut un échec, et perdit ses timbales. Fouquet avoit joint le Roi, et Putkamer des hussards arriva aussi de Neiss avec un convoi, mais il ne suffisoit pas pour faire rendre la place. L'on sçait que de Neiss à Olmütz il y a seize milles de chemin par de grandes montagnes; l'on y prepara un autre convoi, qui devoit passer presque sous les yeux de Daun, qui à ce que l'on dit n'avoit aucune envie de l'attaquer; et ce ne fut que sur les instances réitérées du Baron de Maréchal commandant à Olmütz, qu'il se résolut à le faire. L'on sçait quelle longueur de terrein occupe

un convoi, dans un pays où il ne peut marcher qu'à la file; le Général Putkamer de l'infanterie n'avoit pas assez de troupes pour le couvrir dans un pays de la sorte; il fut attaqué par près de 20000 hommes par les généraux Laudon et Ziskovitz; il se défendit très-bien avec le régiment du jeune Kreutz, qui malgré la perte qu'il fit, arriva au camp; Putkamer fut fait prisonnier. Nos gens ruinerent et brûlerent munitions de guerre et autres; les ennemis détruisirent si bien le reste, que rien n'en arriva à l'armée qui par là fut obligée de lever le siege, ce qu'elle fit sans précipitation, ayant retiré son artillerie des batteries. Le Roi avoit deux chemins pour regagner ses Etats, l'un par Troppau en haute Silésie, l'autre par la Bohême; mais Daun étant également à portée de l'incommoder par lequel des deux qu'il prit, il falloit lui donner le change. Voici comme s'y prit Frédéric. Il dépêcha un chasseur au commandant de Neiss, avec un ordre par écrit, de préparer une grande

quantité de pain et de biere pour l'armée qui devoit arriver un tel jour devant sa place; il instruisit bien ce chasseur pour qu'il ne donna pas occasion à Daun de soupçonner quelque chose, mais en même tems il avoit ordre de se laisser prendre par les ennemis, ce qui réussit à merveille; car faisant semblant de ne pas sçavoir les chemins, il les demandoit aux paysans, et les vouloit même obliger à le conduire; ceux-ci ne tarderent pas à en avertir les hussards des postes voisins, qui vinrent le prendre, croyant avoir fait des merveilles d'avoir arrêté un chasseur du Roi avec des ordres de cette conséquence; ainsi Daun voulut barrer le chemin de Neiss, tandis que l'on prit celui de Kœniggratz, et que l'on gagna une grande marche sur lui; toutes les tentatives que l'on fit après ne signifient rien; et on arriva à Kœniggratz sans avoir perdu 100 hommes. Frédéric a souvent employé ces ruses. Je me souviens qu'un jour en 1761 il dépêcha un chasseur dans la même intention,

lui donnant un Major et 150 hussards pour l'escorter jusqu'à certain endroit, mais il avoit oublié de prévenir cet officier, qu'il vouloit que le chasseur fût pris, de sorte que l'escorte étant arrivée au lieu marqué, l'officier vit quelques patrouilles des ennemis et crut ne devoir pas abandonner ce chasseur qu'il ne fût en sûreté. Ensuite croyant avoir fait une belle chose, il s'en vint tout joyeux en faire son rapport au Roi, qui lui dit pour tout remerciement, allez, je vois bien que vous n'êtes qu'un sot. Pendant notre retraite d'Olmütz, il arriva un malheur qui fait voir combien l'on doit être rigide dans le service, sans y négliger la moindre bagatelle. Les Croates nous cotoyoient dans des bois bien près du chemin où nous marchions; le régiment de JungStutterheim que Schrednik a commandé, de même que ceux qui marchaient devant lui, avoient détaché des pelotons et des patrouilles de côté dans cette langue que faisoit le bois, et ils passerent heureusement. Le régiment du Prince Fer-

dinand de Prusse qui suivoit, voyant que les premiers avoient passé sans que leurs détachés eussent rien rencontré, crut qu'il n'y avoit point de risque et ne fit point fouiller le bois; malheureusement la colonne s'arrêta; et les officiers de ce régiment, que l'on dit être un peu trop francisés, s'assemblerent pour discourir; les Croates qui virent cela se glisserent par le bois le plus près qu'ils purent, et firent sans être apperçus une décharge si à-propos, qu'ils tuerent le Major, cinq officiers, en blessèrent 7 ou 8, et se retirèrent.

Comme il falloit rejeter sur quelqu'un la faute de n'avoir pu prendre Olmütz, le sort tomba sur le colonel ingenieur Balbi favori du Roi qui fut disgracié, et ne reparut qu'au siege de Dresde. Il est cependant vrai, que ce siege d'Olmütz étoit une entreprise qui ne plut à personne, et que l'on ne peut qualifier que d'escapade. Car outre les difficultés que j'ai démontrées, à quoi auroit-elle mené si elle avoit réussi?

Les Russes s'approchoient du Brandebourg; il falloit aller les recevoir avec une partie de l'armée, le corps de Dohna n'étant pas en état de leur faire tête; outre cela les régiments de Prusse étoient tous décontenancés de la défaite de Jægerndorff, qui produisit un mauvais effet. Olmütz étoit éloigné de nos places; la communication presque impossible; il nous auroit fallu laisser une armée ou un grand corps retranché pour le couvrir, ou du moins une très-forte garnison, qui l'un ou l'autre auroit à la fin succombé, et nous n'avions pas de troupes de reste. Cette course nous avoit coûté plus de 6000 hommes. Nous avons envoyé dix escadrons de dragons et 5 d'husards à l'armée des alliés. Nombre de régiments étoient encore très-foibles; ce que l'on auroit pu faire, auroit été de raser Olmütz, mais ce n'étoit pas l'affaire de quelques jours, et il falloit aller aux Russes; ainsi de quelque façon que l'on envisage cette entreprise: elle sera toujours de celles

qui ne répondent pas aux autres du Roi, et ne lui fait d'autre honneur que d'avoir bravé Daun, et de s'être retiré sans une perte proportionnée au danger qu'il couroit. En quittant Koenigsgratz, Daun fit attaquer une redoute où nous avions quelques canons; elle fut surprise, et le Général Saldern qui alloit retirer les troupes qui la défendoient y fut tué: il est sûr que toute cette expédition nous coûta autant qu'une bataille, et si Daun nous avoit mieux suivis et harcelés, notre armée qui étoit fort embarrassée d'un gros train d'artillerie, couroit risque d'être totalement ruinée. Le Roi fit aussi une grande faute d'envoyer tant de cavalerie au devant du convoi que Putkamer conduisoit à l'armée. Le pays étoit coupé et montagneux, le tems et les chemins affreux, ce qui lui fit perdre beaucoup sans pouvoir agir. Il eut aussi tort de n'employer que 19 bataillons au siège d'Olmütz; encore étoient-ils si foibles qu'ils ne faisoient pas 9000 hommes, tandis que la garnison étoit

d'un tiers plus forte. Il n'avoit pas non plus assez d'artillerie, en un mot il traita trop légèrement le tout en bagatelle. Enfin après quelques escarmouches du côté de Hollenmantz, il rentra en Silésie. Fouquet fit de même par Glatz avec 16 bataillons et quinze escadrons. L'armée du Roi se trouvoit séparée de celle des ennemis par l'Elbe; elle prit la route de Landshut toujours mal harcelée par les hussards et Croates, et y arriva enfin assez fatiguée le 7. Aout. Le Roi envoya quelques troupes du côté de Glogau pour empêcher les Croates d'enlever les bestiaux de ces contrées, et il partit avec 14 bataillons et 33 escadrons pour aller joindre Dohna, qui n'étoit pas en état de s'opposer aux Russes. La jonction se fit à Frankfort. Daun marcha sur la Queiss dans la haute Lusace, voulant délivrer la Saxe de ses pensionnaires. Le Margrave Charles resta avec 18000 hommes dans les montagnes de Silésie, où Daun le laissa fort tranquille, jusqu'à ce que ce dernier ayant

donné à connoître ses desseins, ce Prince marcha du côté de Sagan, laissant le passage de Landshut gardé.

Les Russes bombarderent Custrin, dont ils détruisirent les maisons sans endommager les fortifications. Le Roi fut encore renforcé par le Général Keimsel qui arriva de Glogau, et 10 escadrons que le Prince Henri lui envoya. Alors il résolut de délivrer Custrin et passa l'Oder à Güstebise sans que Fermor s'y opposa, quoiqu'il eût bien pu le faire, ayant les hauteurs de son côté. Ce général retira aussi à lui le corps de Brown et celui qui brûloit Custrin, résolu de recevoir la bataille qui se donna ensuite près de Zorndorff, quoique le corps de Romanzow ne pût le joindre.

Notre armée tourna celles des Russes pour les prendre à dos, mais comme ils étoient sur plusieurs lignes formant un quaré long, il leur fut facile de changer leur front. On résolut d'attaquer le village de Zicher avec une brigade de grenadiers ;

après l'avoir bien canonné, nos gens s'y portèrent de bonne grâce; mais au moment que l'on croyoit que l'ennemi l'alloit abandonner, ces grenadiers dont on attendoit des merveilles se retirèrent en désordre. Maurice commandoit la première ligne sous le Roi, Manteuffel la seconde, toutes deux d'infanterie, et Seydlitz la cavalerie qui en formoit une troisième. La fuite de nos grenadiers déranger extrêmement les dispositions, et fit une grande ouverture dans la ligne, car on ne put les rallier que fort en arrière, ce qui donna lieu à la cavalerie Russe de prendre notre infanterie en flanc, mais trop tard. Seydlitz s'avança à tems malgré les marais et les fossés qu'il fut obligé de passer, pour l'empêcher de faire grand mal, et la repoussa. Le Roi fit avancer d'autre infanterie, mais ce fut inutilement, tout se sauvait. Seydlitz voyant cela, s'avança avec toute sa cavalerie qui consistoit en 35 escadrons de toute espece, sur l'endroit où notre infanterie étoit au

com-

commencement de la bataille, pour voir s'il n'y auroit rien de bon à faire, disant qu'il ne vouloit pas quitter la partie sans s'être aussi mesuré. Une partie des Russes qui croioient avoir perdu la bataille, se jetterent sur les chariots chargés d'eau de vie qu'ils avoient dans leur quarré, et s'ennivrerent si bien qu'ils n'écoutoient plus aucun commandement, et qu'ils tuerent même de leurs officiers qui vouloient les ramener à leur devoir; leur seconde ligne tira sur la premiere, en un mot toute leur gauche étoit en désordre; Seydlitz s'en apperçut, tomba dessus, en fit un grand carnage, prit beaucoup de prisonniers, de canons et de drapeaux. La droite des Russes tenoit toujours bon; Seydlitz envoya demander de l'infanterie au Roi, ne pouvant pénétrer plus avant avec sa cavalerie. Frédéric lui fit répondre qu'il n'avoit pas un seul bataillon dont il fut le maître; enfin le Comte Lothum arriva avec le sien; peu à peu il s'y en joignit d'autres, ils voulurent atta-

S

quer la droite des ennemis, mais ils ne purent la rompre, et la nuit sépara les combattants. Seydlitz resta maître du champ de bataille de la gauche des Russes, mais ils se maintinrent à leur droite. Nous primes bien du canon et des prisonniers, mais pendant la dernière attaque beaucoup s'échappèrent; voilà ce qui se passa à cette journée que les Russes crurent avoir gagnée, à cause qu'ils restèrent sur une partie du champ de bataille, mais les suites firent voir qu'ils se trompoient. Selon les premières dispositions du Roi on devoit refuser la gauche à l'ennemi et attaquer obliquement la sienne, car la gauche ne devoit que tâter au commencement et puis se retirer, mais l'on trouva par tout des obstacles invincibles, qui joints à la résistance des Russes furent cause que cela ne fut pas exécuté comme on le souhaitoit. La perte fut grande des deux côtés, mais plus du côté des ennemis, à cause des prisonniers que nous fîmes. La retraite des Russes, la levée du siège de

Custrin, les trophées que nous remportâmes sont des preuves que c'est à tort qu'ils ont voulu nous disputer la victoire. Jamais soldats n'ont vendu si chère leur vie que les Russes firent ce jour là. Frédéric au comble de sa joie demanda le lendemain à Seydlitz : n'est-il pas vrai qu'au bout du compte les Russes ne sont que de la racaille ! Sire, lui répondit ce Général, je ne sçais pas si on peut donner ce nom à une infanterie qui a si bien combattu, et qui a repoussé la nôtre. Pendant la déroute de la sienne, il dit au Prince Maurice ; que faut il faire dans la situation où nous nous trouvons ? il faut prendre patience ; lui répondit Maurice. Les généraux Russes m'ont raconté, que le Roi les ayant coupés de leurs gros bagages et de leurs chariots de farine, et s'en étant saisi, il les auroit obligé de se retirer sans batailler ; ce qui est très-probable, vu la grande quantité de bouches qu'ils avoient à nourrir, se trouvant dans la plus stérile contrée de l'Allemagne. Après leur retraite

ils assiègerent Colberg qui alors n'étoit qu'une bicoque sans ouvrages extérieurs. Manteufel les suivit de loin avec 12000 hommes, et n'eut pas de peine à se bien acquiter de sa commission, puisqu'ils ne tenterent rien. Cette bataille ruina l'infanterie prussienne, et depuis lors les régiments Prussiens de nation, ne firent rien qui vaille. Les soldats qui avoient laissé leurs femmes et leurs enfants en Prusse, désertèrent, de même que ceux qui y avoient quelque habitude ou possession, sur tout lorsque les Russes leur eurent promis de les laisser tranquilles chez eux, et de les exempter de servir; cela fait voir que l'on eut tort d'abandonner la Prusse, car il n'a plus été possible de recruter ces corps qu'avec des déserteurs, prisonniers et autres vagabonds; d'ailleurs si l'on eût tenu les Russes plus éloignés, ils n'auroient pas ruiné la Poméranie, la nouvelle Marche et la Silésie. Le Roi délivré de cette armée marcha en Saxe pour dégager le Prince Henry qui y soutenoit une guerre très-diffi-

cile. L'armée d'Empire s'étoit rassemblée du côté de Cronack, elle fut renforcée par plusieurs régiments autrichiens. Le Général Driesen fit une course dans la Franconie, et s'avança jusqu'à Bamberg d'où il se retira sans échec. Le Prince Henry étoit allé à sa rencontre pour le recevoir. Mais Daun s'avançoit d'un côté et l'armée de l'Empire de l'autre, pour environner la petite armée de ce Prince qui se tenoit près de Dresde. Daun avoit détaché un corps aux ordres de Laudon du côté de Cottbus, il prit la petite forteresse de Peitz où il prit quelques invalides et des canons de fer, mais il l'abandonna à son tour; on prit grand soin de donner au public un détail des désordres que firent ses gens, et des contributions qu'ils exigèrent, ce qui parut bien étrange au Roi, quoiqu'il n'y ait point de troupes au monde qui aient observé moins de discipline, et plus maltraité le pays que les siennes, même dans ses propres états. Les ennemis assiégèrent et prirent le fort de Sonnenstein sans

que le Prince Henry pût les en empêcher. Enfin le Roi quittant Manteuffel envoya ordre au Margrave Charles de marcher aussi en Saxe, où il arriva à tems pour dégager son frere, qui auroit succombé s'il avoit eu à faire à un comte de Saxe; car Daun et le Prince de Deux-Ponts qui pouvoient l'engloutir, ne firent que des simagrées qui n'aboutirent à rien. Frédéric reparut; et quoique Daun le crût bien battu à Zorndorff et hors d'état, malgré sa jonction avec le Margrave Charles, de pouvoir présenter une armée respectable; il ne laissa pas de regagner la Bohême où plutôt les montagnes qui la séparent de la Saxe. Un hussard prussien qui déserta chargé des roubles qu'il avoit butinés à Zorndorff, fut le premier qui désabusa les ennemis de notre défaite. Il ne se fit de part et d'autre que marches et contremarches mêlées de quelques escarmouches avec Laudon. Le Roi tenoit la plaine et Daun les montagnes qui dans toute cette guerre lui ont servi d'asyle, et sur la

fin très-mal à-propos, parce que les Prussiens dégénéroient d'un jour à l'autre, tandis que son armée s'amélioroit ; car il est certain qu'elle étoit plus belle à la fin de la guerre qu'au commencement.

Pendant que cela se passoit en Saxe, le Général Harsche faisoit le siege de Neiss avec 40000 hommes ; Fouquet qui n'en avoit pas le quart ne pouvoit l'en empêcher. De ces 40000 hommes il y en eut quelques uns détachés pour observer les démarches de nos gens.

Le Roi qui craignoit de perdre cette place que l'on jugeoit ne pas pouvoir tenir longtems, auroit bien voulu l'aller secourir ; mais pour cela il falloit battre Daun qui sembloit vouloir éviter tout engagement, et avoit raison, puisqu'il lui suffisoit de nous arrêter pour gagner du tems. Cependant il fit encore mieux, puisqu'il surprit le Roi qui avoit pris un camp très-désavantageux ; il fit marcher la seconde ligne de sa gauche et la réserve, comme s'il eut voulu se retirer,

ce qui auroit donné le change, quand même on auroit été averti de ce mouvement, et par un demi cercle tomba sur le flanc et un peu à dos de notre droite; tandis que sa première ligne s'avança dans sa position naturelle, de sorte que cette aile fut entièrement mise en déroute, sur tout quand le *Maréchal Keith* fut tué, ce qui fut pour nous une perte irréparable. *Daun* fit attaquer en même tems une batterie retranchée, qui étoit devant notre camp, et elle fut emportée d'emblée, les troupes qui la défendoient, s'étant laissées surprendre dans l'obscurité. Le *Prince de Baden-Dourlach* devoit aussi avec la droite des ennemis venir tomber sur notre gauche, mais il n'arriva pas à tems; dès que le jour commença à reparoître, le feu *Général Krokow* découvrit devant lui un corps de grenadiers autrichiens dans un taillis de bouleaux où il y avoit plusieurs troncs d'arbres, et des trous que l'on avoit faits en déracinant; malgré tous ces obstacles il attaqua avec les cuirassiers du *Baron de Schöneick*

ces grenadiers en colonne, et en fit un grand carnage, mais il lui en coûta la vie. Cette surprise est la plus belle action que Daun ait faite de sa vie, et il auroit pu en mieux profiter, au lieu qu'il se contenta du champ de bataille et de notre artillerie, après quoi il se retira dans son camp. Ce fut un coup bien mortifiant pour le grand Frédéric de se voir surpris, lui qui n'auroit pas pardonné une bien moindre faute à aucun de ses généraux. La cavalerie ennemie parut vouloir se jeter sur notre infanterie qui se sauvoit comme un troupeau de moutons, mais elle avançoit si lentement, rechangeant même contre quelques coups de fusil que nos soldats tiroient par dessus l'épaule, que Seydlitz s'apercevant du danger, eut le tems de se porter avec notre cavalerie entre celle des ennemis et notre infanterie; ce qui arrêta tout court cette cavalerie, et couvrit la retraite de notre infanterie, qui se rallia après avoir passé le défilé qu'elle avoit à dos, et que Seydlitz passa aussi, dès que

le tout fut en sureté. Jamais défaite n'auroit été plus grande que la nôtre, si la cavalerie ennemie avoit agi comme elle l'auroit dû. L'on jetta la faute sur le Prince Baden-Dourlach, de ce qu'avec la droite il n'avoit pas exécuté les ordres qu'on lui avoit donnés; mais malgré son inaction nous étions dans un tel desordre que rien ne pouvoit l'augmenter. Notre perte fut de 8000 hommes; Keith, le Prince François de Brunswick et le Général Guetz tués, nous la rendirent encore plus sensible. Maurice fut blessé et fait prisonnier; nous ne l'avons pas revu depuis; le Roi le regretta, en ce qu'il étoit bon dans une ligne, et que d'ailleurs il ne quittoit jamais l'armée. Il étoit toujours à cheval pendant la nuit, mais d'ailleurs on ne pouvoit pas lui confier un corps détaché.

Pendant que l'on se disputoit le village de Hochkirchen dont après plusieurs tentatives nous fûmes entièrement chassés, le Roi demanda au vieux Ziethen ce qu'il falloit

faire, ce Général répondit qu'il falloit encore hazarder quelque chose. Il demanda la même chose à Seydlitz, qui lui dit; Sire, je ne connois par la situation de vos affaires, et ne sçais pas par conséquent si elles sont dans un état où il faille tout hazarder. Frédéric se tut, et l'avis de Ziethen fut suivi. C'est sur cela que pour reprendre le village on fit un dernier effort qui ne réussit pas, et qui coûta quelques mille hommes; l'armée ayant perdu toutes ses tentes, prit poste à une demi-lieue du champ de bataille. Le Roi envoya sa cavalerie fourager, et regarda l'affaire tout comme si elle n'étoit pas arrivée. Ce fut là qu'il harangua ses officiers, leur mettant devant les yeux leur fortune, leurs femmes, leurs enfants et leur patrie, il n'oublia rien pour les émouvoir, et accompagna le tout des plus belles promesses que l'on dit qu'il n'a jamais tenues.

Cette victoire ne servit de rien à Daun qui rappella les régiments autrichiens qui étoient à l'armée de l'Empire près de Dresde.

Le Roi envoya aussi ordre au Prince Henry de quitter Dresde, et de le venir joindre avec 7000 hommes et de l'artillerie, et de remettre le commandement du reste de son armée au Général Itzenplitz. Ainsi la mort de tant de braves gens de part et d'autre, ne changea rien aux affaires. Daun vint camper vis-à-vis du Roi, un defilé entre deux. Le siege de Neiss alloit son train. Ainsi il ne restoit au Roi d'autre parti à prendre que d'y marcher, ou de laisser perdre cette place; pour cela il décampa fort secrètement, gagna une marche sur Daun, et trouvant le Général Ayasassas près de Görlitz, où il vouloit s'emparer de cette ville, ou arrêter notre marche; il le fit attaquer par notre avantgarde qui lui tua plus de 800 carabiniers ou grenadiers à cheval. Ce général fit une lourde faute; car pouvant voir que notre armée suivoit, il avoit tout le tems de se retirer, ce qu'il négligea de faire. Le Roi passa la Neiss et la Queisse, laissa 15000 hommes du

côté de Greiffenberg pour voir quel parti prendroit Daun, et avec 10000 hommes marcha à Neiss. Laudon inquiéta notre arriere garde, mais avec bien peu d'avantage, quoique les relations autrichiennes les fissent sonner fort haut. Les 15000 hommes voyant que Daun marchoit à Dresde, suivirent le Roi qui s'étoit joint à Fouquet, mais tous ces arrangements ne servirent à rien, parce que Harsch leva le siege avec tant de précipitation, qu'il abandonna une grande quantité de munitions de guerre, et d'instruments à remuer la terre. La garnison fit même une sortie qui lui fit beaucoup de mal; c'étoit le Colonel Salenmon qui la commandoit, et qui y acquit beaucoup de reputation. Le Roi étoit encore à 10 milles de Neisse, lorsqu'il reçut ces nouvelles qui lui causerent bien de la joye, et lui épargnerent la peine d'aller plus loin. Il reçut en même tems avis que Daun vouloit assiéger Dresde, tandis que les troupes d'Empire cherchoient à s'emparer de Leipsick

et de Torgau; il fallut encore y marcher. Dhona qui étoit vis-à-vis des Suédois avec un corps, s'avança en Saxe, et délivra ces deux dernières villes, il porta même à Haddick un coup sensible, et nos hussards lui enleverent du canon. Pour Daun il usoit de menaces et approchoit en bataille de Dresde dont Schmettau fit brûler les Fauxbourgs. Enfin Frédéric parut sur la Queisse et Daun se retira en Bohême sans l'attendre; il auroit bien mieux fait de nous suivre en Silésie, où il auroit pu accabler les 15000 hommes qu'on avoit laissés à Greifenberg ou aux environs pour l'observer; ainsi malgré sa surprise victorieuse, il ne gagna pas un pouce de terrain.

L'on vit alors une chose unique dans son espece, le Roi veut livrer bataille pour chasser les autrichiens de la Saxe, et de là secourir Neisse; il est lui même surpris, et bien battu; son armée se trouve réduite à la moitié de l'état complet; malgré cela il fait lever ce siege, et les autres que j'ai

dit, et chassa Daun de Saxe; graces à ses manoeuvres qui seroient à peine pardonnables, s'il avoit été battu. Je ne crois pas que le Prince Charles de Lorraine se fut laissé ainsi mener, et qu'il n'eut pas mieux profité de l'avantage de la surprise de Hochkirchen. Après cela les troupes entrèrent en quartier d'hyver, et il en étoit tems; la perte de Sonnenstein est la seule que nous fîmes. Comme l'on avoit pris à tems de justes mesures pour les recrues et les remon-tes, notre armée fut bientôt rétablie. Le Roi prit son quartier d'hyver à Breslau.

Année 1759.

Ce prince qui n'aimoit pas une molle tranquillité, fit entrer au plus fort de l'hyver quelques troupes en Pologne, pour y ruiner les magasins des Russes, et y troubler leur repos dans leurs quartiers d'hyver. L'expédition fut de courte durée. Jamais Frédéric ne parut si content que dans ce tems là; il croyoit que puisque les trois dernieres années, mais sur tout 57 et 58, s'étoient si bien passées pour lui, sur tout ses affaires ayant été long tems en mauvais état; et qu'il étoit parvenu à les si bien rétablir, il croyoit, dis je, n'avoir plus rien à craindre. Sa cavalerie étoit remontée, son armée étoit complète, il avoit même augmenté chaque escadron d'hus-

d'hussards de 50 chevaux, il se réjouissoit de ce que sa cavalerie avoit repris courage, et s'étoit si bien comportée aux deux dernières batailles. Cela me donne occasion de vous dire ce qu'il fit pour l'accoutumer au feu du canon. Pendant le blocus de Schweidnitz, les patrouilles autour de la place se succédoient et n'osoient rentrer dans leurs quartiers d'hiver, qu'elles n'eussent essuyé au moins trois coups de canon. Frédéric connut pourtant qu'il lui étoit impossible de penser à l'offensive, aussi pour cette fois ne se pressa-t-il pas de sortir de bonne heure de ses quartiers en Silésie ; il résolut seulement de repousser l'armée de l'empire si loin, qu'elle ne fut plus en état de reparoître de quelques mois, ce que le Prince Henry exécuta fort heureusement. Il entra dans la Franconie, battit plusieurs corps de ladite armée, fit nombre de prisonniers, ruina des magasins, leva de grosses contributions et se retira sans perte. Pensant n'avoir plus rien à craindre de ce

T

côté; il détacha la plupart de ses troupes pour aller joindre Dohna qui commandoit contre les Russes. Pour sa personne, il vint à l'armée du Roi et remit au Général Fink le commandement de ce qui resta en Saxe; cet arrangement fait, le Roi croyoit n'avoir plus rien à craindre, et peut-être tout auroit-il resté tranquille, s'il n'eût pas fait attaquer les Russes; malgré la douceur de ses espérances, les événements ne furent pas agréables, ainsi qu'on va le voir. Il partagea son armée de Silésie en deux corps; celui qu'il commandoit en personne s'assembla près de Schweidnitz, ayant poussé une tête à Landshut, et l'autre sous Fouquet près de Neustadt en haute Silésie. Seydlitz s'étoit avancé près de Troppau avec quelque cavalerie. Simschön qui commandoit dans cette ville l'abandonna, et voulut se retirer en Moravie; mais il fut atteint par nos cuirassiers avant qu'il eût gagné les montagnes, et perdit beaucoup de monde; après quoi Seydlitz revint à Strhelen pour être à portée

de se joindre au Roi ou à Fouquet; ce qu'il m'écrivit d'abord, car j'étois à Breslau; il me mandoit aussi ce qu'il pensoit de la circonstance présente. Je lui répondis que Daun qui faisoit mine de vouloir pénétrer en Silésie par Landshut, n'en feroit rien, (ce Général étoit alors à Trautenau) mais qu'il laisseroit de ces côtés le Général Janus qui connoissoit le pays, et en gagnant quelques marches sur le Roi se tireroit en Lusace sur la Queisse qu'il laisseroit devant lui; que pour nous cacher sa marche, il laisseroit à sa droite les montagnes de Riesengebürge; que c'étoit aussi une ancienne coutume des Autrichiens, de porter autant qu'ils le peuvent le théâtre de la guerre chez leurs ennemis ou même chez leurs propres alliés pour ménager leur pays; que d'ailleurs les ministres et les grands de la cour de Vienne qui avoient des terres en Bohême, étoient intéressés à ces mouvements; que le bombardement de Zittau faisoit assez connoître que l'on vouloit ruiner la Saxe, pour attirer

le commerce et les fabriques dans la Silésie que l'on espéroit conquérir, ou du moins dans la Bohême. Cela arriva comme je l'avois dit. Janus fut laissé à Trautenau ; Daun fit la marche dérobée et se campa près de Marklissa sur la Queisse. Seydlitz est vivant, et se souvient très-bien de cela ; aussi quand il pense à ma prophétie, il dit que je suis sorcier. Le Roi même à qui il l'a raconté, a loué ma prévoyance et ma façon de juger sainement. Voici en quoi les débuts ne furent pas heureux pour nous.

Le bataillon des grenadiers de Duringshofen étoit à Greiffenberg avec quelques hussards, sans secours à espérer. 10000 hommes commandés par 4 ou 5 généraux vinrent pour les enlever ; comme la ville n'est pas tenable, ils en sortirent, formèrent un quarré, et après une belle résistance furent obligés de poser les armes. 300 hommes d'un bataillon franc eurent le même sort dans Fridland de Silésie près du couvent de Grassau. Grant alors colonel voulant

surprendre un quartier, tomba dans une embuscade où il fut bien battu et perdit beaucoup de monde. Le Roi informé de la marche de Daun se tira aussi sur la Queisse, Seydlitz chemin faisant fit enlever quelques partis autrichiens du côté d'Hirschberg et Greiffenberg. Frédéric prit son camp du côté de Schmoteiffen. Dohna ayant reçu les renforts qu'il attendoit, s'avança jusqu'aux environs de Posnanie en Pologne; il avoit ordre d'attaquer les Russes avant qu'ils n'entrassent dans les Etats du Roi à qui ils n'apportoient aucun profit; car dans la campagne précédente ils avoient massacré indignement grand nombre de paysans, sans épargner ni âge ni sexe; barbarie dont ils se sont abstenus dans la suite quand Butturlin vint les commander en chef; mais sous Fermor ils observerent peu de discipline, à la réserve du corps de Romanzow. On reconnut le camp des Russes à droite et à gauche, mais on ne crut pas pouvoir l'attaquer; il s'éleva une grande brouillerie entre Dohna

et Wobersnow ; le dernier étoit aide de camp du Roi et avoit sa confiance ; aussi étoit-il donné au premier pour contrôleur, On méprisoit encore si fort les Russes que notre armée étoit au plus de 24000 hommes ; mais il nous en coûta cher. Le Prince Sulkowsky que l'on soupçonnoit d'intelligence avec nos ennemis, fut enlevé dans sa résidence ; d'autres croient que l'on ne se porta à cela que pour en tirer de l'argent et pour incorporer dans nos troupes 200 soldats qui lui servoient de gardes. Quoique le vieux Feld-Maréchal Seckendorff fut retiré du monde, il eut le même sort, on prétendoit l'échanger contre Maurice ; mais cela n'eut pas lieu, et il lui en coûta près de 20000 écus. Le camp des Russes devant Posen étoit retranché, ayant à dos cette ville et la Warthe. Il fut renforcé par tous les corps détachés de leur armée ; Wobersnow prit cinq bataillons et trois régiments de cavalerie pour les reconnoître et marcher droit par Lowentz où Panin étoit

avec 5- ou 600 hommes, mais il se retira dans le camp; l'on mit quatre heures à le reconnoître; comme on ne pouvoit pas l'attaquer du côté du levant, on le tourna, et on s'approcha de Casimirtz où les Russes vouloient prendre poste, mais ils prirent le droit chemin de Silésie. On voulut encore les chercher, mais ils étoient si bien postés que tout se passa en les canonnant de loin; car on ne put les approcher à cause du terrain coupé du chemin creux, et des fossés; l'on fit des deux côtés plusieurs marches et contre-marches, qui toujours aboutissoient à se canonner, quoique les deux armées se trouvassent à 2000 pas l'une de l'autre. On se côtoya, mais nos généraux, à dire le vrai, se désorienterent et perdirent la tête. L'ennemi nous enleva notre apothicaire et plusieurs chariots; on ne pensa pas même à faire cuire du pain, de sorte que les vivres manquoient. Enfin l'on arriva à Meseritz; les deux armées s'étant croisées, on prétend que Dohna auroit pu

attaquer avec avantage l'armée Russe, quand elle passa un défilé, mais que la perte de l'apotecairerie et le manque de pain l'en empêcherent. Il est certain que Dohna étoit un Général de mérite, brave et habile ; mais les démêlés qu'il eut avec Wobersnow lui tournerent la tête ; ce dernier fit de lui un rapport très-désavantageux au Roi ; lui disant qu'il étoit la cause du mauvais succes de cette expédition. Notre armée qui étoit arrivée à Meseritz, presque sans le sçavoir, bien heureuse d'être sortie de Pologne, marcha à Zulichau. Dans ce tems là le comte Hord entra de Poméranie en Pologne, et s'avança jusqu'à Bromberg, où il ruina plusieurs magasins des ennemis. Les Russes régloient leur marche de façon qu'ils nous ôtoient la communication avec la Silésie, nous côtoyant toujours sur notre gauche. Wedel arriva pour prendre le commandement de notre armée, quoiqu'il y eût plusieurs Lieutenants généraux plus anciens que lui ; le Roi disoit qu'il croyoit avoir trouvé

en lui un second Winterfeldt, mais il se trompoit fort. Dohna se retira à Berlin; un détachement de nos hussards commandé par le Major Podewils et un bataillon de grenadiers allèrent jusqu'à Tschikerzig sur l'Oder, au devant de Wedel qui se gonfloit d'un si bel accueil, quoiqu'il n'y eût pas de sang à répandre; ils trouverent des fourageurs russes dans des maisons où ils pilloient et vidoient des caves; on en prit environ 60 qui furent conduits au camp comme en triomphe, et on les faisoit marcher devant Wedel qui en étoit tout fier. Ce Général alla d'abord en avant avec un détachement pour reconnoître l'ennemi qu'il trouva en marche pour s'approcher de notre armée, à laquelle il envoya ordre de marcher aussi droit en avant sur le plus de colonnes qu'il seroit possible; mais on n'en put former que deux, à sçavoir de chaque ligne une; la première passa à Kay dont la bataille porte le nom et la seconde à Mose. Les Russes étoient formés sur un terrain avan-

tageux , plein de bois et avoient les hauteurs de leur côté. Leur front étoit inaccessible. Il y avoit seulement un défilé auprès d'un moulin où Wedel se tenoit et faisoit passer les régiments sans canons qui ce jour là nous furent inutiles ; les Russes avoient les leurs placés très-avantageusement et en avoient 250 pieces sans ceux des régiments. Manteuffel forma les six premiers bataillons , et eut une espèce d'avantage qui ne dura pas long tems. L'ennemi croisoit son feu , et nôtre attaque tomboit sur le centre des Russes. Voici comment cela se passoit. Quand 5 - ou 6 - bataillons avoient défilé par le moulin , on les faisoit former en s'avançant peu - à - peu toujours en colonne ; ensuite ils déployoient à gauche ; le tout sous le feu de l'ennemi qui leur faisoit perdre bien du monde avant que d'être en bataille. Ensuite ces bataillons avançoient , comme je l'ai dit , sans canon , contre l'ennemi qui étoit si bien préparé à les recevoir qu'ils n'y brilloient

pas. Quand ces bataillons étoient ruinés, on crioit, cavalerie en avant; celle-ci se formoit sur la gauche devant un bois où elle ne pouvoit voir l'ennemi, et étoit criblée de son feu; une fois quelques escadrons eurent du dessus pendant un moment sur la droite de l'ennemi où ils entrèrent dans leur infanterie; mais cet avantage ne dura guere. Le canon à cartouche et la cavalerie Russe qui se présenta les fit retirer, et Sotlikoff y fit avancer des troupes fraîches avec un front frisé de canons et autobusiers, de sorte qu'il ne fut plus possible de s'approcher de là; ceux-ci repoussés on faisoit encore avancer 5 bataillons, dès qu'ils étoient détruits, on recommençoit à crier, cavalerie en avant. Cela continua sans la moindre apparence de réussir, jusqu'à ce que tous les bataillons et escadrons eussent fait la même manoeuvre, et par conséquent fussent ruinés, sans même excepter les deux bataillons de la réserve qui devoient garder les équipages. Quand We-

del eut assez perdu du monde, il fit cesser l'attaque et se retira au bord de l'Oder sans être suivi. Il fallut jeter un pont, et cela prit du tems. Wedel avec quelques-uns de ses favoris se mit près d'une église pour y dormir tranquillement ; mais il fut bientôt éveillé par les Cosaques, des mains desquels il fut bien heureux d'échapper. Le pont bâti à la hâte fût un vrai pont d'or, car le lendemain grâces aux ennemis, les débris de notre armée passerent l'Oder sans être inquiétés. Il y a apparence que Soltikoff avoit des ordres secrets de ménager les Prussiens ; car il ne tint qu'à lui de les faire boire dans l'Oder, ou de leur faire mettre armes bas. Cette affaire nous coûta 10000 hommes, et Wobershow y fut tué en voulant imiter le brave Schwerin et marcher à la tête de l'infanterie un drapeau à la main. Il fut dit + on regretté du Roi mais de personne autre. Cet homme quoique d'un âge mûr, puis qu'il avoit un fils capitaine, étoit joueur, buveur, brus-

que et libertin. Mon frere alors major d'hussards, étant allé la veille de la bataille pour lui faire un rapport, le trouva couché sur une botte de paille avec une gueuse qu'il ne fit seulement pas retirer. L'ennemi perdit fort peu de monde. Cette journée pensa causer la ruine du Roi par les suites qu'elle eut, il en avoit l'obligation à Wedel et Wobersnow; je crois qu'intérieurement Dohna n'en pleura pas. Ce fut au camp de Schmotseiffen que Frédéric reçut cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas. Il prit aussitôt la résolution d'aller punir ces Russes d'avoir osé maltraiter Wedel; en arrivant il fit appeller un polonois capitaine dans notre régiment, qui avoit escorté Dohna quaud il quitta l'armée; pour sçavoir de lui ce que ce général avoit dit. Mais Dohna avoit trop d'esprit pour rien faire paroître quoiqu'il eût vu la défaite des nôtres. Le Roi partit donc de Schmotseiffen avec quelques régiments de son choix sous les ordres de Seydlitz. Fink

abandonna la Saxe , et le Prince Henry prit le commandement de l'armée qui resta en Silésie. Haddick et Laudon devoient se joindre aux Russes avec près de 25000 hommes; ce dernier avoit marché à Francfort sans qu'on sût pourquoi. Ils prirent dans cette ville un bataillon de nos milices. Laudon joignit les Russes mais Haddick s'arrêta près de Guben avec 12000 hommes. Le Roi marcha par Naumburg, sur le Bober et par Sommersfeld; c'est là qu'il apprit la position d'Haddick qui sembloit encore en vouloir à Berlin; l'on marcha à lui, et Seydlitz fit attaquer son arriere garde dont sans perdre un seul homme il fit prisonnier un bataillon de Wurzburg, et lui prit ses 4 canons , ne l'ayant fait joindre que par un seul escadron de dragons qu'il avoit sous sa main. On prit aussi plus de 500 chariots de toute espece; il tomba aussi plusieurs détachements d'husards ennemis entre les mains des nôtres, de même que de cavalerie allemande. Alors

Haddick ne songea plus à sa jonction avec les Russes. Ce prélude où l'on prit d'abord 36 officiers autrichiens donna de grandes espérances au Roi qui se joignit à Wedel près de Muhlose, d'où il s'approcha de l'Oder près de Wulkau où l'on fit quelque séjour pour se reposer et tout disposer pour attaquer les Russes. La nouvelle que l'on reçut de la bataille de Minden releva encore le courage de Frédéric et l'on cria victoire. Finck arriva de Saxe avec son corps. L'Oder séparoit les deux armées, de façon que l'on ne put passer là cette rivière. Il fallut descendre plus bas; on jeta deux ponts entre Custrin et Lebus; la cavalerie passa au gué, et l'infanterie avec l'artillerie sur les ponts; on laissa les équipages sous l'escorte de deux régiments d'hussards sur la gauche de la rivière. Le Roi fit avancer pendant quelque tems son armée en ordre de bataille comme elle s'étoit formée après le passage des ponts, et on passa la nuit sous les armes sans camper; on résolut

d'attaquer le 12. Août; l'armée se forma près de Ruppen et passa un bois. Les Russes avoient élevé des redoutes, batteries et fleches; leur droite où ils craignoient d'être attaqués étoit vraiment fortifiée, mais ce n'étoit pas là que l'on en vouloit; on comptoit leur armée forte de 80000 hommes, et la nôtre n'en avoit pas la moitié parceque le corps de Wedel étoit diminué de 9 à 10000 hommes. Leur droite touchoit presque l'Oder, et leur gauche finissoit à une hauteur entourée de prairies et de broussailles. Laudon formoit le corps de réserve avec son corps, derriere leur droite. Il sembloit qu'ils nous tournoient le dos; mais de ce côté on ne pouvoit en approcher; il fallut donc tourner leur gauche; on fit avancer quelque cavalerie devant leur droite pour leur donner de la jalousie; alors le Roi les ayant bien reconnus, résolut d'attaquer par la grande redoute de leur gauche qui se trouvoit un peu commandée d'une hauteur opposée, où l'on plaça beaucoup

coup

coup de canons et d'obusiers qui mirent le feu à un chariot de munitions, qui sauta et causa beaucoup de frayeur à ceux qui étoient dans cette redoute; et ils ne purent tenir long tems dedans, à cause de la supériorité de nôtre artillerie. Alors on s'approcha sur deux colonnes et on emporta ladite redoute l'épée à la main, sans perdre 20 hommes. Quelques escadrons atteignirent les Russes dans leur fuite et en firent grand carnage; l'armée se forma aussitôt sur le flanc gauche des ennemis, qui de leur côté changerent leur ordre de bataille, et sans perdre contenance firent un quart de conversion à gauche, et formerent vis-à-vis de nous plusieurs lignes les unes derriere les autres, mais assez en arriere pour que nous pussions encore leur enlever quelques batteries qui étoient sur le chemin qui nous menoit à eux; selon ce que le Général Berg m'a reconté, nous leur avions déjà pris plus de 200 canons; quelques-uns de nos généraux étoient d'avis que l'on en restât là,

U

pensuadés que les Russes se retireroient d'eux mêmes, et ils avoient raison, car notre infanterie qui avoit marché dans le sable par une grande chaleur, mouroit de soif, et ne faisoit que se traîner. C'étoit toujours les mêmes bataillons qui agissoient, au lieu que l'ennemi nous présentoit des troupes fraîches. L'on voulut faire défiler des bataillons par la droite, mais cela ne réussit pas. Notre cavalerie étoit en colonnes et souffroit beaucoup du canon, enfin l'on en forma une ligne qui attaquant donna contre les batteries Russes, et le reste fut repoussé par celle de Laudon et quelqu'autre. Enfin notre infanterie qui étoit aux abois, se battit sur 8 ou 10 de hauteur ; épuisée de lassitude, et ne pouvant presque plus tirer, elle devint immobile. Seydlitz étant mis hors de combat, notre cavalerie resta aussi comme un corps sans tête. Les ennemis qui s'apperçurent de tout cela, reprirent courage et marcherent en avant ; les nôtres se retirerent comme ils purent sans être autre-

ment suivis. Les Russes reprîrent leurs canons et quelques uns des nôtres que nous avions tirés sur les hauteurs; mais pendant la nuit on leur en abandonna plus de cent dans le chemin par où l'armée se retiroit, les chevaux ne pouvant plus les tirer dans le sable, et ils les trouverent le lendemain. Nos hussards firent l'arriere garde et ne furent que peu harcelés; on regagna les ponts et on repassa l'Oder. Pendant ce tems Wunsch étoit entré dans Francfort par surprise , où il prit prisonniers 300 Russes qui se trouverent être des sauve-gardes, ce qui occasionna de part et d'autre de fort dés-agréables correspondances. Wunsch abandonna aussi ladite ville. Pendant la bataille le Prince de Würtemberg qui a la vue fort basse, avança avec sa cavalerie sur la grande batterie de Judenberg et y fut comme de raison repoussé avec perte; en revenant il trouva Seydlitz, à qui il dit, ô mon cher, si j'avois pu prendre cette hauteur, la bataille étoit gagnée; je le crois bien, lui rée-

pondit Seydlitz ; mais je vous prie où avez vous entendu dire que de la cavalerie seule emportoit des retranchements si bien conditionnés et fraisés de canon ? Ce qui fait voir que c'est un grand malheur pour un Général et pour ceux qu'il commande, lorsqu'il n'a pas la vue bonne. Car à ce discours de Seydlitz on croit que ce Prince auroit recommencé son attaque. Le Roi a mis dans sa relation, que la dangereuse blessure de Seydlitz lui avoit fait perdre la bataille, et cela pourroit bien être, vu les ressources que pouvoient lui procurer sa capacité et la grande confiance que la cavalerie avoit en lui. Laudon et Tottleben firent suivre nos gens par la droite, et prirent quelques cuirassiers égarés, mais sur la grande route il ne parut personne. Le lendemain on repassa l'Oder, et après avoir rassemblé ce qu'il put le Roi se retira à Fürstenwald sur le chemin de Berlin, et y appuya sa droite à la Sprée. On croit qu'il y eut de chaque côté 20000 hommes mis hors de combat, et

même plus du côté des ennemis ; mais cela ne fait pas moins notre perte bien plus grande que la leur, puisqu'ils ne perdoient que le quart de leur armée, et nous plus de la moitié de la nôtre, grande différence assurément. Permettez moi quelques remarques sur cette journée.

L'armée des Russes paroïsoit assez bien postée, quoiqu'elle eût une riviere presque tout à dos; mais dans un aussi grand terrain que celui qu'elle occupoit, il est rare ou même impossible que celui qui attaque ne trouve un endroit propre à le faire avantageusement, d'autant plus qu'il est maître de ses mouvemens, et ne risque que d'être repoussé. Au lieu que si l'armée retranchée est battue, elle évite difficilement sa ruine entière. Aussi Frédéric voulut que les ennemis bussent dans l'Oder ou passassent par les bayonnettes. Notre défaite vint uniquement de la lassitude de nos troupes ainsi que je l'ai dit. Il auroit fallu y faire attention et ne rien exiger au

dessus de leurs forces. Dans toutes les batailles qui se sont données pendant cette guerre, lorsque les Prussiens ont attaqué, ils ne sont pour ainsi dire jamais arrivés à l'ennemi que hors d'haleine. Le Roi avoit pris toutes les mesures possibles pour réussir ici; dès qu'il eut joint Wedel à qui il lava bien la tête, il défendit aux troupes qu'il amena, de parler ni d'approcher de celles qui avoient combattu à Kay, tant il craignoit qu'elles ne les rendissent plus timides en leur parlant trop avantageusement des Russes qui commencerent alors à faire la bonne guerre. Leurs soldats avoient ci-devant massacré tous les prisonniers qui leur tombaient entre les mains, sans que les officiers osassent s'y opposer, mais ils les traitèrent avec douceur ainsi que les blessés, sans permettre qu'ils soient dépouillés ni fouillés. Il faut avouer que la promptitude avec laquelle ils changerent leur front sous nôtre feu, lorsque nous les prenions en flanc, pour le tourner à gauche,

leur fait beaucoup d'honneur ; cela fait voir ce que l'on pourroit faire de ces gens-là. Aussi n'étoit-ce pas de leurs vieux régiments qui se défendoient si mal à leur aile gauche au commencement de l'attaque. Dans cette guerre chacun voulut se distinguer contre nous, même sans être en campagne. Voici ce que j'en ai appris de leurs officiers. Le Comte de Schuwaloff favori d'Elisabeth voulant éterniser son nom sans sortir de Petersbourg, l'avoit fait donner à certains obusiers mystérieux dont il vouloit s'attribuer l'invention, quoique l'on prétende qu'il n'y eût aucune part. Non content de cela il choisit parmi les milices et les régiments de garnison de Russie, 30000 hommes dont il forma un corps d'infanterie divisé en six régiments, que l'on nomma le corps de Schuwaloff pour lequel on devoit avoir beaucoup de déférence ; mais comme il combattit très-mal à Kunersdorff ou Francfort, on l'incorpora tout de suite dans l'armée, pour ne pas lui laisser profaner son nom.

Ce qu'il y a d'assez plaisant, c'est que ce respectable corps au lieu de se battre, se couchoit à terre, et se laissoit massacrer à coups de bayonnettes en l'honneur de St. Nicolas, sans se défendre. Au reste les Russes ont bien changé à leur avantage depuis 1743, et notre mauvaise conduite à Jägerndorff et à Kay les a rendu bien hardis; leur infanterie seroit invincible si elle avoit plus d'ordre dans une action. Leur cavalerie est surement brave et bien autre chose que de mon tems; mais il lui manque encore quelque chose pour être égale à l'allemande. En 1743, à la réserve des cuirassiers et des gardes à cheval, ils ressembloient à des postillons du Brandebourg. Mais comme ces troupes ne sont pas exercées aux grandes manoeuvres ni en grands corps, ce qui forme généralement officiers et soldats, elles sont plus propres pour une affaire de poste et pour agir sur la place que pour une bataille en plaine; on leur fera faire difficilement la ligne oblique qui selon moi est la

plus grande manoeuvre de la guerre, et avec laquelle malgré l'inégalité des forces, on peut battre l'armée la plus nombreuse. De plus il est toujours avantageux d'attaquer sans trop se commettre, lors même que par le plan d'opération l'on veut se tenir sur la défensive. C'est ce que le Roi de Prusse exige même des plus petits détachements; car quand deux hommes tirent des armes, s'il y en a un qui ne fasse que parer, et que l'autre pousse continuellement, celui qui paré sera blessé à la longue. Les hussards russes quoique beaux, ne se sont gueres montrés, leurs cosaques leur en ont évité la peine; car comme ils étoient tous étrangers, se remontant et s'habillant eux mêmes, ils se ménageoient; les Cosaques sont un ennemi très-dangereux pour les hussards prussiens, tant à cause de leur vitesse que de leur nombre; il faut leur opposer des chasseurs bons tireurs, armés d'arquebuses, et de petits canons; aussi dans les campagnes suivantes le Roi bien inférieur à ses

ennemis en cavalerie de toute espee, donna à la sienne de petits canons; je veux dire aux dragons et hussards. Mais ces derniers n'en prenoient que dans les postes avancés et les détachements; les canons étoient tirés par de bons chevaux polonois, et les canonniers à cheval; il y avoit aussi au quartier général quelques obusiers destinés au même usage, ce qui est très bien. Car quand un detachment de cavalerie trouvoit l'ennemi dans une petite ville, il ne pouvoit lui rien faire, au lieu que l'obusier y mettoit le feu, ou en faisoit le semblant pour l'en déloger, ce qui est arrivé souvent en Saxe et en Bohême. Les Russes ont une prodigieuse artillerie dans leur armée; chaque régiment de deux bataillons à six canons et un obusier à la Schuwaloff outre le train de campagne; mais à force de vouloir tirer vite, ils négligent de tirer juste, sans quoi il n'auroit pas du réchapper un seul prussien dans les deux dernieres batailles qui donnerent le reste à notre

meilleure infanterie. Ce fut un grand bonheur que Soltikoff nous fit un pont d'or, et resta tranquille quelques semaines dans son camp de Francfort quoique Haddick l'eût joint. Ce dernier avoit passé son tems à détruire le canal qui joignoit l'Oder à la Sprée, et les Russes à leur passage en ruinerent la grande écluse. Je ne sçais si cet emploi ajouta beaucoup à la gloire de ces guerriers.

Pendant que les ennemis restoient dans une inaction inconcevable, Frédéric cherchoit à réparer ses pertes. Il fit venir de Berlin sept bataillons avec de l'artillerie, et sept escadrons. Le Général Kleist, qui avec son seul régiment d'infanterie et deux escadrons d'hussards, faisoit tête aux Suédois, arriva aussi. Ces derniers nous enleverent dans des Isles de la baltique deux bataillons de miliciens, et détruisirent notre flotte consistant en 4 bagasses. Le Roi resta quelques jours enfermé dans sa chambre sans voir personne que ceux qui lui étoient ab-

solument nécessaires ; mais dès qu'il vit que Soltikoff ne vouloit pas sa ruine, il reprit courage, et fit voir son sçavoir faire dans l'art militaire. Il détacha Wunsch avec 2500 hommes. Avec ce peu de monde il reprit Torgau, Wittemberg et Leipsick ; de plus il remporta une victoire complète. Elle est si extraordinaire qu'il faut en donner le détail. Je ne crois pas que l'histoire ancienne ou moderne nous fournisse un fait semblable.

Nous n'avions en Saxe que les garnisons desdites places et celle de Dresde, toutes très-mal composées de régiments de garnison et de Saxons. Leipsick se rendit par capitulation ; les hussards d'Autriche qui étoient à l'armée de l'Empire firent une course dans le pays de Magdebourg et d'Halberstadt. Torgau suivit l'exemple de Leipsick, après s'être cependant défendu autant qu'on le pouvoit espérer d'une telle place, de même que Wittemberg ; après quoi les ennemis voulurent assiéger Dresde.

Wunsch entra en Saxe avec son petit corps après avoir repris ces trois places ; il battit un corps de troupes hongroises ; il rassembla ce qui n'étoit pas déserté des garnisons prussiennes qui en étoient sorties , et avec environ 5000 hommes résolut de secourir Dresde. Il s'en approcha et jetta la terreur dans l'armée de l'Empire. Mais à son arrivée il trouva que Schmettau avoit capitulé. Cela a été dans les nouvelles publiques, ainsi que l'odieuse correspondance qu'il eut avec les généraux ennemis. La capitulation étant mal observée de leur part , Wunsch eut quelques escarmouches de peu de conséquence, et marcha à Grossenhayn où il eut une sérieuse avec le Général Wehla. Les deux partis prétendirent avoir la victoire. Le corps de Wunsch marcha à Torgau ; il n'étoit que de 7 foibles bataillons , 5 escadrons de dragons et 2 d'hussards, en tout 3000 hommes ; tandisque Wunsch étoit du côté de Grossenhayn, le Général St. André s'étoit approché de Torgau, pour reprendre cette

place. Dès que Wunsch en eut avis, il y marcha et prit le devant avec trois bataillons et quelques hussards. Le reste le suivit le lendemain, et il traversa la ville, se portant dans les vergers et jardins sur la gauche de l'Elbe où étoit aussi l'ennemi. Ce seroit faire tort à Wunsch si je ne nommois pas ici et ne faisois pas le dénombrement tant de son corps que de celui des ennemis. On trouve dans leur rapport qu'ils étoient 12800 combattants, sçavoir 4 bataillons de Croates, 600 hussards, 5 régiments de cavalerie dont deux autrichiens de 7 escadrons chacun, Anspach, Bayreuth, Trautmansdorff, Hohenzollern et les Dragons palatins, 13 bataillons d'infanterie, 1 d'Hohenlohe, 1 de Hesse - Darmstadt, 2 des gardes Palatines, un de Wurtemberg, 1 de Mayence, 2 de Baden - Baden, 2 de Saxe - Gotha et Weimar, avec 13 compagnies de grenadiers. Les Généraux étoient le Baron de St. André Général d'infanterie, les Lieutenants généraux Trautmannsdorff, Kolb, Owenfeldt

et Roth l'ainé, Généraux Majors, Wolffkehl, Roth le Cadet, de Varelle, d'Auger et le Comte Gosrey. Wunsch n'avoit point de compagnon; il n'y avoit que quelques jours qu'il étoit Général-Major. Voici son ordre de bataille.

- 1 Escadron d'hussards de Malakowski.
- 1 Bataillon franc. de Wunsch.
- 1 Bataillon de Hesse - Cassel.
- 1 Bataillon de grenadiers de Wilhemay.
- 1 Bataillon de Salmouth.
- 1 Bataillon d'Hoffmann.
- 5 Escadrons des dragons de Plettemberg.
- 1 Autre bataillon franc de Wunsch.
- 1 Autre escadron d'hussards de Malakowski.

(6 bataillons, 7 escadrons.)

Le seul bataillon des grenadiers de Wilhemay étoit venu de l'armée avec Wunsch. les autres n'étoient que les débris des garnisons dont j'ai parlé. Et si on en excepte le régiment franc de Wunsch, jamais corps ne fut si mal composé, et il avoit mis

les 4 autres bataillons dans Torgau et dans Wittemberg.

Mr. de St. André s'étoit campé devant la ville dans une plaine, sa gauche étoit sur une hauteur dans des vignes où il plaça ses 2000 Croates; Wunsch mit toute sa troupe sur un seule ligne, infanterie et cavalerie sur deux de hauteur; à sa droite un seul escadron de hussards, à sa gauche les 5 de dragons, et un bataillon franc avec un escadron de hussards pour en couvrir le flanc qui étoit le plus exposé à la nombreuse cavalerie ennemie, qui étoit formée sur deux lignes de même que l'infanterie. - Wunsch fut à peine arrivé qu'il ordonna à ses gens de se mettre en veste et de repâtre; il leur envoya des vivres et de la bierre, et leur dit de se tenir prêts à attaquer. Les ennemis ne tarderent pas à en être avertis, mais ils avoient d'autant plus de peine à le croire, qu'il est rare que dans la guerre on publie d'avance ce qu'on veut faire. D'ailleurs ils ne pensoient pas que

que Wunsch avec un si foible corps et si mal composé eût la témérité de se mesurer avec eux. Cependant cela arriva; nos troupes, comme je l'ai dit, avancèrent en bataille, sur une ligne; notre droite attaqua la vigne où étoient les Croates qui se défendirent plus d'une heure, mais qui furent enfin forcés d'abandonner leurs postes; alors tout se mit en mouvement la bayonnette au bout du fusil, la cavalerie le sabre à la main, l'ennemi fut renversé par tout son front, et se sauva, s'il est possible de le dire, dans un plus grand désordre qu'à Rosbac, abandonnant 7 canons et plus de 400 prisonniers. Wunsch ne perdit pas 100 hommes, tués ou blessés; je crois que l'on n'a jamais entendu parler d'une telle action arrivée pendant le jour dans une plaine, où les seuls régiments autrichiens sans le secours des autres auroient suffi s'ils avoient fait leur devoir, pour bien battre Wunsch. Il auroit suffi, qu'ils eussent fait quelques détachements pour le

prendre en flanc ou en queue. Ils parurent une fois vouloir le tenter; mais au premier mouvement de nos dragons et de l'escadron d'hussards de la gauche, ils se retirèrent sans approcher à la portée du fusil du bataillon franc qui couvrait ce flanc gauche. St. André se sauva à Dresde avec son corps, car on ne peut pas dire qu'il s'y retira, puisqu'il abandonna tout son camp et tous ses équipages. De plus il laissa à découvert Leipsik, où il y avoit trois bataillons, deux de Nassau Weilburg et un d'Hohenlohe, sous le commandement du Comte d'Hohenlohe; ils se rendirent prisonniers de guerre.

J'ai plus détaillé ceci que je n'ai fait les autres actions, parce que le fait est sans exemple, et presque incroyable malgré les témoins de part et d'autre. Après la prise de Dresde, l'armée d'Empire se trouva réunie en un seul corps auquel Haddik se joignit avec le sien. Wunsch obligé de laisser à Leipsick une garnison passable se trouvoit

presque sans infanterie, et n'osoit plus se présenter, et même couroit le risque de perdre les places qu'il venoit de reprendre; pour prévenir cela, le Roi lui envoya Finck avec 12 bataillons et 18 escadrons tous très-foibles; mais c'étoit beaucoup pour ce monarque qui n'avoit pas 30000 hommes, quoique 4000 fuyrads de la bataille de Cunersdorff qui s'étoient rassemblés à Berlin, l'eussent rejoints, après qu'on les eut armés et équipés. Fink chercha Wunsch, et ils se joignirent. Il y eut d'abord quelques escarmouches entre les troupes légères. Après quelques marches et contremarches, les ennemis s'approchèrent de Fink qui de son côté voulant en venir aux mains engagea l'affaire qui se passa entre lui et Haddick près de Meissen le 21. Septembre, dont les deux partis s'attribuerent l'avantage. Les ennemis dans leur relation exhallent beaucoup la bravoure avec laquelle ils repoussèrent nos postes avancés; un militaire qui lit cela, ne peut que leur rire au nez; car

X 2

qui ne sçait pas que tous ces petits postes ne sont que pour la sûreté du camp, et que dès que l'ennemi approche, ils ont ordre de se retirer en escarmouchant. On trouve cela dans toutes les relations envoyées à Vienne; Fink vouloit d'abord rester dans son camp sur des hauteurs où il avoit élevé quelques redoutes: mais comme il craignoit d'être coupé d'avec Leipsick, il se détermina à attaquer Haddick. Après une grosse escarmouche entre Wunsch et les troupes hongroises qui furent repoussées, Fink selon les principes de son maître, fit attaquer avec sa droite et refusa sa gauche. L'infanterie ennemie ne résista pas longtems au bon ordre et au feu de la nôtre, quoique celui de son artillerie nous fut supérieur; mais nous avons trop peu de cavalerie pour prétendre qu'elle agît avec succès, aussi fut-elle souvent repoussée; il est faux que celle de l'ennemi soit jamais entrée dans notre infanterie, quoiqu'en dise la relation d'Haddick. Elle le tenta plusieurs fois, mais elle s'y prit si mal

que jamais elle ne put réussir. Tout l'avantage qu'elle eut, fut que la grande supériorité empêcha nos dragons de rien faire, et même les chassa derrière l'infanterie qui pour sa sûreté craignant d'être prise à dos et pour protéger nos dragons, fut obligée d'abandonner onze canons qu'elle avoit gagnés, et sept des nôtres, ne pouvant pendant ce mouvement, que firent nos deux bataillons, faire passer à tems ces canons par le défilé qu'on laissa derrière. Comme les Croates s'étoit fourrés dans le village de Lothein d'où ils tiroient en flanc sur nos gens, l'on y mit le feu bien vite pour les en chasser, le tems et la situation de nos troupes ne permettant pas de le faire autrement. Ensuite notre infanterie recommença à avancer; mais le canon perdu étoit déjà en sûreté, et l'aile gauche des ennemis se retiroit en desordre. Comme leur droite qui n'avoit pas plus agi que notre gauche étoit restée sur le champ de bataille, nous crûmes que le Prince de Deux-ponts avec Haddick

recommenceroient l'attaque le lendemain, ou du moins l'attendoient. Finck fit placer les 5 bataillons et les 15 escadrons qui seuls avoient combattu dans l'endroit d'où ils étoient partis pour attaquer, c'est à dire à la première ligne. Haddick et le Prince dans leurs rapports se vanterent d'avoir battu Finck; si cela étoit vrai, pourquoi se sont-ils retirés pendant la nuit, et pourquoi nos hussards qui les suivirent vivement, prirent-ils près de 500 carabiniers. Au reste la perte fut presque égale des deux côtés; et il nous en coûta huit cens hommes. On poursuivit aussi l'ennemi jusqu'à son camp de Wilsdruff. Finck courut grand risque d'être défait; car les Autrichiens seuls sans les troupes de l'Empire lui étoient de beaucoup supérieurs sur-tout en cavalerie. Mais les généraux ennemis ne firent pas le moindre mouvement hors de l'endroit où Finck les attaqua, c'est à dire à leur gauche. Ils nous auroient bien décontenancés s'ils eussent fait avancer leur droite et leur centre, ou que

par un mouvement simple et naturel, ils eussent cherché, en tirant des troupes de leur droite à leur gauche, de nous déborder par notre droite. Mais dans toute cette guerre, ils n'ont jamais pensé qu'à parer les coups qu'on leur portoit, chacun cherchant à rester où le sort l'avoit placé au commencement d'une action, sans s'embarrasser de ce qui se passoit au poste des autres. Souvent même ils paroisoient indifférens sur l'événement d'une journée.

Après que les Russes eurent été long tems tranquilles, Soltikoff marcha enfin par Mühlerose dans la basse Lusace; on eut bien lieu d'en être surpris, car après la bataille de Cunersdorff, il pouvoit aller à Berlin sans craindre que Frédéric s'y opposât. Il faut croire qu'il avoit des ordres d'en agir ainsi et de ne pas pousser à bout le Roi de Prusse, à qui il parut donner exprès le tems de se remettre, autant que son état le lui permettoit; il eut à Guben une entrevue avec Daun, mais il n'en résulta

rien. Il est vrai que lorsque l'on considère l'action de ce dernier, les Russes paroissent bien excusables de n'en avoir pas fait davantage de leur côté; Les pauvres Saxons se seroient bien passés de cette visite russe. Ils furent aussi bien fouragés et pillés que leurs voisins, et le long séjour qu'il fit chez eux n'aboutit qu'à les désoler. Il se campa à Lieberose où il resta jusqu'au 15 Septembre; il avoit la communication libre avec Daun. Le Roi voyant Berlin en sûreté, et très-persuadé qu'il ne seroit pas attaqué, quitta Fürstenwalde, et marcha aussi dans la basse Lusace, où se trouvoit l'armée russe, celle de Daun et en partie celle de Prusse. Il n'en falloit pas tant pour ruiner ce pauvre pays. Il me paroît que les alliés du Roi de Pologne ne le traitoient pas fort bien, sur tout voulant agir aussi mollement qu'ils le faisoient; mais il étoit dit que la Saxe seroit en proye aux amis et ennemis. Quand le Roi y rentra, l'armée d'Empire eut l'alarme bien chaude,

croyant qu'il alloit lui tomber sur le corps, mais il s'arrêta à Waldau, où il prit son quartier dans un méchant moulin, et y resta tant que les Russes furent à Lieberose; ceux-ci auroient pu l'attaquer et le battre. Il n'y a que la postérité qui saura pourquoi il ne le fit pas *). Je sçais d'un de leurs généraux de réputation, qu'ils avoient ordre de le serrer de près, mais point de l'attaquer, se contentant de le repousser,

- *) Les raisons de ce ménagement des Russes pour le Roi de Prusse sont très-connues : „ Pierre 3 „ qui étoit alors grand Duc de Russie, voulant „ satisfaire sa belle passion pour Frédéric, avoit „ trouvé le moyen de trahir sa tante Elisabeth; „ comme cette Princesse approchoit visiblement „ de sa fin, les généraux Russes crurent pou- „ voir sans risque, avoir des complaisances „ pour le grand Duc qui devoit bientôt être „ leur empereur. J'ai scu positivement ce fait „ à Petersbourg où j'ai même connu l'homme „ dont il s'est servi pour cette manoeuvre dont „ il se vantoit assez publiquement quand Pierre „ 3 fut monté sur le trône.

si c'étoit lui qui les attaquoit. Le tout se passa en petites escarmouches qui n'aboutissoient à rien du tout. Enfin le 14. Septembre les Russes prirent la route de Silésie. Daun leur envoya encore un secours de 10000 hommes pour remplacer le corps d'Haddik qui comme on l'a dit, l'avoit quitté.

C'étoit le Général Campitelli qui commandoit ce secours; le Roi les suivit, et par des marches forcées les devança, gagna le camp de Neustadt en Silésie, et campa avantageusement sur une hauteur, tournant le dos à cette province qu'il couvroit, ce qu'il fit avec une vitesse incroyable, laissant les Russes de côté et profitant des séjours qu'ils firent, sans s'embarasser de ses équipages, qui, quoique comme abandonnés, ne laisserent pas d'arriver heureusement. Il envoya à Finck encore 4 bataillons sans s'embarasser de la grande supériorité des Russes qui enfin arriverent à Freystadt. Frédéric reçut là un secours de

six bataillons et de dix escadrons qu'il faisoit sonner bien haut. Mon frere alors major d'hussards, venant un soir lui faire son rapport de ce qui s'étoit passé à son détachement qui étoit allé à la decouverte, il lui dit en allemand: je viens de recevoir un renfott qui n'est pas bien considerable par le nombre, mais, quels soldats! quels grivois! j'espere qu'à présent en patientant un peu je remettrai mes affaires. L'on étoit en peine de Finck qui jusqu'alors se maintenoit devant l'armée de l'Empire renforcée d'un gros d'Autrichiens, et qui malgré cela n'osoit rien tenter. Le peu de cas que les Prussiens font de cette armée qu'ils ont ou battue ou contenue avec si peu de troupes, diminue beaucoup selon moi la gloire que le Maréchal de Villars s'est acquise contr' elle, et excuse le Prince Louis de Baden et les autres généraux qui l'ont commandée; ce n'est pas que ces troupes ne soient allemandes, et qu'il n'y en ait de très-bonnes parmi elles, sur tout celles des Princes

protestants qui ont plus grand soin du militaire que les autres ; mais la diversité d'intérêts, de discipline, de commandement, et même de religion, fait que personne ne se prête de bonne grace à faire quelque chose d'essentiel. Seydlitz qui dans la suite a eu souvent affaire avec cette armée, ayant bien peu de monde sous ses ordres, dit qu'il ne faut pas forcer ces troupes à se battre, parce qu'elles le feroient, mais que comme elles n'agissent qu'à contre cœur, sans prendre intérêt à la guerre, il faut se contenter de faire des mouvements, qui les obligent à se retirer, sans compromettre leur honneur ; à quoi il a fort bien réussi en faisant semblant de les prendre à dos, ou en leur faisant donner de faux avis ; comme un jour il leur fit dire par un double espion qu'on lui avoit envoyé 15000 hommes pour leur tomber sur le corps, dans le tems qu'il n'en avoit reçu que 1000, et que tout compté, il n'en avoit pas 6000 des moindres de l'armée. Il leur suffit qu'ils croient avoir

une raison pour éviter de se battre, bonne ou mauvaise, ils en profitent.

Le Prince Henry qui étoit toujours sur la Queisse d'où il avoit beaucoup incommodé Daun par ses partis, résolut de se joindre à Finck; mais comme cela étoit fort difficile, il falloit user de ruses et faire prendre le change à Daun qui lui barroit le chemin; il falloit aussi gagner quelques marches sur lui, tout cela s'exécuta avec toute l'habileté possible par les plus belles manoeuvres que l'on ait faites dans cette guerre. Cette campagne fit un honneur infini à ce Prince; au commencement il chassa l'armée de l'Empire fort en arriere, lui fit beaucoup de prisonniers; fit entrer en Bohême de gros détachements qui eurent le dessus par tout; de son camp de Schmotteiffen il harceloit Daun continuellement sans faire de son côté la moindre perte; il l'empêchoit de se trop approcher des Russes; craignant que s'ils étoient réunis, il se leur prit envie d'accabler le Roi dont il

n'avoit pas de nouvelles depuis long-tems ; enfin tous ses mouvements quoique courts, furent si bien compassés, que tous firent leur effet, et obligerent souvent Daun, ou à changer sa position, ou à faire de si grands détachements que son armée en étoit affoiblie, et lui enleva plusieurs partis etc. Enfin bien assuré que Daun ne tenteroit rien contre la Silésie, et voulant se joindre à Finck, il fit semblant de descendre le Bober jusqu'à Sagan ; puis il le remonta ; Daun marcha à Forst prenant la marche de Henry à Sagan pour une certitude qu'il vouloit entrer dans la basse Lusace. Daun avoit laissé du côté de Loben près de Marclissa, un corps aux ordres du Général Deville, pour observer celui que le Prince Henry avoit à Schmotteissen, ainsi que pour lui tenir libre la communication avec la Bohême d'où il tiroit ses vivres, et où il avoit ses magasins. Le Prince voyant Daun à Forst, se tira à gauche, fit déloger Deville par Ziethen, et s'avança jusqu'à Görlitz. Deville se retira

jusqu'à Bautzen ; alors le Général Stutterheim qui commandoit le corps de Schmotteissen sur la haute Queisse, passa cette riviere, entra en Saxe. s'avança presque à Zittau, d'où il détacha des troupes à Friedland en Bohême et à Gabel où elles ruinerent plusieurs magasins et firent près de 700 prisonniers. Ces nouvelles déconcertèrent Daun, qui se trouvoit presque tout-à-fait coupé de la Bohême, et l'engagerent à marcher vite à Bautzen où il se crut heureux d'arriver sans perte. C'étoit là qu'on vouloit l'avoir pour s'ouvrir une communication avec Finck qui étoit encore à Meissen, ce qui étoit fort dangereux à cause de la position de Daun. Finck se retira jusqu'à Torgau pour y attendre le Prince Henry, qui après les arrangements dont j'ai parlé crut le moment favorable pour se mettre en marche, quoique Daun se fût approché de lui, non pour l'attaquer, comme quelques-uns l'ont pensé, mais pour couvrir ses magasins de Bohême. Le Prince décampa avec beaucoup de se

cret, marcha pour Rottenburg sur la gauche de la Neisse, rabatit à gauche sur Loyerwerda, où son avant-garde apprit que le Général Wehla étoit posté avec quelques mille hongrois où il se tint fort tranquille, ne croyant pas avoir affaire avec une armée. Cela donna le tems de l'environner avec des hussards et des dragons, puis on l'attaqua ; en voulant se retirer il donna du nez dans cette cavalerie à laquelle il fut obligé de se rendre avec 1500 hommes qui lui restoient. Le Prince séjourna quelques jours à Loyerwerda, pour voir quel parti prendroit Daun, étant maître de se joindre à Finck ou de rentrer en Silésie, se réglant sur les mouvemens de l'ennemi, qui fut bien surpris de tout cela ; nota, que pendant cette campagne Daun avoit déjà perdu près de 4000 hommes, et que Henry n'en avoit pas perdu dix. Enfin Daun prit la route de Dresde, après avoir passé l'Elbe, il marcha droit à Torgau, où le Prince Henry arriva aussi et se joignit à Finck. Nos troupes prirent
 pré-

précisément le camp où l'année suivante Daun fut attaqué par le Roi ; mais ce Général eut raison de le trouver difficile à forcer ; il changea de batteries en voulant nous ôter la navigation de l'Elbe , et nous couper les vivres ; pour cela il fit avancer le Duc d'Artemberg en Wittemberg et Torgau. Le Prince Henry n'étant pas d'humeur à se laisser affamer, détacha Finck , Wunsch et Rebentisch avec quelques mille hommes qui prirent diverses routes, et passerent en partie l'Elbe à Wittemberg. Le petit corps qui étoit du côté de Leipsick s'y joignit aussi, et le Duc d'Artemberg se trouvoit sur le point d'être enveloppé, où entre deux feux, comme les Gaulois à Talanon, lorsqu'il prit le parti de se retirer, ce qu'il fit très-malheureusement, car on attaqua son arrière-garde, on lui fit nombre de prisonniers, entr'autres le Général Geminguen ; on lui prit ses équipages, et il perdit plus de 3000 hommes. Daun fâché que tout lui alloit de travers, se retira près de Dresde. Il n'avoit pas jusqu'a-

lors obtenu de grands succès du pèlerinage qu'il avoit fait en Stirie avant la campagne. Comme j'ai dit que tout le monde vouloit se signaler en aidant à abattre Frédéric, on prétend que le St. Pere voulût aussi y contribuer, mais sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Pour cela il avoit envoyé à Daun l'épée et le chapeau benits, décoration dont les papes honorent les grands capitaines qui sont vainqueurs des infidèles ou des hérétiques, ainsi que les ont reçus le Duc de Parme et le Prince Eugène; cependant je ne puis assurer que Daun en ait été décoré, ainsi qu'on l'a publié dans notre armée; car la cour de Vienne ayant pour alliés des dissidents de toute espèce, auroit manqué de politique, si elle avoit remis à Daun le présent du St. Pere, avec les cérémonies accoutumées. Il est certain que cette campagne l'auroit totalement perdu de réputation si le Roi ne lui avoit donné de gayeté de coeur occasion de la mieux finir, qu'il ne l'avoit commencée, ce dont cependant il tira bien peu de

profit. Je ne veux pas jeter uniquement la faute sur Daun de ce qu'il ne profita jamais des occasions; il n'avoit peut-être pas carte blanche et étoit obligé d'attendre de Vienne les ordres du conseil de guerre tout composé de généraux du vieux stile. Mais il est certain que l'impératrice en donnant au fils de Daun le régiment de son pere en considération des services qu'il lui a rendus, ne fait mention que de la bataille de Kollin, et de ce qu'il avoit aidé à mettre l'armée sur un bon pied. Tandis qu'il étoit en Saxe, le Roi se tenoit toujours vis-à-vis des Russes, sans qu'il se passât la moindre chose. Enfin en passant par leur gauche, ils repassèrent l'Oder à Bautzen. Frédéric en fit autant à Köben, mettant la Bartsch devant son front. Enfin les Russes rentrèrent en Pologne, et Laudon après avoir brûlé quelques petites villes de Silésie pour en faire sortir les compagnies franches qui mal à propos s'y vouloient maintenir, prit congé de ses alliés, et remonta jusqu'à Zduny. Le Roi laissa à

Schmettau seulement 4000 hommes de cuirassiers à Militsch qui n'est qu'à deux lieues de Zduny. . . Laudon l'auroit bien pu battre ; car ce Général n'étoit pas homme à faire la moindre disposition. . . C'étoit son quartier maître Major qui en Prusse n'est pas seulement officier qui conduisoit sa barque avec assez de bonheur. Schmettau est mort peu après la paix. Fouquet vint de Landshut après avoir fait bien des détours , et prit la place de Schmettau. Il avoit six bataillons et 10 escadrons avec lesquels il cotoya Laudon jusques dans la haute Silésie. Ce dernier perdit beaucoup de monde par la desertion et par les escarmouches. Werner fut encore détaché de l'armée du Roi avec 10 escadrons et quelques centaines de fantassins des bataillons Frans, dans la Silésie autrichienne, où il leva des contributions, chassa la garnison de Troppau , et lui tua bien du monde dans sa retraite. Avant que de retourner en Saxe, je dirai que Fouquet étoit resté pendant l'été à Landshut

dans un camp retranché avec un corps de 2000 hommes dont il fut souvent obligé de faire des détachements pour renforcer le Prince Henry. Ces détachements le rejoignirent en Septembre. Le Général Deville s'approcha pour l'attaquer; mais trouvant son camp trop avantageux il voulut pénétrer en Silésie par Waldau et Gottsberg. Fouquet le laissa passer, après quoi il s'avança avec une partie de son corps, et lui coupa le chemin de la Bohême. Deville ne fit autre chose que de détruire un détachement d'un régiment de garnison sous les ordres du Major Frankelin, qui mérite qu'on le nomme à cause de l'intrépidité avec laquelle il se défendit. Alors Deville s'aperçut du tour que Fouquet lui jouoit, et voulut retourner par où il étoit venu, mais il trouva le chemin barré; il fit plusieurs fois attaquer le Général Prussien, mais sans le moindre succès. Enfin Fouquet à ce qu'il m'a dit, voyant que les Autrichiens désoloient le pays, leur laissa un chemin libre pour

rentrer en Bohême ; le fait est certain. Le Roi ayant pris les arrangements dont j'ai parlé, et étant bien sûr que les Russes ne reparoîtroient plus, prit le reste de son armée, qui pouvoit consister au plus en 14000 hommes, traversa la Lusace par des marches forcées, et ayant passé l'Elbe à Torgau, il joignit son frere qui s'étoit déjà approché de Daun dont l'armée cantonnoit, croyant que la campagne étoit finie ; mais voyant que non, quoiqu'il fut plus fort de 30000 hommes que le Roi, il se retira derriere Dresde, et fit camper ses troupes ; ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Général dans toutes ses relations a fait l'armée du Roi de 20 à 30000 hommes plus forte qu'elle n'étoit ; sans doute qu'il comptoit la présence de Frédéric pour autant. Tous les petits avantages que le Prince Henry avoit eus, donnerent au Roi des espérances fort extraordinaires, et lui firent faire des projets qui étoient bien au dessus de ses forces ; il vouloit ravoit Dresde, renvoyer

Daun de la Saxe, et même à ce que l'on prétend, le prendre d'un coup de filet avec son armée. Pour cela il résolut de lui couper toute retraite; car ses tentatives sont toujours de détruire entièrement l'armée à laquelle il a affaire, comme on l'a vu à Kollin, à Kuhersdorff où les Russes coururent grand risque d'être culbutés dans l'Oder, et l'année suivante à Torgau. Mais pour cette fois on peut dire que c'étoit des châteaux en Espagne. Il fit premièrement entrer quelques détachemens en Bohême pour ravager le pays; ils pénétrèrent même derrière Daun qui quoique plus de trois fois plus fort en troupes légères, le souffrit avec assez de tranquillité. Ensuite il détacha Finck pour prendre le camp de Maxen aussi à dos de Daun, et cela malgré l'avis du Prince Henry et les représentations de Finck qui pressentoit ce qui lui arriveroit; on dit même que Frédéric se fâcha de trouver tant de contradiction. Enfin il fallut obéir, Finck marcha avec 18 bataillons et 35 escadrons

de la meilleure cavalerie, laissant l'armée autrichienne à gauche et celle de l'Empire à droite, et cela par des chemins souvent étroits, et toujours fort raboteux; car ce pays est un des plus montagneux de l'Allemagne. L'on sçait aussi que l'on a toujours de la peine à voyager dans l'arrière saison, à plus forte raison peut-on s'imaginer quels obstacles nos gens rencontrèrent, étant embarrassés d'un train d'artillerie, de caissons et d'équipages.

Voici ce que vouloit Frédéric; c'est que Daun voulant se retirer lorsqu'il se trouveroit séparé de la Bohême, il trouveroit le grand chemin de Prague barré, que s'il vouloit passer l'Elbe à Dresde, Finck la passant aussi, ainsi que nôtre armée, il voyoit toujours Daun entre deux feux. Il avoit aussi fait passer l'Elbe à Meissen au Général Dierke avec 3000 hommes qui devoient aussi s'avancer. Mais tout cela étoit une véritable chimere qui lui fit peu d'honneur. Dès que Finck fut arrivé à sa

destination, il fut environné de tous côtés par l'armée de l'Empire, et par une partie de celle de Daun, qui se saisirent d'abord des hauteurs qui commandoient le camp de Finck et le foudroyerent de leur canon; toute communication avec le Roi lui fut ôtée. Un colonel d'hussards prussiens du corps de Diercke sur la droite de l'Elbe qui s'étoit avancé sur les hauteurs qui bordent ce fleuve, avertit le Roi que l'on voyoit sortir des troupes du camp ennemi, qu'elles defiloient par derriere, et que c'étoit sans doute pour marcher contre Finck. Frédéric repondit que Daun vouloit passer l'Elbe à Dresde pour se retirer en Bohême, ne le pouvant plus par la gauche de cette riviere ou par le chemin de Prague que Finck lui avoit coupé; abondant dans son sens, il n'ajouta pas plus de foi aux avis qu'on lui donna que Finck étoit attaqué, quoiqu'on ne vit que monter la fumée parce que le vent empêchoit d'entendre tirer. Mais à dire vrai, je crois qu'il fit semblant de n'en rien croire, par

ce qu'il se voyoit hors d'état de le secourir, et de faire aucune diversion en sa faveur, l'armée de Daun se trouvant encore trop forte pour oser l'attaquer dans un poste presque inaccessible qui avoit Dresde à sa droite et devant soi. Finck ne put plus contenir ses gens en ordre, ils se voyoient de tous côtés désolés par le canon; et dans quelques endroits par la mousqueterie. Personne ne vouloit obéir ni se défendre, parce que cela étoit presque inutile. Ainsi l'on vit 18 bataillons Prussiens et 35 escadrons commandés par neuf généraux poser les armes. Que ce soit sur le Roi ou sur Finck qu'il faille en rejeter la faute, c'est le dernier qui en a été châtié; mais comme tout le monde ne juge pas d'un homme par ses événements, le Roi de Dannemark l'a pleinement dédommagé de sa disgrâce, en le prenant à son service, comme général d'infanterie. Ce brave homme vient de mourir. C'étoit sans contredit un général de mérite, brave, actif et très-habile; son seul défaut

étoit d'avoir affaire à un maître qui ne vou-
loit jamais avoir tort. Je puis avancer avec
vérité que le Prince Henry lui a beaucoup
d'obligation; car c'est en partie de lui qu'il
a appris le métier de la guerre, l'ayant pres-
que toujours eu sous ses ordres. Ses enne-
mis ont prétendu qu'il s'étoit rendu pour
sauver ses équipages, ce qui sûrement n'est
pas vrai. Il se peut que Rebentisch qui
n'avoit que la parole, insista trop vivement
sur cet article, lorsqu'il fit la capitulation,
et alla plus loin que Finck ne vouloit, comme
il avoit fait à Schweidnitz où il vouloit se
défendre jusque sur le marché, mais qui pour
sauver son équipage fut la cause que l'on
capitula bientôt. Tous les officiers à la ré-
serve de quelques fanfarons, m'ont assuré
qu'il n'étoit pas possible de se tirer de là;
la plupart des chemins étoient creux, com-
mandés par des hauteurs herissées d'artillerie,
où l'on ne pouvoit passer que deux de front.
L'Elbe charioit à force, l'on n'y pouvoit
jetter aucun pont, ni même le passer en

bateau. Le rivage du côté où nos gens se trouvoient, étoit aussi escarpé qu'une muraille, et tout étoit investi; comment se tirer delà?

Avant que de finir, je dirai comment Finck fut reçu de S. M. lorsqu'il eut été échangé. Le Roi voulut voir sa contenance avant que de le mortifier. Finck étant à quelques lieues de Berlin envoya quérir ses neveux et parents pour le venir joindre où il étoit; en entrant à Berlin, il fit lui-même et en leur présence écrire son nom sur le rapport, ainsi qu'il suit. Finck Lieutenant-Général d'infanterie fait prisonnier à Maxen. Lorsque le Roi vit le rapport qui lui fut porté aussitôt, il envoya un page inviter Finck à dîner. Celui-ci y alla avec cette noble assurance qui convient si bien à tout homme qui n'a rien à se reprocher. Le Roi parut dans la chambre où on lui fait la cour, il regarda Finck à droite et à gauche, par en haut et par en bas, sans lui dire un mot, cherchant à le décon-

tenancer ; étant rentré dans son cabinet, il lui fit dire qu'il avoit mal compris le rapport, qu'il avoit cru que c'étoit le Lieutenant-Général de cavalerie comte Finck de Finkenstein, et le fit arrêter. On sçait la suite de son procès. Lorsque ce brave homme fut hors du service de Prusse, et que le Roi de Dannemarck le voulut attirer au sien, ainsi que Wassel, il en demanda par écrit la permission à Frédéric qui lut dix fois la lettre de Finck, fit entrer trois fois son aide de camp Anhalt, et le fit ressortir deux ; à la fin il lui ordonna de répondre à Finck que S. M. le félicitoit, lui souhaitoit bien du bonheur, et le reconnoissoit pour un grand général, mais qu'il n'avoit rien à changer à la sentence du conseil de guerre ; (nota ; que c'étoit lui qui l'avoit dictée) il fit de même au Général Kiow, qu'il alla voir à Schweidnitz où il étoit aux arrêts, et à l'article de la mort, et le plaignit, lui disant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas l'aider dans la cir-

constance présente. Cela s'appelle se moquer des gens jusqu'au dernier moment. C'est assez dans le goût de Charles Quint qui ordonnoit des prières publiques pour la délivrance du pape, qu'il retenoit prisonnier. Je sçais de très-bonne part, ce que je viens d'écrire. *Rebentisch se tira* assez bien d'affaire : graces à sa bonne langue, ainsi qu'il avoit fait à la perte de Schweidnitz où il avoit bien mérité d'être puni. Mais dès que le Roi fut informé de ce qui s'étoit passé, il lui ôta son régiment et sa pension, de sorte qu'il est allé mourir en Portugal. On ne vouloit pas le renvoyer pendant la guerre à cause de ses correspondances en Moravie d'où il étoit natif, et qu'il auroit pu servir de guide pour ce pays au cas que l'armée y fut entrée comme en 1758. Pour surcroit de malheur le Général Diercke se trouvoit encore sur la droite de l'Elbe, sans pouvoir la repasser, parce qu'on avoit ruiné le pont de Meissen, et que la riviere charioit tant de glaçons

qu'il ne put se hasarder à la passer sur des bateaux. Daun qui scût l'embaras, où se trouvoit ce général, détacha Beck avec un grand corps de troupes qui attaqua Dirck, et le prit prisonnier avec 1500 hommes. Le Reste hasarda de passer sur un bac, et plusieurs se noyèrent. Un détachement qui se trouva sur la gauche de ladite riviere écarta par son feu les ennemis qui les talonnoient.

Ainsi finit la campagne de 1759 pendant laquelle le Roi perdit les deux tiers de son armée, et depuis la bataille de Kunersdorff il ne fut pas un jour sans être exposé à être défait sans espérance de pouvoir se relever, surtout si les généraux ennemis avoient scû ou voulu profiter des circonstances. On avoit cru que Daun après les deux coups qui lui avoient si bien réussi, s'avanceroit pour délivrer la Saxe, mais il ne bougea pas; ses troupes se baraquèrent, et les nôtres en firent autant. Une partie restoit dans le camp, tandis que l'autre re-

stoit dans les villages, et elles se relevoient
 tour-à-tour; ce qui de part et d'autre fit périr
 bien du monde par le froid qui fut excessif
 cette année; les nôtres sur-tout en souffri-
 rent le plus; car on sçait que le soldat prus-
 sien est mieux habillé pour l'été que pour
 l'hiver, qui se passa comme je viens de le
 dire. Les Carabiniers furent surpris dans
 Zeitz et en partie enlevés; le Général Zet-
 tritz eut le même Sort à Cosdorff sur la
 droite de l'Elbe, ainsi que plusieurs autres
 détachements, de sorte qu'il paroissoit im-
 possible que Frédéric revînt en état de se
 remettre en campagne, mais pour cela il
 ne perdit pas courage, sur tout-lorsqu'il
 vit que Dann loin de rien tenter, restoit
 sur la défensive. Fouquet fit en Silésie une
 convention avec les ennemis pour ne pas
 s'inquiéter pendant l'hyver. C'est une faute
 que les Autrichiens ont toujours faite, que de
 laisser à Frédéric le tems de remettre son
 armée qui à la fin de la campagne se trou-
 voit toujours diminuée de plus de moitié,

au

au lieu que dans une seule campagne d'hiver, ils auroient achevé de la détruire, parce qu'elle n'est pas assez vêtue pour faire la guerre dans cette saison ; et se seroit fondue avant que d'être recrutée. Les Autrichiens perdirent si peu dans cette campagne qu'ils se complétoient de déserteurs et de prisonniers prussiens sans avoir besoin de recrues de leur pays, au lieu qu'il fallut que Frédéric trouvât près de 60000 hommes pour tâcher de se remettre. Quoique ces régimens qui venoient de tomber entre les mains des Autrichiens, ne fussent mis qu'à la moitié de leur état complet, les Autrichiens rompirent le cartel pour l'échange des prisonniers qui ne furent plus échangés, ce qu'ils auroient dû faire depuis long tems ; car le Roi ne levoit que des paysans et vagabonds pour remplacer ses bons soldats qui étoient prisonniers ; de plus il lui falloit bien du monde pour garder ceux des ennemis, de sorte qu'à la fin il ne sçavoit plus où les laisser. On a vu dans Breslau l'année

suiivante jusqu'à 6000 prisonniers de guerre, tandis que la garnison n'étoit en tout que de 3000 hommes, tous d'assez mauvaise volonté, que Laudon bombardoit cette place, et que les Russes s'en approchoient. Je crois qu'alors le Roi se trouvoit aussi bas qu'avant Rosbac.

Année 1760.

Le Prince héréditaire de Brunswick vint au secours du Roi avec 8000 hommes de l'armée des alliés ; mais on prétend que lorsqu'on vit que Daun étoit immobile, on se repentit de l'avoir fait venir, et à la vérité cela étoit un peu humiliant, parce qu'on ne pouvoit plus se vanter d'avoir résisté seul à de si puissants ennemis. Dès que l'on se fut un peu recruté, on renvoya le Prince d'où il étoit venu, et on résolut d'entrer en campagne avec 20000 hommes de moins que la précédente ; ce qui joint à la perte de Fouquet par où Laudon débuta, la réduisit à 30000 combattants de moins ; encore passe si l'on avoit eu des soldats comme à Leuthen, mais c'étoit des enfans,

des vagabonds et des déserteurs; on aura de la peine à croire que le Roi de Prusse se soit résolu d'entrer en campagne avec une armée de moins de 75000 hommes contre une de 250000, et encore moins d'agir offensivement; cela est cependant vrai, mais aussi il faut avouer que tous ses ennemis se laisserent mener comme il voulut, malgré le malheur de Fouquet qui paroissoit d'un mauvais présage. Frédéric passa l'hyver dans une mauvaise chaumière à Schlettau où il se fit faire une petite cheminée. Il avoit si peu ses commodités que n'ayant qu'une paire de culottes, il étoit obligé de rester au lit pendant qu'on les raccommodoit; encore falloit-il chercher dans le village un tailleur paysan, car il n'en avoit pas à sa suite. C'est là qu'il régla ses opérations, et qu'il trouva avec bien de la peine des fonds pour fournir aux frais de la campagne, et il lui en resta fort peu pour ses dépenses particulières. C'est être mal au fait de ce que coûte une guerre,

avec quelque économie qu'on la fasse, que de croire que ce Monarque n'avoit pas touché à son trésor, qui étoit tout à fait vuide. Winterfeld m'a un jour conté qu'il avoit travaillé avec lui pendant six mois pour régler les dépenses que l'on prévoyoit être indispensables, et que le Roi avoit dans ses coffres de quoi faire la guerre pendant trois ans, même avec autant de malheur qu'en 1744, à condition qu'avec cela il resteroit en possession de la Saxe sur laquelle on avoit compté d'avance. Mais les campagnes que nous venions de faire, furent d'une bien plus grande dépense, sur tout à cause de la quantité d'artillerie que l'on mene à présent dans une armée, et qui seule coûte presque autant qu'une armée dans les précédentes guerres. Nos ennemis avoient contre nous 87600 chevaux, et nous pouvions leur en opposer environ 27000; il y avoit encore moins de proportion dans l'infanterie. Le Roi ordonna de lever quelques bataillons et corps francs; mais la plupart ne vinrent

pas à maturité. Pendant l'été on rétablit à moitié les corps prisonniers. On retira 10 escadrons de l'armée des alliés, mais avec tout cela on ne passa jamais le nombre que j'ai nommé, et même on n'y arriva pas; car la plupart des régiments ne purent être rétablis, sur tout les Prussiens, Vestphaliens et autres qui avoient perdu leurs canons, dont les ennemis étoient en possession. Fouquet, ce général doué de toutes les qualités requises pour s'acquiter avec honneur de sa commission, s'aperçut que Laudon machinoit quelque chose contre la Silésie; il abandonna Landshut et se retira près de Schweidnitz où il étoit hors d'insulte, étant à portée de se retirer quand il voudroit sous le canon de cette forteresse, au lieu qu'à Landshut il pouvoit être mis entre deux feus, ayant Laudon d'un côté et Beck qui étoit sur la Queisse de l'autre. Ce dernier n'avoit personne devant lui, le corps de Schmettau s'étant allé joindre à celui que le Prince Henry formoit pour faire tête aux

Russes. Laudon fit prendre le poste de Landshut qu'il trouva abandonné, et en fit ruiner la plupart des retranchements, puis il se disposa à faire le siege de Glatz. Alors Fouquet recut du Roi un ordre positif de reprendre son ancien poste, d'où il seroit à portée de saisir les convois que les ennemis feroient arriver pour ledit siege, et de faire des courses en Bohême. On prétend que le Ministre Schlaberndorff engagea le Roi à donner cet ordre pour pouvoir tirer les contributions ordinaires des montagnes de Silésie; Fouquet en fut au désespoir, mais il obéit, et chassa de son ancien poste quelques troupes ennemies qui s'y étoient nichées et qui se retirèrent sur quelques montagnes voisines où Fouquet les laissa, employant le peu de tems qu'il avoit à rétablir ses retranchements en parti rasés; alors Laudon croyant ne pouvoir pas faire ce siege tranquillement, tant que ce général seroit là, se résolut à l'attaquer avant que de rien commencer. Il envoya ordre à la grosse

artillerie qui étoit en chemin, de s'arrêter où elle se trouveroit jusqu'à nouvel ordre, et invita le Général Beck de s'avancer avec son corps qui étoit à Frideberg sur la Queisse pour l'aider dans cette entreprise. Le corps de Fouquet consistoit en quinze bataillons de toute espece, 5 escadrons de dragons et dix d'hussards, ce qui pouvoit faire 10000 hommes, dont il y en avoit environ 2000 de détachés à moitié chemin de Schweidnitz près du château de Fürstenstein, pour conserver une communication avec cette place. La gauche de son camp étoit sur la hauteur luthérienne de Landshut et étoit fortifiée; sa droite étoit de même sur une hauteur retranchée près de Reich-Hennersdorff, environ à 2500 pas de la gauche. Il se trouvoit encore derriere ses ailes quelques hauteurs fortifiées qui lui couvroient les derrieres, dont ceux de la droite étoient fort près des ravins qui bordent le Bober, et les mettoit en sûreté. Il avoit tiré une ligne de communication entre ses deux ailes,

la gauche étoit comme un glacis avec quelques redans, mais n'ayant pas assez de troupes, celles qui y étoient se trouvoient fort éloignées les unes des autres, et trop foibles par tout, ce qui donnoit lieu de croire que ce seroit par là que l'ennemi attaqueroit, mais il étoit impossible d'y remédier. Ce terrain m'est très-commu, y ayant souvent commandé les troupes légères des postes avancés dans cette guerre et dans la précédente, et m'y étant trouvé à des affaires très-sérieuses. La cavalerie étoit postée à une bonne distance derrière la ligne de communication. Laudon laissa quelques troupes devant Glatz, et avec le reste joint au corps de Beck, il s'approcha de Landshut il commença l'attaque à deux heures du matin, après avoir donné pendant la nuit les signaux que l'on donne en pareil cas pour que tout s'ébranle en même temps, et il forma trois vraies attaques toutes dirigées contre les hauteurs retranchées; celles de la droite de Fouquet furent les premières

emportées. L'infanterie étoit sur plusieurs lignes. Le régiment de Simchon fut le premier qui s'approcha de la hauteur de Buchsberg, il y trouva beaucoup de résistance, de même qu'à l'attaque des retranchements de Schellemburg avant la bataille d'Höchstadt; les moins braves se tirèrent à gauche pour se mettre à couvert du feu de nos gens; le hazard ou leur bonheur leur fit trouver un petit ravin sous le retranchement. Ils s'y glissèrent et y trouverent leur sûreté. Pendant qu'ils étoient là un autre corps tourna la droite de cette hauteur jusqu'auprès du Bober, où il trouva un sergent avec 12 grenadiers postés en avant pour être aux écoutes; comme c'étoit la nuit, ces gens furent surpris et se retirèrent précipitamment dans le retranchement dont on leur ouvrit la barrière; mais on ne put la refermer assez tôt pour empêcher que les ennemis n'y entrassent pêle mèle avec ces 12 hommes, de sorte que cette hauteur qui couvroit les derrières de notre droite,

fut emportée sans peine ni perte. Ceux du régiment de Simchon qui étoient dans le fond, se mirent alors en mouvement et entrèrent aussi dans le retranchement de la montagne de Buchsberg. Nos troupes cherchèrent leur salut en se retirant sur la gauche suivant la ligne de communication dont j'ai parlé. Il y eut quelques escadrons autrichiens qui voulurent s'avancer, et plusieurs se précipitèrent dans la ligne qui étoit en glacié, ne la sachant pas là; cependant nos gens se défendoient de leur mieux, faisant front dèsqu'ils trouvoient une hauteur, et il y en a toujours quelques unes dans un pays aussi raboteux. Enfin la montagne de l'église et celle de la justice toutes deux à notre gauche près de Lands-hut, furent attaquées et emportées après une opiniâtre résistance. Fouquet y fut pris en héros combattant avec quelques compagnies de grenadiers qui comme lui refusèrent tout quartier; il reçut plusieurs dangereuses blessures; quelques fuyards

voulurent se sauver en passant le Seider au dessous de la ville qu'ils laissoient à droite, mais ils tomberent dans les mains de la cavalerie ennemie avant que de pouvoit gagner les bois, de sorte que de tout ce corps, il n'y eut pas 300 hussards qui s'échapperent.

La ville fut pillée, le corps qui étoit à Fürstenstein sous les ordres du jeune Ziethen se retira à Breslau sans être attaqué, quoique les ennemis si forts en cavalerie eussent pu le faire. Fouquet avoit bien prévu son malheur, mais il falloit obéir, sans quoi il auroit pu se retirer. On prétend que quand on vint l'avertir qu'il alloit être investi de tous côtés, il rit au nez de ceux qui le lui dirent; mais il prit la résolution de périr dans cette affaire, ou de ne plus tirer l'épée, résolution qu'il tient actuellement à Brandebourg où il est prévôt du chapitre, sans que ni les visites, ni les présents, ni les avances que le Roi lui fait tous les jours, l'aient pu engager à se trou-

ver à une seule parade, pas même à Potsdam. On prétend aussi que Laudon auroit dû d'abord pénétrer par la ligne de communication qui étoit la partie foible, cela lui auroit épargné beaucoup de monde et de peine, puisque par là il séparoit nos troupes par leur centre, et pouvoit attaquer les redoutes des ailes de tous côtés en même tems; sa perte en hommes ne fut gueres moindre que la nôtre, mais il garda une belle armée, et nous pas uue troupe hors des garnisons. Après cela il alla faire à son aise le siege de Glatz qui ne lui coûta pas grande peine; la garnison qui étoit toute composée d'autrichiens mal intentionnés, Saxons et habitants du comté de Glatz déserta par compagnies, et introduisit les ennemis dans la place qui fut prise sans capitulation; le sort de ceux qui y commandoient devint bien triste après la paix, car tous les officiers sans exception furent cassés; il faut rendre à l'infanterie autrichienne la justice, qu'elle s'est comportée avec beaucoup de

valeur dans toutes les occasions, et a toujours bien réussi lorsqu'on a su l'employer, sur tout à Landshut; c'est dommage que leurs généraux n'en ayent pas su mieux tirer parti.

Daun envoya encore à Laudon un renfort de cinq régiments d'infanterie et de deux de cavalerie, de sorte qu'en se joignant à Beck ils avoient près de 50000 hommes, avec lesquels ils résolurent de forcer Breslau à se rendre sans employer de la grosse artillerie, mais seulement en la bombardant avec des aubusiers; mais cela ne leur réussit pas comme on le verra dans la suite.

Le Prince de Löwenstein s'étant approché avec 30000 hommes de Zittau, on croyoit qu'il tomberoit sur le corps de Schmettau qui n'étoit que de 4500 hommes; mais il n'en fit rien, autre faute qui aida à sauver la Lusace. Schmettau marcha pour se joindre au Prince Henry qui y formoit son armée et qui devoit être de 24000 hommes. Pen-

dant l'hyver le Roi avoit envoyé quelques détachemens en Poméranie d'où les Russes s'étoient retirés ; mais ces détachemens ne furent pas heureux, et attirerent l'ennemi dans cette province, ce qui ne contribua qu'à la ruine. Dans le mois de Mai Tottleben se mit en mouvement, délogea nos gens des villes où ils s'étoient maintenus, et il y eut quelques petites escarmouches, mais elles ne méritent pas qu'on en parle ; si l'on en excepte une de Cöslin qui nous coûta 200 hommes qui s'étoient trop éloignés de la ville dont la garnison sortit par capitulation. Il paroît que c'est ici que Tottleben commença à s'oublier, car il auroit bien pu la forcer à se rendre autrement. Les Russes avoient pris leurs quartiers d'hyver de façon qu'ils étoient également à portée d'agir contre la Poméranie, le Brandebourg. ou la Silésie. On prétend qu'ils étoient 120000 hommes. Ils passerent la Vistule au commencement de Juin. Au mois d'Avril le Prince Henry alla à Tergau où il reçut

quelques troupes du Roi; de là il marcha à Sagan, de là à Francfort sur l'Oder; après qu'il eut assemblé tous les régiments qui devoient former son armée, il passa l'Oder ayant laissé un gros détachement dans la dite ville. Il marcha à Landsberg sur la Varthe. Le corps de Francfort le rejoignit, et il fit pousser une avant garde jusqu'au couvent de Paradis pour observer les Russes qui donnoient assez à connoître qu'ils en vouloient à la Silésie, et comme je le ferai voir, contre toutes les règles et la raison il remonta l'Oder sur la gauche, le laissant à droite depuis Gros-Glogau. L'ennemi en faisoit autant sur la rive opposée, toujours en se côtoyant l'un l'autre. Laudon bombardoit Breslau, et usa de menaces envers Tauenzien; mais il n'étoit pas homme à se laisser intimider. Le Prince Henry craignoit de ne pas arriver à tems pour secourir cette place, et il croyoit pouvoir surprendre les Russes dans sa marche et les battre, ce qui étoit fort incertain; il ne pouvoit pas non plus

plus les devancer si facilement, et on ne sçavoit pas à quoi Laudon se résoudroit ; il pensoit qu'il se mettroit à couvert derriere la Schweidnitz ou la Lohe ; ce que véritablement il auroit dû faire, et c'étoit le seul parti qu'il eût à prendre. On prétend qu'un corps de 1000 chevaux et d'un bataillon franc qu'il fit avancer comme avant garde lorsqu'il étoit près de Glogau, arrêta les Russes, qui croyant qu'on vouloit les attaquer, se formerent et choisirent un bon camp où ils séjournèrent pour sçavoir tout de bon si on leur en vouloit ; ce qui fit que le Prince Henry gagna une marche sur eux, et surprit plusieurs postes des Autrichiens qu'il rencontra en son chemin. Le régiment de dragons de l'Archiduc Joseph commandé par le Général Caramelly fut défait par 800 hussards que Werner commandoit, parce qu'il ne s'étoit pas retiré à tems, et on leur fit 400 prisonniers ; c'est là qu'on vit l'avantage qu'il y a d'avoir des chevaux polonnois pour les troupes légères, car ces dragons

A a

d'ailleurs fort braves et pour le moins aussi nombreux, furent tant fatigués et tourmentés de tous côtés, qu'à la fin ils succomberent. Laudon se retira sans attendre les Russes qui arriverent à Breslau par la droite de l'Oder, le même jour qu'il en étoit parti, ils furent bien étonnés de ne trouver personne, eux qui avoient déjà fait leur compte sur le grand magasin qu'ils sçavoient dans cette ville ; cela les irrita beaucoup contre leurs alliés dont ils parlerent avec le dernier mépris, ainsi que je puis dire l'avoir entendu. Le Prince Henry campa sur la gauche de l'Oder et envoya seulement quelques bataillons sur la droite; ils dresserent quelques batteries sur les hauteurs près de Hondsfeldt, et l'on se canonna réciproquement sans effet. Voilà à quoi aboutit l'entreprise de Laudon. La fortune le quitta avec raison pour le reste de la campagne, quoiqu'au commencement elle lui eût été si favorable; la faute qu'il fit ici égala la plus grande que l'on ait faite; dans toute cette guerre il avoit un

bon camp, il pouvoit disputer le passage de deux petites rivières au Prince Henry auquel il étoit du double supérieur en quantité et en qualité. De plus s'il eut seulement attendu quelques heures, il donnoit la main aux Russes; mais rien de tout cela; on peut dire qu'il se retira honteusement devant une poignée de Prussiens de la moindre espèce. Autre grande faute de sa part d'appeller les Russes en Silésie. Il devoit les laisser du côté de Dresde pour occuper le Prince Henry. Alors n'ayant aucun ennemi dans ces campagnes, il prenoit tranquillement Breslau, et même beaucoup plus, au lieu qu'en attirant les Russes, il attiroit le Prince Henry qui l'auroit horriblement embarrassé si Laudon l'avoit attendu comme je l'ai dit, et n'eut pas eu la bonté de faire place. Tout ceci fit un honneur infini au Prince Henry; mais à dire le vrai il n'a réussi que par la mauvaise conduite des généraux ennemis. Sans quoi il ne pouvoit s'en flatter. Soltikoff se retira par Praunitz, et

fit passer l'Oder à environ 14000 hommes commandés par Czernichew pour aller rejoindre Daun; le Prince Henry suivit les Russes par Frebnitz, et leur fit comme de raison un pont d'or, ne pouvant leur en faire un de fer et de feu. L'on prétend, quoique j'en doute, que Frédéric en fut fâché ainsi qu'on le verra. Le terrain qui m'est très-bien connu, étoit favorable aux Russes, et supposé qu'on les eût battu, ce qui étoit presque impossible, quel autre avantage en auroit-on retiré que de les éloigner? ce qu'ils firent sans cela, au lieu qu'en leur tuant du monde, on en auroit aussi perdu, et nous n'en avions pas de reste, et si nous avions été battus, quelle auroit été notre ressource?

Frédéric reçut la nouvelle du désastre de Fouquet par un officier des ennemis qui en donna avis à nos postes avancés. Celui qui la lui porta, m'a dit qu'il en fut abasourdi, et qu'en se frappant sur le front, il s'écria; mon Dieu, il n'y a qu'à moi à

qui il puisse arriver de telles disgrâces ! mais il se remit à l'instant. La prise de Glatz lui fut annoncée par le feu du canon et de la mousqueterie des ennemis ; il ne croyoit pas perdre sitôt cette place. Aussi l'on prétend qu'il fit demander aux postes avancés de Daun, si Marie-Therese étoit accouchée, puisqu'on faisoit des feux de réjouissance. Quand il sut de quoi il étoit question, il dit ; hé bien que faut-il faire ? On nous le rendra à la paix, en quoi il pensoit juste ; de même que lorsqu'il dit en 1757, avant de marcher contre les François, qu'il n'y auroit point de paix avant qu'il n'y eût eu une bataille près de Schweidnitz, ce qui est arrivé en 1762. On prétend qu'il entend la cabale, et même plus ; sur quoi je laisse penser chacun comme il voudra. Dès qu'il eut rétabli son armée autant que sa situation le permettoit, il leva son camp, jeta des ponts sur l'Elbe, au dessous de Meissen, passa la riviere, poussa le Général Lascy jusque dans le camp fortifié de

Reichemberg. Daun passa aussi cette riviere entre Dresde et Pyrna, de façon qu'il y avoit toute apparence d'une bataille. Frédéric se tira à gauche pour marcher en Silésie, ce qui n'étoit pas son intention, puisqu'il faisoit préparer à Magdebourg un grand train d'artillerie de siege. Daun crut tout de bon que le Roi alloit en Silésie; il gagna plusieurs journées sur lui, marcha lui même dans cette province, où il campa sur la droite de la Queisse, laissant Lascy pour observer notre armée; quand Frédéric le vit assez loin, et que le corps d'artillerie fut en état, il reprit le chemin de Dresde sur trois colonnes; et par trois chemins différents, ruina les ouvrages du camp de Reichemberg où Daun avoit fait travailler tout l'hyver, jetta des ponts sur l'Elbe près de Dresde, et investit cette place devant laquelle il y avoit un camp retranché et une garnison de 16000 hommes. L'armée d'Empire se retira près de Pyrna où elle fut jointe par Lascy, ce qui joint à la garnison de Dresde, faisoit un

corps plus considérable que l'armée du Roi. L'artillerie arriva à point nommé, ce qui prouve que ce siège étoit prémédité. Une partie de nos troupes sous les ordres du Général Hülsen faisoit face à l'armée de l'Empire, et une autre campoit sur la droite de l'Elbe pour en fermer la place du côté de Carlsbach.

Voici des raisons connues de peu de monde qui engagerent le Roi à former cette entreprise. La dernière campagne et le commencement de celle-ci lui avoient été très fatals. Il s'agissoit de faire voir à ses ennemis, à ses alliés, et même à son armée, qu'il n'étoit pas si fort abatu qu'il ne pût agir offensivement. Outre cela les généraux ennemis lui avoient trop donné lieu de les mépriser pour qu'il n'osât pas hasarder quelque chose. Or Dresde étoit la seule place à laquelle il pût s'attacher; d'ailleurs il croyoit qu'il lui suffiroit de l'investir, et d'y jeter quelques bombes, pour que le Général Macquir demanda à capituler, pour empêcher

la destruction de cette ville; mais celui ci ne pensoit pas de même, puisque les Autrichiens croyoient trouver un avantage à ruiner la Saxe.

Frédéric voyant la lenteur que Daun mettoit à s'approcher, chauffa cette pauvre ville à outrance; et comme il continua à la bombarder et canonner, même après que le secours y fût entré, et qu'il avoit perdu toute espérance de la soumettre, on a lieu de croire qu'il y avoit de l'animosité dans son procédé, et un desir de se vanger du bombardement de Cüstrin. Daun étoit le neuf juin en Silésie, à 9 milles du Roi, lorsque ce monarque faisant demi tour à droite vint investir Dresde, et il mit onze jours à paroître; ce qu'il auroit pu faire en quatre par des marches un peu fortes. L'année suivante le Roi de Prusse avec toute son armée fit le même chemin en 3 jours, de sorte que Daun auroit pu arriver avant qu'on eût jetté une bombe dans la ville, puisqu'on ne commença à la battre que le 15. Juin,

et que Daun avoit eu 6 jours pour faire 15 milles de chemin, au lieu qu'il laissa à Frédéric le tems de bombarder cette ville pendant huit jours, ce que tout autre général auroit empêché et même fait payer chèrement; ce ne fut que le 20 qu'il parût. Voici les réflexions et calculs auxquels ceci m'oblige. Daun étoit à 9 milles du Roi, lorsque ce monarque tourna sur Dresde, de façon qu'en rebroussant aussi chemin il arrivoit par des marches égales à celles de notre armée, deux jours plus tard devant Dresde, et même plutôt puisqu'il pouvoit laisser ses équipages en arriere où il n'y avoit pas un Prussien pour les insulter, au lieu que nos gens pendant leur marche furent continuellement harcelés par Lascy, Ried etc. ce qui les retardoit beaucoup, de même que pour ruiner le camp fort de Reichemberg, jeter des ponts sur l'Elbe, le passer, se retrancher sur la droite de ce fleuve, etc. Daun n'avoit au contraire aucun embarras; le Roi fit même plusieurs mouvements pour

engager une affaire avec lui, ce qui prit aussi du tems: cependant il arriva devant Dresde le 13, l'investit et commença à le battre le 14. aux fauxbourgs, et la ville le 15. Daun n'arriva que le 21. avec une partie de son armée, il auroit pu arriver en même tems que nous, qui avions marché pendant cinq jours pour faire sept milles et passer l'Elbe. Tout cela fait voir bien clairement que Daun a bien voulu laisser ruiner Dresde. Ceux qui connoissent la situation de cette ville du côté de Weiskirch sur la droite du fleuve, conviendront qu'à l'approche de Daun, le corps du Duc de Holstein qui serroit la place sur cette rive ne pouvoit tenir, dès que l'armée autrichienne s'approcheroit de lui; il ne lui convenoit même pas de se retirer à la vue d'un corps de troupes hongroises; c'est cependant par où Daun s'y prit; il fit avancer les Croates qui escarmoucherent pendant deux jours avec nos gens qui repassèrent la rivière, rompirent les ponts, et ne perdirent

que 200 hommes avec deux petits canons qu'on avoit comme abandonnés pour amuser les ennemis pendant que le corps passoit et retiroit ses ponts de l'eau; au lieu que si Daun eut paru avec son armée, même sans attaquer, le Prince de Holstein avoit ordre d'abandonner vite la droite de l'Elbe où il pouvoit être coupé et forcé à une retraite bien difficile, même impossible, si au lieu de faire attaquer par quelques Croates, il l'eut fait avec l'armée entière, d'autant qu'il ne risquoit pas d'engager une affaire générale, puisque le corps dudit Prince n'étoit pas de huit mille hommes, et de plus séparé de l'armée par un grand fleuve.

Je n'entrerai pas dans le détail de ce siege où il y eut quelque perte de part et d'autre dans une sortie, où par punition le Roi ôta au régiment d'Anhalt-Dessau les galons de leurs chapeaus et de leurs habits, parce qu'ils avoient abandonné la tranchée; mais il les leur rendit après la bataille de Lignitz où ils se signalerent. Daun ayant

la communication avec Dresde y fit entrer dix à 12000 hommes qui firent cette sortie, et voilà tout. Frédéric se trouvoit dans un grand embarras; 25000 hommes sur les hauteurs de Gros-Seidlitz, 25000 y compris le secours dans Dresde, et Daun avec près de 70000 sur la droite de l'Elbe, maître de le passer à son choix, par Dresde, ou par quelque'autre endroit, ayant les hauteurs de son côté. S'il eut passé l'Elbe, et que laissant Dresde sur la gauche, il se fut posté tout de suite sur Leipsick, Frédéric se trouvoit comme enveloppé par l'armée de l'empire et celle de Lascy, celle de Daun et la garnison de la ville; il campoit derriere le grand jardin; Hülsen avec un petit corps faisant face à l'armée de l'Empire. Il paroît que Frédéric craignoit plus cela qu'il ne le souhaitoit, ainsi que je le vais prouver. Le Général Lentulus à été long tems aide de camp de ce Monarque, qui alors n'avoit personne de confiance auprès de sa personne que lui; Seydlitz venoit de se retirer

assez mécontent et il avoit raison de l'être ; le Roi s'ouvrit donc à Lentulus et lui dit qu'il craignoit fort que Daun ne fit ce que je viens de dire, et ce qu'il devoit faire ; sur quoi Lentulus connoissant l'irrésolution et la lenteur de Daun, lui dit qu'il n'en seroit rien. Frédéric repliqua que oui ; et Lentulus derechef que non ; alors le grand Frédéric s'oublia, et lui dit ; allez ! je vois que vous croyez ce que vous souhaitez, parce qu'apparemment vous avez peur ; eh bien, Sire, lui dit ce général, puisque j'ai peur, je ne tirerai plus l'épée, et il s'en alla à Berlin, où il fit le malade ; mais s'étant laissé regagner l'année suivante il revint. Pour montrer l'inquiétude et la mauvaise humeur dont le Roi se trouva cette année, je conterai ce qui arriva quelques semaines auparavant au Général Seydlitz. J'ai dit que ce brave général avoit reçu un coup de feu à la bataille de Cunersdorff ; outre que ce coup lui cassa le bras , il fut attaqué en même tems d'une espece d'apoplexie qui

lui ferma la bouche et le priva pendant quelques jours de l'usage de la parole, ce qui l'obligea de se retirer à Berlin où il emmena tout son équipage. Le commandant lui refusa du fourage pour ses chevaux; il écrivit au Roi, pour sçavoir si c'étoit par ordre de S. M. que cela se faisoit; il lui répondit qu'oui, et que s'il vouloit avoir des rations, il devoit aller en Saxe, où elles ne coûtoient rien. En 1760 Seydlitz vint à Leipsick et de là à l'armée du Roi, lorsque pour la première fois il décampa et passa l'Elbe dessous Meissen. Seydlitz étoit encore presque manchot, et ne faisoit point de service, mais dès qu'il vit que l'on jettoit des ponts et qu'il crut que l'on vouloit batailler, il vint dire au Roi qu'il se sentoit assez bien rétabli pour pouvoir faire son devoir dans une bataille, et pria S. M. de vouloir bien lui assigner un poste; ce Monarque lui répondit qu'il pouvoit se tranquilliser, et qu'il lui feroit dire quand il auroit besoin de lui, que jamais il ne lui

étoit venu dans la pensée de livrer bataille. Le lendemain Seydlitz se trouva près des ponts quand Frédéric faisoit ses dispositions pour les passer, et donnoit ses ordres à ses généraux sur la manière dont ils devoient agir quand ils attaqueroient l'ennemi, mais il ne fit pas semblant de voir Seydlitz, qui dit, jè vois bien que le Roi n'a pas besoin de moi, et s'en retourna à Berlin. Il paroît que Frédéric étoit piqué contre ce général de ce qu'il n'avoit pas approuvé les dernières attaques qui réussirent si mal à Cunersdorff, il se repentoit d'avoir fait mettre dans la relation de cette journée, qu'il auroit eu la victoire sans la blessure de ce général, et il vouloit faire voir qu'il pouvoit gagner des batailles sans lui. Daun ne bougea pas, et Frédéric marcha du côté de Meissen où il repassa l'Elbe, et laissa un fort petit corps aux ordres d'Hülsen pour observer l'armée de l'Empire à laquelle on avoit joint beaucoup de troupes autrichiennes.

Ce fut le premier Août que le Roi passa cette riviere du côté de Merschvitz et Hirschstein sur plusieurs ponts que l'on avoit jettés. Ziethen faisoit l'avant garde. Daun tâcha de mettre tous les obstacles possibles à la marche de notre armée; dès-qu'il vit quelle alloit en Silésie, il fit rompre tous les ponts du côté de Ruderberg sur le Rôder et fit faire des abatis. Il fit de même sur la Sprée, la Neisse et la Queisse, où il détruisit ponts et gués, avec les corps des généraux Lascy, Ried et Beck. Malgré tout cela le Roi continua sa marche par Koenigspruck, Caminsburg, Ratibor Freywalde, passa la Neisse entre Rothenburg et Görlitz, la Queisse près de Naumburg, et arriva à Breslau où il séjourna pour la première fois. Daun le côtoya et arriva à Labenthal en Silésie le 6. Août, le même jour que le Roi passa la Queisse. Pourquoi Daun ne fit-il pas autant de diligence quand il vint secourir Dresde? car à présent les armées firent 19 milles en

cinq

cinq jours , avec cette différence que le Roi fut harcelé pendant toute sa marche sur tout par lui qui ne quittoit pas son arriere garde , mais sans lui faire grand mal. Nos troupes rencontrèrent aussi quelques partis ennemis qu'elles enleverent ou battirent. Notre armée n'étoit que de 30000 hommes , qui n'avoient , au moins l'infanterie , d'autre ressemblance avec les prussiens de 1756 , que par l'habillement. Les cuirassiers et les dragons s'étoient assez bien soutenus. Les premiers sur tout , ont peu perdu pendant la guerre , excepté les régiments pris à Maxen. Cependant nous avions toujours un peu d'avance sur l'ennemi , ce qui fait voir que le Roi auroit encore pu duper Daun , s'il l'avoit voulu. Cette marche fut des plus hardies et des plus surprenantes. Une armée talonnée et harcelée passa l'Elbe , la Sprée , la Neisse , la Queisse et le Bober , sans y trouver un pont , avec un gros train d'artillerie et plus de 2000 chariots. Ried sur le côté , Lascy en queue

B b

et à portée d'être secouru de Daun. Laudon après sa retraite de Breslau, s'étoit posté sur les hauteurs de Strigau pour y attendre Daun qui campa à Schmotseiffen, où le Prince Henry s'étoit tenu si long-tems l'année dernière. Daun avoit presque entouré le camp prussien avec ses hongrois. Ainsi le Roi ne pouvoit pas faire le moindre mouvement, sans que ce maréchal n'en fût averti, de façon que le neuf lorsque le Roi se mit en marche pour gagner les hauteurs de Goldberg, Daun en fit autant pour la même raison, et Beck fut le premier qui s'y porta. Frédéric fut obligé de camper près de Kroitzich ; on prétend que le lendemain les ennemis vouloient l'attaquer de tous côtés ; Daun par devant, Lascy par la gauche, et Laudon par la droite. Mais le Roi se tint encore serré, et vint à Liegnitz sans être inquiété. Daun arriva à Walstadt à gauche, Lascy à Goldberg, Laudon à droite à Jukensdorff. Le Roi mit le grand étang devant son front ; il ne pouvoit avoir aucune com-

munication avec Breslau, et manquoit de tout, sur tout de pain. C'est là que l'on croyoit le tenir comme dans un filet; il voulut attaquer Lascy qui manoeuvra si bien qu'il ne put être entamé. Il voulut aussi en passant près de Jauer prendre Daun à dos, mais cela lui manqua aussi. Il ne lui restoit donc plus qu'à prendre un parti désespéré et tout donner au hazard. Voici ce que je sçais d'un de ses aides de camp, qui avoit alors sa confiance. Il résolut de tomber sur le corps d'un de ses satellites qui croyoient si bien le tenir, après s'être fait jour à quelque prix que ce fût, marcher tout de suite au grand Glogau, s'y pourvoir du nécessaire pour y passer l'Oder, et sans délai, aller droit aux Russes pour les prendre à dos, tandis que le Prince Henry qui étoit du côté de Prausnitz, tomberoit sur leur front. Cela marque une résolution et une pénétration incomparable; car s'il n'eut pas battu les Russes, il prenoit au moins leurs magasins et leurs équipages,

ce qui les obligeoit à la retraite. **Le comte** de Czernichew avoit passé l'Oder à Auras pour aller joindre Daun et barrer le chemin de Pachwitz. Frédéric fit plusieurs petits mouvemens, mais à la fin il revint à Lignitz ou Daun résolut de l'attaquer de tous côtés. Laudon passa pour cela la *Katzbach* à Furtmühle marchant par la gauche pour enfermer le Roi du côté de Pautzen, en délogeant des hauteurs quelques bataillons qui y étoient postés avec des hussards. Il se trouva au quartier du Roi un inconnu de l'armée autrichienne, que ceux qui lui ont parlé m'ont assuré être un irlandois, qui avertit le Roi du tour qu'on vouloit lui jouer, sur quoi il se mit en marche à l'entrée de la nuit, et se campa entre Humel et Pfaffendorff précisément sur la place que Laudon vouloit prendre. Ainsi Laudon qui croyoit avoir le Roi à sa droite l'avoit à sa gauche; à 3 heures du matin l'avant-garde de ce Général donna sur les hussards de Ziethen qui étoient sur la hauteur de Pautzen. Le

Major Lund qui les commandoit, se retira, pour donner avis au Roi de la marche des ennemis qui la continuoient de façon que leurs 3 colonnes à réserve se trouvoit proche de notre gauche. Ils attaquèrent ladite hauteur et eurent quelque'avantage. Frédéric profitant de l'occasion en grand capitaine fit avec la gauche de son armée un quart de conversion à gauche, à la faveur d'un brouillard qui ne se dissipa qu'au moment du choc, et avec les 16 bataillons et 30 escadrons qu'il avoit, avança sur l'armée de Laudon dont quelques corps se battirent fort bien, mais qui à la fin se retira en désordre, faisant un à droite pour repasser le Katzbach. Pendant cela le Général Ziethen faisoit front à Daun avec la droite de notre armée. Ce dernier ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce qui se passoit avec Laudon; le terrain pour venir à Ziethen n'étoit pas assez difficile pour l'arrêter, de plus dès qu'il entendit le feu, il pouvoit venir avec son infanterie devant le Général prussien;

l'eau de Schwartzwasser n'est qu'un petit ruisseau, et il pouvoit détacher sa nombreuse cavalerie pour le prendre par un détour en dos et en flanc. L'on ne poursuivit pas Laudon, n'en ayant pas le tems. Au contraire on se retira là d'où l'on étoit venu, emmenant plus de 5000 prisonniers, 82 canons, et 23 drapeaux; nos hussards qui faisoient l'arrière-garde au retour, furent assez maltraités par ceux des ennemis qui les suivirent. Il faut encore que je dise ici que les Autrichiens et autres troupes, n'ont que deux drapeaux par bataillon, au lieu que les Prussiens en ont cinq, ce qui fait que l'on ne peut juger de la perte des hommes par celle des drapeaux. Plus on en a et plus on est sujet à en perdre. Laudon en gagna aussi quelques uns; cette affaire quoique de peu de conséquence pour la perte des hommes, vu la supériorité des ennemis, fit tout d'un coup changer la face des choses. Daun se retira dans son camp de Walstadt, et les corps détachés disparurent. Quels

généraux? On prétend que Daun ne fut pas fâché de voir Laudon recevoir un échec; car c'est encore un usage chez les Autrichiens que les généraux soient jaloux et envieux les uns des autres, comme je l'ai vu dans la guerre de Hongrie, où j'en ai vu se pâmer de rire du malheur des autres. Les défilés de Parchwitz furent ouverts, le chemin de Breslau libre, et le Roi prit le camp de Hermansdorff à un mille et demi de cette ville, la rivière de Schweidnitz à sa droite. C'est là qu'il reçut ce qu'il lui falloit pour rafraichir son armée qui étoit bien foible, n'ayant point de corps de réserve, et une seconde ligne bien claire. Le camp étoit tout ouvert par devant, le Roi ne se retranchant que rarement, par ce qu'il n'aime pas ce qui le gêne dans ses mouvements. Daun auroit bien pu l'attaquer, avant qu'il n'eût reçu les renforts qui lui arriverent dans la suite, au lieu qu'il se contenta de marcher par sa droite, et se campa entre Schweidnitz et le Roi, faisant quelques préparatifs qui

sembloient annoncer qu'il vouloit assiéger cette place ; Czernichew repassa l'Oder avec précipitation et fut rejoindre Soltikow ; les Russes étant tout à fait retirés, le Roi ordonna au Prince Henry de détacher le Général Goltz avec 9000 hommes pour Glogau, et de le venir joindre avec le reste de son armée, ce qui fut exécuté. Mais le Prince pour sa personne se retira à Breslau sous prétexte de maladie, mais au vrai par mécontentement ; ensuite il alla à Glogau où il resta tout l'hiver, sans vouloir entendre parler de quoi que ce soit qui eût rapport à la guerre ; cependant l'année suivante il reprit le commandement de l'armée qui resta en Saxe. Le Roi ayant reçu son renfort, marcha par la gauche tournant par la montagne de Zettimberg où Daun avoit sa droite qui fut renforcée ; mais Frédéric sans s'arrêter la tourna, la laissant à droite et se mit à même de couper l'ennemi de la Bohême d'où il tiroit ses vivres ; alors Daun ne pensa plus à faire de siege, mais il se retira à Bogen-

dorff près de Schweidnitz au pied des montagnes de Silésie, Schweidnitz devant sa droite, et il y resta jusqu'au 11. Septembre. Le Roi prit son camp entre Groditz et Pilsen, sa droite à une demie lieue de ladite ville; alors Daun malgré la supériorité de son armée se trouva réduit à la défensive. Quel changement! il n'y avoit que quelques jours qu'il croyoit tenir le Roi dans un sac, et à present il se contente de parer les coups qu'on lui porte. La position des deux armées étoit telle, que Schweidnitz se trouvoit entre la droite des Prussiens, et celle des Autrichiens. Mais cette tranquillité dans laquelle elle resterent quoique peu de tems, ennuyoit le Roi, qui par ses partis tournoit la gauche des ennemis, et eut toujours l'avantage sur les leurs. Enfin le 3. Septembre Frédéric se mit en marche par sa droite, laissa sur sa gauche Daun devant lequel il passa et s'approcha de Strigau, des hauteurs du quel il délogea Naundorff et Beck avec quelque perte de leur côté. Ces Mrs. ont

donné des relations fort ampoulées de ces rencontres, mais il n'en est pas moins vrai qu'elles étoient fort à leur désavantage. Après que les armées eurent resté 6 ou 7 jours immobiles, Frédéric résolut de tourner l'armée ennemie par la gauche pour se rendre maître de Landshut. Il marcha pour cela par la droite de la gorge des montagnes qui y conduisent; Daun le côtoyoit en faisant à gauche, et le canonnant autant qu'il pouvoit, sans cependant lui faire grand-mal. Les Autrichiens se tenoient sur les hauteurs qui rendent de tems en tems fort étroite la vallée par où nos gens passoient, ce qui, outre les pierres, rend cette route bien pénible aux simples voyageurs et à plus forte raison à une armée. Lascy occupa le passage étroit qu'il y a entre Landshut et Harta, et personne ne pouvoit l'en chasser. Ainsi le Roi ne put venir à bout de son dessein, et après s'être arrêté quelques jours à Baumgarten ayant Bolkenhein derriere sa gauche, il détacha un corps de troupes du côté d'Hirsch-

berg, mais il fut trop hasardé, et fut trop heureux de revenir sans être coupé. Jamais notre armée ne se trouva dans une position plus dangereuse. Un corps des ennemis s'étoit posté sur les hauteurs de Hohenfriedberg, ce qui nous barroit la retraite; il fallut l'en déloger, et l'on en vint à bout avec tout le succès imaginable, lui faisant 600 prisonniers. Enfin il fallut penser à la retraite, que tout autre que Daun auroit rendue impossible; sa relation dit à l'ordinaire que si le Roi n'avoit pas décampé, il l'auroit attaqué le lendemain. Notre armée marchoit à gauche et les ennemis à droite, sans amais quitter les montagnes d'où ils se contentoient de canonner; il fallut souvent faire attaquer quelques postes qu'ils avoient jettés en avant pour nous arrêter, ce qui ne fit qu'augmenter ses pertes; rien ne lui étoit plus facile que de nous couper, mais il falloit le faire avec un bon corps solide, et non avec quelques Croates ou hussards que l'on ne faisoit que sacrifier. Enfin nous ren-

trâmes dans la plaine par le même chemin que nous avions pris pour en sortir, laissant Hohenfriedberg à gauche; ceux qui connoissent ce pays ou qui en ont de bonnes cartes jugeront comme moi qu'il est bien étonnant que le Roi se soit engagé de propos délibéré dans un si mauvais pas, d'où une armée de paysans suisses ou du Tyrol, ne l'auroit jamais laissé sortir; il n'y perdit cependant que quelques vivandiers. Les deux armées tenoient exactement la même route par laquelle elles étoient venues, Daun marchant à droite, et le Roi à gauche; dès que ce monarque fut dans la plaine il tira à droite côtoyant les montagnes qu'il laissoit aussi à sa droite. Daun restant sur lesdites montagnes le côtoyoit aussi, se contentant de nous lâcher quelques détachements de troupes légères pour nous disputer les défilés, chemins creux et hauteurs. Le Comte Neuwied le prussien trouva à la tête de sa colonne d'infanterie un corps d'ennemis qui commença par le saluer de 17 canons ou

abusiers, de dessus une hauteur par laquelle il devoit passer; ce général prit son parti sur le champ, et avec les 4 premiers bataillons de sa division grimpa la bayonnette au bout du fusil, et emporta d'emblée la montagne et les canons; les armées marchaient toujours se côtoyant. Le Général Autrichien d'Aiassasas qui se trouvoit avec 20 escadrons de carabiniers et de grenadiers à cheval au dehors de la ligne de Daun, s'aperçut que notre infanterie qui marchoit dans la plaine, le faisoit avec peu d'ordre, les hauteurs l'empêchant de voir le corps d'Aiassasas qui se jeta sur trois de nos bataillons qui n'eurent pas même le tems de se mettre en défense, et qui étoient loin de notre cavalerie, il leur passa sur le ventre, mais il n'en tua pas beaucoup, par ce que dans ces cas là les soldats se mettent à terre, et que les ennemis qui n'étoient pas maîtres de leurs chevaux passerent sans pouvoir sabrer jusque près de la seconde ligne qui marchoit en colonne. Alors arriverent les

cuirassiers du Prince Henry et de Seidlitz qui à leur tour mal menerent les ennemis. Nos officiers m'ont raconté que d'Allassas n'auroit perdu personne, ou très-peu, si les cavaliers avoient pu être maîtres de leurs chevaux, puisque le grand nombre que l'on prit tenoit les rênes des brides à deux mains, sans pouvoir ni les tourner ni les arrêter, ce qui confirme ce que j'ai dit de la cavalerie autrichienne et de la françoise. Le Roi continuant de marcher tourna la droite de Daun et rentra dans les montagnes toujours côtoyé des ennemis. Les deux armées formoient un demi-cercle en marchant; Laudon occupa les hauteurs de Waldenberg sur la gauche du Roi, et les deux armées se retrancherent ou du moins éleverent quelques redoutes. Cette position étoit des plus avantageuse pour Frédéric; sa gauche n'étoit pas loin de la Bohême qui ne lui étoit point fermée, il avoit par sa droite une bonne communication avec Schweidnitz. Daun se voyoit coupé de Glatz, et n'avoit d'autre

communication avec la Bohême que par Landshut et Gøtsberg, de façon que ses convois étoient obligés de faire un détour par de très-mauvais chemins, et toujours peu en sûreté. Dans la suite il n'auroit pu subsister. Outre cela il n'osoit faire le moindre mouvement sans donner prise à l'ennemi le plus vigilant; il ne pouvoit attaquer le Roi, sans de grands risques par ce que le pays est coupé et raboteux. Il est vrai qu'il ne couroit pas non plus le risque d'être attaqué, mais Frédéric ne cherchoit pas cela, il lui suffisoit pour lors de se trouver en sûreté et de tenir son ennemi comme enchaîné et l'empêcher de tirer parti de sa supériorité. Les armées resterent fort tranquilles pendant quelque tems, sinon que le Roi envoya quelques détachemens sur les derrieres et la gauche de Daun pour le traccasser, mais tout aboutit à des escarmouches sans conséquence. Il envoya aussi le Général Comte Neuwied avec un petit corps dans la haute Silésie pour déloger le Comte

de Bethlem qui se retira en Moravie, et qui après avoir reçu du secours de Glatz, obligea Neuwfedt de se retirer à son tour, et de rejoindre l'armée, sans autre opération que de se promener l'un et l'autre.

Enfin Daun ne pouvant déloger le Roi que par une diversion qui obligea ce monarque à decamper, il engagea Soltikow à envoyer un corps de Russes à Berlin sous les généraux Czernichew et Tottleben; et le Général Lascy s'y rendit aussi avec son corps. De plus l'armée de l'Empire avoit poussé Hülsen jusques dans Brandelay, aidée par le Duc de Wirtemberg. Voici comme cela se passa. Le Roi avoit laissé Hülsen avec un corps de sept à 8000 hommes, près de Meissen où il faisoit tête à l'armée d'Empire, qui jointe à un corps d'Autrichiens faisoit près de 30000 hommes. Le 13. Août ils s'approcherent d'Hülsen. Il y eut d'abord quelques attaques de peu de conséquence jusqu'au 20. que Hülsen voulut se rapprocher de Torgau, parce qu'il eut avis que le Duc
reg-

regnant de Wirtemberg vouloit se signaler de la même façon que le fit le vieux Duc Charles de Lorraine dans le siècle dernier, c'est à dire qu'il vouloit couper Hülſen qui étoit déjà à Sthrela dans un vieux retranchement du Prince Henry. Lorsque ce général fut averti que l'armée d'Empire venoit à lui pour l'attaquer, il résolut de l'attendre de pied ferme dans son poste qu'il trouvoit bon; il s'apperçut que c'étoit à sa droite qu'on en vouloit, et que l'on ne faisoit que de fausses attaques devant son front, il y donna les attentions nécessaires, sur-tout du côté de Daremberg derriere lequel il y avoit un bois où l'ennemi avoit trouvé moyen de jeter huit compagnies de grenadiers, quelques Croates, et tout le régiment d'Esterhasy d'infanterie hongroise qui prirent notre droite en arriere. Jamais troupe n'a combattu avec plus d'ordre et de valeur que cette poignée de Prussiens en cette occasion; pas un ne plia quoique l'ennemi s'avançat à la fin de tous côtés. Cependant il se mit un peu à

C c

l'écart, se contentant au moins pour quelque tems de canonner; le Général Hülsen voyant le danger que couroit sa droite qui étoit obligée de faire front de tous côtés, fit venir quelque cavalerie de sa gauche qui tourna le bois où étoit cette infanterie ennemie, qui avoit attaqué notre droite, y entra et renversa ce corps qui fut presque haché par 5 escadrons de Schorlemer qui le prit par son flanc droit, c'étoit le Major Maréchal qui fit cette belle manoeuvre, qui mérite d'être mieux expliquée. L'infanterie ennemie tourne nôtre droite toute composée aussi d'infanterie, elle la prend en front, en flanc, et à dos; nôtre cavalerie de la gauche composée de dix escadrons de Schorlemer, de deux de Kleitz dragons, et de cinq de hussards, fait à droite; les cinq escadrons de Schorlemer qui étoient à la droite et faisoient la tête, firent front par caracole à gauche dès qu'ils furent derriere le bois où étoit l'infanterie autrichienne dont j'ai parlé, et hacherent en pieces tout ce

qui se trouva devant eux dans le bois. Les autres escadrons qui suivoient ces cinq, passerent outre, laissèrent le bois à gauche, et trouvent la tête de la cavalerie ennemie qui vouloit se poster derrière notre flanc droit pour couper notre retraite dès que nous serions obligés de plier. Nos régiments se formerent, renversèrent le régiment de Deux-Ponts dragons et celui de Baronney qui étoit à la tête de la colonne des ennemis dans la plaine de Laas; tous les autres escadrons voyant ce désordre n'avancèrent pas plus loin; nos dragons et hussards firent miracle, prirent 1400 hommes aux ennemis et 40 officiers; toute l'armée ennemie voyant cela, resta comme pétrifiée, puis elle se retira hors de la portée du canon. Hülsen voyant cela fit aussi reprendre à ses gens leur ancienne position; ce qu'il y a de singulier, c'est que le Prince de Deux-Ponts voulut s'attribuer la victoire, mais avec bien moins de raison que le Général Haddick prétendoit l'année précédente l'avoir eue sur Finck près-

que dans le même endroit. Le lendemain l'armée de l'Empire marcha par sa gauche, nous laissant à droite. Hülßen qui craignoit d'être coupé de Torgau, s'y retira dans le plus bel ordre, marchant de façon que dans un instant il pouvoit faire face à l'ennemi qu'il laissoit à gauche, de même qu'au peu d'hus-sards et de Croates qui s'attachoient à son arriere-garde. On peut dire que cette action et cette retraite firent grand honneur à Hülßen qui fit voir qu'il entendoit parfaitement ce que c'est que de faire la guerre à l'oeil. Ses troupes manoeuvrèrent avec tout l'ordre imaginable. Il est vrai que les troupes de l'Empire ne firent que de fausses attaques ou du moins ne s'approchèrent gueres; ne combattant que de loin, elles occupoient cependant une partie de nos troupes, mais celles des Autrichiens qui seules combattirent étoient d'elles-mêmes bien supérieures aux nôtres. Le 26. Juillet le corps de Luczinsky se mit en mouvement des environs d'Eysenach, pour faire corps avec les troupes

du Duc de Wirtemberg qui passerent Smalkalden le 21. Août. Luczinsky arriva à Halle qu'il fit contribuer, et puis il y laissa une garnison telle que nous l'avions; depuis le 23. Août ce Général fut sous les ordres du dit Duc, qui fit mine d'assiéger Leipsick dont il fit sommer la garnison qui refusa de se rendre, sans avoir égard à ses menaces; alors il marcha à Halle, où il arriva le 10. Septembre, et fit sentir à cette ville le peu de bien qu'il vouloit à son maître sans aucune raison. Haddick vint conférer avec lui, et depuis lors cette armée agit de concert avec celle de l'Empire. Voici ce que j'ai entendu dire des intentions de ce Prince, et ce que le Prince régnant d'Hohenzollern m'a raconté. On avoit flatté ce Prince d'ériger un nouvel Electorat en sa faveur, il devoit répudier son aimable épouse, et épouser une Archiduchesse; mais comme en 1757 il avoit avec lui en campagne deux italiennes qu'il faisoit servir en reines, il perdit les bonnes grâces de Marie-Thérese qui

n'entend pas raillerie sur cet article, et tous ses projets s'en allerent en fumée; il se mit à la soldé de la France avec laquelle il eut aussi quelques brouilleries. Enfin les Princes d'Hohenzollern et Louis de Wirtemberg lui persuaderent en le flattant, de ne pas laisser ses troupes oisives et de venir acquérir de l'honneur sur la Saale et sur l'Elbe, ce qu'il fit ainsi que je viens de le dire. Il haïssoit le Roi de Prusse plus que l'on ne peut imaginer. Lorsque j'étois prisonnier de guerre, il m'assura qu'il ne poseroit jamais les armes que ce monarque ne fût réduit à un état bien mediocre et qu'il emploieroit toutes ses forces pour en venir à bout. Quand Hulsén eut pris le fameux camp de Torgau, appuyant sa droite aux hauteurs de Siptitz, le Prince de Deux-Ponts passa l'Elbe sur deux ponts qu'il fit jeter près de Droskau. Les Prussiens en firent aussi construire deux sur ce fleuve près de Mocritz, et il passa un bataillon franc avec quelques chasseurs et hussards; on croyoit qu'il se passeroit quel-

que chose sur la droite de ce fleuve quoiqu'il fût difficile de juger comment le Prince de Deux-Ponts pourroit s'y prendre. Enfin voyant Hulsen tranquille, et assuré dans sa position, il fit repasser l'Elbe à son armée à Sthrela, et les jours suivants il se rapprocha de Torgau; étant alors à la gauche du fleuve, il y resta jusqu'au 24. Septembre; il se passa quelques escarmouches de peu de conséquence. Un Cornette prussien eut la hardiesse de s'approcher de Dresde avec quelques hussards et tout y fut allarmé. Enfin il arriva par eau un train d'artillerie aux ennemis. Le Duc de Wirtemberg s'étoit posté à Pretsch; l'armée d'Empire approcha le plus qu'elle put de Siptitz. Hulsen craignant de se trouver entre deux feux, quitta son poste le 25. Septembre et marcha à Betau; la garnison de Torgau capitula, n'ayant pu passer l'Elbe dont le canon avoit ruiné le pont. Il est vrai que ce qui étoit dans la redoute se sauva, et suivit Hulsen. J'ai mis ici les dattes pour faire voir avec quelle

lenteur les ennemis agissoient. Le Général prussien n'avoit pas 7000 hommes effectifs; malgré cela, dès qu'il eut passé l'Elbe, il vouloit attaquer le Duc de Wirtemberg et le Général Luczinsky qui étoient à son chemin; mais ceux-ci en ayant eu vent repassèrent sur la gauche du dit fleuve. Hulsen sejourna quelque tems à Sissen, et se voyant sur le point d'être coupé de Wirtemberg, il y marcha. Luczinsky et le Duc de Wirtemberg le suivirent, l'armée d'Empire ayant passé l'Elbe y arriva aussi de sorte que Hulsen se trouva presque entouré; une partie de l'armée ennemie avoit passé l'Elbe au gué pour le prendre à dos, et lui couper toute retraite. Il fut attaqué par l'armée de l'Empire qui s'attacha à sa gauche, mais qui ne put la faire plier. Il faut au reste que cette attaque ait été fort molle, puisque nos gens n'y perdirent pas 100 hommes. Cependant ils ne sçavoient quelle route prendre et étoient tous désorientés quand le Colonel Kleitz passa l'Elbe au gué avec ses hussards,

attaqua cette cavalerie ennemie qui étoit aussi de ce côté sur la droite de la gauche, la battit et la contraignit de repasser. Alors Hulsen marcha à Cöswig, sur quoi l'armée ennemie entreprit le siege de Wittemberg qui se défendit plusqu'on ne devoit espérer, mais sans nulle nécessité. On réduisit en cendres cette pauvre ville; comme on avoit fait Zittau en 1757. La garnison de Leipsick qui se voyoit coupée se retira à Magdebourg, bien persuadée par les exemples précédents de revenir bientôt, ce qu'elle promit aux habitants de cette ville; ceux-ci n'en doutèrent aucunement, aussi leur tint-on parole.

Pendant que ceci se passoit, la flotte russe avoit débarqué des troupes devant Colberg pour faire le siege de cette place; Werner partit de Glogau avec 6 bataillons et 800 hussards pour la secourir; à la vue de son avant-garde le siege fut levé avec précipitation et perte. On ne pourra pas croire que Soltikoff n'ait rien sçu de la marche

de Werner, puisque ce général avoit fait plus de 60 milles pour venir à lui, et passa même assez près de l'armée russe qui étoit dans les environs de Francfort; quoi qu'il en soit, il n'y a que Frédéric à qui il ait pu arriver de si grand bonheur dans une campagne, car il n'eut contre lui que le malheur arrivé à Fouquet. La diversion dont j'ai parlé fit son effet, puisque le Roi fut obligé de marcher au secours de sa capitale et de son Electorat, il décampa par sa gauche, et Daun répéta sa vieille chanson, que si ce monarque avoit encore différé d'un jour il auroit été attaqué de tous côtés. A peine Daun envoya-t-il une patrouille pour suivre notre armée, au lieu qu'en envoyant toutes ses troupes légères pour la harceler, il auroit pu lui faire bien du mal et retarder sa marche, la saison et les chemins étant déjà très-fâcheux pour une armée qui veut aller vite, ce qui est impossible lorsqu'on est bien talonné par l'ennemi. Laudon étant resté en Silésie, avec 30000 hommes, les

coudées aussi libres qu'après la défaite de Fouquet, perdit son tems à courir le pays, se présentant tantôt devant une place, tantôt devant une autre, comme s'il y eut eu des intelligences ou qu'il en eut cru les garnisons si mal composées, qu'elle se mutineroient comme à Glatz et lui ouvreroient leurs portes, mais le Roi les avoit un peu renforcées. Enfin Laudon se fixa devant Cosel qu'il assiégea de la même façon qu'il avoit assiégé Breslau quelques mois auparavant; c'est à dire qu'il y jetta quelques obuses, mais voyant que la garnison vouloit se défendre il se retira du côté de Glatz. Le Roi avoit emmené avec lui le corps de Goltz qui étoit fort affoibli par le détachement avec lequel Werner étoit allé délivrer Colberg. Dès que le monarque apprit les manoeuvres de Laudon, il renvoya Goltz en Silésie avec 10000 hommes que l'on disoit être 20000; maxime que l'on a toujours mise en usage dans cette guerre. Ce général marcha à Landshut; reprit l'ancien camp de Fouquet,

et les deux partis firent une convention de ne pas s'inquiéter pendant l'hiver ; autre faute des ennemis ; ainsi finit la campagne en Silésie.

Le Général Seydlitz qui étoit à Berlin, en sortit avec une partie de la garnison pour reconnoître Tottleben avec qui il eut une espece de bataille ; ce Général russe vouloit se rendre maître de Berlin avec son seul corps , mais il s'y prit très-mal ; l'on sçait que Berlin n'a qu'une muraille comme celle d'un jardin , seulement pour empêcher la contrebande. Elle étoit si bien ruinée dans plusieurs endroits , qu'il y pouvoit entrer sans obstacle ; mais je ne sçais par quel hasard ou quel caprice il fit attaquer une redoute que l'on avoit élevée devant une porte de la ville. Il y fut repoussé après avoir perdu mal-à-propos plusieurs braves grenadiers. Le Prince Frédéric de Wirtemberg arriva avec quelques troupes qu'il commandoit contre les Suédois. Hülsen lui en envoya aussi quelques unes de Delzig, et

quoique Czernicheff fût arrivé avec sa division, il y a apparence que les Russes n'auroient pas réussi, si Lascy ne fut pas arrivé avec 15 à 20000 hommes. Alors la partie ne fut plus égale; et le Prince de Wirtemberg se retira à Spandau, avec perte de 5 à 600 hommes. Tout ce qui appartenait à l'armée en fit autant, et il ne resta dans Berlin que trois foibles bataillons qui se rendirent prisonniers de guerre. Si Tottleben avoit voulu, il ne falloit pas qu'il se donnât tant de peine pour entrer dans cette grande ville qui du côté de Francfort n'a pas de muraille, mais une simple palissade. Au reste la relation qu'il a donnée de cette expédition n'est point du tout dans le vrai, il grossit autant le corps prussien que la perte qu'il lui fait faire. Berlin se trouva tout d'un coup plein de différentes troupes qui enleverent de l'arsenal quelques vieilles cuirasses qui depuis un siècle lui servoient d'inutile ornement, ruinerent quelques fabriques, et leverent des contributions assez

modiques. On doit à Czernicheff la justice qu'il a montré un grand désintéressement pendant toute cette guerre, et qu'il a contenu ses gens dans une grande discipline, dont les Siléliens lui sont fort redevables, ainsi que moi en mon particulier.

Dès que le Roi fut entré dans la basse Lusace, tout disparut, et le gros des Russes qui étoit vers Francfort, rentra en Pologne; c'est tout ce que l'on desiroit. Soltikoff remit le commandement de l'armée à Butturlin. On l'accusoit avec raison de n'avoir pas ménagé le pays où il avoit été. En partant de Schweidnitz Frédéric prit sa route par Hainau, Prinkenau, passa le Bober et Protau, et de là à Guben, Luben, où il apprit la retraite des Russes, et l'évacuation de Berlin, ce qui l'engagea à se retirer à gauche pour se rapprocher de l'Elbe, et tacher de se rendre de nouveau maître de la Saxe dont il ne pouvoit se passer. Hulsen joint avec le Prince Frédéric de Wirtemberg s'étoient retirés à Brandebourg,

puis ils marcherent par Belscy pour passer l'Elbe près de Magdebourg. Ce qui engagea le duc de Wirtemberg qui avoit quitté l'armée de l'Empire par mécontentement, de sortir des États du Roi; Wittemberg qu'il avoit indignement brulée pour ne la posséder que quelques jours, fut vite abandonnée et cette armée se retira avec précipitation derriere Leipsick, qui à l'approche de quelques troupes prussiennes fut aussi abandonnée avec perte des ennemis qui furent attaqués en se retirant. Alors cette armée d'Empire rentra dans la Franconie, et le Roi par un bonheur inconcevable sans avoir fait la moindre perte, dans tous ses mouvements se trouva n'avoir plus affaire qu'avec Daun. Il avoit même dans ses marches, qui furent toujours forcées, fait plus de 1000 prisonniers dans différentes rencontres. On peut bien croire que tout ceci ne plaisoit pas à Daun qui passa l'Elbe à Torgau, où il prit ce fameux camp où il n'avoit pas osé attaquer le Prince Henry

l'année précédente, persuadé que Frédéric agiroit aussi prudemment que lui, il s'y croyoit fort en sûreté. Comme mon intention n'est pas de traiter de la guerre en simple historien ou gazetier, il faut reprendre la chose de plus loin, pour faire sentir en peu de lignes avec quelle supériorité d'esprit, et quelle pénétration le Roi dirigea tous ses mouvements, qui furent toujours incomparables depuis le commencement de la campagne, excepté sa marche dans les montagnes, lorsqu'il voulut aller à Landshut. Il décampa en présence de Daun, il défila devant sa gauche, jetta en Silésie 8 bataillons dans les places dont les garnisons lui paroissoient suspectes. Il se fit joindre par le petit corps de Goltz qui se tenoit sous le canon de Glogau, dirigea sa marche comme s'il vouloit tomber sur les Russes près de Francfort sur l'Oder; ceux-ci à son approche se retirent en Pologne; Lascy va joindre Daun à Torgau; Frédéric débarrassé de ses hôtes se tourne à gauche pour
s'ap-

s'approcher de l'Elbe qui lui étoit d'une utilité absolue. Le corps de Hulsen et de Frédéric de Wirtemberg pouvoient passer l'Elbe à Wittemberg que l'armée d'Empire avoit abandonné : mais non , le Roi les fait descendre jusqu'à Magdebourg pour la donner chaude au duc de Würtemberg, et le faire retirer si loin que l'envie de revenir ne le prenne pas sitôt. Hulsen s'avance à Dessau ; pendant ce tems là l'armée d'Empire gagne le large dans l'appréhension de se voir coupée par les corps susdits. Alors le Roi avec son armée passa l'Elbe près de Roslau* et Blessere où tout se rejoignit. Frédéric ayant appris le départ des Russes avoit renvoyé en Silésie Goltz que Laudon ne voulut pas attendre. On voit que tout cela a été bien imaginé, bien conduit et heureusement exécuté sans perte. Daun vouloit bien s'opposer à son passage de l'Elbe, et s'étoit déjà avancé jusqu'à Eulenburg ; mais comme il alloit avec sa lenteur ordinaire il arrivoit toujours trop

tard; enfin voyant l'armée prussienne rassemblée sur la gauche à Sleuva où il se trouvoit aussi, il se retira dans le fameux camp de Torgau où le Roi l'attaqua le 2. Novembre ainsi que je vais le dire.

Comme on a publié qu'il ne devoit point faire cette attaque, je ferai quelques réflexions dont chacun pourra juger comme il voudra. Le vieux Ziethen étant revenu de la chasse qu'il avoit donnée à l'armée de l'Empire dont Daun avoit retiré toutes les troupes autrichiennes, excepté le corps de Luzinsky, le roi résolut l'attaque. Jamais on n'a vu de relations aussi contradictoires que celles qui ont paru des deux côtés, mais comme je suis bien informé de tout, j'assure que je ne dirai que l'exacte vérité. L'armée autrichienne étoit postée le matin en croissant, dont les deux bouts touchoient presque l'Elbe. La gauche étoit hors d'insulte, à cause du terrain coupé; les hauteurs du village de Siptitz qui étoient du côté de Daun étoient presque sur le centre;

il y avoit placé une nombreuse artillerie. Presque tout le front depuis Siptitz jusqu'à la droite étoit couvert d'un bois qui faisoit un cercle sur cette aile ; dans quelques endroits il se trouvoit à 1000 pas du front de l'ennemi, dans d'autre moins. On voit que Daun avoit réglé sa ligne sur celle que faisoit le bois ; il avoit élevé quelques fleches pour y placer son artillerie. C'est dans cette forte position que le Roi résolut de l'attaquer. Ziethen avoit 35 bataillons sous ses ordres, et le Monarque 30. Le premier marcha par la droite pour attaquer l'extrémité de la gauche des ennemis. Frédéric marcha par la gauche pour agir de même contre leur droite, de façon que le centre restoit vide, et que les deux corps n'avoient aucune communication, que par un grand détour par derriere. Ainsi le projet étoit de renverser les deux ailes des ennemis sur leur centre où la confusion n'auroit pas manqué de devenir fort grande. L'on ne pouvoit rien imaginer de plus beau,

si, l'on avoit dû agir dans un terrain moins difficile, et si la position des ennemis avoit été moins forte; de plus il n'est pas douteux qu'ils étoient bien supérieurs aux Prussiens qui n'étoient pas 40000 hommes. Encore leurs meilleurs fantassins étoient-ils des prisonniers ou des deserteurs des ennemis engagés de gré ou de force. Malgré cela il est certain que si le Roi avoit réussi comme il l'espéroit, l'armée autrichienne auroit bu dans l'Elbe, et n'auroit pu éviter sa ruine totale. Mais comme je l'ai dit, sa position étoit telle qu'elle ne pouvoit être battue, à moins qu'elle ne fit des fautes impardonnables. Aussi est-ce grâce à elles que le Roi resta maître du champ de bataille. Les deux corps devoient attaquer en même tems. Ziethen trouva à son chemin un abatis d'arbres défendu par de l'infanterie hongroise, ce qui occasionna une grande canonnade pour la déloger. Daun avoit fait avancer sa droite de façon qu'elle touchoit presque Siptitz où il avoit son centre au-

paravant, croyant qu'il ne seroit attaqué que sur sa gauche; mais ayant vu des hauteurs le Roi s'approcher au delà du bois, il reprit sa première position, se servant pour cela de son corps de réserve qui se tira à droite ainsi que plusieurs autres brigades, en marchant par contremarches et demi-cercle en arrière; sitôt que le Roi entendit le grand feu qui se faisoit au poste de Ziethen, il crut que ce général en étoit déjà aux prises et doubla le pas; car comme je l'ai dit, il n'avoit point de communication avec lui que par un fort grand détour; Frédéric forma vite son avant-garde composée de dix bataillons de grenadiers, et la plaça dans le bois. Les corps qui suivoient sur deux colonnes en devoient faire autant à mesure qu'ils arriveroient. Mais comme ils ne purent se former par le quart de conversion à droite, parce qu'on ne s'étoit pas autant tiré à gauche qu'on auroit dû le faire, il fallut faire une contremarche, pour que les régiments se missent en bataille dans leur

position naturelle, ce que les généraux attendirent à faire jusqu'à ce qu'ils fussent sous le feu de l'ennemi, et prit beaucoup de tems; ce qui mit le Roi de fort mauvaise humeur. Sa M. avoit été avertie chemin faisant que le régiment de St. Ignon étoit en embuscade dans un bois sur sa gauche, pour lui tomber sur le flanc dèsqu'il en viendroit aux mains, il fit entourer le bois par des grenadiers, et lâcha le régiment de Ziethen hussards, qui chassa ces dragons comme des cerfs dans un enclos, et les défit entièrement. A la fin Frédéric sortit du bois à la tête de ses grenadiers qui furent détruits dans un instant par le feu des ennemis, sans que la plupart eussent seulement eu le tems de décharger leurs armes. Le Roi étoit à cheval avec le Général Sybourg, et vit cette défaite sans s'étonner; il commanda alors de faire avancer le gros canon, mais les chevaux en furent tués avant que d'être attelés; ce qui lui fit dire: Quelle terrible canonnade, en avez-vous jamais

entendu une semblable ? Il étoit toujours à cheval devant le front des ennemis, et en fut quitte pour une contusion assez forte ; alors il fit avancer la première ligne qui eut quelque avantage, et mit un peu de confusion parmi les ennemis, mais elle fut aussi repoussée, et quelque cavalerie autrichienne en avoit déjà fait quelques bataillons prisonniers, de ceux qui avoient le mieux combatus, et enlevé quelque canon aux ennemis, et qui se maintenoient sur le terrain qu'ils avoient gagné, tandis que les autres étoient rentrés dans le bois, même sur la place où elles se trouvoient en le bordant. Le Prince d'Holstein qui commandoit notre cavalerie se tira à gauche par le bois, pour chercher à prendre l'ennemi par son flanc droit ; mais il tira trop à gauche, et s'égara. Le régiment de Span cuirassiers, vit une ouverture à la droite, et au lieu de suivre la tête où se trouvoit le Prince d'Holstein, il s'y tira et se forma. Le Roi vouloit que Dalvig s'avancât aussitôt qu'un seul

escadron eut débouché, mais il pria S. M. d'attendre que tout le régiment fut en bataille dans le bois qui quoique fort clair dans cet endroit, le cachoit aux ennemis. Alors il sortit en front et donna précisément sur le flanc droit du régiment autrichien des cuirassiers d'Anspach qui s'avançoit sur notre infanterie qui fut délivrée et le régiment très-maltraité. Ce dernier fut secouru par d'autre cavalerie, de façon que Dalvig auroit été très-maltraité à son tour, si le régiment des cuirassiers du Prince Frédéric de Schwedt qui l'avoit suivi, ne se fut formé bien vite, ne l'eut dégagé et ramené dans le bois; le Prince d'Holstein trouva aussi ensuite un moyen de déboucher, mais beaucoup trop à gauche, il attaqua la cavalerie de la droite de Daun, mais il fut repoussé par elle et par le canon à cartouche. Il avoit outre cela trouvé un chemin coupé, par des fossés pleins d'eau, où beaucoup de ses cavaliers tomberent et se noyèrent. La nuit approchoit, le Roi entra dans une église pour s'y

faire panser de sa contusion qui lui causoit beaucoup de douleur; quelques régiments d'infanterie de la seconde ligne sortis du bois, faisoient feu, les Autrichiens leur répondoient; ensuite se croyant vainqueurs, ils se retirèrent à quelques centaines de pas et le feu cessa. Le Général Bulow avec le régiment de Bareuth dragons, voulant chercher son poste pendant l'obscurité s'égara, et s'approcha de l'infanterie autrichienne sans la connoître; celle ci n'étoit point sur ses gardes. Bulow les reconnut à leurs habits blancs, leur tomba sur le corps, obligea 5 bataillons à poser les armes, avec ordre aux capitaines de rester près de leurs gens dont il les rendit responsables, et leur enjoignit de faire bon feu pour se chauffer. Il les quitta pour aller à la rencontre de la cavalerie qu'on disoit venir à lui; mais cela n'étant pas, il prit son poste dans la ligne, ces bataillons étoient des régiments de l'empereur, de Neuperg et de Puebla. Ils ne se remuèrent pas de la place, quoique personne ne

les gardat. Bulow alla raconter au Roi le coup qu'il avoit fait, mais qu'il ne sçavoit pas si ses prisonniers seroient encore là; heureusement qu'il les retrouva où il les avoit laissés. Daun fut blessé et remit le commandement à Odonell. Le premier n'entendant plus tirer près de lui, crut les Prussiens partis: il sçavoit que Lascy tenoit Ziethen en bride, alors il envoya un courrier à Vienne avec la nouvelle de la victoire qu'il croyoit avoir remportée. On assure que le grand vent empêcha Ziethen d'entendre le canon de l'attaque du Roi; il avoit presque cessé la sienne à cause de la nuit. Ne pouvant plus rien tenter, il fit à gauche disant qu'il vouloit chercher Frédéric, et couvrir sa retraite, le croyant sans doute battu; arrivé devant Siptitz qui brûloit, il fit halte, et voyant qu'il ne partoît aucun feu des hauteurs, il fit avancer à la persuasion, dit on, de Möhlendorff, des gardes. Deux des meilleurs bataillons défilèrent par le village sans canon, et montant sur les hauteurs la

bayonnette au bout du fusil, les emportèrent avec peu de perte, et s'emparèrent de la grosse batterie qui y étoit. On prétend que la pointe de ces hauteurs se trouva dégarnie de troupes, et qu'elles s'étoient tirées à droite croyant n'avoir plus besoin de garder ces hauteurs; mais il faut, qu'un peu en arriere il y ait eu des troupes, puisque nos gens perdirent assez de monde. Nos autres bataillons suivirent les deux susdits qui tirèrent leur canon à force de bras. La cavalerie passa aussi, et forma un flanc sur la gauche entre le village et les hauteurs; tout ceci se passoit de nuit; alors Ziethen commença à canonner vivement la droite des Autrichiens à revers, ce qui y causa du désordre, ne scachant d'où ce feu venoit; les régiments de l'aile gauche se rallierent par ordre du Roi du mieux qu'ils purent, et se retirèrent à droite de façon qu'ils se joignirent à la gauche de Ziethen. Lascy voyant que ce général avoit fait à gauche, fit à droite pour le côtoyer. Arrivé à Sip-

titz il trouva nos gens sur les hauteurs , et il fut repoussé , sur quoi il reprit par un à gauche le chemin par lequel il étoit venu. L'armée de Daun repassa l'Elbe et abandonna Torgau. Lascy continuant de marcher à gauche , se retira à Dresde.

Ce fut pendant la nuit que nos troupes firent le plus de prisonniers parce que les Autrichiens se jettant sur leur droite pour éviter le canon de Ziethen y porterent la confusion. Plusieurs cherchant leurs corps de côté et d'autre , tomberent entre les mains de nos gens sans le savoir. A 10 heures ni Frédéric ni personne ne sçavoit rien de la retraite des ennemis ; nos gens étoient sous les armes devant le bois. Enfin quelques commandants de régiment envoyèrent en avant de bas officiers avec quelques soldats pour s'informer le plus doucement possible de ce que faisoient les Autrichiens ; ils trouverent quelques blessés qui leur dirent que leur armée s'étoit retirée plus proche de Torgau , et on entendit par le bruit

qu'elle passoit le pont, de sorte qu'à la pointe du jour tout le monde étoit de l'autre côté et les pontons levés, à la réserve de quelques-uns qu'ils abandonnerent. Voilà au vrai la relation de cette journée ou nous restâmes maîtres du champ de bataille; mais où nous perdîmes beaucoup plus de monde que les ennemis. L'infanterie du corps du Roi, fut presque entièrement détruite; puisque de 15 bataillons de grenadiers, il ne fut pas possible d'en former trois complets. C'étoit le premier feu des Autrichiens qui les avoit d'abord détruits; aussi est il le plus dangereux, leurs canoniers sur tout tirent avec beaucoup de justesse, lorsqu'ils tirent les premiers, de sorte que l'on ne peut pas leur répondre, et qu'ils ne sont pas exposés au feu de la mousqueterie. Et c'est alors que le canon fait un terrible ravage; c'est aussi pourquoi il n'y faut jamais trop exposer la cavalerie parce qu'elle n'a pas de feu à renvoyer; mais sitôt que la mousqueterie de l'ennemi est à por-

tée de faire feu, les canonniers ont bientôt perdu contenance et tirent ordinairement en l'air. Le froid fit périr la plus grande partie des blessés, ce qui est leur sort ordinaire chez les Prussiens où les hôpitaux étoient si mal servis et si puants, que dès qu'un soldat y entroit, il se croyoit mort. L'on ne doit pas être surpris, si après une si cruelle guerre, on voit si peu de gens estropiés dans les Etats du Roi de Prusse, puisque je sçais de bonne part que les directeurs et chirurgiens des hôpitaux avoient ordre de laisser mourir ceux qui étoient blessés de façon à ne pouvoir plus servir après leur guérison, et cela pour épargner la dépense de leur entretien; il faut avouer que voilà une cruelle extrémité; cependant comme Frédéric donnoit beaucoup de licence à ses soldats, il en trouvoit toujours.

On prétend que le général ennemi qui commandoit sur les hauteurs de Siptitz en étoit descendu avec quelques troupes pour se tirer sur la droite, ce qui fut cause qu'elles

ne se trouverent pas assez garnies et que Ziethen s'en empara sans grande peine. C'est à lui que Frédéric a dû cette victoire, quoiqu'il n'ait pas voulu tout à fait l'avouer; mais à quoi auroit-elle servie contre tout autre Général que Daun. Après la bataille l'armée prussienne étoit de plus de la moitié inférieure à la sienne; outre qu'elle venoit de perdre ses grenadiers et sa meilleure infanterie, elle étoit sur les dents. Daun après avoir repassé l'Elbe se retira derriere Dresde. Hormis la perte de Glatz arrivée par un coup imprévu tout resta sur l'ancien pied, et la Saxe resta au pouvoir des Prussiens qui acheverent de la désoler. Le Roi n'avoit pas 30000 hommes bien portants; pourquoi les ennemis ne rebrousserent-ils pas chemin pour lui tomber sur le corps? tout ce qui est surprise, réussit aisément. C'est ainsi que le Duc Bernard de Weymar battit les Bavaois et Autrichiens deux jours après en avoir été battus; et le Prince Henry en a fait de même en 1762. Daun

avoit encore 55000 hommes auprès de lui, et la bataille de Torgau avoit ruiné le vainqueur. Cependant il laissa au Roi la liberté de sucer la Saxe sous ses yeux. Il avoit des magasins à portée, le courant de l'Elbe favorable, mais à son ordinaire il ne voulut rien tenter pendant l'hyver, et donna à Frédéric le tems de se recruter autant que les circonstances pouvoient le lui permettre. Il paroît que ce monarque n'avoit aucune raison de vouloir batailler. Il pouvoit couper Daun de Dresde et de ses magasins, étant à portée de se poser entre Dresde et Torgau, ou en jettant des ponts sur la droite de l'Elbe avec des têtes bien fortifiées, il lui coupoit toute communication le long de ce fleuve; Daun étoit obligé de décamper sans se laisser battre, ou auroit été obligé lui même de livrer bataille, ce qu'il ne cherchoit pas. Le Roi pouvoit même faire mine d'en vouloir à Dresde; enfin il est sûr que Daun ne pouvoit jamais se soutenir long-tems dans son camp. Il faut convenir

nir que le Roi hasarda de se faire battre, et fit détruire son armée pour ne rien gagner, c'est à dire qu'il joua en dupe, car cette bataille ne lui procura d'autre avantage que celui qu'il avoit déjà, qui étoit de faire retirer Daun, et il auroit conservé la vie à bien des braves gens dont il avoit grand besoin; ce dernier retiré, les armées prirent leurs quartiers d'hiver; Frédéric le sien à Leipsik laissant un petit corps devant Dresde, pour observer la garnison. Il fit tirer une chaîne dans les montagnes depuis Freyberg jusqu'aux extrémités de Voygtland. L'on ne sauroit s'imaginer quelle étendue de pays il prenoit, mais il ne pouvoit faire autrement parce qu'il lui falloit argent et recrues: et le pays où il pouvoit étendre ses mains étoit obligé de fournir l'un et l'autre.

Au reste quoiqu'en dise la relation prussienne qui devoit être la plus authentique, ce ne fut qu'à 10 heures du soir que l'on sçut que Daun se retiroit, l'ayant

E e

appris par les petites patrouilles d'infanterie qui comme j'ai dit, furent détachées pour reconnoître. Une preuve de cela c'est que nos gens resterent jusqu'alors fort tranquilles le long du bois, sans oser faire de feu, quoiqu'en Decembre; dèsqu'ils apprirent la retraite des ennemis, ils avancerent dans la plaine, et en allumerent. Un camp comme celui où Daun étoit paroît d'abord inattaquable, étant presque tout environné de bois et de marais, par lesquels il falloit défilér avant que de l'approcher, et même apres avoir franchi ces difficultés et être formé, on tomboit sous le feu d'une nombreuse artillerie bien disposée, de même que sur toutes les hauteurs de la ligne, mais à la verité pas égale par tout. On voit aussi que le Roi l'attaqua d'une façon singuliere, mais bien dangereuse; selon moi, quand on veut livrer bataille à un ennemi situé dans un tel poste, il faut en bien reconnoître les avenues et choisir un endroit propre à y placer une centaine de canons

bien ensemble; à force de tirer ils feront sûrement un vide; et l'on peut faire former l'infanterie sous leur protection; or il est bien difficile, quelque avantageusement qu'une grande armée soit postée, qu'il ne se trouve sur son front, ou sur ses flancs au moins une place propre à ce que je viens de dire, et alors elle est toujours en danger d'être battue; voilà l'avantage de l'attaquant; il peut profiter du moindre terrain qui lui est avantageux, et l'attaqué ne lui peut rien opposer d'égal, par ce que celui-ci ne peut régler ses mouvements que sur ceux de l'attaquant qui se donnera bien de garde de se présenter devant un endroit inaccessible ou trop fort, au risque d'être repoussé, parce que l'attaqué quittera rarement son poste pour profiter de sa victoire s'il a repoussé son ennemi. Mais à la bataille de Torgau le Roi ne put pas se servir de son artillerie ainsi que je l'ai dit. D'ailleurs quelle apparence que dix bataillons de grenadiers avec lesquels il engagea l'affaire, fussent en état de

faire plier les autrichiens qui les voyoient venir de loin, et les passerent par les armes avant qu'ils eussent le tems de décharger les leurs. Tout ceci prouve que Frederic s'y prit de façon à ne pouvoir espérer aucune réussite; il est vrai qu'il dit dans sa relation qu'il auroit perdu cette bataille si Daun n'avoit pas reçu une blessure qui le mit hors de combat. Qu'on ne croie pas qu'il ait dit cela pour faire honneur à Daun; c'est une ruse de guerre politique; il méprisoit ce général et connoissoit si bien les moyens de tirer bon parti de sa mollesse, que son but dans cet éloge étoit d'empêcher la cour de Vienne de donner le commandement à un autre plus actif qui ne l'auroit pas mis si à son aise. Il sçavoit que Daun se croyoit assez comblé de gloire par le gain des batailles de Kollin et de Hochkirchen, et qu'il ne vouloit pas hasarder de la perdre. De plus l'affaire de Leuthen rendoit les Autrichiens trop circonspects. Ils vouloient être sûs de leur fait avant que de faire

la moindre tentative. Il paroît que le dessein que Frédéric avoit en faisant cet éloge, lui réussit, car il est certain que Daun reparut sur la scene, soit par cette raison ou par quelqu'autre. Cette dernière bataille ainsi que les autres fournissent bien des réflexions qui font voir qu'il n'y a rien de plus journalier que les armes. A Prague l'avantage fut longtems du côté des Autrichiens; deux régiments de nos hussards employés à propos, le leur enleverent. J'ai pris de ma main un capitaine, italien de nation, prisonnier, qui me dit en sa langue, Mr. nous perdons une bataille qui étoit gagnée. A Collin le Roi s'étoit surpassé par ses dispositions; les plus grandes obstacles étoient levés, la droite de l'ennemi étoit renversée, et se sauvoit, lorsque Maurice et Manstein très-braves de leurs personnes, mais trop bornés et trop bouillants, perdirent tout. Quoique je me sois trouvé à nombre de batailles contre différents ennemis, je n'ai jamais rien vu d'égal

à l'ordre et à la valeur avec laquelle les six bataillons de la gauche, qui faisoient notre avant-garde, monterent la montagne, et renverserent la droite des Autrichiens; chaque grenadier meritoit des lauriers; c'étoit bien dommage de voir périr tant de braves gens faute d'être soutenus ainsi que je l'ai dit; on ne pouvoit les voir manoeuvrer sans sentir de l'admiration. A Breslau, lorsque Ziethen eut repoussé Nadasty, le Duc de Bevern crut la bataille gagnée, mais venant à sa droite, il la trouva battue et fut obligé de plier bagage. A Rosbac, les François traïtoient les Prussiens de bagatelle, et se chagrinoient, dit-on, de ce qu'ils n'auroient pas assez de gloire à acquérir, en ne battant qu'une poignée de monde, mais ils furent eux mêmes plus que battus presque en badinant. A Leuthen, ce fut la même chose par la même raison. A Kunersdorff, Frédéric avoit, ainsi qu'à Kollin surmonté les plus grands obstacles; cependant il se vit vaincu au moment où il se croyoit vainqueur.

A Zomdorff les Russes furent victorieux presque toute la journée; mais à la fin ils furent battus, ainsi que les suites de l'affaire l'ont fait voir. A Torgau qui fut la dernière où le Roi ait commandé en personne, si l'on ne compte pas pour telle l'affaire de Reichembach près de Schweidnitz en 1762, il croyoit tout perdu; on lui a vu verser des larmes dans le tems même que Ziethen avoit gagné les hauteurs de Siptitz, et que ce monarque ne sçavoit pas encore. L'infanterie de son aile étoit presque toute détruite; sa bonne fortune lui mit la victoire entre les mains, et la retraite de Daun le laissa libre possesseur de la Saxe.

La situation du Roi étoit très-fâcheuse malgré les lauriers qu'il venoit de cueillir; son armée, au moins l'infanterie, étoit toute ruinée; on jugera de ce qu'elle a perdu dans cette guerre quand on sçaura, qu'il n'y avoit pas 4 régiments qui depuis 1756 jusqu'à la paix, n'ayent reçu au moins 3000 recrues et quelques uns beaucoup au delà; il fallut

chercher des gens et de l'argent pour se raccommoder; la campagne de 1759 avoit coûté 28 bataillons et 35 escadrons complets sans ce qui avoit péri dans les autres. Celle de 1760 où Fouquet fut défait, Glatz où l'on prit cinq bataillons, 3 à Berlin, 2 à Torgau, 3 à Wittemberg, cela formoit une perte de 26 bataillons: il falloit remettre tout cela, outre ce qu'on avoit perdu aux batailles de Lignitz et de Torgau. La désertion, les escarmouches et les maladies nous coûtoient aussi beaucoup de monde; on pouvoit dire que le Roi se trouvoit presque sans infanterie. Il fallut la recruter de prisonniers et de Saxons, auxquels on joignit quelques chétifs nationaux, le pays étant épuisé d'hommes; tout cela faisoit d'assez mauvaises troupes, les premiers ne pensant qu'à se mettre en liberté. Les Etats du Roi étoient ruinés, les ennemis en possédoient une grande partie; les livraisons de grains et de fourages excédoient le produit des terres, la monnoye étoit altérée,

ce n'étoit plus avec de l'argent que l'on faisoit la guerre, mais avec le fer et le cuivre, et ce n'étoit que par la grande licence dans laquelle il laissoit vivre ses soldats, qu'il les contenoit sous ses drapeaux ; car en Silésie même on craignoit autant son voisinage que celui des Russes ; il parvint à lever un bon nombre de cavalerie légère, et quelques bataillons francs dont il est vrai que quelques uns ne parvinrent jamais à maturité, et n'existoient presque que sur le papier. La Pologne fournissoit les grains et les fourrages, mais aux dépens des Silésiens qui ne pouvoient le faire de leur cru. Tous ces contre-tems ne lui firent pas perdre courage. Il faisoit grand nombre d'officiers surnuméraires et en tiroit des régiments de garnison pour remplacer ceux qui étoient prisonniers et que les ennemis ne vouloient pas échanger, ce qu'ils auroient cependant dû faire depuis longtems, et ne point fourrer de prisonniers prussiens dans leurs régiments, ayant assez de monde dans leurs Etats pour

se recruter, parce que les nôtres fuyoient chez nous dès qu'ils pouvoient le faire. Il est étonnant que Frédéric ait pu subvenir à tout; il donnoit ses ordres aux armées qui étoient à cent lieues de lui, comme s'il les eut commandées en personne. On prétend que Henry de Prusse, Ferdinand de Brunswick, tous les corps détachés, et les Anglois mêmes en Amérique, n'agissoient que par ses ordres ou conseils. Mais c'est dont je ne me rends point garant. Malgré toutes ces occupations il ne recevoit pas une lettre à laquelle il ne répondit, et quand elles étoient de nature à exiger du secret il écrivoit de sa main ainsi que je puis en produire des preuves. Il remit son armée au delà de ses espérances, et se disposa à entrer de bonne heure en campagne; tout cela se fit en peu de tems et sans bruit. Il est vrai que l'infanterie étoit bien différente de son premier état, mais la cavalerie étoit bonne; on sçait que dans une longue guerre l'infanterie perd toujours de sa bonté, et celle de

Frédéric devoit décheoir plus qu'une autre, étant toujours obligée d'aller tête baissée attaquer des batteries et des redoutes, tantôt contre un ennemi, tantôt contre un autre, et d'être toujours inférieure en nombre; au lieu que d'une campagne à l'autre la cavalerie devient toujours meilleure quoique moins belle, à moins qu'il ne lui arrive quelque échec comme celui de Maxen, où le meilleur fond des régiments fut fait prisonnier. Mais à Lands-hut, la nôtre a peu perdu, sur tout les cuirassiers. Pour les hussards ils perdoient chaque campagne la moitié de leurs gens et quelques fois plus, et il falloit les remettre en état, ce qui est assez difficile, par ce que pendant tout l'hyver, ils sont employés aux postes avancés; cependant ils y parvenoient et auroient encore mieux réussi sans les Cosaques dont les officiers avoient soin d'engager tous les déserteurs et prisonniers prussiens qui après avoir pris du service chez les ennemis s'en revenoient, et par ordre du Roi n'étoient pas obligés à rentrer

dans leurs anciens régiments. Or comme le fantassin allemand et polonnois s'imagine faire fortune en prenant service dans les hussards, on ne doit pas s'étonner s'ils étoient sitôt recrutés et par des gens déjà formés à la guerre; dans les deux dernières campagnes il y avoit si peu d'ordre dans nos troupes, que les soldats désertoient d'un régiment, même à cheval, et s'alloient engager dans un autre qui campoit à une autre aile de l'armée, sur quoi la nécessité faisoit fermer les yeux. L'on a vu qu'à toutes les batailles qui se sont données, la cavalerie a été ramenée en désordre, mais seulement par sa façon de combattre; il est vrai que l'ennemi lui étoit toujours très-supérieur, mais ce n'est pas de là que cela venoit, ainsi qu'on va le voir. On la faisoit mal manoeuvrer, et je le prouverai par des raisons si claires que pour peu que l'on entende la matiere on conviendra que je dis juste. Premièrement elle ne garde presque aucun interval entre les escadrons, et forme par con-

séquent une phalange, qui est une arme lente contre la façon de manoeuvrer de la cavalerie prussienne. J'en ai déjà dit quelque chose dans les réflexions que j'ai faites sur la bataille de Prague; et à la fin de cet ouvrage on trouvera un traité sur la cavalerie, auquel je renvoie pour ne pas faire de répétition qui pourroit ennuyer et me mener trop loin. Je dis seulement que cette guerre a détruit le système de Follard, tant par le nombre d'artillerie que l'on employe dans les armées que par l'usage qu'a fait le Roi de Prusse de la cavalerie; c'est ce que je détaille dans le traité en question. La taille de l'homme ni du cheval ne décide pas de la bonté d'une cavalerie. Celle de Hollande qui ne vaut rien au monde, auroit bien de l'avantage dans ces deux parties; celle de Gustave Adolphe, de Charles XII. des Espagnols n'est pas élevée; on peut encore citer les hussards prussiens; j'y ai ajouté tout l'usage qu'on peut faire d'une cavalerie dans une bataille, et comment elle y doit

agir ; j'y ai expliqué toutes les façons dont on marche en colonne ou en ligne, obliquement, débordant l'ennemi, se déployant de dix manières différentes, sans que les colonnes se mêlent ou s'arrêtent les unes les autres. J'y ai fait voir les différentes manières dont on a fait combattre la cavalerie, pourquoi elles ont souvent changé ; l'avantage de l'une sur l'autre ; je me suis étendu sur la manière dont on doit s'y prendre pour former une bonne cavalerie, et je suis entré dans des détails que l'on ne trouve dans aucun règlement militaire, et sur lequel personne n'a écrit ; j'ai de plus donné un état de toutes les troupes de l'Europe avec leurs vraies qualités. Je m'y suis étendu sur la guerre contre les Turcs où j'ai démontré leur force et leur foiblesse. J'ai fait de plus un traité sur la petite guerre, et le Roi de Prusse en a une copie dans son cabinet ; ce monarque m'a même défendu de le communiquer à qui que ce soit. Le seul Général Seydlitz l'a de moi, et m'assure en faire grand cas ;

J'ai aussi fait un plan pour mettre la cavalerie polonnoise en bon état, et la fournir de bons officiers de la nation, ce qui est fort praticable, et auroit été très-avantageux pour le corps des cadets que le Roi auroit pu employer selon leur génie. Je croyois alors que je serois placé dans ce corps, et je me serois fait un plaisir de lui communiquer mes lumieres. On verra tout cela si on veut se donner la peine de le lire.

Depuis un siecle les armées ont bien changé de face; la cavalerie, jusqu'au commencement du Regne de Louis XII. étoit uniquement composée de gentilshommes, ou gens vivant noblement, armés de toutes pieces, et on les nommoit gens d'armes; un capitaine dont la compagnie venoit d'être reformée ne se trouvoit pas déshonoré de servir comme simple gendarme dans la compagnie d'un autre, quoi qu'alors ce titre fut bien moins prodigué qu'aujourd'hui, comme nous le voyons dans Montluc. De plus les gens d'armes et autres cuirassés que les

François et Allemands nommoient **Reitters**, avoient des bidets qu'ils montoient en marche, et ne se servoient de leurs grands chevaux que dans l'action, d'ou est venu le mot de cheval de bataille. Outre cela chacun avoit son valet pour les soigner. On se servoit aussi de grands chevaux dans les tournois; il n'y avoit pas un des gens d'armes qui ne sçut tous les exercices d'un carousel, et les autres si nécessaires à un gentilhomme, qui ne se négligent que trop à present, mais que le Général Seydlitz tache de rétablir ainsi qu'on le verra dans mon ouvrage sur la cavalerie. Qu'il me soit permis de dire mon sentiment; le point d'honneur si nécessaire dans le militaire, étoit alors beaucoup plus en vigueur qu'il ne l'est aujourd'hui; aussi ne cédoit-on pas le terrain si légèrement; les combats de cavalerie étoient beaucoup plus sanglants, un cavalier n'auroit pas osé se retirer sans avoir rompu sa lance. A mesure que pour la ruine des états, on a augmenté les armées, il

il a fallu prendre pour cavaliers toutes sortes de gens; et ceux qui dans le vieux tems auroient à peine été de simple-gens-d'armes sont aujourd'hui capitaines de chevaux; quel abus! On voit dans l'histoire quel poste considerable c'étoit, que d'être capitaine de cent lances; quelle différence étonnante; aussi comment la cavalerie est-elle composée? La France par son immense noblesse est la seule qui pourroit aisément ramener cet épece de tems de chevalerie, qui la rendoit invincible; mais on diroit qu'elle ne veut plus braver que par son dépérissement. Les argoulets répondoient à ce que sont en Polognes les Pakoulques, et faisoit les fonctions et services ordinaires du camp. Les Salades étoient des especes d'arquebusiers à cheval ou dragons; les Cravates des husards. Au lieu de cela on prend à present beaucoup plus soin de l'infanterie, et on a raison, puisque l'on peut s'en servir dans tous les terrains et par tout, ce qui fait qu'on la regarde comme l'ame d'une armée.

Du tems de Monluc et dans les vieilles guerres de Hongrie, à peine une compagnie étoit-elle levée, qu'elle marchoit, et cela souvent sans souliers; on la congédoit ordinairement à l'entrée de l'hiver, à la réserve des compagnies d'ordonnances; on ne donnoit aussi que le nom d'escarmouche à tout ce qui se passoit, et on réservoir celui de bataille pour les actions où l'on en venoit à armes blanches, les piques serrées. Les François font deriver le nom d'escarmouche de celui qui est encore en usage parmi les soldats de cette nation, qui disent, lorsque dans une embuscade ou à l'écart, ils tirent sur les ennemis, j'en ai mouché un. Il est bon de sçavoir tout cela quand on lit l'histoire, mais je ne m'étendrai pas davantage là dessus. Quand autre fois il périssoit 2 à 3000 hommes dans une bataille, elle décidoit quelquefois de la guerre, mais toujours de la campagne. Le Roi de Prusse a fait voir qu'il ne faut jamais se désespérer dans l'adversité, sur tout lors-

que l'on a affaire avec plusieurs ennemis en même tems; la désunion ordinairement se met entr'eux, et enfin ces grandes alliances manquent toujours par quelqu'endroit, et toute la machine en souffre.

Année 1761.

Les François furent les premiers qui se mirent en mouvement ; le Comte de Stainville s'approcha le 21. Janvier avec un corps de Saxons et de François des portes avancés de notre droite, et en enleva quelques-uns ; mais toute cette expédition ne valoit pas la peine qu'ils fissent sortir leurs troupes de leurs quartiers dans une saison si rude ; on doit être surpris que Mr. de Stainville se soit donné la peine de publier une relation si magnifique pour si peu de chose, puisqu'il n'y avoit effectivement dans ces environs que 5 escadrons et quelques compagnies de bataillons francs. On dit qu'il ne faut pas réveiller le chat qui dort ; on va voir l'effet que produisit cette

petite chicanne; les ennemis n'avoient pas laissé les troupes saxonnes ensemble, leur infanterie étoit à l'armée françoise, et leur cavalerie à l'armée autrichienne, en quoi il me paroît qu'ils firent très-mal; et c'est ce qui causa la perte que les Saxons firent à Langen-Salza ainsique je vais le dire. Ils se trouverent presque sans cavalerie; Mr. de Stainville s'étoit mis en mouvement contre les alliés; et le Prince Xavier de Saxe étoit parti pour Paris. Le Prince Ferdinand de Brunsvick fit avancer son armée jusques dans les quartiers de l'armée françoise. La gauche tendoit la main à un corps prussien commandé par le Général Sybourg. Ceux ci marcherent à Langen-Salza où il y avoit 3 bataillons saxons sans cavalerie, qui voulant se retirer, et au moment qu'il sortoient de la ville, furent attaqués brusquement par notre cavalerie et poserent les armes, ce fut une bonne prise, puisque le Roi les incorpora aussitôt dans son armée; ce qui arriva si vite que

le Général Seydlitz entrant dans une petite ville trouva en faction à la porte deux grenadiers Saxons avec leurs uniformes rouges. Il se crut d'abord entre les mains des ennemis, mais il ne tarda pas à se reconnoître. Cela fait voir que Frédéric étoit obligé de se servir de toute sorte de bois pour faire flèche. Les grenadiers gardes de Saxe furent presque tous fourrés dans ses gardes; mais on s'imagine bien qu'ils n'y firent pas grand séjour. Les alliés enleverent encore trois autres bataillons de cette nation; il n'y en eut qu'un qui fit quelque résistance; chacun garda ses prisonniers. Les Saxons expédiés, le Général Sybourg tourna vers Saalfeldt où il trouva deux bataillons de l'armée de l'Empire dans le village de Schwartz. Il leur tira quelques coups de canon, et les en fit sortir. Alors le Major Prittwitz avec 5 escadrons de Ziethen les joignit et leur prit 17 officiers, trois canons, trois drapeaux et 400 soldats. Le reste de l'armée de l'Empire qui étoit dans ces

environs consistant en six bataillons et 800 chevaux s'étoit posté sur la montagne rouge derriere Saalfeldt. Pendant que ceci se passoit, le Général-Sinkendorff s'avança avec son petit corps près de l'armée de l'Empire par une autre route; cette armée se retira sur une hauteur derriere Hornsdorff d'où elle fit un grand feu de son artillerie. Le Général Stedingt étoit à cette expédition. Le brave Major Hundt de Ziethen par une valeur sans exemple, s'avança avec trois escadrons d'hussards sur la gauche des ennemis tandis que deux autres en faisoient autant sur sa droite, et battit si bien ce corps qu'il prit 13 officiers prisonniers, 500 hommes, trois canons, deux drapeaux, c'est à dire un bataillon entier. Les autres en se retirant furent jettés dans un chemin creux où ils voulurent se défendre, mais ils ne purent y tenir long tems, et ce qui ne fut pas pris ou tué se sauva à Grauenthal. On leur prit encore le Général Kleitz des troupes de l'Empire, 32 officiers et

1900 prisonniers. Le corps prussien marcha tout de suite à Plauen où il se joignit à celui du Général Lynden. L'ennemi avoit dans cette ville un bataillon de Croates, un d'infanterie allemande et 400 chevaux, mais il se retira dans un retranchement qu'il avoit élevé derriere cette ville. On fut obligé de le tourner. 5 escadrons d'hussards aux ordres du Lieutenant-Colonel Podgursky lui barrèrent le passage de Mesbach. Le Major Hundt de Ziethen attaqua l'ennemi par derriere, lui prit plusieurs officiers et soldats avec tous leurs équipages; c'étoit de la cavalerie. L'infanterie se retira en bataillon quarré, faisant front de tous côtes en marchant en bon ordre. Anhalt, favori du Roi, donna de mauvaises paroles à Hundt qui lui montrait la difficulté de rompre une troupe qui manoeuvroit si bien, et étoit près d'entrer dans un bois, en quoi d'Anhalt avoit tort, d'autant plus que Hundt venoit de faire tout ce que l'on pouvoit attendre du plus brave des hommes.

Il se chagrina si fort de cette brutalité d'Anhalt, qu'il se mit aussitôt en mouvement, grimpa à cette infanterie, et se fit tuer avec beaucoup de ses hussards, alors Podgursky s'avança avec les siens, et obligea ces deux bataillons à lui abandonner leur canon. Voilà la fin de cette campagne d'hiver que les François avoient commencée; elle fut courte, mais très-pénible, à cause de la rigueur de la saison. Les prisonniers que l'on fit, firent grand plaisir à Frédéric qui les distribua d'abord dans son armée; il est vrai que les soldats d'Empire qu'on y incorporoit, tant de-serteurs que prisonniers, y servoient très-bien, et furent dans les dernières campagnes les meilleurs et les plus fidels soldats du Roi. Il sembloit que les Princes d'Empire n'avoient envoyé leur contingent, que pour lui fournir des recrues et non pour le battre. La preuve de cela est que le Général Seydlitz ayant fait prisonnier le Général Rothen du cercle de Suabe, il lui en fit poliment un compliment de condoléance; mais il fut

bien surpris quand ce général lui répondit qu'il n'étoit point du tout fâché de l'avanture et qu'il ne demandoit pas à être rançonné, puisqu'il n'en toucheroit pas moins sa pension. Il paroît que cette année le Roi fut averti des desseins de ses ennemis et de leur plan d'opération; que ce fut le grand Duc de Russie ou un autre qui lui ait rendu ce service, cela lui fit prendre fort à son aise tous ses arrangements pour parer les coups qu'on vouloit lui porter. Ce fut en Silésie que se firent les premiers mouvements. Quoique Daun commandat en Saxe, et que l'on dût naturellement s'attendre que ce seroit là que se fraperoient les grands coups, le Roi ne s'y laissa pas tromper. Laudon finit à la fin d'Avril la convention qu'il avoit faite avec Goltz pour la tranquillité des quartiers d'hyver, et assembla son armée du côté de Glatz. Goltz qui craignoit d'avoir à Landshut le même sort qu'avoit eu Fouquet l'année précédente, abandonna les montagnes, et se retira près de Schweidnitz,

pour pouvoir en cas de besoin se couvrir de cette place. Laudon s'en approcha, mais il ne se passa pour lors que des escarmouches dont les deux partis s'attribuerent l'avantage. Comme le Roi étoit bien informé de tout, il prit les arrangements suivans. Il envoya le Prince Frédéric de Wirtemberg avec douze bataillons et 25 escadrons en Poméranie des moindres troupes de son armée sur-tout 10 escadrons de dragons de nouvelle levée. Ne croyant pas ces 12 bataillons suffisans, il en envoya encore 4 aux ordres du Général Thaden; les Russes les laisserent passer sans faire semblant de les appercevoir. Il engagea le Prince Henry à le venir joindre en Saxe, et lui remit le commandement de l'armée qui devoit faire tête à Daun; elle étoit composée de 35 bataillons et 82 escadrons outre neuf bataillons francs. Un petit corps en fut détaché sous le Général Stutterheim l'ainé pour aller observer les Suédois, mais il ne fut pas longtems dehors; une grande

partie des corps de cette armée étoit de nouvelles levées, et les autres n'étoient pas des mieux composés ni complets, excepté deux ou 3 régiments. Le Roi recommanda à son frere de se bien fortifier sur les Katzenhäuser et de se tenir sur la défensive, bien persuadé que Daun en feroit de même. La nuit du 3. au 4. May il passa l'Elbe à Strahlen avec le reste de son armée, d'où par des marches forcées, où il perdit assez de monde tant par la fatigue que par la desertion, il arriva le 9. en Silésie. Il avoit pris sa marche par Bautzen et Görlitz et se rendit tout de suite près de Schweidnitz où il prit le camp qu'avoit occupé Goltz, d'où celui-ci fut détaché avec 17 bataillons et 25 escadrons pour aller du côté de Glogau observer les Russes que l'on sçavoit devoir venir en Silésie. A l'arrivée du Roi près de Schweidnitz Laudon se retira en Bohême pour attendre le renfort que Daun lui envoyoit sous les ordres du Général Sincere, et non pas Lascy, comme les relations

prussiennes l'ont publié; car il est sûr que Lascy n'a jamais servi sous Laudon, mais est resté tout l'été à Groshagen sur la droite de l'Elbe. Les deux armées se tirèrent vers la haute Silésie, s'observant l'une l'autre. Les ennemis sembloient vouloir s'approcher de l'Oder pour donner la main aux Russes, mais tout cela étoit tems perdu et simagrées, parce que si les Russes l'avoient voulu ils pouvoient passer cette riviere en cent endroits; même à gué et même mettre le Roi entre deux feux. Aussi fut-il aisé de voir que les mouvements qu'il fit pour barrer le chemin aux Russes n'étoient que pour leur donner des prétextes pour ne rien faire; le monarque fit même passer l'Oder à un détachement aux ordres de Ziethen, qui se tirant à droite et le repassant, à Oppeln tomba sur les généraux Draskovitz et Bethlem, les chassa jusqu'au delà de Hoffen, en Moravie, d'où il se retira après leur avoir ruiné quelques magasins et leur avoir fait une centaine de prisonniers. Enfin après

plusieurs marches et contremarches les armées se rapprochèrent de Schweidnitz, et comparurent l'une devant l'autre dans des postes très-avantageux. Laudon avoit des montagnes derriere son front, et le Roi sa droite à cette place; sa gauche à Faulbrüg du côté de Reichembach, ayant à dos la montagne de Zottemberg, qui le couvroit; mais dès que les Russes passerent l'Oder, le Roi quitta son camp, se tira à droite, et prit celui où il attendit ses ennemis, ainsi qu'on va le voir.

Pendant que Laudon et le Roi se promenoient, les Russes avoient paru sur la Warthe près de Landsberg. Frédéric à qui on prétend que Tottleben avoit découvert leurs intentions ne daigna pas envoyer une patrouille de ces côtés pour les observer; de là ils s'avancèrent à petites journées par la Pologne en marchant par divisions, quelque fois même assez éloignées les unes des autres, ce qui donna lieu à Goltz de faire un projet assez singulier qui m'a

été communiqué par le Général Lossow ; il tint un conseil de guerre avec ce dernier, Dalwig et quelques autres ; après leur avoir remontré la triste situation des affaires, il leur déclara qu'avec ses 10 escadrons de cavalerie et 15 de hussards les moindres de l'armée, il vouloit sans infanterie attaquer la division de Czernichew qui n'étoit cependant pas hors de portée d'être soutenue. On lui représenta le peu d'apparence de réussir, mais il tint bon, et dit que les affaires étoient déjà si désespérées qu'aucune perte ne pouvoit les empirer. Goltz mourut le jour que cette expédition devoit avoir lieu, et ressembler à celle de Ferbellin, ce qui y mit fin. Je me trouvai quelques jours après chez Czernichew où j'avois été député avec un passe-port de Ziethen de la part des Etats et de la principauté d'Oels pour régler les sauve-gardes et les livraisons. Ce Général me dit qu'alors il étoit à portée d'être soutenu de toute la cavalerie légère et autre de l'armée ; il avoit

dans sa division plus de 100 canons sans les obusiers; tous ses régiments étoient de son choix; Goltz au contraire avoit les moindres de l'armée du Roi, hormis le seul Spaan cuirassiers. C'étoit avec de tels gens qu'il vouloit détruire le corps de Czernichew qui suffisoit seul pour l'aecabler quand même il auroit eu son infanterie. Lossow proposa d'assembler tous les canons et autres bouches à feu en un peloton, les masquer par des hussards, et les placer devant l'infanterie ennemie, qu'après les avoir tirés de la plus grande vitesse pendant un quart d'heure sur un seul point ou bataillon, dans lequel cela causeroit sûrement du désordre, toute la cavalerie s'ébranleroit et se jetteroit dessus; Goltz crut qu'il seroit trop difficile de faire avancer toute l'artillerie derrière les hussards sans que l'ennemi s'en aperçût; et il demeura ferme dans son dessein. Après sa mort Ziethen prit le commandement de ce corps; ce général s'ennuyant dans les environs de Züllichau, et sachant bien que

Glo-

Glogau ne seroit pas attaqué, s'avança par maniere d'acquit jusqu'à Storchnest en Pologne, où il se passa quelques escarmouches un peu à son avantage et où il fit prisonnier un brigadier Russe; ensuite par des marches forcées il gagna Breslau, et de là l'armée du Roi, après avoir perdu plus de 1500 hommes par la desertion ou la fatigue, la hauteur des grains facilitant aux mal intentionnés et aux traîneurs le moyen de rester en arriere. Les généraux russes sçavoient au juste la force de ce corps et en avoient même l'ordre de bataille; Czernichew me dit à Sduny après la retraite de Ziethen qu'ils l'auroient détruit, s'ils l'avoient voulu. Je lui demandai pourquoi donc ils avoient negligés de le faire puisque ce coup leur auroit fait beaucoup d'honneur; mais il me fit entendre clairement qu'ils n'avoient point d'ordre d'attaquer, mais seulement de se défendre si on les chicannoit. Berg qui commanda dans le voisinage d'Oels le corps de Tottleben après qu'il eût été arrêté, s'expliqua

G g

de même là dessus; et Butturlin affecta plusieurs fois de me dire qu'il marcheroit du côté de Breslau, comme il le fit en effet, croyant sans doute que j'en donneroïis avis au Général Ziethen qui étoit encore devant cette ville. Car il sçavoit que mes affaires m'obligeoient d'y aller. Je le dis à *Lossow* qui vint me voir à *Vels* lorsqu'il battit près de *Penke* le régiment d'hussards Russes de Servie qui se croyant bien embusqué, fut surpris par derrière et ruiné.

Au mois de mars le Roi avoit envoyé à tous ses généraux et commandants des corps des lettres circulaires par lesquelles il les avertissoit que les Turcs s'avançoient avec deux puissantes armées contre la Hongrie et l'Ukraine, ce qui donna bien de la joye, et fit boire au son des timbales et trompettes beaucoup de vin, à la santé du Grand-Seigneur. Il finissoit ses lettres, en disant, si je ne fais pas alors la guerre avec supériorité, je la ferai du moins avec plus d'égalité; mais huit jours après il vint

un ordre de ne plus parler de cela. L'année suivante il publia la même nouvelle. C'est là que Boscamp joua le personnage d'ambassadeur Turc, et il lui en coûta cher par l'avidité avec laquelle les filles et femmes de Schweidnitz voulurent tâter de l'excellence turque. Jamais armée ne se remua avec plus de lenteur que celle des Russes; quand je disois à quelques-uns de leurs généraux ou vieux officiers de ma connoissance, qu'ils devoient engloutir les pauvres Prussiens avec une aussi formidable armée jointe à celle d'Autriche, ils me répondoient qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils fussent venus pour cela. Il étoit clair que le mauvais état de la santé d'Elisabeth les retenoit; généraux, officiers et soldats étoient bien plus portés pour Frédéric que pour Marie-Thérèse; et cette animosité qu'ils avoient fait paroître au commencement de la guerre, s'étoit changée en admiration. Aussi faisoient-ils la bonne guerre. Je voulus parler avec eux que la

campagne se passeroit sans qu'ils en vins-
sent à rien de décisif, ainsi que cela arriva.
Butturlin me dit même d'assurer Ziethen
que s'il ne lui envoyoit pas des partis sur
le corps, il lui donnoit sa parole d'honneur
de n'en pas mettre un seul en campagne,
et cela disoit-il pour ménager le pays.
On peut juger si des gens qui pensoient de
la sorte, étoient venus pour terminer la
guerre par quelque coup d'éclat. Cependant
comme cela dépendoit de Butturlin, le Roi
ne pouvoit pas tout-à-fait s'y fier. Enfin
de Sduny les Russes après des marches
très-courtes et plusieurs jours de repos, pri-
rent leur camp à Wartemberg et de là à
Namslau, observant de rester toujours à
7 milles de Breslau. Ils marchaient en
formant un demi-cercle sur la carte, en
venant de Barsch sur la Weide. Le corps
de Czernichew devoit toujours être d'un
mille plus près de Breslau que la grande
armée. C'est pourquoi au commencement
il se trouvoit à sa gauche, ensuite devant

son centre et enfin à sa droite, à mesure que Butturlin continuoit le demi-cerle, et Berck avec les troupes légères se tenoit encore un mille plus en avant entre Czernichew et Breslau, de façon que Butturlin, étoit à Namslau, Czernichew à Hernstadt, et Berg à Oels. C'est dans cette position que les deux premiers resterent 15 jours, parce que le Roi ayant envoyé de Schweidnitz le Général Knobloch avec 4 à 5000 hommes à Ohlau, Berg marcha avec son corps à Lampersdorff, Fürsten-Ergalt entre Ohlau et l'armée russe. Ces Mrs. donnoient des Bals aux dames Silésiennes dans les villes où elles s'étoient retirées, et les forcoient de danser tandis qu'on désoloit leurs terres. Les Russes firent moins de chemin en 3 semaines que le Roi n'en avoit fait avec son armée en 3 jours. On voyoit qu'ils ne cherchoient qu'à gagner du tems, et à tirer les affaires en longueur, pour que la campagne se passât sans rien faire. La position des Russes à Namslau pouvoit jeter le

Roi dans l'incertitude sur ce qu'ils pouvoient faire. Car ils étoient à portée de Brieg aussi bien que de Breslau ; ils avoient toute la facilité de passer l'Oder entre Ohlau et Breslau près de Battvitz et de Tschirna. Ils avoient les hauteurs pour eux et y pouvoient élever des batteries. Ils pouvoient même passer au gué comme faisoient leurs Cosaques, après quoi que seroit devenu Knobloch avec ses 4000 hommes hors de portée de recevoir le moindre secours. Mais sûrement Frédéric sçavoit bien qu'ils n'en vouloient ni à Brieg ni à Breslau ni à Knobloch, ni à la haute Silésie. Enfin après bien des délibérations et avoir expédié 100 couriers à Laudon qui leur en envoya autant, Butturlin prit le chemin de Breslau, où le corps de Czernichew fit semblant de remuer de la terre et de brûler le magasin de paille et de foin qui étoit de son côté de l'Oder sans aucun retranchement, ni qu'on eut pu l'en empêcher, mais il n'en vouloit rien faire. Knobloch vint d'Ohlau à Breslau et

se canonna de fort loin avec Berk qui avoit pris la place de Czernichew ; que l'on juge si tout cela n'est pas un jeu. Knobloch se tint avec 5000 hommes près d'une armée de 80000, et veut l'empêcher de passer une riviere alors guéable par tout. Il me paroît que le Roi ne l'avoit envoyé que pour donner un prétexte aux Russes de marchander sur le parti qu'ils devoient prendre. Enfin le 12. Août ils passerent l'Oder à Leubus, d'où ils marcherent à Lignitz pour se joindre à Laudon, mouvement très-inutile selon moi, puisqu'il vaut mieux avoir son ennemi entre deux feux en s'approchant de lui, tant que l'on peut. Frédéric fit semblant de s'opposer à cette jonction, Knobloch l'avoit rejoint, et il me paroît qu'il lui étoit plus avantageux de voir les Russes se joindre aux Autrichiens, que si les uns avoient resté devant, et les autres derriere son armée, avant qu'il ait eu le tems de fortifier son camp d'où il partit avec 15000 hommes, s'avança jusqu'à Wohlstadt, y

eut une petite escarmouche à son avantage, voulant interrompre la jonction et faire retirer un corps de cavalerie que Laudon envoyoit aux Russes qui prétendoient n'en pas avoir assez, quoiqu'à eux seuls ils en eussent plus que le Roi qui par cette marche se trouva insensiblement fourré entre deux armées ennemies. Cependant on le laissa retirer fort tranquillement à Schweidnitz par des chemins très-coupés; ce qui fut la plus grande faute que Laudon ait faite de sa vie, puisqu'en avançant son centre par un quart de conversion à gauche, Frédéric se trouvoit coupé et entouré, ayant une retraite de cinq milles à faire. Ceux qui ont été de cette corvée, m'ont assuré qu'ils se crurent tous perdus et que cela ne dépendoit que de Laudon, qui laissa Frédéric tranquillement rejoindre le reste de son armée devant Schweidnitz où il fortifia son camp du mieux qu'il put, faisant front de tous côtés; s'il avoit été d'abord attaqué, il auroit sûrement été battu, mais les généraux

des ennemis passerent à se complimenter et à délibérer le tems pendant lequel ils devoient agir. Enfin après avoir tourné ce camp de tous côtés, ils le trouverent inattaquable, quoiqu'ils fussent au moins cinq contre un. C'étoit pourtant le seul moyen de finir la guerre, et ils ne risquoient que d'être repoussés. Il ne faut pas dans ces cas là chercher à ménager la vie des soldats, parce qu'on en perd beaucoup plus en prolongeant la guerre, qu'en les faisant agir vigoureusement dans une occasion. Leur raisonnement n'étoit pas juste, car le Roi n'avoit pas assez de monde pour se défendre, et les 34000 hommes qu'il avoit au plus, n'étoient pas de l'espece de ceux qui aiment mieux se faire tuer que de plier. Les ennemis avoient de bon compte plus de 1000 canons ou obusiers, ne pouvoient ils pas avec une telle artillerie désoler les Prussiens, sur tout en tirant à ricochet, chaque coup auroit pour ainsi dire porté, parce que ce qui n'auroit pas touché ce que

l'on battoit en face, prenoit à dos ceux qui faisoient front au côté opposé. Dans un terrain aussi étendu il ne manque jamais d'endroits propres à élever des batteries. L'ennemi se donnoit pour avoir 160000 hommes, si on n'essie rien avec de pareilles forces, il est inutile de vouloir faire la guerre. Je soutiens que le canon seul suffisoit pour réduire les Prussiens aux abois, et l'on auroit vu comme ils auroient déserté dès qu'on les auroit un peu chauffés. Leurs provisions tendoient à leur fin; les magasins de Schweidnitz étoient presque épuisés; plus de foin, plus d'avoine, point de viande, point de bière. Officiers et soldats, tout étoit réduit au pain et à l'eau. Le Roi affectoit de rester toutes les nuits sur les batteries où il se faisoit apporter une botte de paille pour s'asseoir dessus, pour donner l'exemple aux soldats. Après s'être assez regardés sans rien tenter les Russes décampèrent le 9. Septembre pour regagner l'Oder et la Pologne; Berg les accompagna jusqu'à

ce flanc d'où il revint sur ses pas, et Czernichew demeura avec sa division aux ordres de Laudon. Les Russes dirent que le manque de vivres les forçoit à se retirer, on en croira ce que l'on voudra. Mais il n'y a pas d'apparence que ce fût leur vraie raison; ils avoient tout le pays à leur disposition la recolte étoit faite, et avoit été abondante, par conséquent les granges étoient pleines, et ils étoient dans le plus fertile pays de la Silésie. Ils avoient la communication libre avec la Pologne et sur-tout avec la Bohême, et n'étoient éloignés que de quelques milles des magasins de Laudon. Les Prussiens n'avoient pas en campagne un seul petit parti qui pût les empêcher de fourager à leur aise sans escorte, jusqu'à 8 et même 20 milles de leur camp; d'où je conclus que la mauvaise santé d'Elisabeth et la crainte de déplaire à son successeur, fit retirer Butturlin: et pourquoi aussi les Russes se seroient-ils faits tuer pour leurs alliés, qui seuls étoient assez forts pour

réduire cette petite armée prussienne affamée et mal composée.

Frédéric voyant partir ses hôtes incommodés résolut de leur jouer un tour de sa façon. Sitôt qu'il eut la communication libre avec Breslau, il détacha le vieux Platten avec 14 bataillons et 23 escadrons; il passa l'Oder au dessus de Breslau, entra en Pologne, y brûla plusieurs magasins des Russes, attaqua un corps près de l'abbaye de Paradis, lui prit 1000 hommes prisonniers et brûla 4000 Chariots. Il est vrai que l'expédition de Platten ne méritoit pas tous les éloges qu'il s'est donnés lui même dans la relation qu'il en a publiée, puisqu'au lieu de canonner le Wagenburg et de faire entrer des troupes dans le couvent, il fit d'abord avancer sans tirer, et trouva une résistance qui lui coûta bien du monde. Ceci mérite une explication.

Platten passa la Warthe à Landsberg et alla joindre le Prince Frédéric de Wurtemberg devant Colberg; cette marche fut

longue et pénible , mais des mieux exécutées , avec toute la diligence possible. Il fallut en Pomeranie forcer plusieurs postes des ennemis , de plus Platten avoit Berg à ses trousses. Il est vrai que si les Russes avoient réellement voulu s'opposer à sa marche , il leur étoit fort aisé en détachant avec Berg une partie de leur cavalerie qui leur étoit d'autant plus inutile à leur armée qu'on n'en avoit pas à leur opposer. Butturlin envoya aussi un corps à Romanzow. Il paroît que le coup ne fut pas aussi sensible qu'il devoit l'être et qu'il ne servit qu'à avoir un prétexte pour se retirer ; au moins ceux qui connoissent le terrain , et qui sçavent l'avance que les Russes avoient sur Platten , avec une aussi nombreuse cavalerie légère , avoueront que tout ceci sembloit fait de dessein prémédité. Platten ne passoit pas si loin de Butturlin etc. Peu après Schenkendorff suivit Platten avec huit bataillons. Pour lors il ne paroissoit plus douteux que les Russes laissoient

passer tous ces corps prussiens sans vouloir s'en appercevoir; ils avoient apparemment de bonnes raisons pour cela. Le Roi décampa de Schweidnitz, marcha à Munsterberg d'où il se rabatit sur Sthrelen. Il seroit difficile de sçavoir pourquoi il fit ce mouvement; car son armée se trouvoit si affoiblie par le détachement susdit et par la desertion, qu'il n'avoit pu laisser dans Schweidnitz qu'une garnison très-foible et mal composée. Frédéric ne pouvoit faire autrement, puisque dès qu'un régiment étoit un peu rétabli, il étoit obligé de le faire entrer en campagne, fût-il même de ceux que l'on nomme régimens de garnison, et l'on mettoit dans les placès ceux dont le fonds étoit prisonnier, moyennant quoi officiers et soldats étoient gens de nouvelle levée. Zastrow en avoit deux de cette espece dans Schweidnitz, sçavoir Munchow et Treskow. Laudon étoit bien informé de l'état de cette garnison, et que les soldats qui la composoient étoient ou des pri-

sonniers faits sur les Autrichiens et engagés par force, ou des Saxons enlevés de leurs maisons pour les faire soldats. Ceux qui connoissent l'étendue et les ouvrages de cette forteresse conviendront qu'il faut 7000 hommes bien affectionnés pour la défendre, au lieu que Zastrow n'en avoit pas la moitié et tous de mauvaise volonté. Laudon qui avoit reçu plusieurs échecs depuis la prise de Glatz, et n'avoit pas répondu dans cette campagne à ce que sa souveraine attendoit de lui, résolut pour rétablir sa réputation de prendre Schweidnitz d'escalade; il ne risquoit en cela que d'être repoussé et non battu. Les dispositions qu'il fit sont bien détaillées dans les nouvelles publiques, et son infanterie à laquelle on joignit quelques Russes se portèrent de très-bonne grace aux attaques qui eurent le succès le plus heureux; ce qui prouve l'excellence de cette troupe et le parti que l'on auroit pu en tirer si on avoit sçu l'employer à propos. Ce général se vit en quelques

heures et avec peu de perte maître d'une place dans laquelle le Roi mettoit toute sa sûreté; c'étoit sa place d'armes, sa retraite, son azile et son magasin, sur-tout depuis la perte de Glatz. Ce fut un déserteur Autrichien qui en donna la première nouvelle à ce monarque; d'abord personne ne vouloit le croire, et moins encore se charger de l'annoncer, mais enfin quand il l'apprit, il perdit contenance et ne sçavoit plus à quel saint se vouer, Il resta dans les environs de Sthrelen, sa cavalerie cantonnoit fort resserrée, et son infanterie se logea comme elle put, dans des granges, tentes ou baraques. La désertion s'y mit au delà de ce qu'on peut imaginer; enfin il étoit aux abois; mais Laudon au lieu d'achever de dissiper cette armée consternée et déconcertée, ne tenta rien, quoiqu'il eut Czernichew et 16000 Russes avec lui. Faute horrible! que risquoit-il? Schweidnitz ne lui fournissoit-il pas une retraite sûre; et il y a apparence qu'il n'en auroit jamais eu

be-

besoin. Au lieu de cette opération glorieuse, il se contenta de donner les mains à un projet qu'avoit fait un gentilhomme de Silésie, d'enlever le Roi dans son quartier qui sembloit avoir été choisi pour faire naître ce dessein, mais ayant été découvert à tems, il ne réussit pas. On arrêta le gentilhomme nommé Wergotch qui avoit servi dans la maison d'Autriche, il eut le bonheur de s'échapper des mains de ses gardes. Pendant le reste de la campagne il ne se passa plus rien en Silésie que quelques escarmouches où les Cosaques de Czernichew eurent le dessus. Sur la fin de Decembre les armées chercherent des quartiers d'hiver, que la perte de Schweidnitz rendit très-difficile aux Prussiens, et dont ils n'auroient jamais dû jouir, si Laudon avoit poussé sa pointe comme il le pouvoit; il fit même avec le Roi une convention pour la tranquillité des quartiers d'hiver; ce que l'on peut appeller une autre sottise qui donna à ce monarque le tems de remettre son armée.

H h

Tout alloit aussi mal en Poméranie; au commencement de la campagne le Prince de Wurtemberg s'étoit retiré dans un camp retranché devant Colberg; quelques - uns prétendent qu'avant d'y entrer, il auroit pu livrer bataille à Romanzow: c'étoit l'intention du vieux Général Werner; mais quand on saura quelle espèce de troupes ce Prince avoit avec lui, on jugera qu'il fit très-sagement de ne rien hasarder. Les 23 bataillons et 43 escadrons dont étoit composée son armée, lorsque Platten et Schenkendorff l'eurent joint, ne faisoient pas 15000 hommes. On a le plan de ce camp, de celui des Russes, de leur attaque, et de la position de leur flotte. Toutes les tentatives de Romanzow furent assez molles; le canon de la flotte qui faisoit toute la nuit un feu assez vif, ne tua, dit-on, pas un Prussien. Mais cela n'empêcha pas que le Prince de Wurtemberg ne fût réduit à l'extrémité. Les vivres de la place tenoient à leur fin. Romanzow faisoit enle-

ver tous les convois qui venoient de Stettin; Werner lui même en allant à la rencontre d'un, fut surpris et fait prisonnier par sa faute; car au lieu de camper et de garder son détachement bien ensemble dans un bon poste, il se logea dans des villages et fut pris avant que d'avoir pu ramasser la moitié de ses gens. Ceux qui connoissent bien ce général pour avoir servi avec lui, disent qu'il donne tout au hasard; on ne lui a jamais vu faire de vraies dispositions, mais comme il est heureux et peut supporter de grandes fatigues, il est de ces gens que le Roi de Prusse préfère. On peut dire qu'il y a bien du hasard dans tout son fait; témoin la levée du siege de Colberg l'année précédente.

Knobloch allant aussi chercher un convoi fut obligé de se jeter dans Treptow avec 2000 fantassins et 500 chevaux. Romanzow vint en personne l'investir, et après quelques jours de résistance, l'obligea à poser les armes. Berg attâqua deux

H h 2

bataillons sous les ordres du Lieutenant-Colonel Courbiere, et les défit; c'est la première fois que les dragons russes se sont hasardés d'entrer dans l'infanterie prussienne, et ils réussirent, car dans un moment ils eurent sabré le bataillon des grenadiers d'Arnheim. Lorsque je demandai à quelques officiers restés de ce bataillon, comment cela c'étoit passé, ils me donnerent pour excuse que leurs armes étoient hors d'état de servir à cause de la pluie qui avoit tombé tout le jour. Un autre convoi qui venoit de Stettin fut attaqué par un corps de cavalerie russe, qui avoit de petits canons et des aubusiers; ce convoi amenoit plusieurs chariots de poudre, et étoit escorté par de l'infanterie et des hussards. Dès que les Russes commencèrent à tirer sur ces chariots, il en sauta un; ce qui épouvanta si fort l'escorte qu'elle se sauva, et abandonna le convoi que les ennemis acheverent de détruire. Cela mit le Prince de Wurtemberg dans la nécessité d'abandonner son camp

retranché; ce qu'il fit de nuit par une très-belle marche, prenant sa route le long de la mer par un chemin que jusqu'alors on avoit cru impraticable à des chariots et sur-tout à de l'artillerie. Romanzow redoubla ses efforts contre Colberg qui se trouva abandonné à son propre fort; ce général ayant reçu de grands renforts de Butturlin; prit son camp aussi avantageusement qu'il le put, rien ne le gêna pour cela. Le Roi vouloit cependant qu'on hazardat tout pour ravitailler cette place. Après la retraite de la flotte russe, le Prince de Wurtemberg avoit envoyé des commissaires à Danzig, à Bornholm et à Lübec où l'on devoit fretter des bâtimens pour transporter des vivres et les faire entrer dans la place, mais tout cela ne servit de rien, puisque la saison étoit trop avancée pour naviguer sur la Baltique, et personne ne vouloit risquer de tomber entre les mains des Russes; il ne passa qu'un petit bâtiment chargé d'eau de vie et de sel. Il fallut que le

Prince de Würtemberg recourût à la force. Après avoir fait un peu rafraîchir ses troupes il rassembla les corps de Platen et de Schenkendorff, qui joints au sien, n'en firent plus qu'un. Il fit comme s'il eût voulu tenir sur la défensive, et être à portée de se jeter dans Stettin; ensuite il se mit en marche avec un grand convoi qui suivoit de loin. Arrivé devant son ancien camp il y trouva les Russes postés très-avantageusement, et bien disposés à le recevoir. Il fit attaquer une petite redoute gardée par 100 hommes et l'emporta. Anhalt, favori du Roi, qui avoit été envoyé pour conduire la barque, enflé de ce petit succès, voulut passer outre; les soldats exténués de faim et de froid, avancèrent, non pour tuer les Russes, mais pour finir leurs peines, en se faisant tuer eux-mêmes. On fut repoussé et obligé de se retirer. Cette course fit périr de froid plus de 2000 hommes, sorte que lorsque cette armée entra en quartier d'hiver, elle avoit beaucoup de dra-

peaux et peu de soldats. Colberg fut obligé de se rendre au grand déplaisir du Roi. Le corps du Prince de Würtemberg s'approcha du Mecklenbourg ; les Suédois acheverent de lui détruire deux bataillons de grenadiers ; malgré cela ils lui abandonnerent obligeamment ce duché pour s'aider à se recruter et se remettre. Ainsi finit la guerre en Pomeranie, et dans les anciens Etats du Roi de Prusse. Il est vrai que les Cosaques s'avancerent jusqu'a Schwet, où ils se rendirent maîtres du pont, mais ils n'en firent aucun usage.

J'ai dit que le Roi en quittant la Saxe avoit ordonné au Prince Henry de se tenir sur la défensive, et que Daun en feroit autant. Ainsi l'on juge bien que la campagne n'y fut pas riche en événements. Beck se tenoit sur la Queisse avec 6000 hommes pour observer 150 hussards de la garnison de Glogau, dont il étoit éloigné de huit milles. Lascy en faisoit autant sur la droite de l'Elbe avec 3000 hommes

n'ayant aussi devant lui qu'un Colonel avec 1500 chevaux de toute espee. L'armée d'Empire observa les deux bataillons qui étoient dans Leipsik avec 150 hussards, elle parut une fois avoir envie de s'approcher pour resserrer la droite du Prince Henry dans ses vivres et ses fourages. Seydlitz fut au devant d'elle avec 5000 hommes des moindres troupes ; il se présenta devant elle , non pour les attaquer, mais pour les faire retirer de bonne grace, cela ne lui réussissant pas, il fit pendant la nuit marcher son corps par la droite, tourna la gauche de l'armée de l'Empire, et se porta sur son flanc devant un bois, mais assez loin deux. Alors elle décampa, et Seydlitz retourna joindre le Prince Henry qui s'étoit si fort étendu que si Daun qu'il avoit devant lui avec une grande armée, se fut avancé, on n'auroit sçu comment lui opposer un corps un peu capable de lui résister. Le Prince fut même obligé d'envoyer Seydlitz au secours de Brunswik assiégé par les

François; mais Daun ne fit pas semblant de s'appercevoir de tout cela, et resta fort tranquille jusqu'à ce qu'enfin la prise de Schweidnitz le réveilla de sa lethargie. Il résolut de faire quelque coup tout aussi éclatant et à tout aussi bon marché; pour cela il fit venir à diverses reprises 24000 hommes de la Silésie; quand il furent arrivés on croyoit qu'il alloit écraser le Prince Henry, et que ce seroit par là que la guerre finiroit, ou qu'au moins il nettoieroit la Saxe, mettroit Magdebourg derriere lui, et donneroit la main aux Russes; après bien des marches par lesquelles il croyoit en imposer au Prince qui en sçavoit trop pour donner dans le panneau, et qui étoit accoutumé à avoir devant soi un ennemi du triple supérieur. Il finit par faire attaquer par les Croates quelques postes avancés des Prussiens, et à canonner le bourg d'Obel. Après cet exploit il envoya ses troupes en quartier d'hiver, et partit pour Vienne.

Il faut remarquer que tout ce que les Autrichiens ont entrepris, leur a réussi ; ce qui prouve la bonté de leur infanterie, et le parti qu'on en auroit pu tirer. Elle combattit bien à Prague, à Kollin, à Hochkirchen, à Breslau, à Maxen, à Landshut, à Glatz, et à l'escalade de Schweidnitz. Il y a cependant toute apparence que sans la mort d'Elisabeth on seroit venu à bout d'abatre Frédéric en temporisant ; les pertes de Schweidnitz et de Colberg le réduisoient tout-à-fait à l'étroit, et le mettoient dans l'impossibilité de recruter son armée. Ses Etats étoient ruinés et pour la plupart à la disposition de ses ennemis ; ses trésors vides il ne payoit plus ses soldats qu'en cuivre ou en fer blanchi. C'est pourquoi, puisque l'on sçavoit qu'Elisabeth tiroit à sa fin, il falloit profiter des circonstances et tirer bon parti de son attachement pour sa soeur Marie-Thérese. Les intrigues de la cour de Russie ne pouvoient être cachées au Ministre de la cour de Vienne. Il n'osoit

presque pas voir le grand Duc de peur de déplaire à Elisabeth, qui sçavoit que son successeur étoit tout dévoué à Frédéric. Lorsque les grands sont à la fin de leur carrière, il ne voient pas avec plaisir que l'on fasse trop sa cour à ceux qui les doivent remplacer, et à St. Petersbourg les choses étoient poussées au point que ceux qui faisoient leur cour au grand Duc, n'osoient pas paroître devant Elisabeth. De plus les Autrichiens croyant la guerre finie par la prise de Schweidnitz et celle de Colberg, réformèrent par une épargne mal entendue plus du quart de leurs troupes. Ce fut dans ces conjonctures que Pierre III. monta sur le trône de Russie que sa tante lui laissa trop tôt pour la maison d'Autriche. Avant ce changement Frédéric étoit arrivé à Breslau pour y passer l'hyver et faire un camp retranché devant cette ville sur la gauche de l'Oder; il y fit travailler à force. On prétend que c'étoit là qu'il vouloit attendre sa fin. Il étoit livré à toute sa douleur, et on

l'auroit été à moins. Ses soldats et même ses gend'armes qui étoient encore de ses vieilles troupes, puisqu'ils avoient peu souffert, disoient hautement que s'ils étoient attaqués ils poseroient les armes; en un mot tout étoit découragé, et avec raison. Ce Monarque ne se montra plus à personne; il ne vit pas une seule fois ses chers gardes ni la parade, et pour tout dire il ne joua plus de la flûte. Un jour il envoya *quérir* Lentulus qui commandoit la tête des quartiers de la droite à Domanze à deux milles et demi de Breslau, il le fit dîner tête-à-tête avec lui sans lui dire un seul mot pendant le repas; en sortant de table il lui demanda en allemand s'il n'y avoit rien de nouveau à son poste; et le congédia par un signe de tête. Il est cependant probable qu'il avoit des avis certains qu'Elisabeth mourroit bientôt, puisqu'il avoit donné ordre qu'à la porte de l'Oder on fut bien attentif s'il venoit un courrier du nord, de ne le pas arrêter un moment. On fut même

obligé d'y laisser les clefs pendant la nuit ; ce qu'il y a de singulier , c'est qu'à l'armée du Prince Henry on avoit dit cette Princesse morte , quelques semaines avant qu'elle le fût. Enfin ce courrier arriva , et Frédéric ressuscita ; la flute sortit du fond du coffre où elle croupissoit ; il vit son premier bataillon des gardes et reprit son premier train de vie ordinaire. Il fit même venir de Berlin ses cuisiniers françois. La Russie d'ennemie qu'elle étoit de Frédéric devint son alliée , et si Pierre III. avoit vécu , peut-être que la guerre auroit duré fort longtems. Ce changement fit qu'il tira 20000 hommes de Prusse et de la Poméranie ultérieure , tant des deserteurs de ses troupes qui s'y étoient retirés que des recrues. Les régiments de cavalerie devoient être mis à 1000 chevaux chacun , outre les vieux régiments. Le monarque avoit encore levé 25 escadrons de dragons légers , 58 de hussards sans un grand nombre de bataillons francs et 10 escadrons de Bosniaques. Ce qui faisoit 93 escadrons

de plus qu'au commencement de la guerre. Il est vrai que la moitié de cela n'existoit que sur le papier; mais ce qu'il y avoit, joint à l'augmentation faite dans les vieux corps, formoit une très-nombreuse cavalerie. Czernichew avoit quitté les Autrichiens et devoit se joindre à Frédéric avec son corps, de sorte qu'il n'y avoit gueres apparence que l'Autriche pût résister longtems; elle se voyoit abandonnée de ses alliés dont les plus puissants devenoient ses ennemis. Elle venoit de faire une grande réforme dans son armée; tous ces changements et les espérances que l'on donnoit aux soldats prussiens de les conduire bientôt dans le pays ennemi, c'est-à-dire dans la Bohême et dans l'Empire, lui firent bientôt oublier le mauvais argent qu'ils avoient reçu et leur rendirent le courage. Si les régiments eussent été complets, jamais le Roi n'auroit eu tant de troupes sous ses ordres; mais quels gens étoient-ce en comparaison des vieux Prussiens et des hommes dont l'armée autrichienne

étoit composée. Si cette dernière avoit été bien commandée, et sa cavalerie plus agile et mieux conduite, elle auroit toujours gardé la supériorité de son côté. De plus les régiments prussiens étoient farcis d'Autrichiens et de Saxons qui désertèrent au commencement de la campagne, ce qui les affoiblit si fort qu'au commencement de Septembre on comptoit un bataillon de 500 hommes comme quelque chose d'extraordinaire. Daun faisoit observer une rigoureuse discipline, au lieu qu'à cause du mauvais argent, le Roi étoit obligé de donner plus de licence à ses soldats qu'il n'auroit fait sans cela. Ils désoloient le pays et l'on n'osoit s'en plaindre. Je n'entrerai point dans le détail des projets que Pierre III. et Frédéric formerent, peut-être même que l'on n'en sera jamais bien informé. Pierre se croyoit beaucoup plus décoré du titre de général Prussien que de l'empire de Russie. Il parut que le ciel touché des malheurs qui alloient écraser l'Allemagne déjà aux abois,

ne jugea pas à propos de le laisser sur le trône; je crois même que sa chute à été plus avantageuse au Roi que funeste, puisque l'on prétend qu'il se trouvoit obligé d'entrer malgré lui dans une nouvelle guerre contraire à ses intérêts et au bien de ses Etats. La Poméranie, la Prusse et le Brandeburg auroient été continuellement tourmentés par les marches des Russes, et selon les apparences il lui convient mieux que le Holstein soit entre les mains des Danois, qu'entre celles d'un empereur de Russie déjà assez formidable sans cela. Voilà où les Autrichiens se trouvoient réduits pour avoir laissé échapper cent occasions de finir la guerre avantageusement, et glorieusement. Ils furent obligés de se mettre sur la défensive.

An-

Année 1762.

Cette campagne fut la dernière, et se fit entre puissances égales, qui par l'avantage de Frédéric sur Daun devint offensive. Comme les armées ne firent pas de grands mouvements, je n'aurais pas à entrer dans de grands détails. Le Roi se préparant à faire le siège de Schweïdnitz et attendant Czernichew entra tard en campagne. Il fit d'abord bien remplir les magasins aux dépens des Silésiens déjà fouragés et désolés par les armées, sur-tout par les Russes; ils furent obligés de payer 12 écus un boisseau de bled, argent courant, et ils n'en recevoient que deux en même monnoie. L'avoine coûtoit 8 écus, et n'étoit payée que 20 gros. Comme il falloit de l'argent on exigea des livraisons de toutes sortes de denrées, comme froment,

orge, millet, pois etc. que l'on faisoit vendre à Breslau dix fois plus cheres, qu'elles n'étoient payées à ceux que l'on forçoit à les livrer; dès que l'on tarδοit un peu à fournir l'on étoit accablé d'exécutions militaires qui redoublaient chaque jour, et montoient à la fin à 10 écus par 24 heures pour chaque cavalier; jamais la Saxe ne fut si maltraitée que la Silésie le fut alors, et tout fut acheté en Pologne. L'armée se forma devant Breslau. Daun s'avança à moitié chemin entre cette ville et Schweidniz. Les Russes arriverent à Auras où il passerent l'Oder. Après que Frédéric les eut obligés à régler leurs équipages selon l'ordre qu'il avoit établi dans son armée, c'est-à-dire presque point de chariots, et beaucoup de chevaux de bât. Ce fut le 30. de Juin qu'il les vit à Lissa près de Breslau; quel triomphe pour ce Prince, et quelle révolution. Czernichew qui avec ces mêmes troupes servoit il y avoit quelque mois contre lui, se trouva sous ses ordres. Dès que l'armée du Roi se mit en

mouvement, Daun se retira dans les montagnes, et abandonna le passage de Landshut, qu'il laissa à sa gauche, et par lequel les hussards, les Cosaques, les Bosniaques et nombre de Dragons entrèrent en Bohême avec ordre à Lossow et Reizenstein qui les commandoient, de tout brûler et saccager, ainsi que le premier m'en a assuré, mais il ne le fit pas. Reizenstein ne fut pas si scrupuleux. Ces détachements firent des dégats jusqu'à Kœniggratz où ils brûlerent aussi quelques magasins. Le Roi vouloit déloger les ennemis des hauteurs d'Adelsdak que l'on laisse à gauche quand on va de Schweidnitz à Landshut, et se trouvoit sur la gauche de Daun qui avoit concentré son armée entre la comté de Glatz ou plutôt depuis Silberberg jusqu'au delà dans les montagnes vis-à-vis de Schweidnitz qu'il avoit devant soi. Il commanda 5 bataillons pour attaquer les dites hauteurs; ils donnerent un véritable assaut, et furent vertement repoussés avec perte par Brentano qui recevoit de l'armée

les secours nécessaires. Si le Roi avoit réussi il ouvroit un chemin pour prendre ses ennemis par leur gauche, et les auroit chassés peu-à-peu des autres hauteurs par où ils avoient la communication avec ladite place ; ce dessein manqué, il fallut chercher un autre expédient pour rompre cette communication, sans quoi, quoique maître de la plaine de Schweidnitz, il auroit difficilement pu faire ce siege sans s'exposer à recevoir quelqu'échec. Il rentra donc dans la plaine avec une partie de ses troupes, mettant Schweidnitz à sa gauche ; quelques brigades tournerent cette place, et l'eurent à leur droite ; il résolut de déloger les ennemis des hauteurs de Ludwigsdorff et de Leuthmansdorff ; qui étoient comme un ouvrage à cornes devant leur armée, précisément au midi de la ville ; ce qui étoit une dangereuse épine au pied de Frédéric. Ces hauteurs étoient assez bien retranchées. On les entama d'abord par la prise d'un village et d'une redouté ; on forma l'attaque des deux

côtés. Les troupes qui avoient tourné Schweidnitz s'approcherent du retranchement du côté droit par rapport à l'ennemi, et celles qui s'étoient avancées en laissant Schweidnitz à gauche, par la gauche dudit retranchement, où il y avoit 10 bataillons aux ordres de Brentano. Nos troupes s'y comporterent si bien, que toutes les hauteurs et batteries furent emportées et que l'on prit à Brentano environ 1000 hommes et 14 canons. On délogea aussi par le feu du canon l'ennemi de la hauteur de Burkersdorff. Une autre de nos colonnes tourna à couvert d'un bois une autre hauteur derriere le village et la prit à dos, aussi bien que quelques troupes ennemies qui étoient derriere une abatis. Le Roi voyant la nuit, ne voulut plus attaquer d'autres hauteurs qui étoient derriere celles qu'il venoit d'emporter; il fit faire halte croyant bien que les ennemis les abandonneroient pendant la nuit même, et qu'ainsi ce seroit perdre du monde mal-à-propos; cela arriva comme il l'avoit

pensé; mais ce fut peut-être la première fois qu'il fit une telle réflexion. Daun eut grand tort de ne pas soutenir Brentano, puisque par cet échec toute communication avec la place lui fut fermée. Ceci se passa le 21. Juillet. Pendant l'action Guasco avoit fait sortir quelques troupes de la place, mais elles furent tenues en respect par de la cavalerie que l'on avoit laissée pour cela. Les attaques furent assez meurtrières de part et d'autre. Les Russes et quelques Prussiens restèrent en bataille pour contraindre Daun à la droite des attaques; ensuite les premiers partirent pour leur pays suivant les ordres qu'ils en avoient reçus de leur nouvelle souveraine. On a même dit que Czernichew auroit dû se retirer le jour d'avant, mais que par complaisance il parada encore celui là; il quitta l'armée quand on n'en avoit plus besoin. Le 22. Schweidnitz fut investi dans les formes. 22 bataillons et 20 escadrons des plus chétifs de l'armée ne faisant pas 12000 hommes furent destinés à ce

siege. Le Roi rappella le Duc de Bevern de la Silésie où il faisoit une grande diversion, et ce Prince se porta près de Reichenbach sur la gauche de toute l'armée y faisant comme un flanc rentrant. On ouvrit la tranchée le 7. Août et ce fut le 16. que Daun s'avança pour faire lever le siege, et attaquer le corps de Bevern qui pouvoit être de 8000 hommes, depuis que Werner s'en étoit séparé. Ce Prince avoit devant son front à une portée de canon le village de Bilau, devant sa droite, celui de Langenbila à sa gauche, un petit fonds de prairie un peu coupé de fossés et d'aulnes qui en faisoient presque le tour. Daun parut sur les hauteurs en delà de Peylau où il tendit son camp; le soldat fit bouillir la marmite pour mieux persuader qu'il ne vouloit rien tenter ce jour là. Ce retardement est inexcusable, car s'il se fût avancé sur le champ, le Duc de Bevern auroit été bien embarrassé. Quand Daun crut que ses soldats étoient rafraichis, il fit prendre les armes et

traversa le village en trois colonnes ; celle de la droite sous les ordres de Beck devoit prendre en flanc et à dos notre gauche ; Lascy avec celle du centre devoit nous attaquer par notre front, et Brentano avec celle de leur gauche devoit tourner notre droite. De plus Odonel se plaça avec un grand corps de cavalerie à gauche de Brentano pour arrêter le secours qui pourroit venir du corps de Werner, ou de l'armée du Roi. Les colonnes se mirent en mouvement ; un bataillon franc qui étoit à Langebila sur notre droite se retira avec perte ; Beck manoeuvra selon ses dispositions et fit plier notre gauche dont plusieurs bataillons se jetterent en confusion sur notre centre. Par bonheur que les autres corps des ennemis se contenterent de canonner de loin, après s'être mis en bataille ; ce qui donna le tems au Duc de Bevern de faire un flanc à sa gauche, il s'en manquoit bien peu que Beck et Brentano ne se fussent joints derriere notre front, ce qui auroit tout à fait environné nos troupes ;

Le Duc de Bevern plaça vite dans l'intervale qui étoit encore entr'eux quelques escadrons de hussards que les ennemis ne chercherent pas à en déloger, ce qui conserva la communication avec l'armée du Roi. Beck faisoit toujours des efforts, mais comme il ne plaisoit pas aux autres généraux de le secourir, il ne gagna plus de terrain, et tout se réduisit à une canonade que je vis, ce qui donna le tems aux hussards de Werner et à d'autres détachemens arrivés au secours de s'approcher, et d'attaquer la cavalerie d'Odonel qui eut tort de ne pas se porter sur eux. Cette cavalerie n'attendit que le moment où nos hussards soutenus de quelques escadrons de dragons s'ébranlerent, pour faire demi-tour à droite et se sauver en désordre par Peylau où elle fut poussée contre le défilé, et perdit beaucoup des siens. Beck se voyant abandonné des autres généraux qui se contentoient de regarder, s'en retourna par où il étoit venu, les autres en firent de même; la nuit fit finir la canonade

et toute l'affaire. Quoique Daun eut laissé Haddok avec un corps considérable au camp de Tanhausen vis-à-vis l'armée du Roi, il avoit encore avec lui 73 escadrons, 6 bataillons de grenadiers, 65 de fusiliers, et 178 canons; au lieu que le Duc de Bevern n'avoit avant l'arrivée du secours que 11 bataillons, 25 escadrons et 62 canons ou obusiers. On fit plus de 1500 prisonniers, on prit 7 étendarts. Ainsi finit cette journée où les ennemis avoient si bien manoeuvré jusqu'au moment de l'exécution. Cette tentative fut la seule qu'ils firent pour secourir Schweidnitz qui dès lors se vit abandonné à sa bonne fortune. Toute la bravoure et la bonne conduite du Duc de Bevern ne lui auroient servi de rien, si Lascy et Brentano s'étoient aussi bien comportés que Beck. Ce Prince qui depuis la journée de Reichenberg m'a toujours honoré de ses bonnes grâces, me fit la grace de me faire part, par une lettre de sa main, de tout ce qui lui arriva d'heureux dans cette occasion. Le commandant

de Schweidnitz montra beaucoup de sçavoir dans l'art de défendre les places ; mais ayant 12000 hommes d'élite contre 10000 assiegeants de chétive espee, on le blame de n'avoir pas assez fait de sorties.

Le Roi avoit détaché sur la Neisse en Lusace le Général Schmettau avec un petit corps auquel les ennemis en opposerent un plus fort ; ce qui engagea le Prince Henry à envoyer Belling avec ses hussards, mais il ne s'y passa rien du tout. Le siege de Schweidnitz n'étant pas conduit suivant les idées de ce monarque, il vint lui même en prendre la direction, et il alla beaucoup mieux. Outre que les troupes qu'on y employa n'avoient point de repos, elles souffroient de misere et de faim ; ce fut alors que les soldats inventerent un nouveau manger dont peu de gens s'accommoderoient. Les chevaux d'artillerie recevoient de l'orge, outre cela on les laissoit manger du verd, ce qui comme on sçait purge les chevaux, et les empêche de digerer le grain sec, sur

tout l'orge qui de tous, est de la plus difficile digestion, ainsi ils le rendoient entier. Le soldat affamé le ramassoit, le lavoit et en faisoit un potage que la faim faisoit trouver excellent. Cependant l'espérance d'entrer bientôt dans un pays de cocagne leur faisoit supporter leur misere sans murmurer. Il est vrai que les régiments qu'on employa à ce siege étoient les moindres de l'armée, et presque tous composés d'enfants. Il arriva qu'un jour que la garnison fit une sortie, plusieurs se mirent à pleurer. Le colonel de tranchée craignant qu'ils ne fissent pire, ne les maltraita point du tout, pas même de paroles; mais leur crioit: pleurez tant que vous voudrez, mes enfants, mais tirez et ne vous sauvez pas. Cette douceur les fit tenir bon. On a rendu public de part et d'autre le journal de ce siege; on y apprend qu'une bombe qui tomba sur une planche, roula dans un souterrain où il y avoit un grand dépôt de poudres, y mit le feu et fit sauter cet ouvrage avec plus de

200 braves grenadiers, de sorte que la place fut ouverte et que la garnison se rendit prisonniere de guerre le 9. Octobre 1762. Il est singulier que les vivres y tendissent à leur fin, puisque l'on avoit eu près de 7 mois pour la bien approvisionner ; ainsi sans ce malheur, elle auroit toujours été obligée de se rendre.

Le Roi débarrassé de ce siege détacha le Comte de Neuwiedt avec un gros corps pour aller joindre le Prince Henry qui se trouvoit très à l'étroit. Anhalt étoit comme controlleur, cequi selon les apparences fut cause que la bataille de Freyberg se donna le même jour que se fit la jonction, mais sans attendre qu'elle fut faite, sans quoi Anhalt auroit eu l'honneur que le Prince Henry et Seydlitz étoient bien résolus de ne pas partager avec lui. C'est ainsi que finit la guerre en Silésie; voyons cequi se passa en Saxe cette année.

Avant que d'y venir, il faut remaquer que quatre semaines avant la prise de Schweid-

nitz, Guasco demanda à capituler et vouloit remettre la place, à condition que sa garnison et lui sortiroient avec armes et bagages. Le Roi le refusa et s'obstina à vouloir que la garnison fût prisonniere de guerre, d'où l'on peut conjecturer ou que le Monarque scavoit que Daun ne tenteroit plus rien, ou qu'il ne croyoit pas que le siege dureroit si longtems, ou qu'il vouloit finir par là la campagne et la guerre, ou enfin que c'étoit un caprice de sa part. Car si l'on combine la dépense et la perte d'hommes et de munitions qu'il eut pendant ces 4 dernieres semaines, sans le tems qu'il perdit mal-a-propos, on verra que la prise de cette garnison ne le dédommagea pas du tout.

Il y eut pendant l'hyver de 61 à 62, de continuelles escarmouches sur les frontieres de Franconie et Thuringe, entre les troupes combinées d'Autriche et d'Empire, et le corps de Platten qui avoit la droite des quartiers du Prince Henry; elles furent comme à l'ordinaire, avantageuses tantôt à un part,

tantôt à un autre ce qui ne sert qu'à faire perdre la vie à de braves gens que l'on regrette, et ne contribue en rien au succès de la campagne, sur-tout lorsque l'on se retire aussitôt après avoir fait son coup, ce qui engage l'ennemi à vouloir prendre sa revanche, et met les troupes dans un mouvement continu, lorsqu'elles devroient se reposer. Daun avoit reçu après la prise de Schweidnitz un renfort de 24000 hommes que Laudon fut obligé de lui envoyer; après la canonnade de d'Hoben dont j'ai parlé, il s'étendit depuis Dresde jusqu'à la Franconie, ayant les montagnes à dos, et quelque fois les occupant selon que le terrain lui permettoit. Il s'appliqua sur-tout à bien garder la rive gauche de la Moldau, y élevant des redoutes, rompant les ponts, gâtant les gués-etc. En voulant trop couvrir, on ne couvre rien. Une armée est comme une nuée qui dès qu'elle est rompue ou écartée ne peut plus produire d'orage. Daun s'étoit trop étendu et étoit trop foible par-tout,

il avoit d'ailleurs rappelé, en Silésie où il vint commander, un grand corps de troupes que Laudon lui avoit envoyé l'automne dernier et il remit le commandement à Serbelloni ; celui-ci malgré cet affoiblissement voulut garder le même terrain qu'auparavant, ce qui fit naître au Prince Henry l'envie de l'en châtier comme il le méritoit ; on se souvient que Seydlitz a toujours dit au Prince qu'il tomboit dans la même faute, de trop s'étendre, de sorte que s'il avoit eu devant lui un ennemi entreprenant ou seulement un peu habile, il auroit eu bien de la peine à faire la moindre résistance ; il semble que Serbelloni crut devoir se régler sur ce modèle. Ce Général fatiguoit extrêmement les troupes de la première ligne de son quartier ; il falloit qu'elles prissent les armes avant minuit, et qu'elles restassent jusqu'à 4 heures du matin sous la protection des redoutes et des batteries, après quoi chacun se retiroit d'où il étoit venu. Le Prince Henry résolut le passage de cette

ri-

riviere; et de tomber au milieu des quartiers de l'ennemi, dans le tems qu'après avoir veillé il se seroit retiré pour dormir, et que le soldat fatigué se dispose difficilement à se battre. Il commença à resserrer ses quartiers; il reconnut les bords de la Moldau, et la position des ennemis ainsi que les endroits propres à élever des batteries pour passer la riviere sous leur protection, et des fossés pour y placer ses troupes avant qu'elles fussent découvertes, jusqu'au moment du passage qui devoit s'exécuter à 7 heures du matin lorsque l'on croiroit l'ennemi dans la plus grande tranquillité, tout cela se fit exactement. Seydlitz fit donner les signaux, et l'armée formant quatre divisions passa au gué en autant de colonnes, tandis que nos batteries par leur supériorité non seulement démontoient celles des ennemis, mais aussi attirant leur feu, les empechoient de pointer sur les nôtres, qui passoient de façon que nous perdîmes peu de monde, et que les ennemis n'eurent que

le tems de retirer leurs pieces et de se sauver; plusieurs tomberent entre les mains de nos gens, qui renverserent tout ce qui se trouvoit à leur chemin et firent beaucoup de prisonniers; le régiment Deville cuirassiers y perdit ses timbales, et ce ne fut que sur les hauteurs de Plauen que *Serbelloni* rassembla son monde. Le Prince poussa sa pointe jusqu'à *Pretschendorff* où il campa. *Hülßen* qui avec son corps occupoit les *Katzenhæuser* s'avança avec le même succès, jusqu'à *Wilsdruff*; on placa entre celui-ci et le Prince des bataillons francs, dans un bois qui étoit entre les deux corps pour pouvoir se communiquer de l'un à l'autre. Le Prince détacha *Bandemer* du côté de *Chemnitz*. Ce Général qui crut pouvoir pousser fort loin sans danger fut battu, ainsi que *Seydlitz* l'avoit prédit quand il sut ce détachement qui n'étoit pas de son avis, ce qui causa même quelque froid entr'eux. Le colonel *d'Ingelstadt* avoit 100 chevaux sous ses ordres, et *Steting* avec 500 volontaires; voilà comme se passerent ces escarmouches:

Bandemer s'étant avancé jusqu'à Chemnitz crut avoir fait merveilles, et en fit aussitôt donner avis au Prince Henry qui en eut une telle joie qu'il fit aussitôt appeler Seydlitz pour le lui dire. Ce Général lui dit qu'il n'en étoit pas aussi aise que lui, puisqu'il pouvoit être accablé par Kleefeldt, Luzinsky et Forck. Bandemer pour sa commodité s'étoit logé dans Chemnitz avec 300 hommes pour sa garde, et le reste de son corps campoit à un quart de lieue en arriere; il avoit en tout 1000 chevaux et 4 bataillons pour reconnoître le Prince de Stolberg qui commandoit l'armée d'Empire, à laquelle s'étoient joints les susdits généraux qui avoient avant cela leurs postes à Zeitz, Naumbourg etc., d'où ils avoient eu pendant tout l'hiver des chicannes avec Platten. Les ennemis s'approcherent de Chemnitz et battirent cette ville; la garnison voulut en sortir, mais elle fut obligée de poser les armes; Bandemer trouva moyen de joindre le reste de son corps qui fut aussi mis en

déroute ; il n'en seroit pas échappé un seul, si les fuyards n'avoient pas trouvé moyen de brûler un pont, ce qui arrêta les ennemis. Sur l'avis que le Prince Henry eut de cet événement il envoya le Général Kanitz avec un renfort de 2000 hommes. Il se joignit à Bandemer près de Oderau. Le colonel d'Ingelstadt fut détaché delà avec 700 chevaux et 500 volontaires ; il s'avança à Gueringswald où il laissa ses équipages et quelques hussards ; delà il marcha à Guepulzig, logea Steting avec l'infanterie dans le village et se campa en avant avec sa cavalerie. Kleefeld s'approcha de lui à la pointe du jour, surprit ses postes avancés et entra tout de suite dans ce petit camp qui eut à peine le tems de monter à cheval et fut tout de suite dissipé. Steting sortit du village et se retira dans le plus bel ordre quoiqu'il fût hârcelé par les Croates d'un côté, et en queue par quelques compagnies de grenadiers. Les hussards ennemis tenterent aussi quelques fois de l'entamer, mais inutilement.

Il appuyoit toujours une de ses ailes à un bois ou à un chemin creux, et la moitié de sa troupe faisoit demi tour à droite, avec un canon, tandis que l'autre tenoit ferme.

Quand la première étoit postée, la dernière faisoit la même manoeuvre ; il n'avoit que deux canons, malgré cela il ne perdit pas 100 hommes à sa retraite. Une fois trois compagnies de grenadiers hongrois avancèrent sur lui le sabre à la main, mais il fit quelques pas en avant, ses gens bien serrés, la bayonnette au bout du fusil, et les fit bien vite retirer. La beauté de cette retraite m'a engagé à détailler cette escarmouche.

Belling, arriva du Meklembourg avec les troupes qui y avoient hiverné et se joignit à Kanitz. Seydlitz prit le commandement de tout le corps, et s'avança à Chemnitz où il vouloit attaquer le Prince de Stolberg en front et par le flanc gauche. Celui-ci se retira et fut continuellement poursuivi jusqu'à Aschel et Hoff. Pendant ce tems Kleist étoit en Bohême dirigeant sa marche

comme s'il avoit voulu prendre à dos l'armée d'Empire ; ce qui accéléra sa retraite. Seydlitz mit ses postes avancés à Plauen. Le Prince de Stolberg s'avança de Hoff à Oelsnitz et Schavenberg ; il laissa un corps de 5000 hommes pour couvrir la Franconie, ce corps prit dans la suite poste à Oelsnitz. Seydlitz se fit joindre par Kleist et alla droit sur l'armée d'Empire qui se retira toujours harcelée bien avant dans la Franconie. Seydlitz lui enleva plus de 600 hommes et tous ses équipages. Le Prince de Stolberg resta à Bareuth jusqu'au 15 d'Août. Seydlitz profita de ce tems et entra en Bohême. Il laissa seulement Belling avec quelques troupes pour observer cette armée avec laquelle le Prince de Stolberg entra en Bohême par Egra, ayant laissé 4000 hommes en Franconie. Belling les chassa jusqu'à Nuremberg, leur enleva plusieurs magasins à Bareuth, porta par tout la terreur, et défit plusieurs détachemens des ennemis. Il marcha ensuite à Egra, où avec un obusier

Il jetta quelques bombes dans cette forteresse, et eut la hardiesse de la faire sommer par un trompette. Les hussards de ce Général et du corps de Seydlitz se répandirent jusqu'aux portes de Prague. Le premier continua sa route par Carlsbad et Saatz d'où il rejoignit Seydlitz près de Tœplitz. Rosenfeldt se rapprocha de Hoff, et le Prince de Stollberg se joignit à Serbelloni près de Dresde, le Prince de Löwenstein étoit sur les hauteurs près de Tœplitz avec un corps de 10 à 12000 hommes. Seydlitz s'en approcha dans le dessein de l'attaquer. Voici comment cela se passa. Ce Général avoit tout au plus 6000 hommes parce que ses régiments étoient très-foibles; ainsi il hésitoit sur le parti qu'il prendroit, il trouvoit l'ennemi dans un trop bon poste. Pendant la nuit Kleist et Belling le sollicitèrent vivement d'attaquer. Il y consentit enfin malgré lui. Kleist envoya en secret un hussard au Prince Henry avec une lettre qui lui faisoit part de ce qui venoit d'être résolu. Ce

hussard tomba entre les mains des ennemis qui sur le champ envoyèrent un renfort au Prince de Löwenstein. Seydlitz ne soupçonnoit rien de tout cela, de sorte qu'il persista dans sa résolution, et à la pointe du jour il disposa l'attaque. Pour couvrir ses derrieres il laissa Kanitz à Brix avec 2000 hommes et s'approcha du Prince de Löwenstein, comme s'il eut voulu l'attaquer par son front; alors appercevant derriere une autre hauteur dont il pouvoit s'emparer en agissant promptement, son corps fit à gauche, et commençoit à monter, lorsque le Prince de Löwenstein s'apercevant de ce qu'il alloit faire, fit changer de front à ses troupes qui s'avancerent avec la plus grande vitesse sur la crête de la montagne avant que nos gens y pussent parvenir, alors le feu de la mousqueterie commença. Steting conduisoit une attaque; Kalkstein une autre avec ses grenadiers; un aubuse des ennemis tomba par malheur sur le caisson des poudres du bataillon de Kalkstein, le fit sauter, tua

plusieurs grenadiers, y mit du désordre, et on fut repoussé. Seydlitz fit recommencer l'attaque sur le front et les deux flancs de l'ennemi. Mais la partie n'étoit pas égale, et on fut repoussé encore. Les ennemis quoique très-forts en cuirassiers et dragons, ne suivirent pas nos gens, qui se rallierent à mille pas du champ de bataille où ils camperent et se retirèrent en Saxe. Kleist resta seul en Bohême. Il y avoit déjà fait plusieurs irruptions, toujours avec succès. Il avoit ruiné plusieurs magasins, chassé Plonquet de d'Hun, enlevé 200 carabiniers saxons, ainsi que beaucoup de Croates et de hussards, enfin il se retira aussi. On sera surpris que les ennemis qui avoient 150 escadrons d'hussards sans les Houlans, 16 régiments de dragons, 18 de cuirassiers outre un grand nombre de Croates, laisserent agir comme il voulurent et par tout 8 mille hussards prussiens, sans jamais chercher à les surprendre ou à les battre, et que quoique quelquefois ils fussent réduits à

5000, ils n'en restèrent pas moins maîtres de la campagne pendant toute cette guerre.

Daun envoya en Saxe un corps au secours de Serbélloni qui remit le commandement de l'armée à Haddick qui d'abord débuta assez bien. Il cassa la convention que l'on avoit faite pour observer la neutralité sur la rive droite de l'Elbe; il battit quelques partis, et reuni à l'armée d'Empire, il fit attaquer à diverses reprises les postes avancés du Prince Henry qui comme je l'ai déjà dit s'étendoit toujours trop. Ses bataillons étoient séparés, son camp étoit coupé par des bois; Haddick le fit attaquer de tous côtés et l'obligeoit peu-à-peu à perdre du terrain; il faut pour bien entendre ceci, sçavoir que notre armée s'étendoit de Pretschendorff jusqu'à l'Elbe par Wilsdruff, ce qui est un espace de six milles d'Allemagne. Le pays est montagneux, entremêlé de ravins, de roches, de chemins creux et bois, on y trouve de tems en tems des terres labourées. On avoit fait des

abattis dans les bois ; l'infanterie étoit posée sur les hauteurs avec du canon. On y avoit élevé des redoutes qui commandoient la plaine où étoit la cavalerie, selon que le terrain le permettoit. Entre le corps du Prince Henry et celui de Hülsen qui par Wilsdruff touchoit à l'Elbe, se trouvoit le grand bois nommé Tharendweldt qu'on avoit assuré de son mieux et on y avoit jetté deux bataillons francs pour la communication. Serbelloni avoit déjà fait plusieurs tentatives inutiles pour déloger le Prince Henry. Haddick s'étant fait joindre par l'armée d'Empire, par des détachemens qu'il avoit du côté de Lussau, et ses derrières, résolut de tenter fortune avant l'arrivée du secours que le Roi envoyoit de Silésie. Il est rare que dans un terrain de cette étendue où des bataillons très-foibles se trouvoient fort loin les uns des autres, il n'y eut quelques endroits propres à élever des batteries, et à former des attaques vraies ou fausses. Il profita du terrain et forma presque autant

d'attaques qu'il avoit de régiments. On combattit pendant deux jours ou plutôt on escarmoucha avec différents succès. Mais le Prince conservoit sa position. Ce fut le 29. Septembre que la chose devint plus sérieuse. Seydlitz qui avoit sous ses ordres 14 foibles bataillons et quelques escadrons sur la gauche de la Muldau, craignant d'être coupé fit à gauche, passa cette riviere et se rapprocha du Prince. On se retira à Freyberg; Hülsen reprit aussi son ancien camp, sur Katzenhæuser, et le Tharandweldt fut abandonné, on perdit 3 canons et 7 à 800 hommes; Haddick étoit des deux tiers plus fort que le Prince. La perte des ennemis hors les canons fut plus considerable. Le 15. Octobre Haddick résolut de déloger le Prince des environs de Freyberg. Il fit attaquer quoique de loin, et plutôt en canonnant qu'autrement, tout le front de notre armée. Mais à notre droite où nous avons six bataillons et dix escadrons, il agit avec vigueur; sa cavalerie fort supérieure à la

nôtre, l'obligea de se retirer, sur quoi les trois bataillons qui formoient le flanc droit furent environnés et faits prisonniers. Les trois autres avec la cavalerie se tirèrent à gauche où le Prince les rallia sur la montagne de la justice. L'ennemi fut repoussé par tout ailleurs, et on lui fit près de 500 prisonniers; la nuit survint et mit fin au combat, mais par la perte du flanc droit, l'ennemi se trouvoit sur ce flanc, et un peu à dos de notre droite. Cette mauvaise position fit que l'on se retira à Groschirna, avec perte de ces trois bataillons et 10 canons, l'ennemi prit possession de Freyberg. Le Prince Henry arrivé à Groschirna forma aussitôt le projet de reprendre sa revanche, quoiqu'il est vrai qu'Haddick supérieur comme il étoit pouvoit lui faire beaucoup plus de mal, mais comme j'ai dit il n'attaqua que par morceaux, et sans la perte des 3 bataillons et des 10 canons, il n'auroit pas eu à se glorifier. Henry imitant le Bernard de Weymar, résolut de battre ceux qui se croyoient ses

vainqueurs. Il auroit pu remettre l'attaque au lendemain qu'il devoit être rejoint par Neuwiedt qui lui amenoit un bon renfort de Silésie. Mais comme Anhalt favori de Frédéric étoit le contrôleur de ce corps, et que ni le Prince ni Seydlitz ne l'aimoient pas, on se mit en marche, et on avoit raison ; car si Anhalt se fut trouvé à cette bataille, le Roi lui en auroit donné tout l'honneur, et auroit dit que son frere s'étant laissé presser n'auroit jamais pu s'en tirer sans ce secours.

Le Prince de Stollberg campoit à la gauche de l'armée ennemie, ayant sous ses ordres celle d'Empire, avec 10 à 12000 Autrichiens et la cavalerie Saxonne ; il formoit presque un flanc si on le prenoit de la gauche d'Haddick jusqu'à Freyberg qu'il avoit à dos ; le corps d'Hülßen resta pour contenir ce général qui à ce que l'on dit étoit allé à Dresde pour montrer son triomphe et faire chanter le Te Deum. Henry voulut prendre part à la fête et y faire ronfler son

canon. Il fit une avant-garde de 4 bataillons, 8 escadrons et du corps des chasseurs de Kleist. Elle partit deux heures avant l'armée, et se forma dans un bois devant la gauche de l'ennemi d'où elle déboucha en bataille, les chasseurs se garantirent par un détour d'une redoute où il y avoit du canon, et toute cette aile se retira à 500 pas en arriere. Alors il y eut une canonade qui dura plus de deux heures, je veux dire jusqu'à ce que l'affaire fut engagée tout le long de la ligne. Voici comment cela se passa. On sçait que dans un pays montagneux on campe l'infanterie en premiere ligne et la cavalerie en seconde; cette méthode devient aussi en usage à present dans la plaine, parce que l'on élève devant le front de l'armée des fleches pour placer la nombreuse artillerie que l'on conduit. L'infanterie est plus propre à la soutenir et plutôt en état de combattre que la cavalerie qui doit préalablement seller, brider etc. et ne peut pas agir par tout; de sorte que cette dernière

est mieux en seconde ligne et le camp en est plus sûr. C'est ainsi que notre armée campoit et se mit en marche par la droite pour se poster vis-à-vis la gauche du Prince de Stolberg. Celui-ci fit aussi un peu à gauche pour nous faire front; il avoit élevé des batteries sur toutes les hauteurs à portée d'être soutenues par sa ligne d'infanterie; notre armée arrivée devant la gauche de l'ennemi donna la main à l'avant-garde, dont j'ai parlé, et fit front par un quart de conversion par marches à gauche; on éleva vite des batteries sur les hauteurs qui étoient de notre côté dont on fit tirer quelques unes sur la gauche de l'ennemi; toute notre première ligne avança autant que le terrain le permettoit, de sorte que c'étoit plutôt des affaires de poste qu'une bataille. L'ennemi tenoit ferme, sur tout l'infanterie hongroise. Seydlitz voyant que cela traînoit trop en longueur, se mit à la tête de deux foibles bataillons et marcha à elle la bayonnette au bout du fusil; heureusement que le général
 qui

qui commandoit la cavalerie de la gauche de l'ennemi, s'étoit retiré trop en arriere, et ne fit rien ; ce qui permit à quelques escadrons foibles de nos hussards de tourner par les ordres de Seydlitz la gauche de cette infanterie hongroise, qui voyant qu'elle avoit de la cavalerie à dos, voulut se retirer dans le moment que Seydlitz la pousoit en front avec les deux bataillons susdits : mais nos hussards lui couperent la retraite, elle fut faite prisonniere. Au centre et à la gauche il y eut quelques endroits de forcés et où la cavalerie eut jour et fit ravage dans l'infanterie ennemie, alors nous eûmes l'avantage par tout, et le Prince de Stolberg se retira, abandonnant Freyberg. Le Prince Henry eut une fois bien peur d'être repoussé ; c'étoit la premiere fois qu'il avoit commandé dans une bataille, et il avoit bien raison de craindre de la perdre ; car il auroit été fort blâmé de n'avoir pas attendu le secours que Neuwiedt et Anhalt lui amenoient. Seydlitz m'a raconté ceci ; mais ce général n'a jamais

pensé de même. Il se crut toujours sûr de battre l'ennemi, coûte qu'il coûte. Cette journée lui fit un honneur infini. Il en fut l'auteur, et ce fut vraiment lui qui la gagna. Le Prince content de sa victoire fit cesser de poursuivre l'ennemi et se mit en possession de Freyberg, Seydlitz croit qu'on auroit encore pu faire bien du mal si l'on ne se fût pas arrêté trop tôt. Ce même soir arriva Neuwiedt avec son corps ; il avoit laissé sur sa route, toutes les traces d'un vrai barbare ; peut-être qu'Anhalt avoit des ordres du Roi pour que cela fut ainsi. Le Prince Henry leur dit pour tout compliment qu'il les regardoit comme une troupe de voleurs, et non de soldats. Nos hussards rentrèrent en Bohême où ils firent des courses jusqu'aux portes de Prague, sans que les nombreux hussards autrichiens s'y opposassent. Le Roi arriva en Saxe, fit une convention avec Haddick pour la tranquillité des quartiers d'hiver ; comme on avoit oublié d'y comprendre l'armée d'Empire, Frédéric

envoya Kleist dans la Franconie avec 30 escadrons et 5 bataillons, il prit Bamberg, Nuremberg, et poussa des partis jusqu'à Ratisbonne. Il rapporta au Roi des sommes considérables, des canons de Nuremberg et s'enrichit lui et ses officiers. Ensuite on dissipa l'armée d'Empire que les conventions des Autrichiens empêchoient de protéger. Ce fut la dernière expedition militaire. Les Princes d'Empire s'empresserent de retirer leur contingent de gré ou de force.

Frédéric avant de faire la paix inventa tous les moyens imaginables de détruire la Saxe; il leva des contributions immenses, il fit enlever toutes les brebis du pays, pour les transporter dans la Poméranie; il étoit bien sûr qu'elles périroient avant d'y arriver, mais il lui suffisoit d'en priver les Saxons. Heureusement que les officiers qui étoient commandés pour les prendre, se laisserent en partie gagner par l'argent; aucunes de ces brebis n'arriverent jusqu'à l'Oder; elles creverent toutes; et comment cela pouvoit-il

arriver autrement? Cet animal est délicat sur-tout en Saxe, on ne lui donnoit rien à manger en chemin. Elles passoient la nuit dans la neige par le plus rude froid etc. Mais il suffisoit au Roi que les Saxons n'eussent point de laine. Il comptoit attirer dans ses états tous les drapiers de Görlitz et autres, mais il s'est trompé, et c'est encore la cause pour laquelle la sortie des laines pour la Saxe et pour la Bohême est défendue dans la Silesie, sous peine de la vie. Ce point est cause que peu d'articles du traité d'Hubertsbourg sont mis en exécution. On usa envers les nobles et les roturiers de toutes les rigueurs imaginables; plusieurs sont morts dans les prisons. Il faut avouer que le Roi connoît bien son monde, puis qu'il employa pour exécuteurs de ses ordres des généraux et des officiers aussi durs que des inquisiteurs de Goa. Il permit de se marier à ceux de ses soldats qui le voudroient, et obligea les parents des filles qu'ils épouseroient de payer la dot et la valeur de

Jugement sur les
(533) Généraux

l'héritage qu'elles pouvoient espérer en argent comptant, et cela toujours par les moyens les plus violents; mais dans cette occasion il fut pris pour dupe, puisque lorsqu'il quitta la Saxe ces soldats y restèrent presque tous, ce qui lui a coûté plus de dix mille hommes; la paix se fit et la Saxe n'en paya pas moins de contributions. Tant de trésors vidés, tant de villes brûlées, de village détruits, tant d'innocents ruinés, plus de 400,000 hommes tués ou périés pendant la guerre, ne produisirent pas le moindre avantage à aucun des partis. Ceux qui verront ceci, seront persuadés que Frédéric à été un grand Capitaine; il est vrai qu'il a bien des qualités dans cette partie; mais il ne dut presque sa gloire qu'à l'ignorance ou à la mauvaise volonté des généraux de ses ennemis qui se comporterent indignement et qui laissoient lâchement passer les occasions les plus sûres de l'accabler et de finir la guerre. Quand il perdoit une bataille, on ne le suivoit jamais, et par conséquent

on ne recueilloit aucun fruit de la victoire ; après cela on publioit toujours pour se disculper que son armée étoit du tiers ou même du double plus forte qu'elle ne l'étoit , ce qui m'a paru être une maxime constante des généraux ennemis , sur tout de Daun qui y a eu souvent recours pour justifier sa mauvaise conduite ; car comment est-il possible qu'un général qui commande une armée ne sçache pas au juste la force de celle qui lui est opposée. Dans la guerre précédente n'étant encore que major , j'ai toujours eu une liste exacte des troupes des ennemis, et même des détachements qu'elles faisoient. Il est vrai que Frédéric ne dépendant que de lui même agissoit comme il le vouloit ; il ménageoit peu ses soldats qu'il avoit coutume de comparer à des citrons qui ne sont plus bons qu'à être jettés lorsqu'on en a exprimé le jus. La Pologne qu'on lui laissa libre, lui a fourni en abondance des recrues, des chevaux , des bestiaux et des grains. On lui laissoit tous les hivers le tems de

remettre son armée, et les Autrichiens au lieu de le harceler dans ce tems là faisoient des conventions qui tournoient toutes à son avantage. De plus les corps des ennemis qui pénétrèrent à Berlin et à Potsdam ne firent que semblant de ruiner les fabriques d'armes et les autres. Les Russes revendirent à vil prix les habits et équipages pour l'armée, et ils furent remis au dépôt. Outre cela les hussards prussiens ont rendu les plus grands services. Tant dans les détachemens que dans les grandes actions on n'avoit jamais oui dire auparavant que la cavalerie allemande ou autre ait craint les hussards à nombre égal, ou que ces derniers eussent fait quelque action éclatante; les nôtres attaquent toutes sortes de troupes, et en viennent à bout; ce sont sûrement eux qui ont le plus fait de toute la guerre. En tout cependant on peut dire que Frédéric est très grand; il a eu le bonheur de trouver d'admirables secondants, dans le Prince Henry, les Princes de Brunswick, le Duc

de Bevern, Seydlitz et d'autres ; il auroit été à souhaiter qu'il eût été capable de leur témoigner plus de reconnoissance ; cette guerre lui a coûté un nombre infini d'officiers et de soldats. Ce monarque a gagné depuis son avènement au trone douze batailles en personne, et s'est trouvé outre cela à nombre d'actions qui pourroient mériter ce nom. Il en a perdu 3, dont par ses dispositions il méritoit d'en gagner deux, je veux dire Kollin et Kunersdorff. A Hochkirchen il a vraiment manqué, mais il a vite réparé sa faute ; on peut dire que Daun en gagnant cette bataille a porté la peine du vaincu. Voyons les suites de celles qu'il a gagnées, et les suites qu'auroient eues celles qu'il a perdues, si elles lui avoient réussi ; je parle de celle où il a attaqué ou fait attaquer. A Strigau il fit sentir aux ennemis qu'ils ne recouvreroient pas la Silésie d'où il les chassa ; celle de Kesselsdorff fit faire la paix, Lobositz décida pour lors du sort des Saxons ; à Prague, il enferma 55000 hommes dans cette ville,

et sans le malheur de Kollin ils auroient été obligés de se rendre ; s'il avoit battu Daun ce jour là, l'armée autrichienne auroit été entièrement ruinée par ce que selon ses dispositions il la culbutoit dans les précipices qu'elle avoit à sa gauche, et Prague étoit perdu. A Rosbac il renvoya les François d'où ils étoient venus ; il est vrai qu'il dut cette victoire au bonheur et à l'activité de Seydlitz autant qu'aux mauvaises manoeuvres du général ennemi. Les suites de celle de Leuthen sont connues de tout le monde. A Zorndorff il congédia les Russes pour le reste la campagne, et eut la facilité de succer la Saxe tant qu'il voulut. A Kunersdorff si la fin avoit répondu aux commencements, les Russes alloient boire dans l'Oder, ou passaient par les bayonnettes. A Lignitz il remit ses affaires dans un moment ; à Torgau, il profita de la victoire, comme si elle avoit été complete, et jouit de la Saxe pendant tout l'hiver. Enfin à Reichembach, il rendit Daun spectateur de

la prise de Schweidnitz ; mais les ennemis ne tirèrent aucun avantage de leurs victoires, excepté de celle de Kollin qui nettoya la Bohême, et fit lever le siège de Prague. Si ce monarque n'avoit pas été obligé de diviser son armée pour résister à tant d'ennemis, je laisse à penser ce qui auroit pu en arriver ; mais il étoit par tout trop foible pour pouvoir agir offensivement avec espoir de réussir ; aussi pendant ses campagnes il se trouvoit heureux de pouvoir barrer ses ennemis dans leurs projets ; et à la fin il cherchoit de porter à Daun quelque coup qui l'obligeât à lui laisser la Saxe. Comme je ne fais pas son histoire, je ne parlerai pas de ses qualités personnelles dont on parle dans le monde conformément à l'intérêt que l'on a ou non de le ménager. Il est homme, c'est tout dire.

Il a certainement un génie supérieur ; cependant voici les fautes qu'il a faites dans cette guerre.

Le peu de profit qu'il a retiré de l'armée saxonne, vu la capitulation qu'il leur a accordée,

de n'être pas entré en Bohême après leur réduction.

Après la bataille de Kollin de n'être pas resté à son armée dont il donna le commandement au Prince de Prusse, sur lequel toutes les forces autrichiennes tomberent, tandis qu'il n'avoit devant lui que Nadasty.

D'avoir abandonné la Russie lorsqu'après la bataille de Leuthen il pouvoit y renvoyer Lhewaldt avant que Fermor ne s'en mit en possession.

Tout le monde assure qu'il n'auroit jamais dû attaquer les Russes, et je le crois.

Il perdit mal à propos Fink à Maxen.

L'entreprise d'Olmütz ne pouvoit jamais réussir.

D'avoir envoyé Fouquet à Landshut où il devoit prévoir qu'il seroit défait.

D'avoir bataillé à Torgau sans raison, et avec trop de hasard.

De s'être fourré trop inconsidérément dans les défilés de Landshut d'où il ne se seroit jamais tiré, si le général avec qui il avoit affaire n'avoit été que médiocre.

Et enfin de s'être éloigné de Schweidnitz, lorsque Laudon l'escalada, d'autant plus qu'il n'étoit pas en état de pourvoir cette place ni les autres d'une garnison assez forte et bien composée.

Mais comme dit Turenne, les plus grands capitaines sont ceux qui font le moins de fautes. Le Prince Henry n'a manqué qu'en ce qu'il s'étendit toujours trop, et qu'il fit battre Bandemer pour l'avoir poussé trop en avant sans le faire soutenir. Les fautes des ennemis sont innombrables, on pourroit dire qu'ils en faisoient à chaque pas.

En 1756. Braun ne se donna pas assez de peine pour secourir les Saxons, malgré la journée de Lobositz.

Il laissa échapper un trop beau moment à Schandau.

En 1757. il se laissa prévenir ou plutôt surprendre par le Roi et fut obligé de se jeter avec son armée dans Prague, où il auroit succombé sans la bataille de Kollin que Frédéric devoit gagner.

Daun fit à cette même bataille la faute de ne pas prendre notre armée en queue.

Macquir en fit autant à Reichemberg.

A Kollin Daun négligea de nous poursuivre et de nous achever avant que nous pussions gagner le pont de Nimbourg, sur tout notre cavalerie.

A Zittau, lui et le Prince Charles de Lorraine auroient pu prendre notre armée prisonniere de guerre, s'ils eussent avancés de 1500 pas, même sans coup férir, il ne leur falloit pour cela que 6000 hommes.

Ils laisserent le Duc de Bevern se retirer et passer la Neisse, la Queisse, le Bober, et l'Oder sans l'inquiéter.

Ils n'auroient pas du donner à ce Prince le tems de prendre le camp de Breslau sur la gauche de l'Oder où il les prévint. Cette

faute faite, ils auroient dû l'attaquer avant qu'il ait eu le tems de remettre son armée et de se retrancher.

Ils ne devoient point s'amuser à prendre Schweidnitz, avant que de nous avoir entièrement chassés de la Silésie. Il leur suffisoit d'avoir Breslau, les autres places dans lesquelles il y auroit eu des garnisons de Silésiens, et de Saxons, seroient tombées dans le même cas que celle de Breslau qui se débanda.

En 1758 Daun auroit pu attaquer le Roi devant Olmutz où ce monarque avoit des quartiers fort étendus; il auroit pu lui rendre sa retraite beaucoup plus difficile qu'il ne fit, Frédéric étant embarrassé d'un grand train d'artillerie de siege. etc. etc. etc.

